This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

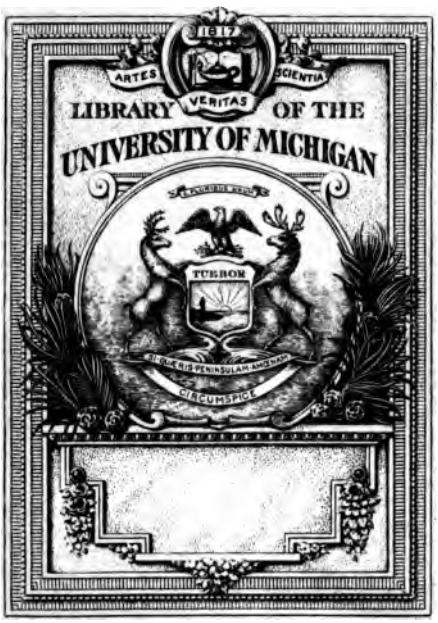
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉATRES,

Lettre M.

TOME VINGT-SIXIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Mahomet ſecond.
Mélanie.
Mort (la) d'Abel.
Mort (la) d'Adam.
Mort (la) de Céſar.
Mort (la) de Socrate.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre M.

TOME VINGT-SIXIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

MAHOMET SECOND.

TRAGÉDIE.

Par Monsieur DE LA NOUE.

Laudem à crimine sumit. Ovid. Met. lib. VI.

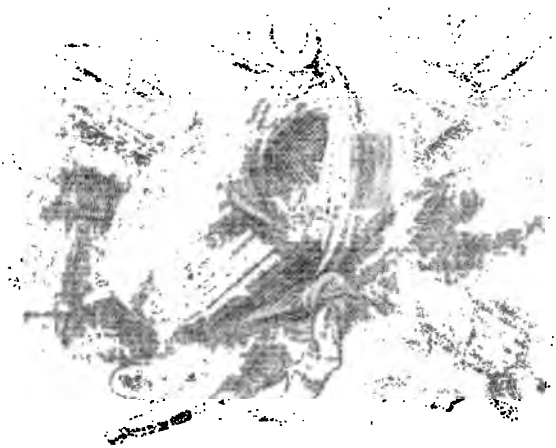
Se vend trente sols.

A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



Dram. Fd.
Dépt. de Rom. Rangs.
5.7.88

PRÉFACE.

TOUT le monde convient que le ſujet de Mahomet Second, eſt un des plus difficiles que l'on ait mis ſur la Scéne; j'oſe dire que la façon dont je l'ai traité, ajoute encore à la difficulté.

J'ai voulu intéreſſer par Mahomet & pour Mahomet, ſans cependant détruire ſon caractére; j'ai ſenti toute la charge que je m'impoſois; c'eſt au Public à décider ſi j'ai ſuccombé ſous ſa peſanteur.

Mon deſſein a été de faire une Piéce ſans épiſodes. Le développement du cœur de Mahomet, le péril & la mort d'Iréne: voilà les ſeuls objets auſquels j'ai tout ſacrifié.

Si cette unité d'action m'a fourni quelques beautés, elle m'a entraîné auſſi, malgré moi, dans des défauts que j'ai vûs, que je n'ai point prétendu diſſimuler, & que je veux encore moins excuſer.

Je n'ai point aſſez travaillé, & j'ai trop peu de lumieres pour oſer décider, mais je crois avoir obſervé que dans un ſujet ſimple, les caractéres qui ſemblent d'abord devoir être une reſſource pour l'Auteur, deviennent dans l'execution la partie la plus gênante, & la plus difficile à mettre en œuvre.

La raiſon, ſi je ne me trompe, eſt que dans ces ſortes de Piéces il y a toujours un caractére tranſcendant, qui, pour

ainſi dire, engloutit tous les autres, & dont le dépoüillement demande beaucoup d'étendue; deſorte que l'Auteur eſt obligé non-ſeulement de reſerrer, mais encore de plier à l'avantage du premier, la marche & les mouvemens des autres Perſonnages qui entrent dans la conſtruction de ſa Fable; de combien d'exemples pourrois je m'appuyer ici, & d'exemples tirés des plus grands Maîtres?

L'unité d'interêt eſt encore, ſelon moi, un obſtacle à l'achévement des caractéres ſubalternes; plus on le partage cet interêt, plus on l'affoiblit; l'art conſiſte donc à le rejetter toujours dans ſon entier ſur les principaux Perſonnages; toutes les ſituations doivent donc être ménagées pour eux ſeuls: or je demande comment finir des caractéres exclus des ſituations, & dont tous les mouvemens, tous les diſcours doivent être ſubordonnés à la grandeur & à l'action d'un autre? *Judicent periti.*

J'aurois pû faire du Viſir un conſpirateur dans les formes, lui donner des intelligences avec les Princes voiſins, l'intereſſer pour un frere de Mahomet, &c. J'ai mieux aimé n'en faire qu'un ennemi du Sultan; il haït, il cherche à nuire, il ſouléve l'Armée; la révolte méne à la cataſtrophe; voilà tout ce que j'en ai voulu tirer; le moindre inconvenient d'un jeu plus étendu, d'une conduite plus réguliere, auroit été de me jetter dans des détails étrangers à mon ſujet.

Le caractére de Théodore n'eſt pas mieux fini, peut-être eſt-il plus défectueux; &, par les mêmes raiſons, j'aurois pû le mettre vis-à-vis Mahomet, oppoſer grandeur à grandeur. Je l'ai ſacrifié à mon Héros; bien plus, la reconnoiſſance faite, je n'ai point voulu qu'il partageât l'interêt avec Iréne. Tous ces ménagemens jettent néceſſairement ſur lui un reproche de foibleſſe & d'indéciſion que j'ai vû, mais dont je me ſuis crû obligé de le laiſſer chargé pour un plus grand

bien ; ſa préſence & ſon peu de fermeté entroient également dans le plan de mon ouvrage ; ſupprimez le Perſonnage, Iréne ſe tait ſur ſon amour, ou devient criminelle en l'avoüant ; donnez-lui plus de force, ou il obſcurcit Mahomet & ſe ſaiſit de l'attention du Spectateur, ou il change la ſuite des évenemens.

Mon deſſein, par ce détail, n'eſt pas d'autoriſer ces deux caractéres ; mais ſeulement de faire voir les motifs qui m'ont porté à n'y rien changer, & qui m'ont empêché de profiter dans l'Impreſſion, des juſtes critiques qu'on en a faites.

Je ne dis rien du Muphty ; il tient ſi peu de place dans la Piéce, qu'il ſeroit ridicule de lui en donner une ici ; quoiqu'il aide au Viſir à ſoulever l'Armée, je me ſerois bien gardé de le produire ſur la Scéne, pour ce qu'il y dit, s'il ne s'y trouvoit tout porté comme aſſiſtant à l'entrée triomphante de Mahomet.

Je ne dirai plus qu'un mot, & ce ſera, ſi on me le permet, ſur la cataſtrophe de cette Tragédie.

Aux premieres Repréſentations, on me fit un crime de l'action de Mahomet : on auroit ſouhaité, ou que j'euſſe fait ſauver Iréne, ou du moins qu'un autre l'eût immolée ; & je me ſouviendrai toujours de l'effet terrible que produiſit ce Vers déciſif,

Frémiſſez, c'eſt la main du cruel Mahomet.

Les ſentimens aujourd'hui ſont ſi fort changés, que j'ai preſque à me diſculper de n'avoir armé Mahomet, ſur la Scéne, que d'un poignard inutile ; le bras étoit levé, le Spectateur étoit émû, je devois achever dit-on, & le rendre témoin d'une execution violente, qui auroit porté ſon horreur & ſa pitié juſqu'au dernier degré.

Je ne penſe pas ainſi, les mœurs & les régles en ſeroient

bleſſées, & je reſpecterai toujours les unes & les autres ; il ne m'appartient pas de donner en France l'exemple de verſer impunément le ſang d'un autre ſur le Théatre ; exemple dangereux, qui dégenereroit bien-tôt en habitude de carnage, & qui d'un ſpectacle innocent & régulier tel que le nôtre, ſeroit en peu de tems une arene ſanglante, une école d'inhumanité.

J'ai donné à ma Piéce, ſelon moi, le ſeule dénouëment qui lui convint ; je l'ai préparé le mieux qu'il m'a été poſſible, au reſte je ne me flatte point d'avoir rencontré juſte dans l'un, ni réuſſi dans l'autre ; je dis mon ſentiment ſans vouloir y aſſujettir perſonne, & j'avouë de bonne-foi qu'un autre auroit pû beaucoup mieux faire.

Ce ſeroit ici le lieu de rendre grace au Public de l'accueil favorable qu'il a fait à mon ouvrage ; ſi je ne craignois que le Lecteur ne prît pour un reproche de la précipitation de ſes jugemens, mon ſoin de lui rappeller ici les applaudiſſemens qu'il m'a donnés comme Spectateur : Quelle difference de la ſolitude & du ſang-froid du Cabinet, à l'illuſion du Théatre, à la chaleur de la Repréſentation, aux inflexions, aux mouvemens d'Acteurs habiles !

. . . . . *Cum carmina lumbum.*
Intrant, & tremulo ſcalpuntur ubi intima verſa.
Perſ. Sat. 1ª.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancellier, *la Tragédie de Mahomet Second*, & je crois que le Public en verra l'Impreſſion, avec autant de plaiſir qu'il en a vû les Repréſentations. Ce 13 May 1739. Signé CREBILLON.

MAHOMET SECOND.

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

MAHOMET SECOND, Empereur des Turcs.

IRE'NE.

THEODORE, Prince Grec, Pére d'Iréne.

LE GRAND VISIR.

LE MUPHTY.

L'AGA DES JANNISSAIRES.

TADIL, Confident de Mahomet.

ACHMET, Confident du Grand Viſir.

NASSY, Grec, Confident de Théodore.

ZAMIS, Greque, Confidente d'Iréne.

PACHAS.

OFFICIERS du Palais.

GARDES.

GRECS.

La Scene eſt à Byzance.

MAHOMET SECOND.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉ VISIR, ACHMET.

LÉ VISIR.

ENFIN, ſelon mes vœux, guidé par ſa Captive,
Ami, c'eſt en ce jour que Mahomet arrive.
D'un Triomphe pompeux l'appareil impoſant,
Hors de ces Murs encor le retient dans ſon Camp.
Miniſtre ſans éclat d'une odieuſe Fête,
Il veut, qu'ici, par moi, ſon Triomphe s'aprête.
Ah! loin d'y préparer un Trône à ſon orgueil,
Cher Achmet, que ne puis-je y creuſer ſon cercueil!

Que ne puis-je flétrir ſes Lauriers & ſa gloire !
Mais il faut, à pas lents, marcher vers la Victoire.
Du voile de la feinte entourons nos Projets :
La Prudence peut ſeule aſſurer leurs ſuccès.

ACHMET.

De quels ſuccès encor ſe flatte votre haine ?
Mahomet ſçait gagner les Peuples qu'il enchaîne.
Les bienfaits, dans ces lieux, annoncent ſon retour ;
Il y ſema l'horreur, il recueille l'amour ;
Il ſaccagea Byzance en Vainqueur implacable ;
Il revient y regner, en Monarque équitable.
Il a parlé ; les Grecs ont vû tomber leurs fers ;
De ſes graces, ſur eux, les Tréſors ſont ouverts.
Vous l'avez vû cruel, vous voyez ſa clémence :
Imitez-le, Viſir, banniſſez la vengeance.

LE VISIR.

Ainſi donc un Tyran dans ſes brulans accès,
Oſera ſe livrer aux plus cruels excès ;
Entre les mains du crime il mettra ſon tonnerre ;
De larmes, de douleurs il couvrira la Terre ;
Et d'un regard plus doux s'il veut les honorer,
Les vils mortels ſeront contraints de l'adorer ?
Rien ne peut, de mon cœur, refermer la bleſſure.
Le cruel m'a forcé d'outrager la nature.
Ah ! ſouvenir affreux dont encor je frémis !
Ses ordres m'ont contraint à maſſacrer mon fils :
Il voulut ſon trépas, injuſte, ou légitime :
Mais mon bras ne dut point immoler la Victime.

Je frappai.... C'en eſt fait ; ami, laiſſons les pleurs,
Soulagement obſcur des vulgaires douleurs.
Mahomet, je le ſçai, n'eſt point toûjours barbare ;
De vices, de vertus, aſſemblage bizarre,
Entraîné par l'eſſor où ſon cœur s'eſt livré,
Il porte l'un ou l'autre au ſuprême degré.
Monſtre de cruauté, Prodige de clémence,
Héros dans ſes bienfaits, Tyran dans ſa vengeance ;
A ſes tranſports fougueux rien ne peut s'oppoſer ;
Et dans le ſeul excès, il ſçait ſe repoſer.
Je ne me flatte point ; je le connois, ce Maître
Que ma haine menace, & qu'elle craint peut-être.
Tranquille maintenant, l'amour qui le ſéduit,
Suſpend ſon caractere, & ne l'a point détruit.
Mais plus pour la vertu ſon cœur a de conſtance,
Et bientôt plus le crime obtiendra de puiſſance.
De moment en moment il peut ſe réveiller ;
Et tandis qu'il ſommeille, il le faut accabler.
Dès long-tems mes complots préparent ſa ruine.
J'ai banni de ſon Camp l'auſtére diſcipline ;
Des Chefs & des Soldats j'ai corrompu les cœurs ;
Sur les plus factieux j'ai verſé les faveurs ;
A la fidélité réſervant la diſgrace,
Mon adroite indulgence a carreſſé l'audace ;
Aux bruits ſemés par moi de ſes lâches amours,
Le murmure a paſſé dans leurs libres diſcours ;
Et ſaiſiſſant enfin l'eſpoir que j'ai vû luire,
Du murmure, au mépris, je les ai ſçû conduire.

C'eſt ainſi que ſemant la feinte & les détours,
J'attaque ſa puiſſance, & j'aſſiége ſes jours;
J'allume le Tonnerre, & j'empêche qu'il gronde;
Sans ſavoir mes projets, le Muphty les ſeconde.
Je ne crains que l'Aga. Janniſſaire indompté,
Rien ne peut altérer ſa fiére intégrité:
Imprudent, mais zelé, ſon audace hautaine,
Obtient, brave l'eſtime, & ſubjugue la haine:
Son devoir eſt ſa loy: Son Maître eſt tout pour lui;
Et je m'efforce en vain d'ébranler cet appui.
Eſpérons toutefois: c'eſt mon frére, & peut-être,
Saiſiſſant les moyens que le tems fera naître,
Son zéle par mes ſoins ſe verra refroidi,
Ou je le tournerai contre mon Ennemi.
Eſt-il quelque rempart conſtruit par la puiſſance,
Que ne détruiſe enfin l'audace & la prudence?
Toi, qui depuis long-tems, des malheureux Chrétiens,
Par mes ordres ſecrets adoucis les liens,
De mes conſeils prudents as-tu ſçû faire uſage?
Tes ſoins ont-ils, des Grecs, relevé le courage?
Et vers la liberté que je viens leur offrir,
Oſent-ils, en ſecret, pouſſer quelque ſoûpir?

ACHMET.

Couchés dans la pouſſiére, abandonnés aux larmes,
J'ai long-tems, mais en vain, combattu leurs alarmes.
Le ſuccès leur paroît trop voiſin du danger:
Leurs yeux tremblans encor n'oſent l'enviſager.
Il en eſt cependant, de qui la noble audace,
A bravé, devant moi, la mort & la menace.

Je leur fais eſperer votre ſolide appui.
Il leur manquoit un Chef, & le Ciel aujourd'hui
Flatte l'heureux ſuccès où votre cœur aſpire.
Le plus vaillant des Grecs, Théodore reſpire.

LE VISIR.

Théodore?

ACHMET.

Oui, Seigneur, du ſang de Conſtantin;
C'eſt lui qui du vainqueur troubla l'heureux deſtin;
Qui dans ces mêmes murs retarda ſa victoire,
Et de ſon propre ſang lui fit payer ſa gloire.
Ce Héros, dans les fers, gémiſſoit, inconnu:
Aujourd'hui ſeulement à la clarté rendu,
De vos deſſeins ſecrets j'ai promis de l'inſtruire;
Et bientôt devant vous on le doit introduire.

LE VISIR.

Théodore, dis-tu, va paroître à mes yeux?
Ami, je le connois; je l'ai vû dans ces lieux,
Quand l'heureux Amurat m'envoya dans Byzance,
Du Grec & du Perſan rompre l'intelligence.
Mais un autre intérêt le rend cher à mon cœur:
Et lui ſeul, du Sultan, va troubler le bonheur;
Oui, pour en concevoir l'eſpérance certaine,
Apprends que cet Eſclave eſt le pere d'Irene.

AHCMET.

Quoi, de cette Captive?

LE VISIR.

Ami, n'en doute pas.
Il la vit, jeune encor, arracher de ſes bras;

L'eſclavage la mit dans les mains de mon frere :
Je le preſſai long-temps de la rendre à ſon Pere :
Au Sérail du Sultan il deſtina ſes jours ;
Et ſes yeux, du Sultan ont fixé les amours.
Maintenant, cher Achmet, je veux que Théodore
L'arrache par mes ſoins à l'Amant qui l'adore.
Je veux, ſi je ne puis détruire ſon pouvoir,
Dans ſon cœur déchiré porter le déſeſpoir.

ACHMET.

Eh, ne craignez-vous point que le pere lui-même
N'aſpire par ſa fille à la faveur ſuprême ?
Il eſt chez les Chrétiens des cœurs ambitieux.
L'éclat & la grandeur peut éblouir ſes yeux.
Le plaiſir, & l'orgueil de ſe voir près du Trône.

LE VISIR.

Calme le vain ſoupçon où ton cœur s'abandonne.
As-tu donc oublié cette invincible horreur
Qu'un Chrétien, contre nous ſuce avec ſon erreur ?
L'Hymen eſt le ſeul nœud que connoît leur tendreſſe ;
Tout autre engagement n'eſt que crime, ou foibleſſe.
Je connois Théodore : & tout autre lien
Ne ſçauroit éblouir un cœur tel que le ſien.
Que ne peut le Sultan par un hymen ſiniſtre ?
De ſes propres malheurs ſe rendre le miniſtre !
Je ne ſai ; mais peut-être il ne vient en ces lieux
Que pour en allumer les flambeaux odieux.
Ah ! s'il étoit ainſi, ma haine triomphante
Lui raviroit le Sceptre, éloigneroit l'Amante.

Bientôt, en zéle ardent mon courroux déguiſé,
Frapperoit ſans obſtacle un Sultan mépriſé.
S'il l'épouſe, te dis-je, il ſe perdra lui-même;
S'il n'oſe l'épouſer, il perdra ce qu'il aime:
Ou ſi juſqu'à l'offenſe il enhardit ſes feux,
J'armerai le dépit d'un Pere malheureux;
Et moi-même guidant le bras de Théodore,
Je ſaurai le plonger dans un ſang que j'abhorre.
Sachons, à nous ſervir, ſi ſon cœur ſe réſout.
S'il ſe perd, ce n'eſt rien. S'il immole, c'eſt tout.

ACHMET.

On vient. C'eſt lui, Seigneur.

LE VISIR.

Cher Ami, va m'attendre;
Et que perſonne ici ne puiſſe nous ſurprendre.
Il entre; laiſſe-nous.

SCENE II.

LE VISIR, THEODORE.

LE VISIR.

Ciel! quelle injuſte loi
Fait gémir dans l'opprobre un Héros tel que toi?
Généreux Théodore! Ah! malgré ta diſgrace,
Partage les tranſports d'un Ami qui t'embraſſe.

THEODORE.

O toi ! qui ſeul des tiens, ſenſible à la pitié,
Sais dans un malheureux reſpecter l'amitié,
Si mon cœur, au plaiſir pouvoit s'ouvrir encore ;
Je le devrois aux ſoins dont un ami m'honore.
Il n'eſt plus temps. Rends-moi ma priſon & mes fers ;
Vos ſuccès & nos maux me les ont rendus chers.
Murs, trop mal défendus par mes fragiles armes,
Murs, baignés de mon ſang, ſoyez-le de mes larmes.
De quel faſte étranger me vois-je environné ?
L'Autel étoit ici. Là, mon Roi proſterné.....
Malheureux Conſtantin ! Malheureuſe Byzance !
Le Ciel, en ſon courroux, a briſé ta puiſſance ;
Ton effroyable chûte écraſa trente Rois ;
Et l'Univers tremblant en a ſenti le poids.

LE VISIR.

Si le fier Mahomet eût ſuivi ſa conquête,
Sa main, ſur trente Rois, étendoit la tempête ;
Il eſt vrai ; mais l'amour a ſauvé l'Univers ;
Au vainqueur de la Terre il a donné des fers.
Apprends que dans ces murs s'eſt éteint l'incendie
Dont les feux menaçoient & l'Europe & l'Aſie :
Et de ces murs encor on pourroit repouſſer
L'Uſurpateur.... Mais non ; il n'y faut plus penſer.
Les Grecs, ſi fiers jadis, aujourd'hui vils eſclaves,
Ont appris, ſans murmure, à porter leurs entraves :
La liberté les cherche, ils n'oſent la ſaiſir ;
Et Théodore enfin ne ſait plus que gémir.

THEODORE.

Que dis-tu? notre ſort peut-il changer de face?
Ah! ſi je le croyois.....

LE VISIR.

Rappelle ton audace;
Avant la fin du jour tu ſeras éclairci
D'un ſecret important que je te cache ici.
Il t'en ſouvient; tandis qu'on aſſiégeoit Byzance,
Par de ſecrets avis j'éclairai ta prudence:
Mes efforts ni les tiens n'ont pû la conſerver;
Mais des mains du Tyran on la peut enlever.
Sais-tu juſqu'à quel point il mérite ta haine,
Ce cruel, qu'en ces lieux un nouveau crime améne?
Sais-tu que pour plonger le poignard dans ſon ſein,
La vengeance & l'honneur ont reſervé ta main?
Sans doute on t'aura dit qu'une Captive aimable
Arrive ſur les pas de ce Prince coupable?...
Frémis; mais venge-toi. Ce fier Uſurpateur
Devient, pour t'offenſer, un lâche Séducteur.
Cette beauté qu'il trompe, & qui peut-être l'aime,
Cet objet malheureux... C'eſt ta fille elle-même.

THEODORE.

Ma fille!... Ah, juſte Ciel! Ma fille entre les bras!...
Non; elle eſt innocente, ou ne reſpire pas.

LE VISIR.

Ceſſe de te flatter. C'eſt elle, c'eſt Iréne:
Que, loin de tout danger, ta prévoyance vaine,
Long-temps avant la guerre, envoyoit à Lesbos,
Et que la ſervitude atteignit ſur les flots.

THEODORE.

Ah! rompons, s'il ſe peut, ſa chaine criminelle.
Viſir, de tout pouvoir daigne appuyer mon zéle,
Que je l'arrache!...

LE VISIR.

Eſpere un facile ſuccès.
Mahomet la confie aux murs de ce Palais;
Sans Gardes, preſque libre, à ſoi-même rendue,
Un prétexte pourra te procurer ſa vûe.
Soit pour flatter ta fille, enfin, ou la fléchir,
Des rigueurs du Sérail on vient de l'affranchir.

THEODORE.

Viſir, ſur ſon deſtin je ne ſuis point tranquille.

LE VISIR.

On vient.

SCENE III.

LE VISIR, THEODORE, ACHMET.

LE VISIR *à Achmet.*

REnds, cher Achmet, ſa retraite facile.
(*à Théodore.*)
Tu connois ce Palais; évite tous les yeux:
Et bientôt nous pourrons nous voir en d'autres lieux.

SCENE IV.

MAHOMET, LE MUPHTY, LE VISIR, TADIL, PACHAS, OFFICIERS DU PALAIS, GARDES.

MAHOMET.

DAns ces Murs, qu'a ſoumis ma valeur intrépide;
Que du Trône Ottoman la Majeſté réſide!
Ne changeons point leur ſort. Ils commandoient jadis:
Qu'ils commandent encor aux Peuples aſſervis!
Que l'Europe & l'Affrique, au rang de nos Provinces,
Eſclaves, comme vous, y contemplent leurs Princes!
Puiſſent mes Deſcendans, de cet heureux ſéjour,
A l'Univers entier donner des Loix un jour!
Les chemins ſont ouverts: c'eſt aſſez pour ma gloire.
Il eſt temps de cueillir les fruits de la victoire.
Ce n'eſt pas ſans effort que mon cœur combattu
Fait céder la Grandeur aux loix de la Vertu.
Dans ce cœur inconſtant, l'Orgüeil & la Vengeance,
Je ne le ſens que trop, ont laiſſé leur ſemence.
Je n'oſe vous promettre un bonheur éternel;
Avant d'être clément, vous m'avez vû cruel.
Tremblez.... Mais écartons un funeſte préſage,
D'une ſolide paix que ce jour ſoit le gage.

Peuples, long-temps courbés ſous le poids des malheurs;
Reſpirez, votre Maître eſt ſenſible à vos pleurs;
Votre Maître eſt fléchi; l'humanité ſacrée,
La mere des vertus, dans ſon ame eſt entrée:
Envain l'Ambition veut étouffer ſa voix;
Elle crie à mon cœur que mon Peuple a ſes droits:
C'eſt elle qui m'apprend qu'un pouvoir ſans meſure
Devient pour l'Univers une commune injure;
C'eſt elle qui m'apprend que des nœuds mutuels
Uniſſent le Monarque au reſte des Mortels;
Et qu'un Roi qui conſerve, eſt égal en puiſſance
A l'Etre bienfaiſant qui donne la naiſſance.
J'ai vaincu; j'ai conquis. Je gouverne à préſent.
(*Au Muphty & au Viſir.*)
Vous, que ma voix tira de la nuit du néant,
Eſclaves de mon Trône, ombre de ma Puiſſance;
Allez, à l'Univers annoncez ma clemence,
A ſes Rois conſternés annoncez qu'aujourd'hui
Mahomet peut les vaincre, & devient leur appui;
Qu'il ne permettra plus au ſouffle de la Guerre
De renverſer leur Trône, & d'infecter la terre;
Que ſa gloire eſt contente; & qu'il n'aſpire plus
Qu'à rendre heureux ſon peuple, & les vaincre en vertus.
Ce n'eſt pas tout. Mon cœur laſſé du bruit des armes,
Va goûter les douceurs d'un hymen plein de charmes;
D'une Eſclave Chrétienne il couronne la foi.
Ce n'eſt point m'abaiſſer; c'eſt l'élever à moi,
Je mépriſe ces Rois, dont la tendreſſe avide
Ne ſçait former des nœuds qu'où l'intérêt préſide;

Commerce trop ſuivi dont j'abhorre la Loi !
Vertu, naiſſance, amour, c'eſt aſſez pour un Roi.

LE VISIR.

Seigneur, de tes Soldats je crains la réſiſtance :
Leurs nombreux Bataillons trop proche de Byzance....

MAHOMET.

Ecoute mes projets ; cours les executer.
Je ne m'abaiſſe pas juſqu'à vous conſulter.
Mes ordres ſont dictés. Et ſi quelque Rebelle
Eleve dans mon Camp une voix criminelle,
D'un murmure indiſcret que la mort ſoit le prix !

LE MUPHTY.

Une Chrétienne ? Ciel ! ſur le Trône !

MAHOMET *au Muphty.*

Obéis.

SCENE V.

LE MUPHTY, LE VISIR.

LE MUPHTY.

J'Ai prévû les deſſeins que ce jour nous révele ;
Je les ai dès long-temps confiés à ton zéle.
Viſir ; & dès ce temps tu juras devant moi
De ne jamais ſouffrir l'opprobre de ton Roi.
Il fait plus aujourd'hui ce Prince téméraire,
Il oſe, des Chrétiens, ſe déclarer le Pére :
Tu le vois, tu l'entends ; & ſes injuſtes Loix ;
Ainſi que ton audace, ont étouffé ta voix.

LE VISIR.

Muphty, je l'avoûrai, j'ai trop crû cette audace ;
Eloigné du danger, je bravois ſa menace.
Mille moyens s'offroient, j'oſois les embraſſer ;
L'approche du péril les fait tous éclipſer.
Il en eſt un pourtant, triſte, voiſin du crime ;
Mais qu'un Muphty l'approuve, il devient légitime ;
Oui, contre les Decrets d'un abſolu pouvoir
Tes Decrets peuvent ſeuls armer notre devoir ;
Que la Religion par toi ſe faſſe entendre.
Au prix de notre ſang nous irons la défendre.
Sur tes pas entraînés par une ſainte ardeur,
De ſes droits en péril nous ſoutiendrons l'honneur ;

Et jusques dans les bras du Monarque profane
Nous frapperons l'erreur que le Muphty condamne.
Mais, sans toi, nos efforts sacriléges & vains
Nous exposent sans fruit à des tourmens certains.
Tu balances, Muphty!... C'en est fait; & je céde.
Le danger de l'Etat exige un prompt remède;
La Religion Sainte éleve envain sa voix:
Son timide Interpréte abandonne ses Droits.
Un Visir, après lui, le premier de l'Empire,
Fait briller, mais envain, le zéle qui l'inspire;
Envain le Janniſſaire offre un puissant secours:
Au milieu d'une Armée il tremble pour ses jours;
Il ignore, ou plûtôt il céde sa puissance;
D'un Monarque infidele il craint la concurrence;
Il dévore un affront, & cesse d'être instruit
Qu'un Prince qu'il condamne est un Prince détruit.
Hé bien, va donc subir le joug d'une Chrétienne;
A son Culte, à sa Loi, cours immoler la tienne.
D'un hymen odieux Ministre Criminel,
On t'attend; va serrer ce lien solemnel.
Aux Musulmans trahis ma voix fera connoître
Qu'un Roi qui s'avilit est indigne de l'être;
Et qu'un Muphty craintif, à la faveur vendu,
Dégrade un rang que doit occuper la vertu.

LE MUPHTY.

Visir, de tes transports calme la violence.
Je m'abandonne à toi; je céde à ta prudence.
Avertissons les chefs du danger de l'Etat,
Avant d'autoriser un nécessaire éclat,

Agiſſons ; & tâchons, par force, ou par adreſſe,
D'arracher de ſon cœur une lâche tendreſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZAMIS.

ZAMIS.

ENFIN, loin du Serrail Iréne désormais
Va, seule, & sans Rivale, habiter ce Palais.
Prête à verser sur vous les biens qu'elle moissonne,
L'aimable liberté déja vous environne.
Oubliez dans ces murs mille objets odieux,
Qui rendoient le Serrail effrayant à vos yeux.
Oubliez à jamais une retraite impure,
De notre Sexe ici le tourment & l'injure;
Tombeau de la vertu, mépriſable ſéjour,
Où régne la moleſſe, où n'entre point l'amour.
Eh! qui peut, ſans rougir, voir dans ce lieu profane
A quels honteux égards la Beauté ſe condamne?

Ces femmes, dont le front ignore la pudeur,
Et dont l'ambition ne tend qu'au déshonneur?

IRE'NE.

Je ne le cèle point; ce changement me flatte.
Toutefois, eſt-il temps qu'un doux eſpoir éclate?
En quel lieu ſommes-nous? Et qui nous y conduit?
Quel Trône eſt élevé ſur ce Trône détruit?
Je te revois enfin, malheureuſe Byzance,
Monument éternel de Céleſte vengeance!
En entrant dans tes murs, j'ai ſenti tes douleurs;
Et mon premier tribut eſt un tribut de pleurs!
Je viens te ſecourir. Affermis ma foibleſſe,
O Ciel! fais triompher le zéle qui me preſſe.
Eſter ſçut déſarmer le fier Aſſuérus;
A mes foibles appas joins les mêmes vertus.

ZAMIS.

J'approuve avec tranſport ce deſſein magnanime.
Détournez loin des Grecs le joug qui les opprime.
Qui le peut mieux que vous? D'un Sultan orgueilleux
Le Ciel, à vos attraits, a ſoumis tous les vœux.
Non, non, ils ne ſont plus, ces temps remplis de craintes,
Quand le fier Mahomet repouſſoit les atteintes
D'un feu, qui, malgré lui, pénétroit dans ſon cœur.
L'indomptable Lion frappé d'un trait vainqueur,
Avec moins de courroux mord le fer qui le bleſſe.
Quels coups ont annoncé ſa ſuperbe foibleſſe!
Son amour effrayé de ſes propres effets,
Se plongeoit dans le ſang, prodiguoit les bienfaits;

Du meurtre au repentir conduiſoit ſa victime ;
Guidé par la vertu, conſeillé par le crime,
Rappellant des tranſports à l'inſtant oubliés,
Prêt à vous immoler, il tomboit à vos pieds.

IRE'NE.

Zamis, qui ſçait mourir, ſçait braver la menace.
Je ne ſçai quel eſpoir ſoutenoit mon audace ;
Cet eſpoir que je n'oſe encor interroger,
Verſoit ſur moi la force & l'oubli du danger.
Toutefois.... Le dirai-je ? Au ſein de la victoire
D'un œil triſte & douteux j'enviſage ma gloire.
Trop prompte à ſoulager les maux de nos Chrétiens,
Mon cœur ſe ſeroit-il trompé ſur les moyens ?
Si la ſeule vertu m'a pû ſervir de guide,
D'où vient que dans ſes bras le remords m'intimide ?

ZAMIS.

Quelle frayeur ſaiſit votre eſprit éperdu ?
Que peut vous reprocher la plus pure vertu ?
Combien ai-je admiré votre innocente audace !
Mépriſer les bienfaits, confondre la menace !....
A travers les dangers & l'horreur du trépas,
Quelle main juſqu'au Trône a pû guider vos pas ?
Car enfin, terraſſé par un pouvoir ſuprême,
Ce n'eſt plus un Tyran qui malgré lui vous aime ;
C'eſt un Héros ſoumis, tendre, reſpectueux,
Et Rival des vertus d'un objet vertueux.

IRE'NE.

N'offre point à mes yeux la trop flatteuſe image
D'un Prince, dont mon cœur doit déteſter l'hommage ;

N'égare point, Zamis, un reſte de raiſon,
Trop foible à repouſſer un dangereux poiſon.
Ses vertus, ſon amour, mon cœur, tout m'intimide;
Tremblante à chaque pas, ſans conſeil, & ſans guide,
Dans un triſte avenir je n'oſe pénétrer;
Et juſqu'à mon bonheur tout me fait ſoupirer.
J'ai crû trouver la paix dans ce nouvel aſyle;
Je l'habite, & mon cœur y devient moins tranquile.
C'eſt ici que mon ſort a commencé ſon cours;
C'eſt ici que mon Pere a vû trancher ſes jours;
Et mois-même... Ah, Zamis!... Ciel! qui me vois tremblante,
Je mourrai ſans regret, ſi je meurs innocente.
Mais que nous veut Tadil?

SCENE II.

TADIL, IRE'NE, ZAMIS.

TADIL.

LEs Chrétiens empreſſés
Reconnoiſſans des biens que ſur eux vous verſez,
Viennent à vos genoux apporter leur hommage.
Adouciſſez les maux de leur triſte eſclavage,
Mahomet l'a permis. Son ordre toutefois
Veut ici que d'un ſeul ils empruntent la voix.

IRE'NE.

Qu'il vienne.

SCENE III.

IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

JUſte Ciel! une joye inconnuë
S'empare malgré moi de mon ame éperduë.
Rois, Maîtres des Mortels, ah! quelle eſt votre erreur;
Quand, la foudre à la main, votre immenſe grandeur,
D'éclats tumultueux épouvante la terre?
Prenez, prenez le Sceptre, & quittez le Tonnerre;
Soulagez les douleurs d'un Peuple gémiſſant;
Des bras de l'injuſtice arrachez l'innocent;
Du foible, du proſcrit, relevez le courage:
Du pouvoir abſolu c'eſt-là le vrai partage.

SCENE IV.

THEODORE, IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

Mais, hélas! quel Vieillard ſe préſente à mes yeux?
Il s'arrête; il gémit à l'aſpect de ces lieux!

THEODORE *à part.*

C'eſt ma fille; c'eſt elle. Ah! Pere déplorable!
O Ciel! ne me ſois point à demi favorable;
Epure les bienfaits que tu veux m'accorder!

IRE'NE.

Reſpectable Chrétien, vous n'oſez m'aborder!
Dans ce jour fortuné pourquoi verſer des larmes?
Raſſûrez-vous. Je viens diſſiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs ſont les miens.

THEODORE.

Madame, recevez l'hommage des Chrétiens.
Par vous ſeule arrachés à des maux innombrables,
Nous béniſſons les fruits de vos ſoins ſecourables.
Notre Culte, long-temps inſulté par l'erreur,
Par vous ſeule a repris ſon antique ſplendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus ſur Byzance,
Affermiſſe à jamais vos pas dans l'innocence!
Lorſque de tant de maux vous ſauvez les Chrétiens,
Un pere infortuné peut-il gémir des ſiens?
Oſerai-je à vos yeux expoſant ma triſteſſe,
Outrager par mes pleurs la commune allégreſſe!

Madame, ayez pitié d'un Pere malheureux,
Echappé des horreurs d'un cachot ténébreux:
D'aujourd'hui ſeulement je revois la lumiere;
Et je retrouve, hélas! une fille trop chere,
Une fille pour qui je donnerois mon ſang,
Expoſée, où livrée au crime le plus grand.
Un ſuperbe Ennemi la tient ſous ſon empire....
Un Muſulman cruel.... Je tremble .... Je ſoupire....
Il l'aime.... Il eſt puiſſant .... Je ne puis achever!

IRE'NE *à part.*

Quel trouble ce Chrétien me fait-il éprouver?
Quel diſcours! quel raport! A peine je reſpire.
La pitié ſur un cœur a-t-elle tant d'empire?

(*à Theodore.*)

Pour ſoulager vos maux, ardente à tout oſer,
De mon foible pouvoir vous pouvez diſpoſer.
Peut-être votre fille eſt encor innocente.
Déployez à ſes yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah! bientôt près de vous renaîtra ſa vertu.
Si, comme à votre Fille, un Deſtin favorable,
Redonnoit à mes pleurs un Pere reſpectable,
Prompte à ſacrifier Amour, Scéptre, Grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois ſon bonheur.
Mais loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes.
Moi-même, en vous parlant, je ſens couler mes larmes;
Vous arrêtez ſur moi vos regards attendris!
Vous pleurez! Ah! j'ai peine à retenir mes cris.

Peu s'en faut qu'à vos pieds je ne tombe éperduë,
O! qui que vous ſoyez, votre douleur me tuë!

THE'ODORE.

Iréne!...

IRE'NE.

Eh bien, Seigneur, pourquoi me nommez-vous?

THE'ODORE.

Chere Iréne!....

IRE'NE.

Seigneur....

THEODORE.

Ah! mouvement trop doux!
Je pleure... Je t'appelle... & tu doutes encore?

IRE'NE.

Ah, mon Pere! Ah, grand Dieu! C'eſt lui, c'eſt Théodore!
Vous ſoûpirez!... Hélas! Iréne, a-t-elle pû,
En bleſſant vos regards, attriſter la vertu?
Ah! mon pere, chaſſez un doute qui m'offenſe.
Oui, j'oſe à vos regards m'offrir en aſſurance.
Je mérite l'amour d'un Pere tel que vous.

THE'ODORE.

Et je me livre donc au tranſports les plus doux;
Ma fille, embraſſez-moi. Vous diſſipez la crainte
Dont, en vous retrouvant, j'ai reſſenti l'atteinte.
Qu'un Sultan orgueilleux ſubiſſe votre Loi,
Vous êtes innocente, & c'eſt aſſez pour moi.
Mais achevez; calmez mes craintes inquiétes;
Ouvrez les yeux, Iréne, & voyez où vous êtes.

Paré de mille attraits à la pudeur mortels,
Dans ces lieux infectés le crime a des Autels ;
Par l'aviliſſement la faveur s'y diſpenſe ;
A côté du forfait marche la récompenſe ;
Mille voiles brillans couvrent le déshonneur,
Et toûjours la baſſeſſe y méne à la grandeur.
Ma fille, grace au Ciel, l'erreur ni la foibleſſe
N'ont point dans cet abîme entraîné ta jeuneſſe ;
Mais, crains, fuis le danger, il te preſſe, il te ſuit,
L'orgueil l'attend, ſuccombe, & la vertu le fuit.

IRE'NE.

Mon Pere ! digne Auteur de ma triſte famille,
Mon Pere ! dans vos bras recevez votre fille.
La vérité terrible a deſſillé mes yeux.
Fuyons. Arrachez-moi de ces funeſtes lieux.
Parmi tant de dangers ma jeuneſſe imprudente,
S'égaroit, & marchoit, aveuglée & contente.
Vous m'éclairez. Malgré le trouble de mon cœur,
Vous me verrez fidelle au devoir, à l'honneur,
A ma foi. Oui, mon Dieu ! briſe mon eſclavage,
Tu parles, j'obéis. Acheve ton ouvrage !

THE'ODORE.

Oui, ma fille, ſans doute il briſera vos fers :
Oui, ſur votre péril ſes yeux ſe ſont ouverts ;
Et ſon bras, juſqu'à vous aujourd'hui ne me guide,
Que pour encourager votre vertu timide.
De ce vaſte Palais je connois les détours,
J'ai de puiſſans Amis : mes ſoins & leur ſecours

M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le Sultan par une feinte utile;
Ménagez-le; & bientôt, Iréne en liberté,
Bravera ſon amour & ſon autorité.
Je vous laiſſe.

IRE'NE.

Ah, grand Dieu! vous me laiſſez!... Mon Pere!...
Et pourquoi differer un ſecours néceſſaire?
Vous ſavez, de ces lieux, les plus obſcurs détours;
Je les quitte; il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le ſein de la Terre,
Cachez-moi; ſauvez-moi; tout ici m'eſt contraire.
(*Elle ſe jette aux genoux de Théodore.*)
Oui, plûtôt que ſans vous elle oſe demeurer,
Iréne à vos genoux, aime mieux expirer.

SCENE V.

MAHOMET, THE'ODORE, IRE'NE, ZAMIS, TADIL.

MAHOMET.

QUe vois-je? Iréne en pleurs! Iréne ſuppliante!
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante!
(*à Théodore.*)
Quel es-tu? Réponds-moi. Tu te tais vainement;
Perfide; tu trahis ou le Prince, ou l'Amant.
Réponds-moi; n'attends pas que l'horreur du ſupplice
D'un ſecret odieux me découvre l'indice.

THE'ODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher
Un ſecret, tel qu'il ſoit, que je voudrois cacher,
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes :
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes,
J'excitois ſes mépris, je raſſurois ſon cœur ;
Je voulois la ravir à ta funeſte ardeur ;
De ces Murs dangereux je voulois la ſouſtraire ;
Tu ſais tout ; Vange-toi, Sultan ; je ſuis ſon Pere.

MAHOMET.

Son Pere!

THE'ODORE.

Oui : connois-moi. Je ſuis ce Grec enfin,
Qui dans ces mêmes Murs balança ton deſtin,
Quand le courroux du Ciel ſecondant ton courage,
Permit aux Muſulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux, ſi ton bras eût terminé mes jours,
Puiſque, des tiens, mon bras ne put trancher le cours !
Depuis ce jour fatal, Eſclave miſérable,
J'ai langui dans les fers : le Deſtin qui m'accable
Ne les briſe aujourdhui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas ! ma fille en ton pouvoir.
Mais je puis me vanger ; ſa vertu m'eſt connue ;
Et ſi je lui défends de paroître à ta vûë,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me bleſſas. Bien loin que ma gloire en murmure,

SCENE IV.

THEODORE, IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

Mais, hélas! quel Vieillard ſe préſente à mes yeux?
Il s'arrête; il gémit à l'aſpect de ces lieux!

THEODORE *à part.*

C'eſt ma fille; c'eſt elle. Ah! Pere déplorable!
O Ciel! ne me ſois point à demi favorable;
Epure les bienfaits que tu veux m'accorder!

IRE'NE.

Reſpectable Chrétien, vous n'oſez m'aborder!
Dans ce jour fortuné pourquoi verſer des larmes?
Raſſûrez-vous. Je viens diſſiper vos alarmes.
Chrétienne comme vous, vos malheurs ſont les miens.

THEODORE.

Madame, recevez l'hommage des Chrétiens.
Par vous ſeule arrachés à des maux innombrables,
Nous béniſſons les fruits de vos ſoins ſecourables.
Notre Culte, long-temps inſulté par l'erreur,
Par vous ſeule a repris ſon antique ſplendeur.
Que Dieu, pour tant de biens répandus ſur Byzance,
Affermiſſe à jamais vos pas dans l'innocence!
Lorſque de tant de maux vous ſauvez les Chrétiens,
Un pere infortuné peut-il gémir des ſiens?
Oſerai-je à vos yeux expoſant ma triſteſſe,
Outrager par mes pleurs la commune allégreſſe!

Madame, ayez pitié d'un Pere malheureux,
Echappé des horreurs d'un cachot ténébreux:
D'aujourd'hui ſeulement je revois la lumiere;
Et je retrouve, hélas! une fille trop chere,
Une fille pour qui je donnerois mon ſang,
Expoſée, où livrée au crime le plus grand.
Un ſuperbe Ennemi la tient ſous ſon empire....
Un Muſulman cruel.... Je tremble .... Je ſoſpire....
Il l'aime.... Il eſt puiſſant .... Je ne puis achever!

IRE'NE *à part.*

Quel trouble ce Chrétien me fait-il éprouver?
Quel diſcours! quel raport! A peine je reſpire.
La pitié ſur un cœur a-t-elle tant d'empire?

(*à Theodore.*)

Pour ſoulager vos maux, ardente à tous oſer,
De mon foible pouvoir vous pouvez diſpoſer.
Peut-être votre fille eſt encor innocente.
Déployez à ſes yeux cette douleur touchante
Que vous communiquez à mon cœur abattu,
Ah! bientôt près de vous renaîtra ſa vertu.
Si, comme à votre Fille, un Deſtin favorable,
Redonnoit à mes pleurs un Pere reſpectable,
Prompte à ſacrifier Amour, Scéptre, Grandeur,
Aux dépens de mes jours je ferois ſon bonheur.
Mais loin de vous calmer, j'irrite vos alarmes.
Moi-même, en vous parlant, je ſens couler mes larmes;
Vous arrêtez ſur moi vos regards attendris!
Vous pleurez! Ah! j'ai peine à retenir mes cris.

M'ouvriront les chemins d'une fuite facile.
Vous, flattez le Sultan par une feinte utile;
Ménagez-le; & bientôt, Iréne en liberté,
Bravera ſon amour & ſon autorité.
Je vous laiſſe.

IRE'NE.

Ah, grand Dieu! vous me laiſſez!... Mon Pere!...
Et pourquoi differer un ſecours néceſſaire?
Vous ſavez, de ces lieux, les plus obſcurs détours;
Je les quitte; il y va de plus que de mes jours.
Dans l'abîme des flots, dans le ſein de la Terre,
Cachez-moi; ſauvez-moi; tout ici m'eſt contraire.
(*Elle ſe jette aux genoux de Théodore.*)
Oui, plûtôt que ſans vous elle oſe demeurer,
Iréne à vos genoux, aime mieux expirer.

SCENE V.

MAHOMET, THE'ODORE, IRE'NE, ZAMIS, TADIL.

MAHOMET.

QUe vois-je? Iréne en pleurs! Iréne ſuppliante!
Quel mouvement confus m'attendrit, m'épouvante?
(*à Théodore.*)
Quel es-tu? Réponds-moi. Tu te tais vainement,
Perfide; tu trahis ou le Prince, ou l'Amant.
Réponds-moi; n'attends pas que l'horreur du ſupplice
D'un ſecret odieux me découvre l'indice.

THE'ODORE.

La mort ni les tourmens ne pourroient m'arracher
Un ſecret, tel qu'il ſoit, que je voudrois cacher.
Mais je veux bien ici te révéler mes crimes :
Sultan, contre des feux honteux, illégitimes
J'excitois ſes mépris, je raſſurois ſon cœur ;
Je voulois la ravir à ta funeſte ardeur ;
De ces Murs dangereux je voulois la ſouſtraire ;
Tu ſais tout ; Vange-toi, Sultan ; je ſuis ſon Pere.

MAHOMET.

Son Pere !

THE'ODORE.

Oui : connois-moi. Je ſuis ce Grec enfin,
Qui dans ces mêmes Murs balança ton deſtin,
Quand le courroux du Ciel ſecondant ton courage,
Permit aux Muſulmans d'y porter le ravage.
Trop heureux, ſi ton bras eût terminé mes jours,
Puiſque, des tiens, mon bras ne put trancher le cours !
Depuis ce jour fatal, Eſclave miſérable,
J'ai langui dans les fers : le Deſtin qui m'accable
Ne les briſe aujourdhui que pour me faire voir
Mon dernier bien, hélas ! ma fille en ton pouvoir.
Mais je puis me vanger ; ſa vertu m'eſt connue ;
Et ſi je lui défends de paroître à ta vûë,
Ardente à m'obéir, le plus affreux trépas,
Ni le plus tendre amour ne l'ébranleront pas.

MAHOMET.

Chrétien, ta fermeté ne me fait point injure :
Tu me bleſſas. Bien loin que ma gloire en murmure,

J'étois ton Ennemi, tu défendois ton Roi ;
J'eſtime ton courage, & reſpecte ta foi.
Tu pourrois te vanger ? Ta fille obéiſſante,
Fuiroit de mon amour la pourſuite éclatante ?
Crois-tu que mes efforts prétendent la ravir ?
Crois-tu que par la force on veuille l'aſſervir ?
Ah ! mon cœur n'eut jamais, pour engager Iréne,
Que mon amour pour nœuds, & mes bienfaits pour chaîne.
Ne connois-tu de moi que ma ſeule fureur ?
Tu m'as vû dans la guerre armé de la terreur,
Tonner ſur tes Remparts ; & Vainqueur trop ſévére,
Du ſang de tes Chrétiens faire fumer la Terre :
Mais tu ne m'as point vû, plus doux, plus généreux,
Adoucir des Chrétiens le deſtin rigoureux,
Et dans les cœurs de tous laver par ma clémence,
Les titres odieux acquis dans ma vengeance.
Ne me reproche plus une juſte rigueur,
Crime de la Victoire & non pas du Vainqueur.
Tu voulois enlever Iréne à ma tendreſſe !
Imprudent ! Si le ſort des Chrétiens t'intereſſe,
Garde-toi de nourrir le dangereux eſpoir
D'arracher de mes mains l'appui de leur pouvoir.
Si tu ne veux hâter leur ruine certaine,
Garde-toi d'éveiller un courroux qu'elle enchaîne.
Tu veux m'oter Iréne ? Ah ! connois Mahomet,
Si c'eſt-là ton deſſein, j'en vais preſſer l'effet.
Je ſuis Maître de vous. Eſclaves l'un & l'autre,
Je diſpoſe à mon gré de ſon ſort & du vôtre ;

Vos perſonnes, vos biens, vos jours, tout m'eſt ſoûmis :
Je vous rends tous les droits que le Ciel m'a tranſmis ;
Soyez libres tous deux. Maître de ta famille,
Tu peux, ou m'enlever, ou me donner ta fille :
Et j'atteſte le Ciel, que reſpectant ta Loi,
Mon cœur n'y prétend plus, s'il ne l'obtient de toi.

THE'ODORE.

Je demeure immobile. O grandeur qui m'étonne !
Prince, digne en effet de plus d'une Couronne,
Pourquoi me forces-tu moi-même à me trahir ?
Eſclave, je pouvois librement te haïr ;
Libre, les tendres nœuds de la reconnoiſſance,
M'enchaînent malgré-moi ſous ton obéïſſance.
L'interêt de Byzance & des Peuples Chrétiens,
Veut qu'ici je conſente à ces fatals liens.
Une illuſtre Princeſſe, à ton Pere aſſervie,
Par un ſemblable hymen a ſauvé la Servie.
Triſte exemple ! Mais quoi ? la ſageſſe eſt ſans choix,
Quand la néceſſité fait entendre ſa voix.

MAHOMET.

Le ſuffrage d'un Pere eſt peu pour ma tendreſſe ;
Iréne, c'eſt à vous que Mahomet s'adreſſe.
Votre ſort eſt fixé ; reſte à remplir le mien,
Formez-vous ſans murmure un auguſte lien ?
Sans crainte, ſans égard, que votre voix prononce ;
M'aimez-vous ? Que le cœur dicte ſeul la réponſe,
Vous êtes libre enfin.

IRE'NE.

Je l'ai toûjours été,
Garand de ma pudeur & de ma liberté,
(*Elle tire un Poignard.*)
Regarde ce Poignard. De moi-même maîtreſſe,
J'ai vû d'un œil égal ta fureur, ta tendreſſe :
Et, ſi ſur moi le crime eût tenté ſon effort,
Ma vertu ſe ſauvoit dans les bras de la mort.
Mon Pere, & toi, Sultan, connoiſſez dans Iréne,
Ce que peut le devoir ſur une ame chrétienne.
De ce fer, à tes yeux, j'euſſe percé mon cœur,
Et ta tendreſſe, à peine, égale mon ardeur.
Les Rois pour effrayer ont la toute-puiſſance,
Mais pour gagner les cœurs, ils n'ont que la clémence,
Mon amour eſt le prix de tes hautes vertus,
Et je t'eſtime aſſez pour ne te craindre plus.
Cette preuve ſuffit.

(*Elle jette le Poignard.*)

MAHOMET.

Je frémis! & j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aſpire!
A ces nobles diſcours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au Ciel, un cœur digne de moi.
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur, qu'avec amour je chéris & j'honore.
Ce cœur, dans qui le mien va lire ſon devoir,
Iréne, partagez mon Trône & mon pouvoir.
(*à Théodore.*)

Chrétien,

Chrétien, ſoyons, amis; c'eſt moi qui t'en conjure,
Je reſpecte, & j'ignore une union ſi pure;
Inſtruis-moi; ſoûtiens-moi; tu liras dans mon cœur:
Tes ſoins en banniront le crime & la fureur.
Plaiſirs nouveaux pour moi! mouvemens pleins de charmes!
Vous me faites ſentir que la joie a ſes larmes.
Le Pouvoir, les Grandeurs n'ont pû remplir mes vœux;
Un inſtant de vertu vient de me rendre heureux.
Agiſſons, il eſt tems. Va raſſurer tes freres;
Qu'ils reſpirent enfin ſous des loix moins ſévéres.
Des fureurs du Muphty j'ai ſçû les affranchir:
Sous toi, ſous ton pouvoir, je veux les voir fléchir.
Ordonne; agis; guéris leurs bleſſures cruelles;
Soûmis à toi, ſans doute, il me ſeront fidelles.
Tes Prêtres ne pourront refuſer mes bienfaits;
Et je brave, des miens, les murmures ſecrets.
Oui, dûſſai-je à mes pieds voir tomber ma Couronne,
Je cours executer ce que l'honneur m'ordonne!
O! plaiſir pour un Roi rare & voluptueux!
Je régne ſur deux cœurs libres & vertueux.

SCENE VI.

THE'ODORE, IRE'NE, ZAMIS.

THE'ODORE.

MA fille, que l'eſpoir n'aveugle point votre ame ;
Plus d'un obſtacle encor peut traverſer ſa flâme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du Ciel
S'accompliſſe ſur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoique Dieu vous ordonne ;
Recevez du même œil la mort ou la Couronne.
Il eſt doux de régner pour protéger ſa Loi ;
Il eſt beau de mourir pour conſerver ſa foi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRE'NE, ZAMIS.

ZAMIS.

SEROIS-je blâmer la douleur imprevûë
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vûe ?
Vous ſoupirez ! hé quoi ? ſi pour quelques momens
Un Pere ſe dérobe à vos embraſſemens,
Devez-vous donc pleurer l'inſtant qui vous ſépare ?
Songez à tous les biens que l'Hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des momens ſi doux,
C'eſt honorer le Pere, en affligeant l'Epoux.

IRE'NE.

Moi, l'affliger, Zamis ! Ah ! ma vive tendreſſe
Lui ſoumet pleinement ma joie & ma triſteſſe.
Mon cœur eſt agité : Pour lui rendre la paix,
Parlons de ce Héros, parlons de ſes bienfaits.

Enfin, autour de moi je leve un œil tranquille.
Ce Palais, de nos Grecs, eſt devenu l'aſyle.
L'impieté, long-temps attachée à mes pas,
S'éloigne; & déſormais ne m'approchera pas.
Prémices de ma joie, ainſi que de la tienne,
Déja tout eſt Chrétien auprès d'une Chrétienne.
Ciel! qu'il va redoubler mon zéle & mon ardeur,
Cet heureux changement qui remplit tout mon cœur!
Ton Dieu s'appaiſe enfin, malheureuſe Byzance;
Que pouvoit contre lui ta fragile puiſſance?
Sur tes remparts fumans, l'eſclavage & la mort
Ont triomphé ſans peine, & regné ſans effort.
Pour porter dans ton ſein des coups trop légitimes,
Tes ennemis n'étoient armés que de tes crimes.
Il frappa ton orgueil; il couronne ta foi:
La pitié ſecourable ouvre ſes yeux ſur toi.
Loin de tes chers enfans écartant les allarmes,
Mes ſoins ſauront tarir la ſource de tes larmes.
Ah! ſi d'un doux Hymen mon cœur ſe ſent flatté,
C'eſt qu'il devient le ſceau de ta félicité.

SCENE II.

NASSI, IRE'NE, ZAMIS.

IRE'NE.

NAssi, que voulez-vous?

NASSI.

Votre pere, Madame,
Le trouble ſur le front, & la douleur dans l'ame,
M'a confié pour vous ce Billet important.
Il doit, près du Viſir, ſe rendre en cet inſtant.

IRENE *après avoir lû tout bas.*

Qu'ai-je lû? Que devient mon bonheur & ma joie!
Je m'y livrois entiere, & le Ciel la foudroie.
Si l'eſpoir dans un cœur s'introduit lentement,
Qu'avec rapidité la douleur s'y répand!

ZAMIS.

Le Sultan vient.

IRE'NE.

Je l'ai toûjours été,
Garand de ma pudeur & de ma liberté,
(Elle tire un Poignard.)
Regarde ce Poignard. De moi-même maîtreſſe,
J'ai vû d'un œil égal ta fureur, ta tendreſſe :
Et, ſi ſur moi le crime eût tenté ſon effort,
Ma vertu ſe ſauvoit dans les bras de la mort.
Mon Pere, & toi, Sultan, connoiſſez dans Iréne,
Ce que peut le devoir ſur une ame chrétienne.
De ce fer, à tes yeux, j'euſſe percé mon cœur,
Et ta tendreſſe, à peine, égale mon ardeur.
Les Rois pour effrayer ont la toute-puiſſance,
Mais pour gagner les cœurs, ils n'ont que la clémence,
Mon amour eſt le prix de tes hautes vertus,
Et je t'eſtime aſſez pour ne te craindre plus.
Cette preuve ſuffit.

(Elle jette le Poignard.)

MAHOMET.

Je frémis! & j'admire.
La voilà cette gloire où mon orgueil aſpire!
A ces nobles diſcours, à tout ce que je voi,
J'ai trouvé, grace au Ciel, un cœur digne de moi.
Ah! pour me l'attacher plus fortement encore,
Ce cœur, qu'avec amour je chéris & j'honore.
Ce cœur, dans qui le mien va lire ſon devoir,
Iréne, partagez mon Trône & mon pouvoir.
(à Théodore.)

Chrétien,

Mépriſez comme moi des Eſclaves jaloux ;
Et n'armez point contre eux l'amour & le courroux.

IRE'NE.

Moi, Seigneur, moi, contre eux armer votre colere ?
Epouſe de leur Roi, ne ſuis-je pas leur mere ?
Que ne peut mon Hymen ? Ce lien ſi flatteur,
De l'univers entier aſſure le bonheur !
Je ne crains point pour vous leur téméraire audace ;
Je ne crains point pour moi leur frivole menace ;
Je ne crains que pour eux ces foudroyans éclats
Que votre cœur enfante, & ne maîtriſe pas.
Moi, contre eux élever mes plaintes dangereuſes !
Périſſent à jamais ces beautés malheureuſes,
Qui loin de tempérer les rigueurs du pouvoir,
Des Peuples ſupplians oſent trahir l'eſpoir ;
Qui pouvant au pardon déterminer un Maître,
Aiment mieux, par ſes coups, le faire reconnoître !
Non, Seigneur, non, jamais ne daignez m'écouter,
Si jamais, à punir, j'oſe vous exciter.

MAHOMET.

Iréne, de mon cœur ſoyez toujours maîtreſſe ;
Mais ne le portez point juſques à la foibleſſe.
Souffrez que quoiqu'ici vous m'oſiez demander,
J'apprenne à pardonner, & non pas à céder.
Je confirme à jamais les dons, que ſur Byzance,
Que ſur tous vos Chrétiens a verſé ma clémence.
Et quant à notre Hymen, c'eſt aux yeux du Soldat,
C'eſt dans mon camp qu'il faut en tranſporter l'éclat.

SCENE VI.

THE'ODORE, IRE'NE, ZAMIS.

THE'ODORE.

MA fille, que l'eſpoir n'aveugle point votre ame ;
Plus d'un obſtacle encor peut traverſer ſa flâme.
Demeurez dans ces lieux. Attendez que du Ciel
S'accompliſſe ſur vous le décret éternel.
Préparez-vous à tout. Quoique Dieu vous ordonne ;
Recevez du même œil la mort ou la Couronne.
Il eſt doux de régner pour protéger ſa Loi ;
Il eſt beau de mourir pour conſerver ſa foi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRE'NE, ZAMIS.

ZAMIS.

OSEROIS-je blâmer la douleur imprevûe
Que vous tâchez en vain de cacher à ma vûe ?
Vous ſoupirez ! hé quoi ? ſi pour quelques momens
Un Pere ſe dérobe à vos embraſſemens,
Devez-vous donc pleurer l'inſtant qui vous ſépare ?
Songez à tous les biens que l'Hymen vous prépare.
Mêler vos tendres pleurs à des momens ſi doux,
C'eſt honorer le Pere, en affligeant l'Epoux.

IRE'NE.

Moi, l'affliger, Zamis ! Ah ! ma vive tendreſſe
Lui ſoumet pleinement ma joie & ma triſteſſe.
Mon cœur eſt agité : Pour lui rendre la paix,
Parlons de ce Héros, parlons de ſes bienfaits.

Pleins de reſpect pour toi, ton amour les irrite.
Satisfais le courroux que ma franchiſe excite ;
Punis-moi : je ne puis ſurvivre à ton honneur.

MAHOMET.

Malheureux ! Que prétend ton zéle & ta fureur ?
Ne me connois-tu plus ? Tu formas ma jeuneſſe ;
Tu m'es bien cher : mais ſi tu combats ma tendreſſe,
Ton trépas eſt certain.

L'AGA.

Je mourrai : mais du moins,
Seigneur, avant ma mort daigne accepter mes ſoins :
Qu'un ſouple Courtiſan te trompe & te careſſe ;
Ton ami meurt content, s'il bannit ta foibleſſe.
J'oſe t'interroger. Que fais-tu dans ces murs ?
N'eſt-il pas dans ta vie aſſez de jours obſcurs ?
Jouet d'un vil amour dont le feu te ſurmonte,
Par un plus vil Hymen tu veux combler ta honte.
Te dirai-je comment tes ordres rejettés ?....
Ah ! que n'as-tu pû voir tes Soldats irrités,
S'amaſſer, s'écrier, ſe plaindre avec colére ?
» Hé quoi donc, répetoit le brave Janiſſaire,
» Quoi, nous l'avons perdu ce Sultan redouté,
» Dont l'exemple échauffoit notre intrépidité ?
» Quoi, ſans pleurer ſa mort, faut-il pleurer ſa gloire ?
» Lui, qui du monde entier méditoit la victoire,
» Qui dans Rome captive, arborant le Croiſſant,
» Devoit voir à ſes pieds l'Univers fléchiſſant,
» Ce même Mahomet, plein d'une obſcure flâme,
» Languit depuis deux ans aux genoux d'une femme ;

» Et pour elle rompant les Loix de ſes Ayeux,
» Quoiqu'Eſclave & Chrétienne, il l'épouſe à nos yeux !
Ah ! Seigneur, tu connois ce que peut l'inſolence
D'une Armée, une fois livrée à la licence,
Arme ; non point contre eux, mais contre ton amour
Arme les ſentimens d'un généreux retour.
Vole à ton Camp. Ton œil redoutable & ſévere
Confondra d'un regard l'orgueilleux Janiſſaire ;
Ou plûtôt rappellant tes projets oubliés,
Souhaite une Couronne : elle tombe à tes pieds.

MAHOMET.

Oui, je la confondrai cette Armée inſolente,
Qui réveille en mon cœur une valeur ſanglante ;
Oui, je le leur rendrai ce ſévere Empereur :
Ils me veulent cruel : qu'ils craignent ma fureur.
L'amour ne me rend point inſenſible à l'injure.
Mon bras va dans leur ſang étouffer le murmure.
Et toi, ſors, malheureux.

L'AGA.

Tu m'as promis la mort :
Je vais la mériter par un dernier effort.
Dans les bras de l'amour je méconnois mon Maître :
Puiſſai-je à ſa vengeance enfin le reconnoître !
Que fais-tu dans ces murs ? Pourquoi laiſſer flétrir
Ces Palmes, ces Lauriers, que tu voulois cueillir ?
Byzance eſt ſous tes Loix : entre dans la carriere,
Ouvre les bras, l'Europe y vole tout entiére ;
Son Empire eſt à toi. Les imprudens Chrétiens
S'empreſſent de Briguer l'honneur de tes liens.

Sur le triſte Occident daigne jetter la vûe ;
Vois régner ſur ſes Rois la diſcorde abſoluë ;
Vois ſes foibles Tyrans détruire avec fureur
Les Remparts, qui pourroient arrêter ta valeur.
Chrétiens contre Chrétiens, quel Démon les anime !
Ardens à s'entraîner dans un commun abîme,
Le Vaincu, le Vainqueur, l'un par l'autre preſſé,
Sous leurs coups mutuels y tombe renverſé.
Aveuglés par la haine, aucun d'eux n'examine
Qu'en perdant ſon Rival, il hâte ſa ruine ;
Que chaque Combattant qu'il oſe terraſſer,
Sont autant d'Ennemis qu'il te faudroit percer ;
Et que de quelque part que panche la victoire,
Tout eſt perte pour eux ; tout conſpire à ta gloire.
Du poids de ta puiſſance étouffe leurs diſcords ;
Enchaîne au même joug les foibles & les forts.
Tout autre bruit ſe tait, lorſque la foudre gronde,
Tonne ſur ces cruels, & rends la paix au monde.
Ce ſont-là les projets nobles & glorieux
Qui flattoient, mais envain, nos cœurs ambitieux.
Ce ſont-là les projets, qu'une funeſte flâme
Interrompt, ou plûtôt efface de ton ame.
Ainſi donc l'amour ſeul arma tes Combattans !
Là, ſe terminent donc tant d'exploits éclatans !
Ainſi donc à travers le fer, le ſang, la flâme,
Tes vœux impatiens n'ont cherché qu'une femme !
(*Il ſe jette aux genoux de Mahomet.*)
Tu rougis ! Ah ! rends-moi mon Auguſte Empereur.
Que la gloire t'éveille ; elle parle à ton cœur ;

Elle parle à ton cœur, cette gloire immortelle :
Tu refiſtes envain ; ton cœur eſt fait pour elle.
Oui, malgré ton amour, malgré ſes vains tranſports,
Elle y jette, à mes yeux, la honte & les remords.
Vainement, à ſes cris, ton ame ſe refuſe :
Tu l'entends, Mahomet, & ton trouble t'accuſe.
Sous tes coups maintenant puiſſai-je être immolé,
J'ai le prix de ma mort ; la Gloire t'a parlé.

MAHOMET *à part.*

Je l'avouerai, malgré la fureur qui m'anime,
En déchirant mon cœur, il force mon eſtime.
(*à l'Aga.*)
Je te laiſſe le jour. Ceſſe de condamner
Un amour dont la voix m'enſeigne à pardonner.
Apprends, par cet effort, qu'il eſt une autre gloire
Que celle que la Guerre attache à la Victoire.
Apprends que ſi l'amour n'étoit une vertu,
Mahomet, par l'amour, n'eût point été vaincu.
Toutefois, je le ſens, ma bonté déja laſſe,
S'épuiſe, en pardonnant à ta coupable audace.
Retourne dans mon Camp ; fais trembler mes Soldats,
Qu'ils craignent de pouſſer plus loin leurs attentats !
Rien ne peut différer mon hymen qui s'apprête :
A leurs yeux, dès ce jour, j'en célébre la fête.
Tout Rebelle inſolent tombera ſous mes coups ;
Ou les Traîtres, ſur moi ſignalant leur courroux,
Préviendront, par ma mort, l'arrêt que je prononce.
Ils me verront. Adieu ; porte-leur ma réponſe.

SCENE VI.

L'AGA *ſeul.*

IL menace ; il me fuit. Le trouble de ſon cœur
Semble ici m'annoncer que mon zéle eſt vainqueur.
Achevons, s'il ſe peut ; & ſoyons-lui fidelle.
Je n'en ſçaurois douter ; quelque puiſſant Rebelle
Du venin de diſcorde infecte le Soldat.
Quel qu'il ſoit, détruiſons le Traître & l'attentat ;
Rendons l'Armée au Prince, & le Prince à l'Empire.

SCENE VII.

LE VISIR, L'AGA.

LE VISIR.

ARrête. Où t'a conduit le zéle qui t'inſpire ?
Tu quittes le Sultan ; qu'as-tu fait ?

L'AGA.

Mon devoir.

LE VISIR.

Pourquoi donc ſeul ici te cacher pour le voir ?
Sçais-tu bien qu'indignés de ta lâche conduite,
Nos Chefs, à ton ſalut, n'ont laiſſé que la fuite ?

Sçais-tu bien qu'accuſé des plus noirs attentats,
L'Armée, entre mes mains, a juré ton trépas?
On dit, vil Délateur, qu'aux maux les plus ſiniſtres,
Tes conſeils ont livré de fideles Miniſtres:
On dit que de ſes feux timide Approbateur,
Tu nourris, du Sultan, la criminelle ardeur.
Si tes jours te ſont chers, garde-toi de produire
Cet ordre humiliant dont tu n'oſes m'inſtruire.
Aux yeux de nos Soldats crains de te préſenter,
Sans ſçavoir nos projets, ſans les exécuter.

L'AGA.

J'ignore vos projets; j'ignore quels Miniſtres
Mes diſcours ont livrés aux maux les plus ſiniſtres;
J'ignore que l'Armée en tes mains m'ait proſcrit:
Mais je n'ignore plus le Traître qui l'aigrit.

LE VISIR.

Et quel eſt-il?

L'AGA.

C'eſt toi.

LE VISIR.

Pourquoi m'appeller Traître?
Je ſoûtiens mieux que toi la gloire de mon Maître.
Aux conſeils de l'Amour l'empêcher d'obéir,
Le rendre à ſa Grandeur, eſt-ce là le trahir?

L'AGA.

Quel es-tu, pour vouloir, dans le cœur de ton Maître
Forcer les Paſſions à naître, à diſparoître?
Quel es-tu, pour oſer, de ſa gloire, à ton gré,
Déterminer l'objet, & marquer le degré?

LE VISIR.

Quel je ſuis? Apprend donc, puiſqu'il faut t'en inſtruire;
Qu'un Viſir eſt l'appui, le ſalut d'un Empire,
L'Oracle de l'Etat, l'inſtrument de la Loi,
L'œil, la voix, le génie, & le bras de ſon Roi.
Cette part du pouvoir où l'on nous aſſocie,
N'eſt plus au Souverain, dès qu'il nous la confie;
Et ſouvent au beſoin ce ſeroit le trahir,
Que même contre lui ne nous en pas ſervir.
Elle eſt entre nos mains, afin que la prudence,
A l'abri du reſpect, ſubjugue la Puiſſance;
Et nous devons enfin forcer les Souverains
A vouloir leur bonheur, & celui des Humains.

L'AGA.

Je ne ſuis qu'un Soldat: & de mon ignorance,
Un Viſir voudra bien me pardonner l'offence.
J'avois crû qu'un Miniſtre appellé par ſon Roi,
Lui devoit plus qu'un autre & ſon zéle, & ſa foi;
Que plus il approchoit du ſacré Diadême,
Plus ſa ſoumiſſion en devoit être extrême.
Et qu'un trait réfléchi du ſuprême pouvoir,
En effrayant ſon cœur, y fixoit le devoir.
J'ai crû que tout Sujet, dont l'inſolente audace,
A côté de ſon Prince, oſoit marquer la place,
N'étoit plus qu'un Rebelle, un Perfide, un Ingrat,
La honte de ſon Maître, & l'effroi d'un Etat.
J'ai crû que ſans reſpect regarder la Couronne,
C'étoit anéantir l'éclat qui l'environne.

Et

Et qu'à quelque degré qu'on en puiſſe approcher ;
C'étoit la profaner que d'oſer y toucher.
Ah! ne te couvre plus d'un zéle qui m'irrite.
J'entrevois les projets que ta fureur médite.
Trop ſûr qu'à tes complots j'oppoſerois mon bras,
Tu m'as rendu ſuſpect aux yeux de nos Soldats.
Tu crains que Mahomet, par mon ſoin magnanime ;
Ne renonce à l'hymen dont tu lui fais un crime.
Des armes qu'il te donne avant de le percer,
Par les mains du Soldat, tu veux me renverſer.
Eſclave révolté, ſonge à te mieux connoître.
Loin d'attenter ſur lui ; tremble aux pieds de ton Maître.
Souviens-toi qu'un Sultan, par le Ciel couronné ;
Peut être condamnable, & non pas condamné.
Si ſur toi, ſur les tiens, tombe ſon injuſtice,
S'il entraîne l'Etat au bord du précipice,
S'il immole ſa gloire à de lâches amours,
S'il ternit en un jour l'éclat de tant de jours ;
Pleure ; mais obéis : c'eſt-là ton ſeul partage.

LE VISIR.

Ceſſe de me tenir ce timide langage.
Où régne l'injuſtice, il n'eſt plus de pouvoir ;
Où manque la puiſſance ; il n'eſt plus de devoir.
Peux-tu donc me blâmer ? L'Epoux d'une Chrétienne
Eſt digne de ta haine ainſi que de la mienne.
Je méconnois un Roi, digne de mes mépris.
Qu'il ſoit ce qu'il doit être, & nous ſerons ſoumis.
Peux-tu voir, fier Aga, les Chrétiens dans Byzance
Uſurper ſans obſtacle une injuſte puiſſance ?

Veux-tu que Mahomet, achevant ſes projets,
A leur infâme joug enchaîne ſes Sujets ?
De tous les coins du monde Iréne les appelle :
Tout ſeconde l'eſpoir dont leur cœur étincelle.
A l'ombre de ſon nom leur culte rétabli,
Inſulte inſolemment aux decrets du Muphty.
Bientôt, n'en doute point, leur troupe mutinée,
De l'Empire Ottoman changeant la deſtinée,
Après avoir chaſſé Mahomet de ces lieux,
Répandra dans l'Aſie un feu ſéditieux.
Secourus du Germain, aidés de Trébizonde,
C'en eſt fait, les Chrétiens ſont les Maîtres du monde.
Tu chéris le Sultan, tu prévois tous ces maux,
Et tu peux t'endormir dans un lâche repos!

L'AGA.

Non, je ne puis ſouffrir que mon Roi s'aviliſſe.
Borne-là tes deſſeins, & je ſuis ton complice.
Il oubliera bientôt de dangereux appas,
Si nos pleurs, ſi nos cris arrachent de ſes bras
L'orgueilleuſe Chrétienne à qui ſon cœur ſe livre;
A ces conditions je ſuis prêt à te ſuivre.
Si tu pouſſes plus loin tes odieux projets,
Je te perce le cœur, & je m'immole après.

SCENE VIII.

LE VISIR *ſeul.*

VA, je te conduirai plus loin que tu ne penſes.
De la révolte, en lui, j'ai jetté les ſemences.
Achevons. Ou s'il oſe encor me traverſer,
Le Soldat veut ſon ſang ; je le laiſſe verſer.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, TADIL.

TADIL.

SEIGNEUR, de vos tranſports calmez la violence,
Ces regards, ces ſoûpirs, & ce profond ſilence,
D'une vive douleur témoignages certains....

MAHOMET.

Ami, d'un trouble affreux mes eſprits ſont atteints,
Voile aimable, long-tems étendu ſur ma vûe,
Douce ſécurité, qu'êtes-vous devenuë?
Cruel Aga! Pourquoi déſillois-tu mes yeux?
Pourquoi, dans les replis d'un cœur ambitieux,
Avec des traits de flamme aiguillonnant la gloire,
A l'Amour triomphant arracher la Victoire?

Je crois l'entendre encor. Sa redoutable voix,
Me frappe, me réveille, & m'accable à la fois.
En liſant mon devoir à ſa clarté brillante,
J'abhore le flambeau que ſa main me préſente.
Tandis qu'il me parloit, l'amour le condamna;
Le courroux l'immoloit, l'orgueil lui pardonna.
Content de fuïr, content d'eſſayer la menace,
Je n'ai pû ni ſouffrir, ni punir ſon audace.

TADIL.

Ah! reprenez, Seigneur, des ſoins dignes de vous;
Laiſſez gémir l'amour: Son frivole courroux
A déja trop long-temps balancé la victoire.
Mépriſez ſes conſeils; n'écoutez que la gloire;
Achevez; triomphez d'un dangereux objet.
Et reprenez des ſoins dignes de Mahomet.

MAHOMET.

Tadil, à mon amour ceſſe de faire injure.
Loin d'en rougir, apprends qu'une flâme ſi pure,
A tous mes ſentimens imprimant ſa grandeur,
Aux plus hautes vertus ſçut élever mon cœur.
A peine je l'aimai, cet objet magnanime,
Qu'un pouvoir inconnu me ſépara du crime.
Pour lui plaire, abjurant de tyranniques Loix,
De l'exacte équité j'interrogeai la voix:
Le glaive du pouvoir dans ma main redoutable,
Apprit à diſtinguer l'Innocent du coupable.
Sur mon Tróne, long-temps Théâtre de forfaits;
Je plaçai la pitié, la clémence & la paix;

Déja mon cœur changé, goûtoit ſa récompenſe,
Et mettoit ſa grandeur dans la ſeule innocence.
Non, à tant de vertus je ne puis renoncer :
Non, vainement la gloire oſe ici m'en preſſer ;
Vainement à l'amour elle oppoſe ſes charmes :
La cruelle ſe plaît dans le ſang, dans les larmes ;
Le tumulte, l'horreur l'accompagnent toûjours ;
Et je puis être heureux ſans ſon fatal ſecours.

TADIL.

Du Vainqueur de Byzance eſt-ce là le langage ?
Faut-il, de vos exploits vous retraçant l'image ? . . . .

MAHOMET.

Non, Tadil ; de mon cœur tu connois la fierté.
Laiſſe, laiſſe gémir un amour révolté ;
Laiſſe dans ſes éclats mourir ſa violence.
L'ambition, ſur moi, n'a que trop de puiſſance.
Crains que portant trop loin d'impétueux tranſports,
Je ne prépare ici matiere à mes remords.
D'un triomphe commun je mépriſe la gloire ;
Et j'aime, par le ſang, à payer la victoire.
L'horreur a pénétré mon cœur & mon eſprit ;
Le dépit, deſtructeur, m'agite & me ſaiſit.
L'amour, plus que jamais tyranniſant mon ame,
Attiſe de ſes feux la dévorante flamme ;
Mais il n'eſt plus mêlé de ſes raviſſemens,
De ſes tendres langueurs, de ſes doux mouvemens ;
Il jette dans mon cœur le deſeſpoir, la rage ;
Il ne reſpire en moi que le ſang, le carnage.

Mon ame abandonnée aux plus cruels tranſports,
Pour ſortir de ſon trouble, a ſoif de mille morts.
Ah! ſi de mes Soldats la révolte coupable
Acheve d'enflammer mon courroux implacable....
Juſte Ciel! Je frémis.... Témoin de mes fureurs,
Non, jamais l'Univers n'aura vû tant d'horreurs.
Le Viſir m'eſt ſuſpect. Que la mort l'environne:
Sa vie eſt criminelle, & je te l'abandonne.
Mon pouvoir abſolu dépoſe le Muphty,
Qu'au même inſtant que l'autre, il ſoit anéanti.
Va, je mets en tes mains ma foudre, ma vengeance;
Laiſſe-moi ſeul.

SCENE II.

MAHOMET *ſeul.*

ENfin j'évite ta préſence,
Iréne; & l'aſcendant d'un funeſte devoir,
Pour la premiere fois balance ton pouvoir.
Ah! puiſqu'il le balance, il le vaincra ſans doute.
Si le triomphe eſt beau d'autant plus qu'il nous coûte,
Quel plus noble Laurier pourroit me couronner,
Que celui qu'en ce jour je prétends moiſſonner?
Sors de mon cœur, amour; & fais place à la gloire:
Tes murmures ſont vains; je ne te veux plus croire.

SCENE III.

MAHOMET, THE'ODORE.

THE'ODORE.

SUltan, de tes bontés permets-nous de joüir,
Le bonheur de ma fille a trop ſçû m'ébloüir.
Le péril qui la ſuit, le danger qui te preſſe,
Rompent l'auguſte nœud que formoit ta tendreſſe.
Libres par tes bienfaits, permets que ſur mes pas,
Iréne aille cacher de funeſtes appas.
Son repos, ton honneur, ſa sûreté, ta vie,
Son Pere, tout enfin ordonne qu'elle fuie.

MAHOMET.

Tout l'ordonne, dis-tu? Mais l'ai-je commandé?
Par qui ſon ſort doit-il être ici décidé?
Quel empire, quels droits te reſtent-ils ſur elle?
Qui te les a rendus?

THE'ODORE.

Ton Armée infidelle.

MAHOMET.

Mon Armée! Ainſi donc tu m'oſes apporter
L'ordre que mes Soldats prétendent me dicter?
Sçais-tu que cette audace, en toi ſeul impunie,
A tout autre Mortel auroit coûté la vie?

Tu n'es plus ſous ces Rois tremblans, ſubordonnés,
D'un Peuple impérieux Eſclaves couronnés,
Monarques dépendans, aſſervis ſur le Trône,
Que ſous le nom de Loix l'impuiſſance environne,
Phantômes du Pouvoir, dont le bras impuiſſant,
Courbe, au gré de l'audace, un Sceptre obéiſſant.
Ah! ſi le Deſpotiſme a choiſi quelque Siége,
C'eſt celui que j'occupe, & qu'en vain on aſſiége:
Et ſi dans ſon entier je ne l'avois reçû,
Par moi ſeul, à ſon comble il ſeroit parvenu.
Capable d'immoler mon amour à ma gloire,
Déja je méditois cette grande victoire:
J'oſois défigurer dans mon cœur alarmé,
L'image d'un objet ſi tendrement aimé.
Mais n'attends plus de moi ce cruel Sacrifice,
Peuple ingrat: à tes yeux je veux qu'il s'accompliſſe
Cet Hymen, dont en vain ton orgueil eſt bleſſé,
En faveur de l'amour l'honneur intereſſé,
M'offre l'appas flatteur d'une double Victoire:
En couronnant mes feux, je conſerve ma gloire.

THE'ODORE.

Eh! pourquoi refuſer de remettre en mes bras,
L'objet de tant de trouble & de tant de combats?
Epargne à mes regards la douloureuſe image
De ces Murs déſolés par un ſecond ravage;
Epargne à ma douleur le ſpectacle cruel,
De ma fille, à mes pieds tombant du coup mortel;
Et s'il faut dire tout, de toi-même peut-être,
Malgré tout ton pouvoir, abattu par un Traître.

MAHOMET.

Plus tu peins le péril prêt à nous accabler,
Plus je ſens mon courage à ta voix redoubler.

THE'ODORE.

Peux-tu livrer ma fille à la fureur cruelle ?....

MAHOMET.

Je reſpire ; je l'aime ; & tu trembles pour elle !

THE'ODORE.

Un Peuple tout entier a conjuré ſa mort.

MAHOMET.

Un amant Souverain te répond de ſon ſort.

THE'ODORE.

La trahiſon, la force, ont tonné ſur ſa tête.

MAHOMET.

La puiſſance & l'amour chaſſeront la tempeſte.

THE'ODORE.

Tu périras toi-même.

MAHOMET.

Eh bien donc, ſans pâlir,
Sous les éclats du Trône il faut m'enſevelir ;
Il faut, ſi l'on m'arrache à ce degré ſublime,
Que l'Autel en tombant écraſe la Victime.
Reprens auprès de moi ta noble fermeté.
Oppoſons au péril une mâle fierté ;
Frappons les premiers coups ; cherchons qui nous offenſe.
Détruiſons....

SCENE IV.

TADIL, MAHOMET, THE'ODORE.

TADIL.

PArdonnez à mon impatience;
Seigneur; je crains encor d'être venu trop tard.
Le Muphty, déployant le terrible étendart,
Soûleve à ſon aſpect un Peuple téméraire.
Tout le ſuit : le Spahy, l'orgueilleux Janiſſaire,
Courant ſous un ſaint voile aux derniers attentats,
Y dreſſe en même tems & ſa vûë & ſes pas.
Tout s'apprête au carnage; & déja dans la Ville....

MAHOMET.

(*à Théodore.*)

Traîtres, vous le voulez!.... Demeure en cet aſyle;
Raſſemble les Chrétiens admis dans ce Palais:
Je te laiſſe ma Garde, & je te la ſoumets.
(*à Tadil.*)
Tadil, qu'on obéiſſe aux loix de Théodore.

SCENE V.

IRE'NE, MAHOMET, THE'ODORE, TADIL.

IRE'NE.

QUel attentat, Seigneur ? Quel crime vient d'éclore !
Quel péril ! ....

MAHOMET.

Ce n'eſt rien. Un peu de ſang verſé,
Un Chef anéanti, le péril eſt paſſé.

IRE'NE.

Ah ! Seigneur étouffez une funeſte flamme ;
Laiſſez, laiſſez-moi fuïr.

MAHOMET.

Vous, me quitter, Madame !
Juſte Ciel ! .... demeurez ; & ne préſumez pas
Que j'aime, où je haïſſe, au gré de mes Soldats.
Raſſurez-vous ; calmez d'inutiles allarmes.
Il eſt temps de verſer du ſang, & non des larmes.

TADIL.

Ah ! Seigneur, permettez....

MAHOMET.

Malheureux, laiſſe-moi.
Ton Roi, contre un Eſclave, a-t'-il beſoin de toi ?

SCENE VI.

THE'ODORE, IRE'NE.

THE'ODORE.

MA fille, à la pitié je porte un cœur ſenſible.
Vous pleurez Mahomet : ſa perte eſt infaillible.
Le Viſir, dès long-temps ſon ſecret ennemi,
N'attendoit qu'un prétexte, & l'amour l'a fourni.
A peine à votre hymen je venois de ſouſcrire,
Que d'un complot fatal on a trop ſçû m'inſtruire.
J'ai voulu, mais en vain, détruire ce projet,
J'ai couru vers ces Murs : j'ai preſſé Mahomet
De rompre des liens formés pour ſa ruine :
Au mépris du danger, l'amour le détermine ;
Il ſe perd. Suivez-moi : les Mutins en courroux
Bien-tôt ſe ſeront fait un chemin juſqu'à vous.

IRE'NE.

Ah ! mon Pere, en quel temps voulez-vous que je fuie ?
Cauſe de tant de maux, pourrois-je aimer la vie ?
Je n'en ſçaurois douter, Mahomet va périr ;
Il meurt ; & vous m'avez permis de le chérir.
Ah ! vous m'avez perduë ; & mon ame tremblante,
Succombe ſous les noms & de fille & d'amante.

THEODORE.

Chere Iréne, ceſſez d'échauffer dans mon cœur
Une triſte amitié qui parle en ſa faveur.

Penſez-vous qu'inſenſible au coup qui le menace,
L'honneur n'ait pas déja conſeillé mon audace ?
Mais.....

IRENE.

Ah ! je vous entends ; votre cœur inquiet
Craint de commettre un crime en ſauvant Mahomet.
Dans votre ame à jamais exempte d'artifice,
Le ſcrupule, le doute aſſiégent la juſtice.
Oſez interroger votre cœur combattu :
Le préjugé lui parle, & non pas la vertu.
Depuis quand, au mépris du ſang qui l'a fait naître,
Un Roi, s'il n'eſt Chrétien, n'eſt-il plus votre Maître ?
Et ce Scéptre, & ce Glaive, en ſes mains, dons du Ciel,
Qui lui peut arracher, ſans être criminel ?
Eſt-il quelque pouvoir au-deſſus de Dieu même
Qui puiſſe anéantir les droits du Diadême ?
Le Dogme le plus Saint, l'ordre le plus parfait,
Sauver ſon Souverain, peut-il être un forfait ?
Quel exemple aux Chrétiens ! Ah ! dans leurs mains perfides
Grand Dieu ! briſe à jamais ces poignards parricides,
Que fabrique l'Enfer, dont s'arme la fureur,
Et qu'au ſein de ſes Rois plonge une aveugle erreur.

THEODORE.

Pour aimer le Sultan, pour lui reſter fidelle,
Iréne, je n'ai pas beſoin de votre zéle.
Sans diſcuter ici les droits de Mahomet,
Ses bienfaits, ſes vertus m'ont rendu ſon Sujet.
Des biens que j'ai reçus il faut que je m'acquitte ;
Oui, j'en croirai l'amour qui pour lui ſollicite ;

Et s'il m'eſt défendu de lui ſervir d'appui,
Il m'eſt permis du moins de mourir avec lui.
J'y cours : Adieu, ma fille.

IRE'NE.

Arrêtez, ô mon pere !
Arrêtez, ou je meurs. Ciel, quelle eſt ma miſére !
Il faut, lorſque pour moi mon amant va périr,
Que j'enchaîne le bras qui le peut ſecourir.
Vivez, Seigneur, vivez ; dans mon ame affligée
J'entens déja gémir la nature outragée ;
Vivez, épargnez-moi le reproche éternel
D'avoir porté le fer dans le ſein paternel.
Quel état ! Quel tourment ! Epreuve rigoureuſe !
Peut-on être innocente, enſemble & malheureuſe ?
Oui, ma vertu triomphe, & la faveur du Ciel
M'inſtruit à terminer un embarras cruel.
Sa voix a retenti, le ſort veut qu'on l'entende ;
Ce n'eſt point votre ſang, c'eſt le mien qu'il demande.
Mourir pour un Sultan, en vous c'eſt déſeſpoir ;
Mourir pour mon Epoux, Seigneur, c'eſt mon devoir.

THEODORE.

Non, ne m'arrêtez plus. Une douleur ſi tendre
Ne peut.... Naſſi paroît ; que va-t-il nous apprendre ?

SCENE VII.

NASSI, THEODORE, IRE'

IRE'NE.

AH! que fait Mahomet?

NASSI.

Le Soldat en fureur
Répandoit dans Byzance & le trouble & l'horreur.
Diviſés d'intérêts, réunis par la haine,
L'un menace les Grecs, & veut le ſang d'Iréne:
L'autre, dont le Viſir échauffe le courroux,
Brûle ſur Mahomet de ſignaler ſes coups.
Mais à peine il paroît, tout fuit, tout ſe diſperſe;
Son chemin eſt comblé des Mutins qu'il renverſe;
La terreur, la vengeance, éclatent dans ſes yeux;
Chaque coup, chaque trait perce un Séditieux.
Déja juſqu'au Viſir il s'eſt fait un paſſage.
Le Viſir frémiſſant voit approcher l'orage.
» Sultan, je puis te perdre ou mourir; c'eſt aſſez;
Dit-il; & ſur ſon Maître il fond à coups preſſés.
Mahomet furieux leve une main ſanglante,
Et du ſein du perfide il la tire fumante.
Cependant les Soldats, dans ces murs répandus,
Pourſuivent à grands cris les Chrétiens éperdus.

Le

Le Sultan veut envain détourner la tempête ;
Il menace, il immole, & rien ne les arrête.
Enfin de leur Prophéte il ſaiſit l'étendart,
Rappelle les Mutins fuyans de toute part ;
Et ce ſigne, pour nous une fois ſalutaire,
Domte, & ſuſpend les coups du cruel Janiſſaire.
Mais le trouble, Seigneur, n'eſt point encore calmé.
D'un ſiniſtre avenir mon cœur eſt alarmé.
Ils demandent le ſang d'une tendre victime . . . :
Je crains, en la nommant, de partager leur crime.

IRE'NE.

Enfin, c'eſt donc ſur moi que le Ciel en courroux,
D'un orage effrayant a raſſemblé les coups !
Voilà donc tout le fruit de mon amour funeſte !
De tant de biens promis, la mort ſeule me reſte !
Seigneur, vous le voyez, il n'eſt plus temps de fuir.
L'arrêt eſt prononcé, c'eſt à moi d'obéir ;
Et je vais....

THEODORE.

Ah ! ma fille, où fuis-tu ſans ton pere ?
Sauve-toi dans mes bras, ô fille encor trop chere !

IRE'NE.

Oui, Seigneur, de vos bras j'accepte le ſecours ;
Mais c'eſt pour ma vertu, bien plus que pour mes jours.
Pour la derniére fois ouvrez le ſein d'un pere,
Aux larmes que m'arrache une douleur ſincere.
Pour fléchir l'Etre à qui j'oſe les adreſſer,
Sur quel Autel plus ſaint pourrois-je les verſer !
Que fais-je ? Surmontons ces indignes alarmes :

L'Innocence expirante eſt au-deſſus des larmes.
Ne laiſſons point le Peuple arbitre de mon ſort;
Et du moins, en Chrétienne, offrons-nous à la mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, *ſuite.*

MAHOMET *à ſa ſuite qui ſort.*

QU'on me laiſſe. Ah, grand Dieu ! par qui ſera calmée
Cette horrible fureur en mes ſens allumée !
Dans des ruiſſeaux de ſang mon cœur vient de nager ;
Et ce cœur plus ardent brûle de s'y plonger.
Impétueux effort qui déchire mon ame,
Qui des deux te produit, ou ma gloire, ou ma flamme ?
Ma flamme ! Quoi ? Parmi tant de tranſports affreux,
J'entends encor les cris d'un amour malheureux.
Qu'il gémiſſe ! Qu'il meure ! Ah ! ſa langueur funeſte
A déja trop flétri des jours que je déteſte.

Rhodes, Rhodes ſubſiſte ; & malgré mes ſermens
Ce Rempart des Chrétiens brave les Ottomans.
Scanderberg, triomphant dans un coin de l'Epire,
Du creux de ſes Rochers inſulte à mon Empire.
Vainqueur infatigable, il remplit l'Univers.....
Et Mahomet vieillit dans la honte & les fers!
De tant de lâchetés il eſt temps de t'abſoudre.
Tonne, éclate, détruis, arme-toi de la foudre ;
Sous les Remparts de Rome enſevelis tes feux ;
Remplis tes hauts projets, ou péris glorieux.
Saiſiſſons le moment d'un dépit magnanime ;
Immolons à ma gloire une grande victime ;
Effrayons l'Univers ; &, digne Potentat,
Par un exemple affreux confondons le Soldat.
Il eſt digne de moi, cet exemple terrible,
Vaincre ma paſſion, c'eſt me rendre invincible.
Que dis-je? Ah! malheureux, quel horrible forfait!
O mort! viens dévorer le cœur & le projet.

SCENE II.

MAHOMET, L'AGA.

MAHOMET.

BArbare! viens jouir du trouble où tu me jettes.
Viens ; tes fureurs encor ne ſont pas ſatisfaites.

L'amour, le tendre amour parle encor à mon cœur,
Inſpire-moi ta rage, & comble mon malheur.
Que dis-je? Il eſt comblé. Frémis, connois ton Maître;
Dans toute ſa grandeur il s'apprête à paroître.
Ou la gloire, ou la rage ont jetté dans mon ſein
Un projet... Non, cruels, vous l'eſpérez en vain;
Non, ma fureur s'attache à de moindres victimes;
Et j'irai par degré juſqu'au dernier des crimes.
Oui, vous périrez tous; & de ce crime, au moins,
Ceux qui l'auront cauſé, ne ſeront pas témoins.

L'AGA.

J'ai prévû les combats que te livre la gloire.
Ton cœur, trop foible encor, balance la victoire.
Je viens t'aider. Pour rompre un lien plein d'appas;
Ce que peut ton Eſclave, eſt de t'offrir ſon bras.

MAHOMET

Quels ſujets, juſte Ciel, m'a ſoumis ta colére!
Tel eſt, des Muzulmans, l'effrayant caractére.
Dans le ſang le plus pur ardens à ſe plonger,
Montrez-leur la victime, ils courent l'égorger.
Admirateurs outrés d'une valeur farouche,
La vertu, la pitié, l'amour, rien ne les touche.
S'ils ne craignent leur Maître, ils le feront trembler;
Et pour les commander, il faut leur reſſembler.
Eh bien, cruels, eh bien, il faut vous ſatisfaire;
Il faut être parjure, impie, & ſanguinaire,
Déteſter l'innocence, abjurer la vertu....
Ah! le Ciel t'a donné le Prince qui t'eſt dû,

Peuple ingrat! J'ai voulu régner en juſte Maître;
Il te faut un Tyran; ſois content, je vais l'être.

L'AGA.

Quoi donc? A l'amour ſeul borner tous ſes deſirs!
Quoi? Dormir ſur un Trône entouré de plaiſirs!
Parer ſes mains d'un Sceptre; & mépriſable idole
D'un Peuple deſarmé boire l'encens frivole!
Quoi? C'eſt donc là régner! Ah! qu'eſt-ce que j'entends?
Ce n'eſt point pour régner que naiſſent les Sultans?
Depuis que tes Ayeux, du fond de la Scythie,
Fiers Enfans de la Guerre, ont inondé l'Aſie,
Aucun d'eux n'a régné, tous ils ont triomphé,
Vois par eux des Soudans le pouvoir étouffé;
Par eux l'Aſſirien chaſſé de Babylone;
L'effeminé Perſan renverſé de ſon Trône;
Le Caraman vaincu; le Bulgare aſſervi;
Le Hongrois abaiſſé; le Thrace anéanti.
Ils régnoient tous ces Rois que leur valeur écraſe:
De leur Trône abattu l'équité fut la baſe.
L'amour ainſi qu'au tien, ſiégant à leur côté,
Leur molleſſe uſurpoit le nom de Majeſté,
Ah! lorſque dans ces murs, Théâtre de ta gloire,
Ton intrépidité conduiſit la victoire,
Lorſque ton bras puiſſant foudroyant ces remparts,
Abattit & ſaiſit le Scéptre des Ceſars;
Ah! tu régnois alors; & ſi j'oſe le dire,
Plus que tous tes Ayeux tu méritois l'Empire.
L'Univers conſterné préſageant ta grandeur,
Déja tendoit les mains aux fers de ſon Vainqueur.

Quel changement, ô Ciel! J'en appelle à toi-même.
Mahomet peut tout vaincre: Et que fait-il? Il aime.
Je me tais. Mon audace a mérité la mort:
Mais puiſqu'on me pardonne, on céde à mon tranſport.

MAHOMET.

Ceſſe, & n'ajoute rien à ma douleur profonde.
Tu me formas, cruel, pour le malheur du monde.
La cruauté perfide & l'aveugle fureur
Par tes barbares ſoins ont germé dans mon cœur.
Par un chemin plus noble, & plus rude peut-être;
Au-deſſus des Grandeurs on m'auroit vû paroître;
J'euſſe été de la terre & l'amour & l'honneur:
On m'y force, il le faut; j'en vais être l'horreur.
Par des torrens de ſang, chemins de la victoire,
Je jure de pourſuivre une inhumaine gloire.
Jouets de mon orgueil, les mortels gémiront;
Juſques dans mes plaiſirs leurs cris retentiront.
Tu triomphes! Va, cours, éloigne de ma vûë
La Beauté qui régna ſur mon ame éperduë.
Furieux, & flottant ſur mon ſort, ſur le ſien,
Si je la vois encor, je ne répons de rien.
Sauve-moi de ſes pleurs, ſauve-la de ma rage:
Un inſtant peut la perdre, ou vaincre mon courage.
La voici. Juſte Ciel! Je ne me connois plus.
(*à l'Aga*)
Laiſſe-moi; tes conſeils ſont ici ſuperflus.

L'AGA *à part.*

Quelle entrevûë, ô Ciel! Que je crains ſa tendreſſe!
Sauvons-le, malgré lui, de ſa propre foibleſſe.

SCENE III.

MAHOMET, IRE'NE.

IRE'NE.

MOn abord vous ſurprend. Soigneux de m'éviter,
Votre exemple, à vous fuir, auroit dû m'exciter.
Avouez-le, Seigneur, vous n'aimez plus Iréne:
Vous craignez ſes regards; ſa préſence vous gêne.
Raſſurez-vous. Chaſſez le trouble où je vous vois.
Elle vous parle ici pour la derniere fois.
Sultan, je ne t'ai point déguiſé que mon ame
A fait tout ſon bonheur de partager ta flâme.
Ardente à te prouver l'amour le plus parfait,
Tout ce que la vertu m'a permis, je l'ai fait.
Cette même vertu veut que ma flamme expire,
En cédant à ſes Loix, je tremble, je ſoupire;
Je ſens bien que mon cœur n'y réſiſtera pas.
Mais qui domte l'Amour, ne craint point le trépas.
Je dégage ta foi; je te rends ta promeſſe;
Je renonce à l'Hymen qui flattoit ma tendreſſe.
L'effort eſt rigoureux; il eſt digne de moi.
Vous, Seigneur, de la gloire, allez, ſuivez la Loi.
J'oſe pourtant vous faire encore une priére:
Ne la rejettez point, Seigneur, c'eſt la derniére.
Soulagez les Chrétiens; vous me l'avez promis;
Que votre cœur jamais ne ſe ferme à leurs cris;

Aimez-les. Mahomet, enfin qu'il vous ſouvienne
Qu'Iréne vous fut chére, & qu'elle fut Chrétienne.
Je lis dans vos regards de ſincéres douleurs.
C'en eſt aſſez, O Ciel! j'accepte mes malheurs.

MAHOMET.

Je n'avois pas prévû de ſi vives allarmes.
Iréne, triomphez ; voyez couler mes larmes.
Objet de mes deſirs, doux charme de mes yeux
Hélas! vous méritiez un deſtin plus heureux,
Iréne! chére Iréne, il en eſt temps encore,
Fuyez; éloignez-vous. Le feu qui me dévore
Peut, dans ſon âpreté, conſumer ſon objet.
Ah! ſi vous connoiſſiez le cœur de Mahomet,
Ses tranſports, ſa fureur, ſa noire barbarie!...
L'amour d'un Muſulman eſt un amour impie,
Toujours prêt, dans ſa rage, à détruire l'Autel
Où ſon reſpect brûloit un encens ſolemnel.
Jamais à mes deſirs vous ne fûtes plus chére;
Et cependant jamais l'implacable colére
Ne menaça vos jours d'un ſi preſſant danger.
(*Il leve ſon Poignard ſur Iréne.*)
Ce Poignard, dans ton ſein eſt prêt à ſe plonger.
Iréne, crains la mort; ſon horreur t'environne;
Ma fureur te l'annonce, & mon bras te la donne.

IRENE.

Ton bras eſt ſuſpendu! Qui t'arrête? Oſe tout.
Dans un cœur tout à toi, laiſſe tomber le coup;
Frappe : finis mes maux : Iréne te pardonne.

MAHOMET *laiſſant tomber ſon bras.*

Tu me pardonnes Ciel! je frémis, je friſſonne.
Mon cœur ſous ta conſtance eſt contraint de plier.
Le crime eſt imparfait; le remords eſt entier.
Tu pleures! tu gémis! Ah, trop puiſſante Iréne!
Je ſens qu'à tes genoux ma foibleſſe m'entraîne.
Ce fer, ce même fer qui t'a pû menacer,
Dans mon perfide ſein eſt prêt à s'enfoncer.
(Il veut ſe percer, mais Iréne l'arrête.)
Tu m'arrêtes! Ah! Dieu, que d'amour!..Que de charmes!..
(Il laiſſe tomber le Poignard.)
Hé quoi? tant de fureur ſe termine à des larmes!...
Iréne, décidons. Veux-tu vivre & régner?
Aux yeux de mes Soldats je vais te couronner.
J'en jure par le Ciel. Tes attraits, ma puiſſance,
Les ſupplices, la mort, vaincront leur réſiſtance.
Que dis-je? Ah! fuis plûtôt; fuis, dangereux objet.
Mon amour, ma vertu, mes pleurs ſont ton forfait.
Laiſſe-moi tout entier m'abandonner au crime;
Et du moins ne ſois pas ma premiére victime.

IRE'NE.

Oui, je vais terminer tant de combats affreux.
Je vous quitte. Oubliez un objet malheureux.
Ne vous reprochez plus votre amour pour Iréne.
Cet inſtant, pour jamais, va briſer notre chaîne....
Pour jamais!.... Ah, Seigneur!... Mais dans ce triſte jour
Je pleure vos vertus bien plus que votre amour.
Adieu. Souvenez-vous pour qui je vous implore.

SCENE IV.

MAHOMET *ſeul.*

JE te laiſſe partir, Iréne, & je t'adore !
Quel horrible triomphe ! Il accable mon cœur.
Tout s'y taît, tout y meurt, tout, juſqu'à la fureur.
Ce calme toutesfois n'eſt qu'un calme perfide.
Oui, de tous mes inſtans ce ſeul inſtant décide.
Les vertus dans mon ame avoient ſuivi l'amour ;
L'amour céde, & j'y ſens le crime de retour.
Quel bruit ſe fait entendre ?

SCENE V.

MAHOMET, THE'ODORE, GRECS.

THE'ODORE, *déſarmé, & bleſſé ; ſoûtenu par ſes Grecs.*

AH ! Seigneur, ta preſence,
Peut ſeule, des Mutins, déſarmer l'inſolence.
Je combattois.... Iréne accourt avec tranſport.
Elle me voit ſanglant, elle cherche la mort :

Par le fer des Soldats ſon ſang va ſe répandre....
Je me meurs : & mon bras ne peut plus la défendre.

MAHOMET.

S'il faut que dans ſon ſang mes Soldats ayent oſé !...
Ah ! courrons, trop long-temps c'eſt être mépriſé.
Traîtres, vous fléchirez ; ou cette même Iréne,
J'en jure, ne mourra que votre Souveraine.
Non, la néceſſité ne peut rien ſur les Rois ;
Et mon cœur n'eſt point fait pour recevoir des Loix,

SCENE VI.

THE'ODORE, GRECS.

THE'ODORE.

Dieu ! de tant de périls garantiſſez Iréne !

SCENE VII.

ZAMIS, THE'ODORE, GRECS.

ZAMIS.

Quel triomphe ! Ah ! Seigneur, je ne le crois qu'à peine.

THE'ODORE.

Iréne !....

ZAMIS.

Tout lui céde. Aux Portes du Palais,
Les Mutins pourſuivoient leurs criminels projets.
Leurs coups portoient par tout la mort inévitable,
Iréne.... j'en frémis ; Iréne inébranlable,
Porte à travers le fer ſes pas précipités
Et mépriſant la mort.... » Perfides, arrêtez,
» Dit-elle ; des Chrétiens épargnez l'innocence ;
» Tournez contre moi ſeule une juſte vengeance :
» C'eſt moi qui vous ravis un Vainqueur glorieux ;
» Frappez ; trempez vos mains dans un ſang odieux.
A peine elle a parlé, ſon aimable préſence,
Met la Diſcorde aux fers, & bannit la licence.
Eperdus, conſternés, tremblans à ſes genoux,
Ils cédent en ſilence à des charmes ſi doux.

THE'ODORE.

Ciel ! je t'offre ma mort. Mon cœur n'a plus d'allarmes.
Je vois Naſſi. Grand Dieu ! que m'annonçent ſes larmes !

SCENE VIII.

NASSI, THE'ODORE, ZAMIS, GRECS.

NASSI.

VEnez, Seigneur, venez ; ſortons de ce Palais.

THE'ODORE.

Je tremble.

NASSI.

Epargnez-vous d'inutiles regrets.

THE'ODORE.

Iréne!....

NASSI.

Hélas!

THE'ODORE.

Naſſi!....

NASSI.

Malheureuſe Victime!....

Elle n'eſt plus.

THE'ODORE.

Grand Dieu!

NASSI.

Mes yeux ont vû le crime.

THE'ODORE.

Et quelle main barbare, inſtrument du forfait?....

NASSI.

Frémiſſez; c'eſt la main du cruel Mahomet.

ZAMIS.

Juſte Ciel!

THE'ODORE.

Je me meurs.

NASSI.

Iréne triomphante,

Contemploit à ſes pieds l'armée obéiſſante;

Mahomet a paru. Les chefs & les Soldats,
D'Iréne, par leurs cris, célébrent les appas.
Il s'arrête ; il admire ; il ſoûpire ; il s'avance,
Aux cris tumultueux ſuccede un long ſilence.
Il marche.... Dans ſes yeux ſont la rage & les pleurs.
» Le voilà, cet objet, proſcrit par vos fureurs,
» A-t'-il dit ; cet objet, à qui la vertu même,
» Auroit du Monde entier cédé le Diadême !
» Vous étiez trop heureux ſous un regne ſi doux,
» Je vous vois maintenant trembler à ſes genoux.
» Traîtres, il n'eſt plus temps. Pleurez ſur ſa mémoire :
» Vous la perdez, cruels ; je l'immole à ma gloire.
Ah ! Seigneur ! furieux, il ſaiſit un Poignard ;
Il jette ſur Iréne un funeſte regard,
La frappe.... Pardonnez à ma douleur mortelle,
. e ſang coule ; déja la Victime chancelle ;
Elle tombe ; ſes yeux ſe tournent vers le Ciel ;
Et ſon cœur expirant pardonne au Criminel.

THE' ODORE.

Grand Dieu ! dont le courroux éclate ſur Byzance,
Que ſa mort & la mienne appaiſent ta vengeance.

FIN.

MÉLANIE,

DRAME.

La Harpe, Jean François de

MÉLANIE,

DRAME

EN TROIS ACTES

ET EN VERS.

Le prix eſt de 36 ſols.

A AMSTERDAM,

Chez Henri-Jacob-Jonas WAN-HARREWELT,
Libraire.

M. DCC. LXX.

PERSONNAGES.

Monſieur DE FAUBLAS, Homme de Robe.

Madame DE FAUBLAS.

MÉLANIE, leur Fille.

MONVAL, Parent de Madame de Faublas.

UN CURÉ.

La Scene eſt dans un Couvent de Paris, au Parloir.

MÉLANIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Monſieur & Madame DE FAUBLAS.

Monſieur DE FAUBLAS.

NON, Madame; en un mot, c'eſt trop me réſiſter.
J'ai peſé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer ? Ma fortune eſt bornée.
On offre à votre fils un brillant hymenée,
L'eſpoir d'un Régiment & d'un rang à la Cour.
Dois-je ſeul m'oppoſer au bonheur de Melcour ?
Le premier pas ſuffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important eſt d'approcher du Maitre.

Mais de notre Maiſon l'avancement prochain
Exige quelque effort : je m'y réſous enfin.
Ce n'eſt pas, après tout, un ſi grand ſacrifice.
Mélanie au Couvent depuis deux ans Novice,
Formée à la retraite en ſes plus jeunes ans,
Semblait en avoir pris les goûts, les ſentimens.
Au plan que j'ai ſuivi ſe prêtant par avance,
Elle nous demandait le voile avec inſtance,
Et dans le Cloître alors trouvant tous ſes plaiſirs,
Y voulait pour jamais enfermer ſes deſirs.
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce ?
A ſes premiers deſſeins d'où vient qu'elle renonce ?
S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval la fait changer ainſi.
Devant elle jamais il n'aurait dû paraître.
C'eſt grace à vos bontés qu'il a pû la connaître,
Et c'eſt bien malgré moi, je le dis entre nous,
Que Monval au Couvent la voyait avec vous.

Madame DE FAUBLAS.

Je n'ai pû refuſer cette faveur légere
A la tendre amitié qui m'attache à ſa mere,
Au ſang qui nous unit : ce jeune homme, d'ailleurs,
A le cœur noble & droit, a des vertus, des mœurs.
Il eſt impétueux, aiſément il s'enflamme,
Et toujours ſans contrainte il laiſſe agir ſon ame.
Qui n'a rien de honteux dans le fond de ſon cœur,
Ne craint point de l'ouvrir, & parle avec candeur.
C'eſt toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,
Et dans tous ſes diſcours regne la modeſtie.
Mais quant à votre fille, à ne vous rien cacher,
Je crois que ſon état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfans également le pere,
N'immolez point la ſœur pour aggrandir le frere.

Si dans ſes premiers ans les ſoins des jeunes Sœurs
Lui firent du Couvent oublier les douceurs,
C'eſt une illuſion qui paſſe avec l'enfance;
Et j'ai pu voir depuis toute ſa répugnance.
Je vous en informai; ce changement léger,
N'était rien, diſiez-vous, qu'un dégoût paſſager;
Vous avez en tout temps combattu mes allarmes;
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.
J'ai gémi de ſon ſort: vous l'aviez décidé,
Et lorſqu'à vos deſirs malgré moi j'ai cédé,
Qu'à prononcer ſes vœux j'ai voulu la réſoudre,
Ce formidable arrêt fut comme un coup de foudre.
Elle reſta long-temps ſans voix & ſans couleur.
Elle doit obéir, je le ſais; mais, Monſieur,
Je ne puis vous céler ma douleur maternelle.
De mon reſpect pour vous cette épreuve eſt cruelle:
Notre ſang doit avoir de plus grands droits ſur nous;
Mon cœur prendra toujours ſon parti contre vous.
Si mon Époux enfin, ſûr de ma complaiſance,
Voulait ne point uſer de toute ſa puiſſance,
Tandis qu'il en eſt temps, s'il voulait conſentir,
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
Ah! la reconnaiſſance & durable & ſincere,
Qui mettrait à ſes pieds & la fille & la mere,
Lui ferait éprouver un bonheur plus certain,
Plus pur, plus légitime, & bien plus doux enfin
Que tous ces vains honneurs dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
Une grandeur frivole & ſoumiſe au hazard,
Qui ſouvent nous échappe, & vient toujours trop tard.

Monſieur DE FAUBLAS.

Tant d'obſtination ne peut que me déplaire.

C'eſt combattre long-temps un parti néceſſaire.
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ſes vœux.
Nos parens, nos amis, ſont mandés en ces lieux.
Pour la cérémonie ici tout ſe prépare.
Que pourroit-on penſer d'un retour ſi bizarre ?
De vos diſcours pourtant je ne ſuis point ſurpris.
Je ſais vos ſentimens, vous n'aimez point mon fils ;
Vous lui préféreriez le dernier de vos proches.
Jamais....

Madame DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'eſt cher, Monſieur ; ſi je me ſuis permis
De juger ſes défauts, & ſi par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer ſon caractere,
Je n'ai pas moins pour lui des ſentimens de mere,
Je les aurai toujours.

Monſieur DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas :
Melcour eſt eſtimé : je vois qu'on en fait cas ;
Et vous permettrez bien qu'un pere le ſeconde.

Madame DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réuſſir dans le monde.
Il eſt dur & poli, c'eſt beaucoup ; mais pourtant
De ſon cœur juſqu'ici le mien n'eſt pas content.
Je ne le crois, ni vrai, ni noble, ni ſenſible ;
A toute émotion il ſemble inacceſſible ;
Il agit, parle, écoute avec un front égal,
Ne croit jamais le bien & croit toujours le mal.
Jamais, quand il vous parle, il ne regarde en face.
Son coup d'œil vous évite & ſon ſouris menace.
D'ailleurs, plein de mépris pour tous ſes concurrens,

Je ſais qu'il a tenu des diſcours imprudens
Sur le Marquis d'Orcé, qui l'aura ſu, ſans doute;
Pour un mot indiſcret, on ſait ce qu'il en coûte.
Dans l'état qu'il embraſſe on ne pardonne rien.
Enfin c'eſt à vos yeux un tréſor, un ſoutien;
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimerait autant que vous l'aimez vous-même;
Quand vous n'auriez conçu que l'eſpoir le plus ſûr,
Je le redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie ainſi ſacrifiée,
Languir dans l'abandon par ſon pere oubliée,
Et, menée en pleurant juſqu'au pied de l'autel,
S'impoſer par ſon ordre un ſupplice éternel.

Monſieur DE FAUBLAS.

On affaiblit toujours tout ce qu'on exagere.
Je crois ſa douleur vive, & la crois paſſagere.
Toujours dans ces momens on verſe quelques pleurs,
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs.
Mais la réflexion, fruit de la ſolitude,
Et la néceſſité, qui devient habitude,
L'entier éloignement des objets ſéducteurs,
Et l'exemple, & le temps ſi puiſſant ſur nos cœurs,
Du cloître, qui n'offrait qu'horreur & qu'amertume,
Font un ſéjour tranquile où l'ame s'accoutume.
Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si connaiſſant le monde il fallait le quitter,
Peut-être autant que vous je plaindrais Mélanie:
Mais dans cette maiſon elle a paſſé ſa vie.
Son ſort eſt-il plus dur que celui de ces Sœurs
Qui toujours du Couvent nous vantaient les douceurs?
Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image?
Nous parla-t-on jamais de joug & d'eſclavage?

Tout ce qui devant moi s'eſt ici préſenté
Me peignait le bonheur & la ſérénité.

Madame DE FAUBLAS.

N'en croyez pas, Monſieur, l'apparence infidelle.
La retraite, il eſt vrai, peut nous paraître belle;
Mais c'eſt pour un moment, c'eſt lorſqu'on n'y vit pas.
Sous ces lambris ſacrés quand nous portons nos pas,
Tout ſemble calme & doux, juſqu'à l'air qu'on reſpire;
Des paiſibles vertus nous reſſentons l'empire,
L'oubli des paſſions, des maux & des erreurs,
Et l'attendriſſement paſſe au fond de nos cœurs.
Mais percez plus avant, * pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés où des eſprits crédules,
Déſabuſés trop tard & voués au malheur
Maudiſſent de leurs jours la pénible lenteur:
C'eſt-là que l'on gémit, que des larmes ameres
Baignent pendant la nuit les couches ſolitaires,
Que l'on demande au Ciel trop lent à s'attendrir
Ou la force de vivre ou celle de mourir.
Peut-être que leurs maux par le temps s'adouciſſent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tariſſent.
Un morne accablement qui reſſemble au trépas
Succéde au déſeſpoir, à ſes bruyans éclats.
Mais ce calme perfide eſt voiſin de l'orage.
On en ſort bien ſouvent par des accès de rage.
C'eſt le poiſon trompeur qui promet le ſommeil,
Et les convulſions ſont l'effet du réveil.

Monſieur DE FAUBLAS.

Sans doute en me traçant cette image effrayante,

* *Finde parietem.* Ezech.

Vous voulez m'inſpirer une fauſſe épouvante
D'un état doux & ſaint où je vois chaque jour
S'engager ſans ſcrupule & la Ville & la Cour.
Ma conduite, je crois, n'a rien de condamnable.
Si cet état, d'ailleurs, était ſi redoutable,
Pourquoi donc verrions-nous ceux qui l'ont embraſſé
S'efforcer à l'envi dans leur zèle empreſſé
De ranger ſous leur loi de nouveaux proſélites?
Ils doivent d'un tel choix connaître bien les ſuites,
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piége, au lieu d'en détourner?

Madame DE FAUBLAS.

Par un ſentiment vil, cruel, abominable,
Trop indigne de l'homme & pourtant véritable.
Il n'exiſte que trop: l'eſclave eſt ſans vertu,
Il déteſte en autrui tout ce qu'il a perdu.
Il ſe flatte en ſecret que ſa chaîne accablante,
Sur d'autres étendue, en ſera moins peſante.
A force de ſouffrir ſouvent on s'endurcit,
Et dans ſa priſon même on aſpire au crédit.
Voilà ce qui produit ces ardens émiſſaires
Dont le zèle affecté peuple les Monaſtères.
Ils veulent commander à d'autres malheureux,
Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,
Se venger de leurs maux: l'eſprit de tyrannie
Entre facilement dans une ame flétrie,
Et le droit d'opprimer des captifs abattus
Eſt un plaiſir encor pour qui n'en connait plus.

Monſieur DE FAUBLAS.

Le parti le plus ſage & le plus raiſonnable
Toujours par quelque endroit peut paraître blâmable.
Les abus ſont par-tout, je le ſais, j'en convien;
Mais pour un mal léger je produis un grand bien.

J'écoute l'intérêt de toute une famille.
C'eſt à vous d'eſſuyer les pleurs de votre fille.
Bientôt notre Curé viendra l'entretenir.
Ses leçons, ſes avis pourront la ſoutenir.
Ma confiance en lui n'eſt pourtant pas entiere.
Sa morale, dit-on, n'eſt pas aſſez ſévere.
On m'en a dit du mal.

Madame DE FAUBLAS.

On vous trompe, Monſieur.
Je le crois digne en tout du ſaint nom de Paſteur.
On ne le vit jamais, affectant le ſcrupule,
Crier à l'hérétique, au ſchiſme, à l'incrédule,
A ſignaler ſon nom vainement empreſſé,
Et prompt à déployer un zéle intéreſſé.
Il ne ſe borne pas à tonner dans les temples;
Et s'il combat l'erreur, c'eſt par de bons exemples.
C'eſt des infortunés & le guide & l'appui.
Il prend ſur ſes beſoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ſes ſoins; ſa tendre prévoyance
Sous des toîts dépouillés va chercher l'indigence;
Au ſoin de la ſervir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre eſt caché;
Et s'il ne peut toujours ſoulager la miſére,
Au moins il la conſole, il lui fait voir un pere.
Dans l'Egliſe ſouvent je l'ai vû prêt d'entrer;
J'ai vû les malheureux en foule l'entourer;
Il reſſemblait au Dieu dont il était le Prêtre.

Monſieur DE FAUBLAS.

Mais on n'en parle pas, il s'eſt peu fait connaître.

Madame DE FAUBLAS.

Ah! lorſqu'on eſt ſenſible, il eſt toujours bien doux
De ſervir les humains ſans qu'ils parlent de nous.
On agit pour ſon cœur. Le voici qui s'avance.

SCENE II.

Monſieur & Madame DE FAUBLAS, LE CURÉ.

Monſieur DE FAUBLAS.

MONSIEUR, nous implorons ici votre aſſiſtance.
Nous en avons beſoin : ma fille en ce grand jour
Éprouve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la faibleſſe,
Lui montrer ſes devoirs : c'eſt à votre ſageſſe
Que j'ai dû me fier & j'attends tout de vous.
Vous vaincrez ſûrement ces injuſtes dégoûts.
Vous ſavez trop...

LE CURÉ.

Je ſais ce qu'ici je dois faire,
Et je ne trahirai vous ni mon miniſtere.
Avant de vous répondre & de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en ſon cœur, je veux bien le connaître.
Sur ſes devoirs alors, ſur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec ſincérité.
Vous entendrez de moi la ſimple vérité.
N'eſpérez rien de plus.

Monſieur DE FAUBLAS.

C'eſt ce que je deſire.
On va vous l'amener, Monſieur ; je me retire.

Et vais avec Madame aſſembler nos amis
Qui bientôt dans ces lieux ſeront tous réunis.

SCENE III.

LE CURÉ, *ſeul.*

ALLONS... je vais encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au Cloître a condamnée ;
Que l'on enſevelit de peur de la doter ;
Qui pouſſe des ſoupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en déteſtant ſa retraite profonde,
Au Ciel des vœux forcés, & des regrets au monde.

SCENE IV.

LE CURÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, (*à part, dans le fond.*)

O Dieu ! changez mon cœur, ou bien changez mon ſort !
Dieu ! fléchiſſez mon pere ou m'envoyez la mort !

LE CURÉ.

Approchez, mon enfant, & ſoyez ſans allarmes.
Si je viens près de vous, c'eſt pour ſécher vos larmes.
Ne me les cachez point & laiſſez-les couler.
Sans témoins, ſans réſerve on peut ici parler.
Nul n'oſera troubler cette ſainte entrevue.

Vous frémiſſez.. Eh ! quoi ! redoutez-vous ma vue ?

MÉLANIE, *avec égarement.*

Je ne ſais où je ſuis... ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inſpirer l'effroi.
D'un pere rigoureux n'êtes-vous pas complice ?
Venez-vous m'annoncer l'inſtant du ſacrifice ?
C'eſt celui de mes jours.. c'eſt celui de mon cœur....
Il eſt affreux, barbare.. il me glace d'horreur..
Ah ! qu'on l'acheve au moins, qu'on l'acheve ſur l'heure..
Traînez-moi vers l'Autel... traînez-moi... que j'y meure.
C'eſt tout ce que l'on veut, & j'y conſens.

LE CURÉ.

Hélas !
Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre.
Je puis les adoucir, ſi vous voulez m'entendre.
Donnez-leur avec moi ce libre épanchement
Qui pour les malheureux eſt un ſoulagement.
Les conſoler, ma fille, eſt tout mon miniſtere ;
Vous me devez enfin regarder comme un pere.

MÉLANIE, *toujours égarée.*

Un pere !.. il m'en faut un.. Que n'ai-je un pere, hélas !
Il plaindrait mes tourmens, il m'ouvrirait ſes bras.
Ce nom doit conſoler... ce nom me déſeſpere.
Faut-il éterniſer mes tourmens, ma miſere,
Livrer à la douleur le reſte de mes jours,
Promettre de ſouffrir & de pleurer toujours ?
Je n'en ai pas la force & ma raiſon s'égare.
La nature & le ciel, tout me ſemble barbare.

LE CURÉ.

C'eſt que tous deux, ma fille, ont été méconnus.

Commandez un moment à vos ſens éperdus,
Et d'un conſolateur écoutez le langage.
Tout doit m'intéreſſer, votre état & votre âge.
De m'employer pour vous je me fais un devoir.
L'emporter ſur un pere eſt hors de mon pouvoir :
Mais je lui parlerai contre la violence....

MÉLANIE, *revenant à elle avec tranſport & ſortant d'une ſombre diſtraction.*

Eſt-il vrai ? vous ! O Ciel ! vous prendrez ma défenſe !
Vous me le promettez ! L'aurais-je pû prévoir ?
Vous éloignez de moi l'horrible déſeſpoir.
Vous me l'aviez bien dit, oui, vous êtes mon père.
Oui, vous me reſtez ſeul dans la nature entiere.

LE CURÉ.

J'offre ce que je puis, des ſoins & des ſouhaits.
Je réponds de mon zele & non pas du ſuccès.
Il dépendra ſur-tout de votre confiance.
Faites de vos ſecrets l'exacte confidence.
Permettez que ce cœur vous oſe interroger ;
Aux ſentimens du vôtre il n'eſt point étranger.
Placez-vous près de moi ; venez, ma chere fille.
(*ils s'aſſeyent tous deux.*)
Je chéris dès long-temps votre noble famille.
On m'a dit qu'élevée en ces paiſibles lieux
Vous y paſſiez des jours qui paraiſſaient heureux.
Et que du voile ſaint à ſeize ans revétue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaiſait : ſouvent on m'a vanté
Votre zéle naiſſant, votre félicité.
M'a-t-on dit vrai ? parlez.

MÉLANIE,

MÉLANIE, *devenue plus calme & avec le ton d'une triſteſſe douce & réfléchie.*

Oui, je vous le confeſſe;
Cette maiſon, Monſieur, fut chere à ma jeuneſſe.
Je m'y voyais fêtée, on s'occupait de moi.
Chacun de m'amuſer ſe faiſait un emploi.
On détournait mes yeux de tout devoir pénible.
A tant d'empreſſement pouvais-je être inſenſible,
Dans un âge où le cœur eſt ſi prompt à s'ouvrir
Aux premiers ſentimens qui ſe viennent offrir,
Où les jours ſont ſi purs, le bonheur ſi facile?
Je crus qu'il habitait au ſein de cet aſyle.
Je ne trouvais partout que des ſoins complaiſans,
Des égards recherchés & des yeux careſſans.
Ce plaiſir ſi flatteur d'intéreſſer les autres,
Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendais du monde & de ſes mœurs,
Les diſcours ſéduiſans, les tendreſſes des Sœurs,
Le penchant qui nous lie au ſéjour de l'enfance,
Enfin l'amitié même & la reconnaiſſance,
Tout me fit une loi d'attacher pour toujours,
A ce qui m'entourait, mes deſtins & mes jours.

LE CURÉ.

De ſemblables motifs n'ont rien que d'eſtimable.
Eh! bien, qui put troubler cet état déſirable?
Qui produiſit en vous un ſi grand changement?

MÉLANIE.

Vous allez le ſavoir; c'eſt un événement
Qui décida dès-lors du deſtin de ma vie,
Et dont en vous parlant j'ai l'ame encor remplie.
Je veillais près du lit où l'une de nos Sœurs

D'une lente agonie éprouvait les horreurs.
Cherchant à ſignaler les ſoins d'une Novice,
J'avais brigué moi-même un ſi lugubre office.
Un Prêtre l'exhortait, & ſes pieux diſcours
De la religion prodiguaient les ſecours.
Mais la voyant garder un obſtiné ſilence,
Et commençant peut-être à perdre l'eſpérance,
Il s'éloigna de nous pendant quelques inſtans;
Alors levant ſes yeux baiſſés depuis longtems,
Elle parut gémir ſur moi plus que ſur elle,
Quelques larmes mouillaient ſa mourante prunelle;
Elle fit un effort pour pouvoir me parler.
Et m'adreſſa ces mots qui me firent trembler.
» On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.
» A votre âge on ſent peu ce que l'on ſacrifie,
» En ſe faiſant eſclave & prenant cet habit,
» Vous l'apprendrez trop tard : je ſais qu'on vous a dit,
» Je ſais que vous croyez que dans nos ſaints aſyles
» Tous les jours ſont ſereins, tous les cœurs ſont tran-
« quiles;
» Mais pour vous abuſer ſachez qu'on eſt d'accord.
» On ne vit en ces lieux qu'en deſirant la mort,
» Et l'on n'y meurt jamais qu'en déteſtant ſa vie.
» Que mon exemple au moins détrompe Mélanie.
Elle m'apprit ſon ſort : un malheureux amour,
Qu'il fallut dans ce Cloître étouffer ſans retour,
Avait rempli ſon ame & conſumé ſa vie.
Du récit de ſes maux je demeurai ſaiſie.
C'étaient les derniers cris & les gémiſſemens
D'un cœur que ſes chagrins ont oppreſſé longtemps:
C'était d'un long malheur l'hiſtoire attendriſſante,
Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.

Je n'y pûs réſiſter : pleine de ſes douleurs,
Je tombai ſur ſon lit en l'arroſant de pleurs.
Un ſi juſte intérêt pouvait-il ſe contraindre ?
Pour la premiere fois elle s'entendit plaindre,
Et ma pitié parut adoucir ſon trépas.
L'infortunée alors me ſerra dans ſes bras.
Je ſentis que ſes pleurs inondaient mon viſage,
De mes ſens trop émus je perdis tout uſage,
Et quand je les repris, elle ne vivait plus.
Ses bras déja glacés ſur ma tête étendus,
Ses yeux de la douleur gardant le caractère,
Et vers le Ciel encor élevant leur paupière,
Semblaient lui demander d'épargner à mon cœur
Tous les maux dont ſa mort m'avait tracé l'horreur.

LE CURÉ.

O Parens inhumains ! voilà donc votre ouvrage !

MÉLANIE.

J'eus toujours devant moi cette effroyable image.
Elle me pourſuivait : mes eſprits agités
N'entrevoyaient partout que d'affreuſes clartés.
Je ne pouvais penſer que cette infortunée,
Sans raiſon, ſans motif eût plaint ma déſtinée.
Qui peut vouloir tromper à ſes derniers momens ?
Mais ſi je l'en croyais, quels triſtes ſentimens
S'élevaient dans mon ame & la glaçaient de crainte !
» Eh ! quoi ! de tous côtés l'artifice & la feinte !
» On ſéduit ma candeur, on veut m'en impoſer !
» Et tout ce que j'aimais conſpire à m'abuſer !
Ces ſoupçons m'inſpiraient une ſombre triſteſſe ;
L'effroi, l'abattement flétriſſaient ma jeuneſſe.
Le Cloître m'effrayait : je rencontrais partout

L'odieuſe contrainte & l'importun dégoût
Je déteſtai dès-lors cet habit de novice,
J'abjurai dans mon cœur mon fatal ſacrifice.
Je n'oſais cependant avouer mes chagrins :
De mon père ſur moi je ſavais les deſſeins ;
J'eſpérais quelquefois pouvoir le ſatisfaire.
Je ſongeais, pour charmer mon ennui ſolitaire,
Qu'au moins les paſſions ne rongeaient point mon cœur,
Que de l'amour encor le poiſon ſéducteur,
Dont j'avais une fois comtemplé la furie,
A des maux plus cuiſans ne livrait point ma vie.
Mais ce repos hélas ! ne dura pas longtemps...
Malheureuſe !

LE CURÉ.

Achevez ces aveux importans.
Parlez, ne craignez rien.

MÉLANIE.

O mon guide ! ô ! mon père !
Qu'aiſement avec vous je puis être ſincère !
Que mon ame à la vôtre aime à ſe confier !
Ah ! c'eſt de mes plaiſirs peut-être le dernier.
Ma conſolation, dans ces lieux, la plus chère,
C'était de voir ſouvent ma reſpectable mère,
Ma mère qui toujours m'aima ſi tendrement !
Elle vit dans mon zèle un refroidiſſement.
Mais je lui dérobai ma profonde triſteſſe,
Qui pouvait ſur mon ſort allarmer ſa tendreſſe.
Un parent (c'eſt Monval) voulut un jour me voir.
Il arrive avec elle en ce même parloir.
On m'avertit, j'accours... ma ſurpriſe à ſa vue,
Sur ſon front, dans ſes traits la grace répandue,

Son maintien, de ſes yeux la touchante douceur,
Et le ſon de ſa voix, encor plus enchanteur,
Tout à mes ſens troublés dut faire reconnaître
Qu'en ce moment mon cœur venait de voir ſon maître.
Il s'aſſit, parla peu, me regarda toujours.
J'ai retenu de lui juſqu'au moindre diſcours.
Il parut de mon ſort pénétrer le myſtère,
Je vis qu'il me jugeait beaucoup mieux que ma mère.
Des mots perdus pour elle il ſentait la valeur,
Et tout ce qu'il diſait répondait à mon cœur.
Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.
Que je lui ſavais gré d'un intérêt ſi tendre!
J'entrevis quelques pleurs qu'il voulait dévorer,
Il ſemblait à la fois me plaindre & m'adorer.
O que cet entretien eſt gravé dans mon ame!
Il ne m'avait rien dit qui déclarât ſa flamme,
Rien qui pût reſſembler aux diſcours des amans,
Mais ſes derniers regards valaient tous les ſermens;
Et moi-même, en ſecret de lui toute remplie,
Je jurai qu'à lui ſeul appartiendrait ma vie.
Dans ce premier moment je fus loin de prévoir
Tous les maux que prépare un amour ſans eſpoir;
Et mon ame, embraſſant un ſentiment ſi tendre,
S'élança vers l'objet qu'elle ſemblait attendre,
Et crut, en lui livrant un pouvoir abſolu,
Satisfaire un beſoin juſqu'alors inconnu.
Hélas; j'en jouiſſais ſans trouble & ſans allarmes,
Et ſans affliction je répandais des larmes.
Mon cœur s'applaudiſſait d'échapper à l'ennui,
D'avoir un ſentiment, de trouver un appui.
Contre l'amour ſans doute il n'eſt point de défenſe;
Mais que la ſolitude ajoûte à ſa puiſſance!

Que ſes traits pénétrans, ailleurs trop émouſſés,
Deſcendent plus avant au fond des cœurs bleſſés!
Je n'ai du monde encore aucune expérience,
Mais s'il faut ſur ce point dire ce que je penſe,
Dans ce monde bruyant comment peut-on ſouffrir,
Que les diſtractions, les ſoins & le plaiſir,
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime?
Peut-on ſe voir ainſi ſéparé de ſoi-même?
Ah! lorſque tant d'objets ont partagé le jour,
Ce qui doit en reſter, eſt bien peu pour l'amour.
Mais ici tout le ſert & rien ne le balance.
Le cœur de ſon penchant s'entretient en ſilence.
Rien ne s'offre à nos yeux qui le faſſe oublier;
Chaque inſtant à l'amour appartient tout entier.
Je l'ai bien éprouvé: Monval dans ces demeures
Monval m'occupait ſeul & rempliſſait mes heures.
Lorſque tout ſommeillait, dans l'ombre de la nuit,
Je répétais ſouvent tout ce qu'il m'avait dit.
Seule durant le jour, craignant d'être obſédée,
Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée,
Rappellant ſes regards, ſes geſtes, ſes ſoupirs,
Mon ame autour de ſoi recueillait ſes plaiſirs.

LE CURÉ.

Monval n'a-t-il pas ſu tout ce qu'il vous inſpire?

MÉLANIE.

O combien j'aimerais à pouvoir le lui dire!
Mais jamais à ma bouche un mot n'eſt échappé,
Qui pût trahir ce cœur ainſi préoccupé.
Qu'il m'en coûtait! ô Ciel! ſurtout en ſa préſence,
Que je me reprochais ce rigoureux ſilence!
Loin de lui je cherchais à l'en dédommager;

Je lui parlais alors ſans crainte & ſans danger,
Et dans cet entretien qu'il ne pouvait entendre,
J'exprimais beaucoup plus qu'il n'eût oſé prétendre.
Cependant je ſongeai quel ſerait mon deſtin,
Mes yeux longtemps diſtraits s'y fixèrent enfin.
L'effrayant avenir où s'égarait ma vue
Ne m'offrait qu'un abîme où j'étais attendue.
Je vis que j'y tombais ſans eſpoir d'en ſortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.
Je vis que dès l'enfance au Cloître deſtinée,
Moi-même par mon choix je m'étais enchaînée,
Que mon pere, affermi dans ſes engagemens,
Ne conſulterait pas mes nouveaux ſentimens,
Qu'à ſon ambition j'allais être immolée;
Je me ſentis alors de mes maux accablée,
Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendais les mains à des liens plus chers.
J'aurais voulu franchir la terrible barrière,
Et me réfugier dans le ſein de ma mère.
Au moins j'y dépoſai mes plaintes, mes douleurs,
Mes feux longtemps ſecrets, mes funeſtes ardeurs.
Elle a vû de ce cœur la cruelle bleſſure,
Elle a verſé ſur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon ſort,
Mais que me ſert hélas! un inutile effort?
Que peut-elle? elle-même eſt dans la dépendance,
Son époux a ſur elle une entiere puiſſance.
Enfin vous le voyez, on a marqué ce jour
Pour prononcer des vœux, & des vœux ſans retour,
On m'impoſe une loi que je ne peux plus ſuivre;
On ne s'informe pas ſi j'y pourrai ſurvivre.
Qu'ai-je donc fait hélas! pour tant de cruauté!

Et j'irais aux Autels trahir la vérité !
J'irais mentir au Dieu qui lira dans mon ame !
Lui conſacrer un cœur que tant d'amour enflamme !
Non, j'abhorre un ſerment trompeur, injurieux.
Ma voix s'arrêterait en prononçant mes vœux.
Avant de les former, Ciel ! fais que Mélanie
Exhale à tes Autels ſa malheureuſe vie !

LE CURÉ.

Ecoutez, mon enfant : votre ingénuité
Sans doute a droit de plaire au Dieu de la bonté.
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je n'irai point non plus par un langage auſtère,
Joindre encore à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendrait plus affreux.
Ainſi ſans m'élever contre un amour profane
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos ſeuls intérêts.
On m'appelle bien tard : vous ſavez quels projets,
Pour avancer ſon fils, a formé votre père ;
Et quand on a conclu l'hymen de votre frère,
Quand tout eſt décidé, lorſque le jour eſt pris
Où vos engagemens doivent être remplis,
Revenir ſur ſes pas, renverſer ſon ouvrage,
(Excuſez un moment ce ſiniſtre langage)
Eſt un effort pénible, & dont il faut douter ;
Les obſtacles pourtant ne ſauraient m'arrêter.
Je dirai ce qu'il faut pour fléchir votre père,
Mon devoir me l'ordonne, & j'y vais ſatisfaire.
Ce n'eſt que par degrés qu'on le peut ramener :
Le péril eſt preſſant, il le faut détourner.
D'abord votre ſanté qui parait affaiblie,
Exige le délai de la Cérémonie,

Et ſi j'obtiens ce point, nous pouvons eſpérer :
Mais dans tous ſes deſſeins s'il veut perſévérer,
S'il brave mes diſcours & votre réſiſtance,
Ma fille, contre lui, quelle eſt votre défenſe ?
On vous oppoſera votre conſentement.
Pourquoi, vous dira-t-on, ce ſoudain changement ?
Pourquoi faire ſi tard éclater vos murmures,
Pour nous ravir le fruit des plus juſtes meſures ?
Tout ſera contre vous — pardonnez ce diſcours.
Je dois vous protéger, je le veux & j'y cours.
Mais n'attendez pas tout des ſoins où je m'engage,
Comptez plus ſur vous même & ſur votre courage.
Le Ciel voit vos chagrins, il pourra les calmer,
Il veille ſur ce cœur qu'il ſe plut à former.
Vous vaincrez un amour qui peut être excuſable,
Mais qui fait vos tourmens & vous rendrait coupable.

(*Mélanie ſe léve avec des geſtes de douleur. Le Curé ſe léve auſſi.*)

Allez, raſſurez-vous, vous êtes ſous les yeux
Du Dieu conſolateur qui reſte aux malheureux.
Comptez ſur mes ſecours : ſouffrez que ma préſence
Vous porte quelquefois une faible aſſiſtance.
Vous aurez en tout temps contre un ſort ennemi
Le Ciel & vos vertus, une mere, un ami.

MÉLANIE.

Hélas ! ma deſtinée eſt donc bien déplorable !
Avec tant de ſoutiens eſt-on ſi miſérable ?
Cependant il m'eſt doux de confier du moins
Mes ſecrets à votre ame & mon ſort à vos ſoins.

(*Elle rentre.*)

SCENE V.

LE CURÉ, *ſeul.*

SECONDE, Dieu clément, mes efforts & mon zèle.
L'intérêt qui dégrade une ame paternelle
Oſe emprunter ton nom pour conſacrer ſes loix;
Contre ſa tyrannie ô Dieu! ſoutiens ma voix.
Daigne de cet enfant protéger l'innocence.
Dieu! je crois te ſervir en prenant ſa défenſe.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus:
Et la rendre au bonheur, c'eſt la rendre aux vertus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Madame DE FAUBLAS, MONVAL.

Madame DE FAUBLAS.

C'Est vous qui dans ce lieu m'avez fait demander!
Monval, en un tel jour qu'oſez-vous haſarder!
Votre viſite ici me ſemble téméraire;
A Monſieur de Faublas elle ne ſaurait plaire.
Vous le ſavez.; il va rentrer dans un inſtant.
Chez l'Abbeſſe avec nous notre Curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas ? . .

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre?
Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encore à craindre ?
L'aſpect de votre époux ne peut m'intimider;
Je n'ai plus avec lui de meſure à garder.
Non, je ne lui ſaurais pardonner de ma vie;
Il va ſacrifier l'aimable Mélanie!
Et vous l'avez ſouffert! Et vous l'avez permis!
Il faudra que livrée à d'éternels ennuis. . . .

Madame DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur eſt trop impétueuſe.
Suppoſez-vous, ma fille, à ce point malheureuſe?
Qui vous l'a dit, Monſieur? Et quel penchant ſi cher
Au monde qu'elle ignore aurait pû l'attacher?
Son cœur avec le vôtre eſt-il d'intelligence?
Vous abuſez, Monval, de mon trop d'indulgence.
Vous m'avez confié votre amour, vos projets.
J'en aurais deſiré de plus heureux effets.
Vos ſentimens ſont purs; ils n'ont pû me déplaire,
Et ma fille ſans doute, ainſi qu'à vous, m'eſt chere.
Mais vous la connaiſſez; elle ſait ſon devoir,
Et ſon pere a ſur elle un abſolu pouvoir.
Quand elle aurait enfin apperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait ſur ſon ame
Aſſez d'impreſſion pour croire qu'en ces lieux
Son deſtin loin de vous ſoit à jamais affreux?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injuſtice?
Quand je ſuis au moment du plus cruel ſupplice,
Penſez-vous que j'embraſſe avec préſomption
Du bonheur d'être aimé la douce illuſion?
Rien ne m'occupe ici, non, rien que Mélanie.
Il s'agit de ſon ſort, il s'agit de ſa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile hélas!
Je n'en parlerai plus, vous he le voulez pas;
Mais qu'elle ne ſoit point eſclave, infortunée.
Sans raiſon, dites-vous, je plains ſa deſtinée.
Croyez que ſur ce point on ne peut me tromper;
Que rien à mes regards ne pouvait échapper;
Que j'ai vû de ſes maux les ſecrettes atteintes,

Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ſes plaintes.
Je n'en ſuis que trop ſûr; elle ſouffre & gémit.
Vous même (pardonnez) quoi que vous ayez dit,
Vous-même, je le vois, vous gémiſſez comme elle.
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
Pourquoi vouloir tromper votre cœur & le mien ?
Réuniſſons nos maux, qu'ils ſoient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mere.
Eh ! ſoyez-le avec moi.

Madame DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire ?
Vous voyez mes chagrins ; pourquoi donc les aigrir ?
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De Monſieur de Faublas l'humeur eſt inflexible.
A la fortune ſeule il ſe montre ſenſible ;
Elle eſt le ſeul objet dont il paraiſſe épris,
Et le cœur eſt un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il ſoit né méchant ; il eſt dur & ſévere.
Il l'eſt par ſon état & par ſon caractere.
De calculs d'intérêt il eſt tout occupé
Et de tous nos chagrins il eſt bien peu frappé.
Il n'y voit rien qu'erreur, que faibleſſe, qu'enfance ;
Ce n'eſt qu'à ſes projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvait, je les ai combattus ;
Je m'y ſuis oppoſée ; & que puis-je de plus ?
Faut-il que la diſcorde entre nous ſe ſignale ?
Que je donne au public des ſcenes de ſcandale ?
Que je me faſſe en vain un monde d'ennemis
Dans un parti puiſſant qui protége mon fils ?
Mon fils ! A quel effort la douleur m'a forcée !
Devant lui ſans ſuccès je me ſuis abaiſſée.
Je l'avais conjuré de parler pour ſa ſœur.

Sa réponſe équivoque & ſa fauſſe douceur,
Ses proteſtations de zele & de tendreſſes,
Ses regrets affectés & ſes froides promeſſes,
M'ont inſpiré pour lui dans cette occaſion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu, ni du fils, ni du pere.

MONVAL.

Le plus coupable encor c'eſt cet indigne frere.
Lui ſeul jouit du mal que pour lui l'on commet;
Son hymen, ſa fortune eſt le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de ſa ſœur qu'on opprime;
Il s'en repaît; il boit le ſang de la victime.
Et c'eſt un frere! ô Ciel! lui que vous implorez!..
Exiſte-t-il des cœurs ainſi dénaturés?
Et... vient-il contempler cette fête cruelle?

Madame DE FAUBLAS.

Ah! vous me rappellez une allarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, d'Orcé qui de mon fils
A ſenti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a long-temps brigué cet hyménée,
Qui de l'heureux Melcour fonde la deſtinée.
On doit haïr ſans doute un rival, un vainqueur
Qui joint à ſes ſuccès l'inſulte & la hauteur.
Leur rencontre en ces lieux pourrait être funeſte.
Mais vous, qui vous amene & quel eſpoir vous reſte?
Pourquoi venir chercher ce ſpectacle odieux?

MONVAL.

Je veux de mon malheur m'aſſurer par mes yeux,
Voir l'affreux ſacrifice & tout ce qu'il m'enleve!
Vous le dirai-je enfin? Je doute qu'il s'acheve.
On le prépare en vain; je ne puis concevoir
Qu'on ſoit aſſez barbare & qu'on puiſſe vouloir.

Que dis-je ? Il eſt trop ſûr que tout eſt ſans remede.
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cede !
Que tant d'amour s'exhale en regrets ſuperflus ! . .
Mais j'ai pris mon parti ; vous ne me verrez plus.
J'y ſuis déterminé ; je l'ai dit à ma mere.
J'abandonne un pays à mes vœux ſi contraire.
Le lieu de mon exil eſt au-delà des mers.
Je vais ſervir mon Roi dans un autre univers.
Je cours m'y renfermer & je renonce au nôtre.
Ce n'eſt pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
Les humains ſont par-tout à l'intérêt livrés,
Et les cœurs vertueux ſont par-tout déchirés.
J'en ai douté long-temps ; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offenſe,
Et je n'entendrai point les lamentables cris...
Malheureux ! quelle erreur & qu'eſt-ce que je dis ?.
Ah ! je croirai par-tout voir la pompe funeſte,
Entendre prononcer le vœu que je déteſte ;
Je trouverai par-tout ce parloir où mes yeux...

(*En pleurant.*)

Vous vous en ſouvenez... ces lieux, ces mêmes lieux
Pour la premiere fois l'ont offerte à ma vue ;
Là je crus ſur ſon front voir cette ame ingénue :
J'entendis ces accens à mon cœur ſi nouveaux !.
Elle paſſait ſes mains à travers ces barreaux..
C'eſt ici... c'eſt ici... la rage eſt dans mon ame.
Je ſens mon déſeſpoir s'accroître avec ma flamme.
C eſt de ce lieu fatal l'inévitable effet ;
Pourquoi m'y meniez-vous ?.. Que vous avois-je fait ?..

Madame DE FAUBLAS.

Ciel ! ai-je mérité ce reproche barbare ?

Pouvez-vous oublier?..

MONVAL.

Pardonnez; je m'égare.
Pardonnez à ce cœur; il vous eſt bien connu;
Il reſſent vos bontés. Combien il eût voulu!..

Madame DE FAUBLAS.

Je n'oſe me fier à votre impatience.
Ecoutez. Nous avons encor quelque eſpérance.

MONVAL.

Comment! Que dites-vous? N'abuſez point mon cœur!.
Ne vous trompez-vous pas? Parlez.. par quel bonheur
Tous mes ſens ſont ſaiſis & de crainte & de joie!

Madame DE FAUBLAS.

Il nous reſte un ſecours que le Ciel nous envoie.
Notre digne Paſteur, ce mortel révéré,
A ſervir l'infortune en tout temps préparé,
Eſt inſtruit en ſecret du chagrin qui m'accable;
Il prête à mes deſſeins ſon crédit ſecourable.
Il vient de voir ma fille; il a lû dans ſon cœur.
Comme moi de ſon pere il blâme la rigueur.
Il penſe que hâter les vœux de Mélanie,
C'eſt vouloir hazarder ſon ſalut & ſa vie.
Il prétend obtenir au moins quelques délais,
Qui pourroient nous conduire à de plus grands ſuccès.
Peut-être que ſon nom & ſon ſaint miniſtere,
Le poids de ſes diſcours, ſa vertu qu'on révére,
Sur Monſieur de Faublas auront quelque pouvoir;
Cependant...

MONVAL.

Ah! Du moins c'eſt un rayon d'eſpoir.
N'allez pas me l'ôter; ſouffrez que je reſpire;
Que... Madame

Madame DE FAUBLAS.

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus d'empire.
C'eſt notre bon Curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bien-tôt ; allez & laiſſez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il, hélas ! qu'aujourd'hui je devienne ?
Je ſors, mais permettez que du moins je revienne. . .

Madame DE FAUBLAS.

Quand je le défendrais, ce ſerait bien en vain.
Éloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon deſtin.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

LE CURÉ, Madame DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

VOTRE fille a beſoin des ſecours de ſa mere.
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici ſon pere.
Je m'en vais lui parler.

Madame DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui diſpoſe des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

Madame DE FAUBLAS.

C'eſt en vous que j'eſpere.
Défendez bien la fille & vous ſauvez la mere.

SCENE III.

LE CURÉ, *seul.*

HÉLAS que votre ſort n'eſt-il entre mes mains !
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains !
Faut-il long-temps ? . . .

SCENE IV.

Monſieur DE FAUBLAS, LE CURÉ.

Monſieur DE FAUBLAS.

EH ! bien, vous avez vu ma fille.
Se rend-elle aux ſouhaits de toute ſa famille ?
Eſt-elle réſignée ?

LE CURÉ.

Écoutez-moi, Monſieur.
Quand le Ciel ſur vos jours ſignalant ſa faveur,
Pour la premiere fois offrit à vos careſſes
Le gage heureux & cher de vos pures tendreſſes,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire ſon bonheur,
D'aſſurer ſous l'abri de votre expérience
A ſon ame, à ſes jours, la paix & l'innocence ?

Monſieur DE FAUBLAS.

Il eſt vrai, c'eſt auſſi...

LE CURÉ.

Répondez ſeulement.
Voulez-vous en effet reſpecter ce ſerment?
Le croyez-vous ſacré?

Monſieur DE FAUBLAS.

Je le tiendrai ſans doute.

LE CURÉ.

Eh! bien, il n'eſt plus rien que de vous je redoute.
Il ſuffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce au nom du Ciel & de l'Humanité,
Qu'on dicte à votre fille en cet inſtant funeſte
Des vœux que Dieu réprouve & que ſon cœur déteſte,
Et ſi dans ce deſſein vous perſiſtez toujours,
Vous mettez en danger ſon ſalut & ſes jours.

Monſieur DE FAUBLAS.

Son ſalut?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot ſe récrie.
Vous ſemblez moins frappé du danger de ſa vie.
Tous deux pourtant ſont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même évenement.
Ne vous y trompez pas; le temps, le péril preſſe.
Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéreſſe
Retrace à vos regards ce que vous oubliez.
C'eſt votre fille, hélas! que vous ſacrifiez.
Je viens de lui parler: cette ame douce & pure
Epanchait ſes chagrins ſans fiel & ſans murmure,
Et ſans vous accuſer déplorait ſon malheur:
De toutes les vertus le germe eſt dans ſon cœur.
Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître;

Ah! ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.
Pourquoi vous refuſer la douceur d'en jouir?
Loin de le cultiver, pourquoi l'enſevelir?
Votre fille en naiſſant enlevée à ſon pere,
Si vous la connoiſſiez, vous deviendrait plus chere.
Elle va devant vous paraître toute en pleurs;
Vous ne ſoutiendrez point l'aſpect de ſes douleurs.
Elle a, pour le couvent, une invincible haine;
Et n'imaginez pas que le temps la ramene.
Cette horreur eſt trop forte, & c'eſt un ſentiment
Dans le fond de ſon cœur gravé profondément.
Ce zele qui du monde à jamais nous ſépare,
Eſt peut-être du Ciel le préſent le plus rare.
Quand vous verrez ſes jours au déſeſpoir livrés,
Vous en ſerez la cauſe, & vous en gémirez.
Il ne ſera plus temps.

Monſieur DE FAUBLAS.

Je ne ſçaurais comprendre
Les ſoins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avais prié de raffermir un cœur
Dont j'ai vû tout-à-coup s'affaiblir la ferveur,
Et non de m'occuper de ſes douleurs timides.
Il faut entre nous deux des diſcours plus ſolides.
Il faudrait des raiſons...

LE CURÉ.

Des raiſons! Vous penſez
Que je puis contre vous n'en pas avoir aſſez!
Vous! Miniſtre des loix, dont l'autorité ſainte
Annulle tous les vœux formés par la contrainte,
Organe des arrêts de leur Temple émanés,
Oſez-vous faire ici ce que vous condamnez?

A votre Tribunal que tout autre en appelle ;
Il trouvera dans vous un Magiſtrat fidele :
Contre l'oppreſſion vous ſerez ſon appui,
Vous agirez en Juge, & juſques aujourd'hui
Vous avez ſoutenu ce caractere auguſte,
Pour votre fille ſeule allez vous être injuſte ?
De tous vos jugemens comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre ſang excepté ?
Si les loix ont aux vœux mis un frein ſalutaire,
Croyez-vous donc le Ciel moins juſte que la terre ?
Penſez-vous qu'il reçoive un hommage forcé ?
Qu'il béniſſe un tribut dont il eſt offenſé ?
Eh ! le vœu le plus libre & le plus volontaire
Au Dieu qui prévoit tout, peut ſembler téméraire ;
Peut-être qu'il faudrait que l'homme, le chrétien
Demandât tout au Ciel, & ne lui promît rien.
* Dans nos livres ſacrés, la céleſte vengeance
Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.
Dans Jephté, dans Saül nous la voyons punir
Ce ſouhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.
Leur vœu devient un crime, & leur ſuccès un piége.
L'un ſe rend parricide, & l'autre ſacrilége.
Tant le Ciel veut apprendre aux aveugles humains,
A ne point prononcer ſur leurs propres deſtins.
Ces Héros des déſerts, ces premiers Cénobites
Vivaient unis entr'eux ſous des regles preſcrites.
Le travail, la priere occupaient leurs inſtans.

* Il faut obſerver que les vœux ſont un point de diſcipline, & non de doctrine, ſur lequel on peut, par conſéquent, avoir un avis, & que d'ailleurs un ouvrage de Théâtre ne doit pas ſe juger comme un ouvrage de Théologie.

Ils étaient des forêts les libres habitans.
Libres, ils préféraient leur retraite profonde,
Leur cabane ruſtique aux voluptés du Monde,
Et rien ne cimentait cette ſociété,
Que les liens du zele & de la piété.
Eh! bien, qu'à cet exemple on forme des aſyles;
Qu'on ouvre, ſi l'on veut, des demeures tranquiles
Au mortel gémiſſant que le ſort a frappé;
Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé.
Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuſe.
Tombez, portes de fer, barriere injurieuſe;
Et que l'homme, épurant ſon hommage & ſon cœur,
Par l'amour des vertus, s'éleve à ſon Auteur.

Monſieur DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux, je le vois, & peut-être
Ce langage ſurprend dans la bouche d'un Prêtre;
Mais l'Egliſe du moins me défend contre vous.

LE CURÉ.

L'Egliſe! Je la prends pour arbitre entre nous.
Il eſt, je le confeſſe, & je dois y ſouſcrire,
Des vœux qu'elle autoriſe, & qu'un pur zele inſpire;
Mais elle veut toujours qu'on ſoit libre en ſon choix.
Elle veut, quand du cloître on embraſſe les loix,
Que le Ciel, le ſalut ſoient nos motifs auguſtes;
Mais les erreurs du ſiecle & les projets injuſtes!
Mais d'une faible enfant ſe rendre l'oppreſſeur;
Lui commander des vœux qui lui ſont en horreur,
Que l'avarice attend, & que la crainte ſouille!
Offrir ſon ame à Dieu pour ravir ſa dépouille!
Faire entre deux enfans qu'on a reçus des Cieux,
De l'amour, de la haine un partage odieux!

Grand Dieu! que de l'orgueil cet horrible édifice
S'écroule & diſparaiſſe aux yeux de ta Juſtice!
C'eſt l'Egliſe, Monſieur, qui parlerait ainſi :
Vous oſiez l'atteſter, & je l'atteſte auſſi.
Craignez de mériter ſon terrible anathême,
Craignez le Ciel vengeur, craignez votre cœur même;
Le remords vous attend : ſoyez pere & chrétien.
Faites votre devoir, j'ai ſatisfait au mien.

Monſieur DE FAUBLAS.

Ce diſcours menaçant eſt au moins inutile.
Ne me reprochant rien, je dois être tranquile.
Monſieur, de ce couvent le ſage directeur,
Qui conduit Mélanie & connaît bien ſon cœur,
Approuve à ſon égard ma fermeté ſévere.
Il veut que l'on combatte une erreur paſſagere,
Et non pas que l'on cède aux premiers mouvemens
D'une jeuneſſe aveugle en tous ſes ſentimens.
Il a de ſon état les mœurs & le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un ſage.

LE CURÉ.

Je blâme les excès, je blâme les abus.
Il n'eſt que trop d'eſprits lâches & corrompus
Qui vivent ſans principe & penſent ſans courage,
Sourds à la vérité, mais ſoumis à l'uſage,
Et qui, dans un état lorſqu'ils ſont engagés,
Au rang de leurs devoirs comptent ſes préjugés.
Je ſuis loin d'adopter ce mérite ſtérile.
Ma regle eſt d'être vrai, mon état d'être utile.
Quant au titre de ſage en nos jours prodigué,
Denigré par la haine & par l'orgueil brigué,
Celui qui le mérite honore la nature.

L'ignorance & l'envie en ont fait une injure ;
L'hypocrite, un forfait ; l'honnête homme, un devoir.
Je vois que mes diſcours ſont ſur vous ſans pouvoir,
Et que du Directeur l'avis & le ſuffrage,
Flattant vos paſſions, ont ſur moi l'avantage.
Les formes ſont pour vous, je le ſais ; mais, Monſieur ;
Vous ne ſéduirez point le Ciel ni votre cœur.
C'eſt aſſez, votre fille attend ſa deſtinée ;
Vous allez à jamais la rendre infortunée,
Vous dédaignez ſes pleurs, vous la déſeſpérez.
C'eſt un crime, Monſieur, & vous en répondrez ;
Péſez ces derniers mots.

Monſieur DE FAUBLAS.

Ces mots ſont un outrage ;
Et...

LE CURÉ.

Vous vous en direz quelque jour davantage ;
Pour vous tirer d'erreur je n'ai rien ménagé :
C'eſt ſur notre entretien que vous ſerez jugé.
Adieu, Monſieur.

SCENE V.

Monſieur DE FAUBLAS, *ſeul.*

JE vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils & moi je vois que tout conſpire,
C'eſt un parti formé; je n'en ſaurais douter.
Nous verrons ſi ſur moi quelqu'un doit l'emporter;
Si d'un zele offenſant l'armertume indiſcrette
Doit...

SCENE VI.

Monſieur & Madame DE FAUBLAS, MÉLANIE, *& un moment après* MONVAL.

Monſieur DE FAUBLAS.

APPROCHEZ, Madame, & ſoyez ſatisfaite.
Vous êtes bien ſervie, il le faut avouer;
Et de votre Paſteur vous devez vous louer.
Il ſignale pour vous l'amitié la plus vive,
Il a tout employé juſques à l'invective,
Je dois tout à vos ſoins & je les reconnais!
Et vous allez en voir la ſuite & le ſuccès.

(*A Mélanie.*)

Ma volonté, ma fille, eſt aſſez annoncée.
La moitié de ce jour n'eſt pas encor paſſée,
Il vous reſte un moment, il faut en profiter;
Pour recueillir vos ſens & pour les ſurmonter.
Pour ſoumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle,
Ce cœur qui fut longtems & docile & fidele.
S'il a ceſſé de l'être & ſemble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébranler.
Vous-même avez choiſi cette ſainte demeure,
Et, pour vous y fixer, le Ciel a marqué l'heure.
Vous devez déſormais y borner tous vos vœux.

(*A Monval qui entre en tremblant.*)

Je conçois quel deſſein vous amene en ces lieux.
Malgré tous vos efforts rien n'a changé de face,
Vous pouvez à l'Egliſe aller prendre une place.

MÉLANIE.

Monval!.. ma Mere!

Monſieur DE FAUBLAS.

Hélas! ma fille! tu gémis!

MONVAL, *à Madame de Faublas à demi-voix.*

Madame... & c'eſt donc-là ce que l'on m'a promis?

MÉLANIE.

Mon pere, votre voix m'accable & m'épouvante,
Pardonnez.... devant vous vous me voyez tremblante.
Votre ton, vos diſcours m'inſpirent plus d'effroi,
Que ces vœux ſi cruels qu'on exige de moi.
Je vois trop qu'à vos yeux je ſuis une étrangere:
Ce cœur qui m'eſt fermé, ne s'ouvre qu'à mon frere.
Qu'il me ſoit préféré, je ne demande rien;
Ma dépouille eſt à lui, donnez lui tout mon bien,
Qu'il ſoit, puiſqu'on le veut, l'eſpoir de ſa famille;

Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille ?
Des droits de ma naiſſance, à mon frere tranſmis,
Qu'un ſeul me reſte au moins, & qu'il me ſoit permis
D'habiter près de vous le toît où je ſuis née.
Pourquoi de mes parens ſerais-je abandonnée ?
Je n'ai juſques ici que trop vécu loin d'eux.
Hélas ! de tous mes maux le principe odieux,
C'eſt cet éloignement qui, depuis ma naiſſance,
A vos yeux, à vos ſoins déroba mon enfance.
Votre ſang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pû m'arracher ?
Faut-il que cette abſence & ſi longue & ſi dure,
Ait effacé les traits qu'imprime la nature ?
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous.
O mon pere ! mon pere !... Eh ! quoi ! ce nom ſi doux
Pour moi ſeule à jamais doit-il être terrible ?
Au cri de ma douleur êtes vous inſenſible ?...
J'embraſſe vos genoux... ne m'en repouſſez pas.
Recevez-moi chez vous : daignez, daignez, hélas !
Ne point y rebuter les ſoins de ma tendreſſe ;
Que ma mere avec vous les partage ſans ceſſe,
Et vos yeux à me voir pourront s'accoutumer ;
Vous pourrez me ſouffrir, & peut-être m'aimer ;
Oui, m'aimer... eſt ce donc un effort pour un pere ?

Monſieur DE FAUBLAS.

Levez vous. En tout temps vous m'avez été chere,
Vous pourrez adoucir ce chagrin paſſager ;
Mais mon ſort tient au vôtre, & ne peut plus changer.
Calmez-vous & ceſſez de vouloir l'impoſſible.

MONVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ah ! barbare !.. A ce point vous ſeriez inflexible :

Ses larmes, ſa candeur n'ont pu vous émouvoir!
Vous voulez la réduire au dernier déſeſpoir!

Monſieur DE FAUBLAS.

Eh! pourquoi donc, Monſieur, prenez-vous ſa défenſe?
Quels titres avez-vous?...

MONVAL.

Tous ceux de l'innocence,
Tous ceux de la juſtice & de l'Humanité.

Monſieur DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de généroſité:
Je ſais quel intérêt vous parle & vous anime.

MONVAL.

J'oſerai l'avouer, oui, ce n'eſt point un crime,
Oui, je l'aime, Monſieur, je le dois, je le veux,
Je ſuis sûr de ſentir un penchant vertueux,
J'avais ſu le contraindre, & malgré ma tendreſſe,
J'ai toujours reſpecté ſon état, ſa jeuneſſe;
Je le déclare à vous qui croyez m'impoſer,
Qui croyez à la fois répondre & m'accuſer,
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime;
Mais je parle pour elle & non pas pour moi-même.
Je ne ſuis rien ici qu'un témoin étranger,
Qu'un homme, & c'eſt aſſez, Monſieur, pour vous juger;
C'eſt aſſez pour vous dire au nom de la nature,
Que vous abuſez trop d'une autorité dure,
Que vous êtes armé d'une injuſte rigueur.
Et quel droit avez-vous d'ordonner ſon malheur?
Nul être, quel qu'il ſoit, n'a ce droit ſur un autre;
Ce droit, fût-il fondé, doit-il être le vôtre?
Et contre votre ſang devez vous l'exercer?

t'était votre fils, l'oſeriez vous forcer
A fléchir malgré lui ſous le joug monaſtique ?
Il braverait bientôt une puiſſance inique,
Il fuirait loin de vous, reclamerait les loix.
Mais ce ſexe eſt ſans force, on étouffe ſa voix,
On l'opprime ſans crainte... Ah ! l'innocence aimable,
Pour être déſarmée, en eſt plus reſpectable.
Les larmes du malheur ſont un objet ſacré.
Si ce ſexe en nos mains ſans ſecours eſt livré,
La nature dans nous préparant ſa défenſe,
Prit ſoin de lui donner, contre la violence,
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,
Ce qui déſarme tout, les pleurs & la beauté.
Vous ſeul y réſiſtez

Monſieur DE FAUBLAS.

Quoi ! jeune téméraire,
Vous oſez m'inſulter ! vous outragez un pere !

MONVAL.

Un pere ! vous ! ſoyez-le & je tombe à vos pieds :
Non, vous ne l'êtes pas.

Madame DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez.

Monſieur DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard, il n'eſt plus temps, Madame.
Vous avez enhardi ſon audace & ſa flamme,
Vous voyez les affronts qu'il me faut ſupporter.

Madame DE FAUBLAS.

C'en eſt trop, à vous ſeul il faut les imputer.
Êtes-vous étonné d'eſſuyer des murmures,
De voir gémir nos cœurs & ſaigner nos bleſſures ?
Défendez-vous la plainte en nous immolant tous ?

Monſieur DE FAUBLAS.

En ai-je aſſez ſouffert ?.. je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie : il eſt tems d'appaiſer ma colère,
Craignez-en les effets : j'ordonne, je ſuis pere,
Je veux qu'on m'obéiſſe & ſans plus différer.

(*A Madame de Faublas.*)

Si vous n'y conſentez, il faut nous ſéparer,
Madame ; je renonce à la mere, à la fille,
Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendais plus d'égards & de ſoumiſſion.

(*A Mélanie.*)

Vous ſeule aurez cauſé notre déſunion,
Ma fille ; vous aurez allumé nos querelles.
La malédiction ſuit les enfans rebelles,
Et la mienne à la fin pourrait tomber ſur vous,
Craignez ce dernier trait de mon juſte courroux.
Craignez...

MÉLANIE.

Qu'entends-je ! ô Ciel ! ah ! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait ſortir la nature.
Le vôtre dès longtemps avait ſu la bannir,
Et j'apprends de vous ſeul à ne la plus ſentir.
Vous en avez détruit juſqu'à la moindre trace,
Un affreux déſeſpoir en mon ſein la remplace,
Vous oſez inſulter à mes ſens effrayés !
Vous menacez encor, quand je meurs à vos pieds !
Et qu'ajoûteriez-vous aux maux que vous me faites ?
Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus ?
Mes jours étaient maudits quand je les ai reçus,
La malédiction a tonné ſur ma tête,

À l'inſtant où ma mere...

Madame DE FAUBLAS.

O! Mélanie, arrête.

N'acheve pas...

MÉLANIE.

Non.. non.. je ne me connais plus.
Je cede à des tranſports qui m'étaient inconnus.
Vous! oſer atteſter le Ciel qui vous condamne!
Qui! vous! de ſon courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injuſtice à l'inhumanité!
Ah! vous-même tremblez que ce cri redouté
Qu'éleve vers les Cieux d'une voix déſolée
Sous les pieds des Tyrans l'innocence foulée,
Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repouſſé,
Ne ſorte de mon ame & ne ſoit exaucé.

Madame DE FAUBLAS.

Ma fille!..

MÉLANIE.

Qu'ai-je dit! je m'emporte... ma mere!
Cet aſſaut douloureux, ſoutenu contre un pere,
Vient d'épuiſer ma force... elle ſuccombe... Hélas!
Si je pouvais mourir!... recevez dans vos bras...
(Elle s'évanouit.)
Je me meurs.

Madame DE FAUBLAS.

Ciel! ô Ciel! Je tremble pour ſa vie.
Ah! ma fille! ah! Monval!

MONVAL.

Malheureux!... Mélanie!...
Elle ne m'entend plus... du ſecours... venez tous.
(Il court pour ſonner la cloche du Parloir. M. de Faublas ſe met au-devant de lui.)

Monsieur DE FAUBLAS.

Non, arrêtez, Monsieur; il suffira de nous.
Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante?

MONVAL.

Et qu'importe, grand Dieu! Mélanie est mourante;
Et je cours...

Madame DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle r'ouvre les yeux.
Elle reprend ses sens. Ma fille!...

MÉLANIE.

Où suis-je? ô Cieux!
(*Elle apperçoit son pere & se jette avec effroi dans les bras de sa mere.*)
Que vois-je?

MONVAL, *à Monsieur de Faublas.*

Regardez ces objets lamentables;
Regardez... Quoi! vos yeux, vos yeux impitoyables
Soutiennent froidement cet horrible tableau!
Vous êtes un tyran; vous êtes un bourreau.

Monsieur DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, Monsieur: la fureur vous égare.
Vous me ferez raison...

MONVAL.

Ah! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés.
Elle peut s'affranchir...

Madame DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez...

MONVAL.

Rien ne me retient plus: mon sang bout dans mes veines.
Va, tu peux te soustraire à des loix inhumaines,
O chere infortunée! écoute ton amant,

Ne

Ne crois rien que l'amour dans un pareil moment.
Crois que dans l'univers il n'eſt point de puiſſance
Qui jamais contre toi porte la violence
Juſques à t'arracher d'involontaires vœux.
Le courage ſuffit pour nous ſauver tous deux.
Approche ſans trembler de l'Autel qu'on prépare,
Et loin de prononcer ce ſerment ſi barbare
Que Dieu rejetterait, que dément notre amour,
Atteſte l'éternel préſent dans ce ſéjour,
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie;
Et ſi j'ai quelque droit ſur ton cœur, ſur ta vie,
Ajoûte, il en eſt temps, que des feux mutuels
Nous enchaînent tous deux par des nœuds immortels;
Qu'on impoſe à ton ame un effort impoſſible;
Tout ce qui ſut aimer, tout ce qui fut ſenſible,
Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois;
Moi pour te ſeconder j'éleverai ma voix,
Je volerai vers toi ſans craindre aucun obſtacle.
Tes larmes, nos malheurs & ce touchant ſpectacle,
Nos cris & nos tranſports, la ſainteté du lieu,
Et ce nom ſi ſacré dans le Temple d'un Dieu,
L'humanité, voilà ce qui doit nous défendre.
Pere injuſte, voilà ce que j'oſe entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher,
Ce qui n'a point émû votre cœur implacable.
Je la retracerai cette ſcène effroyable,
Votre fille expirante & votre épouſe en pleurs,
Votre épouſe à vos yeux contraignant ſes douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous aſſaſſinez en étouffant ſes plaintes;
J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous

D'horreur pour un barbare & de pitié pour nous.

Monſieur DE FAUBLAS.

D'un vieillard déſarmé vous bravez la faibleſſe.
Mais j'ai du moins un fils & ſa main vengereſſe...

MONVAL.

Qui ! lui ! de vos fureurs le complice odieux !
Melcour ! malheur à lui s'il s'offrait à mes yeux !

Madame DE FAUBLAS.

Que dites-vous, Monval ! Quelle fougue imprudente !..

Monſieur DE FAUBLAS.

Ne craignez point, Madame, une audace impuiſſante.
On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

MONVAL.

Et moi juſques au bout je vous ſuis dans ces lieux.
Dans mes juſtes deſſeins s'il faut que je ſuccombe,
Sous l'Autel où je cours puiſſe s'ouvrir ma tombe.
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous,
S'écroule ſur ma tête & m'écraſe avec vous.

Monſieur DE FAUBLAS.

Il ſuffit ; nous verrons ce que vous pourrez faire.
Tant de témérité recevra ſon ſalaire.
Allons.

MONVAL.

O Mélanie !... on me l'arrache !... ô Cieux !
Du moins vengez mes maux ; ils ſeront moins affreux.

(Madame de Faublas rentre avec ſa fille dans l'intérieur du Couvent. Monſieur de Faublas ſort d'un côté & Monval de l'autre.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MÉLANIE, *ſeule.*

POUR la derniere fois il conſent à m'entendre. —
Que ſert cet entretien ? Que puis-je encore attendre ?
Il a pris ſon parti, — je dois prendre le mien.
Un pere ! — Quoi ! ſon ſang ! Quoi ! je n'obtiendrai rien !
Ainſi l'on foule aux pieds la faibleſſe éplorée !
Ah ! d'indignation mon âme eſt pénétrée ;
Mon ame ſe ſouléve : — ô Monval ! c'eſt en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui ſentît comme moi.
Le mien t'appelle en vain... quelle eſt mon eſpérance ?..
Avec quelle chaleur il a pris ma défenſe !
Quel feu dans ſes diſcours ! Et que mon cœur ſaiſi
S'applaudiſſait tout bas d'avoir ſi bien choiſi !
Hélas ! ce tranſport même à tous deux eſt contraire.
Monval eſt à jamais l'ennemi de mon pere.
On ne pardonne point à qui nous fait rougir ;
Et d'après ſes conſeils quand j'oſerais agir,
Quel en ſerait l'effet ?.. Non, jamais Mélanie

Au ſort de ſon amant ne peut ſe voir unie.
Que dis-je ? on veut armer mon frere contre lui ;
Mon pere reclamait un vengeur, un appui.
Quelle horreur ſe répand ſur ma famille entière !
Mon frere eſt expoſé, je déſole ma mere.
Je perds ce que j'adore ! — il faut ſe décider.
Mon pere me mépriſe & croit m'intimider.
Il ne voit rien en moi qu'une eſclave tremblante ;
Il verra ſi j'ai l'ame intrépide & conſtante. —
Je le vois ; la retraite & la réflexion,
D'un ſentiment contraint la longue impreſſion,
Donne aux ſens recueillis un courage tranquile.
Allons ; — pour Mélanie il n'eſt qu'un ſeul aſyle. —
Il eſt tems d'y courir : — on nous dit qu'autrefois
La Vierge de Veſta que condamnaient les Loix,
Calmant par ſon trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée y deſcendait vivante.
De cette horrible mort qui fait frémir les ſens,
Peu d'heures, après tout, achevaient les tourmens.
Mais alors qu'une fois on a courbé ſa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorſque l'on a promis d'oublier les vivans,
La tombe ſe referme, — & l'on y meurt long-temps.
Quel ſort ! — Et toi, Monval, hélas ! ſans Mélanie,
(Si je connais ton cœur) ſouffriras-tu la vie ?
Je l'abhorre ſans toi : l'on vient ; — il faut parler.
— Son aſpect malgré moi me fait toujours trembler.

SCENE II.

Monſieur DE FAUBLAS, MÉLANIE.

Monſieur DE FAUBLAS.

VOus m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire ?
J'ai cru que le devoir reprenait ſon empire,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme & ferme.*

J'ai voulu vous redire une ſeconde fois
Que le joug du Couvent à mes yeux eſt horrible ;
Que la mort — oui, la mort me ſemble moins terrible ;
Que, s'il faut à ce joug que mon ſort ſoit livré,
On peut attendre tout d'un cœur déſeſpéré ;
Que de ce déſeſpoir, qui de tout eſt capable,
D'avance devant Dieu je vous rends reſponſable.

Monſieur DE FAUBLAS.

Allez, quand vous aurez rempli ſa volonté,
Lui-même il bénira votre docilité.
Lui-même il vous rendra le calme & le courage.

MÉLANIE.

Le courage ! — j'en ai, — j'en ſaurai faire uſage.
Je n'ajoûte qu'un mot : — ſi vous étiez certain
Que l'heure où dans le Temple un ſerment inhumain
Aurait à ce couvent enchaîné ma miſere,
De mes jours dévoués ſerait l'heure derniere ; —
Si vous en étiez ſûr, — pourriez-vous le vouloir ?

Monſieur DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, & l'on fait ſon devoir.

MÉLANIE.

Eh! bien, — je le ferai, — ſouffrez que je vous quitte.
Je ſens qu'il faut encore au trouble qui m'agite,
Un moment de repos dans ces lieux retirés;
— Vous allez voir bientôt ce que vous deſirez.

SCENE III.

Monſieur DE FAUBLAS, *ſeul.*

UN auſſi long combat devient enfin pénible.
Plus que je ne penſais, ce jour paraît terrible.
Ce n'eſt pas ſans effort que mon cœur s'affermit.
Ici, de tous côtés on m'accuſe, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages;
Ne pourrai-je à la fin appaiſer tant d'orages?
Et d'où vient que j'éprouve un ſerrement de cœur,
Cet effroi que produit l'approche du malheur?

SCENE IV.

Monſieur & Madame DE FAUBLAS.

Madame DE FAUBLAS.

COUREZ, Monſieur, courez; on les a vus enſemble.
Votre fils & Dorcé ſont aux mains.

Monſieur DE FAUBLAS.

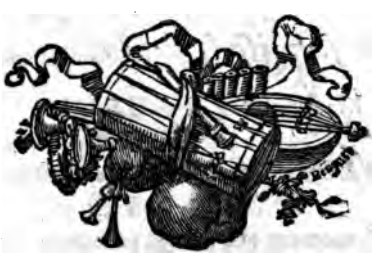
Ciel! je tremble.

Madame DE FAUBLAS.

Ils ſe ſont rencontrés aſſez près de ces lieux.
Peut-être il n'eſt plus temps.. Allez, volez.

Monſieur DE FAUBLAS, *en ſortant.*

O Cieux!



SCENE V.

Madame DE FAUBLAS, *ſeule.*

QUE de maux à la fois ! — ma fille ! que fait-elle ?
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle.
L'Enfer la préparait, & ces triſtes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel raſſemble de ſouffrances !
Mes enfans ! mes enfans ! — je me meurs dans les tranſes.
Je la vois.

SCENE VI.

Madame DE FAUBLAS, MÉLANIE.

(*Mélanie en voyant ſa Mere fait un geſte de ſurpriſe & de douleur.*)

Madame DE FAUBLAS.

MON aſpect ſemble t'épouvanter.

MÉLANIE.

Voilà le ſeul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux ! — Je croyais trouver ici —

Madame DE FAUBLAS.

Ton pere ?

MÉLANIE.

Mon pere, dites-vous ? Non, votre époux, ma mere,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppreſſeur.
Tous mes nœuds ſont rompus en ce moment d'horreur.
On le commande, on veut que je m'enſeveliſſe ! —
J'obéis.

Madame DE FAUBLAS.

Que dis-tu ? Suis-je donc leur complice ?

MÉLANIE.

Vous êtes leur victime, hélas ! ainſi que moi.
Je vous connais ; je ſais tout ce que je vous doi.
C'eſt-là mon ſeul regret.

Madame DE FAUBLAS.

Tu ne ſçais pas encore
(*A part.*)
Juſqu'où vont mes malheurs ! — Mais non, non : qu'elle ignore
Les déſaſtres nouveaux qui nous menacent tous,
Elle me plaindrait trop...

MÉLANIE.

De quoi me parlez-vous ?
Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau ſupplice ?
L'adieu que je vous dis finit mon ſacrifice. —
Il eſt d'autres adieux où je n'oſe penſer. —
Si j'avais pû pourtant ! — Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.
Ce n'eſt que pour vous deux que j'euſſe aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimais !
De cette bouche, hélas ! il ne l'apprit jamais.
Vous le ſavez trop bien. — Dieu ! quel ſort eſt le nôtre !
Allons, — il faut, — il faut nous quitter l'une & l'autre.

Madame DE FAUBLAS.

Non, je viendrai toujours partager ta douleur.
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur.
Tu me verras toujours, fille innocente & chere.
Ne veux-tu plus me voir ?

MÉLANIE.

Jamais, jamais, ma mere.
Ma mere, — cet adieu, — vous ne l'entendez pas.

Madame DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi... Que veux-tu dire ? hélas !
Pourquoi me préſenter cette funeſte idée ?
De quel ſombre tranſport tu ſembles poſſédée !
Oſes-tu m'annoncer cet entier abandon ?
Eh ! quoi ! ta mere auſſi ne te verrait plus ?

MÉLANIE.

Non.
On n'a plus de parens dans ma froide demeure.
Il en eſt que j'abhorre, — il en eſt que je pleure. —
Vivez du moins, vivez, plus heureuſe que moi.

Madame DE FAUBLAS.

Heureuſe ! quand tu veux me ſéparer de toi !
Ciel ! je perds un enfant, & je tremble pour l'autre :
On ne vient point encor.

MÉLANIE.

Mais quel trouble eſt le vôtre ?
Vous détournez de moi vos regards & vos pas ?
Il n'eſt plus temps de craindre, — & qu'avez-vous ?

Madame DE FAUBLAS.

Hélas !
Je ne puis réſiſter à mon inquiétude.

De ce double tourment le poids devient trop rude. —
Je vois ton front pâlir & tes traits s'altérer !

MÉLANIE.

Ciel ! ô Ciel ! de quel feu je me ſens dévorer !
Toute ma fermeté cede au mal qui me tue. —
J'eſpérais dérober ma mort à votre vûe...
Que celui qui la cauſe en ſerait ſeul témoin.
Le poiſon...

(Elle tombe dans un fauteuil.)

Madame DE FAUBLAS.

Dieu ! je cours..

MÉLANIE.

Non, demeurez. Ce ſoin
Ne me ſauverait pas, il n'eſt plus de remede.
Il n'en eſt plus.

Madame DE FAUBLAS, *courant ouvrir la porte du parloir.*

Venez, ah ! venez à mon aide.

SCENE VII.

Monſieur & Madame DE FAUBLAS, MÉLANIE, *quelques Sœurs converſes s'empreſſant autour de Mélanie.*

Madame DE FAUBLAS.

AH! Monſieur!

Monſieur DE FAUBLAS.

Ah! Madame, on ne les trouve pas.
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis avec moi partageant mes allarmes,
Courent de tous côtés. Je vois couler vos larmes.

Madame DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez cauſé, que j'ai prédit en vain.
Votre fille eſt mourante, elle eſt empoiſonnée.

Monſieur DE FAUBLAS.

Ciel! ma fille!

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, LE CURÉ.

LE CURÉ.

O Monſieur! O mere infortunée!
Je n'oſe vous parler, je reſpecte vos pleurs.
C'eſt le Ciel qui vous frappe, offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux.

Madame DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage.
Regardez nos malheurs, regardez ſon ouvrage.
Elle meurt, elle touche à ſes derniers inſtans.
Ma fille! le poiſon a coulé dans ſes flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, & ce coup eſt horrible.
Faut-il vous en porter un autre auſſi ſenſible?
Pourrai-je vous apprendre...

Monſieur DE FAUBLAS.

Ah! je n'ai plus de fils.

LE CURÉ.

Hélas! il eſt trop vrai.

Monſieur DE FAUBLAS.

Grand Dieu! tu me punis!

LE CURÉ.

Monval cherchait Melcour, & que ſais-je? Peut-être
De ſes premiers tranſports il n'eût pas été maître.

Il voit leur choc de loin, il court les ſéparer ;
Mais il eſt arrivé pour le voir expirer.

Monſieur DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCENE IX. ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, MONVAL.

MONVAL, *à Madame de Faublas ſans voir Mélanie.*

AH ! quels maux accablent votre vie !
Le Ciel à trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement....

(*La Scene eſt diſpoſée de maniere que Mélanie d'un côté du Théâtre eſt dans un fauteuil, ayant ſa mere à ſa droite, penchée ſur elle, quelques ſœurs converſes à ſa gauche ; & de l'autre côté M. de Faublas eſt dans l'attitude de l'accablement. Le Curé eſt auprès de lui.*)

MÉLANIE.

O Monval !

MONVAL.

Quelle voix !
Elle m'appelle encor !.. ah ! qu'eſt-ce que je vois ?
(*Il tombe à genoux devant elle.*)

MÉLANIE.

Ton amante qui meurt pour te reſter fidelle,
Je vivais pour t'aimer : — ma mort eſt moins cruelle,
Puiſque je puis du moins, juſtifiant ton choix,
T'avouer mon amour pour la premiere fois.

MONVAL.

Tu m'aimes & tu meurs ! ô Mélanie ! ô rage !

MÉLANIE.

Un breuvage mortel m'arrache à l'eſclavage.
Du jour où je t'ai vû, je jurai d'être à toi :
L'amour à tous les deux dicta la même loi ;
Ma mere y ſouſcrivait, ſi le Ciel en colere
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un pere.
Il verſa dans mon ſein le poiſon des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.
Cet homme injuſte & dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie.
Il vit mon déſeſpoir avec tranquilité,
La nature en ſon cœur n'a jamais habité. —
La mort eſt dans le mien : — des ſerpens le déchirent.
(*Aux ſœurs.*)
O vous, que mes malheurs à ce ſpectacle attirent,
Et vous qui reſſentiez les feux dont j'ai brûlé,
Qui dormez ſous ce marbre où mes pleurs ont coulé,
Levez-vous à ma voix, victimes malheureuſes.
(*Elle ſe leve avec effort ſoutenue ſur ſa mere & ſur deux religieuſes. Monval reſte appuyé ſur le fauteuil, la tête dans ſes mains.*)
Levez-vous, entendez mes plaintes douloureuſes,
Accablez avec moi l'oppreſſeur abhorré,
Dont je n'ai pû fléchir le cœur dénaturé.
Dieu ! que le dernier cri de ſa fille expirante
Retentiſſe à jamais dans ſon ame tremblante,
Et s'il t'oſe implorer au jour de ſon trépas,
Rejette ſa priere & ne pardonne pas.

LE CURÉ.

O ma fille ! abjurez ces ſentimens coupables.

MÉLANIE, *se laissant tomber sur les genoux les bras tendus vers le Ciel.*

Dieu ! Dieu ! n'entendez pas ces souhaits exécrables.
Le désespoir, la mort ont exhalé ces vœux,
Tout mon cœur les dément : — pardonnez, justes cieux !
Pardonnez à mon pere aussi bien qu'à moi-même.
Cher Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime...
(*Au Curé.*)
Vous qui m'avez rendu des soins si généreux !
Et vous, ma mere, vous, — venez fermer mes yeux :
Venez — ces yeux éteints vous distinguent à peine.
Que mon dernier soupir ne soit point pour la haine ;
Qu'il soit pour la nature, hélas ! & pour l'amour !
Serrez-moi dans vos bras : — Monval — c'est sans retour !
Cher Monval — !

(*Elle meurt.*)

MONVAL.

Non ; attends, que rien ne nous sépare...
Elle n'est plus ! eh ! bien, es-tu content, barbare ?
Tigre, d'un tel objet viens te rassasier ;
Contemple tous tes coups, & jouis du dernier.
(*Il veut se percer de son épée ; le Curé le retient.*)

LE CURÉ.

Arrêtez ! ah ! c'est trop multiplier les crimes.
Ce jour infortuné compte assez de victimes.
(*à Monsieur de Faublas.*)
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.

Monsieur DE FAUBLAS, *sort d'un long accablement.*

Dieu vengeur ! à quel prix vous m'avez éclairé !

FIN.

LA MORT D'ABEL,

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS,

Imité du Poëme de M. GESSNER;

Et ſuivi du VŒU DE JEPHTÉ, *Poëme.*

Par M. l'Abbé AUBERT.

Prix 30 *ſols.*

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PRÉFACE.

Je puis répéter ici, en changeant ſeulement les noms des deux genres de Poëſie, ce que M. *Geſſner* dit au commencement de ſa Préface: « (a) Riſquer un *Drame* après n'avoir donné que » des *Fables*, c'eſt une entrepriſe bien hazardeuſe. » J'ai cru pourtant que l'un n'excluoit pas néceſſairement l'autre ; & qu'après avoir chanté » ſur un ton ſimple, il étoit au moins permis » d'eſſayer ſi l'on ne pourroit pas s'élever à un » ton plus ſublime ».

Le Poëme de *la Mort d'Abel* eſt ſi généralement eſtimé, la Traduction que M. *Huber* en a donnée en 1760, a eu un ſi grand ſuccès, que je n'ai pu réſiſter au deſir de le mettre en action, & d'en rendre l'acquiſition en quelque ſorte plus particuliere à la Littérature Françoiſe, par le moyen de la Poëſie. J'en ai d'abord fait une Piéce en cinq actes. Les réflexions de pluſieurs perſonnes de goût que j'ai conſultées, me l'ont enſuite fait réduire en trois. C'eſt dans cet état que j'oſe préſenter aujourd'hui cet ouvrage au Public.

Si dans les avis que j'ai recueillis ſur ce Drame,

» (a) Riſquer un Poëme après » n'avoir donné que des *Paſtorales*, &c ». *Poëme de* la Mort d'Abel. *Préface de l'Auteur.*

il ne s'en étoit pas trouvé un grand nombre, où, en mettant à part les défauts de l'exécution, j'ai apperçu de la répugnance pour le fond même du ſujet ; je croirois accuſer ce Siécle de trop d'irréligion, en le ſoupçonnant capable de rejetter cette Piéce, par la ſeule raiſon que le ſujet en eſt tiré des Livres Saints. Pourquoi, malgré cette expérience, qui peut ne pas s'étendre à tout le Public, ne me perſuaderois-je pas plutôt, ſi mon ouvrage n'eſt pas goûté, qu'il y manque beaucoup de choſes, qui dans d'autres mains l'auroient rendu digne d'un applaudiſſement général ? Le ſuccès du Poëme n'eſt-il pas une preuve que les faits conſacrés par l'Ecriture, peuvent encore réuſſir, quand ils ſont bien traités ?

METTONS moins de rigueur dans nos jugemens ſur le Public. Il eſt encore des ames vertueuſes pour qui les grands principes de la Religion, préſentés avec la dignité qui leur convient, ſont infiniment préférables, dans l'ordre même des plaiſirs purement littéraires, à toutes les extravagances de la Mythologie. Eh ! où en ſerions-nous, ſi la Poëſie dégradée, avilie, ne pouvoit plus être rappellée à ſa premiere origine, ſans exciter le plus grand mépris ! Que le François ſoit frivole, bouffon même ; peu importe : au moins eſt-il amuſant aux yeux de l'Etranger. Mais s'il devenoit jamais impie, il ceſſeroit d'être plaiſant. Ecoutons le Poëte Allemand : « Il y a, » dit-il, dans le monde une claſſe d'hommes » aimables & galans, à qui ne ſçauroient plaire » des perſonnages qui parlent d'un ton grave &

» religieux, qui ne ſongent jamais à faire étalage » d'eſprit. Mieux ces perſonnages ſeront caracté- » riſés ſuivant leurs uſages, leurs ſentimens & » leurs idées ; moins ils auront d'attrait pour » tout ce qu'on appelle beau monde ». M. *Geſſner*, qui ſemble avoir voulu nous peindre dans ce paſſage, ajoute, que, pour avoir le ſuffrage de ces hommes du Siécle ſi galans & ſi polis, il a réſolu de traiter le ſujet de *la Mort d'Abel*, d'une maniere qui leur convienne mieux : « Abel ſera » un jeune Seigneur bien maniéré, bien douce- » reux. Caïn ſera un Capitaine Coſaque ou Hon- » grois, à leur choix ; & Adam ne dira rien » que ne puiſſe dire en bonne compagnie un » François d'un âge fait, qui connoît le monde ». Cette plaiſanterie eſt bonne, parce qu'il n'eſt queſtion ici que de la maniere de faire agir & parler les perſonnages d'un Poëme ſérieux : mais M. *Geſſner* eût pris un autre ton, s'il eût eu à craindre de voir tourner en ridicule l'événement même ſur lequel ce Poëme eſt fondé ; événement, qui, ainſi que l'obſerve ſon Traducteur, eſt *le plus remarquable de l'Hiſtoire Sainte, après la chûte de nos premiers Parens, dont il eſt la ſuite & l'effet.*

Celui de *la Mort d'Adam*, mis en Tragédie par M. *Klopſtock*, quoique très-intéreſſant, ne me paroît pas auſſi propre à former une action dramatique, qui entraîne par dégrés le Spectateur aux derniers termes de la Terreur & de la Pitié. Cependant quels éloges la Tragédie Allemande, dont la Traduction a paru en 1762 (*), n'a-

(*) Chez *Prault* petit-fils, & *Deſain junior*, quai des Auguſtins, à Paris.

t-elle pas reçus, quant au choix du ſujet, de la part des meilleurs Juges en ces ſortes de matieres. Je trouve dans les Réflexions préliminaires qui l'accompagnent, quantité de traits qui ont avec le mien une analogie frappante. Qu'il me ſoit permis d'en citer quelques-uns : ils pourront juſtifier mon entrepriſe aux yeux des Lecteurs les plus prévenus.

« La mort du Pere de tous les hommes, l'exé-» cution de l'arrêt terrible porté contre lui & » contre toute ſa poſtérité : quel ſujet ! Le Théâtre » ancien & moderne en a-t-il jamais offert un » qui réunit à tant de ſimplicité, tant d'impor-» tance, de grandeur & d'intérêt ? Car enfin, » il ne s'agit pas ici du ſort d'un particulier, » d'une famille, d'une nation même ; il s'agit » de la deſtinée du genre humain. La cataſtro-» phe eſt tout à la fois terrible & touchante : » c'eſt un homme coupable, frappé de mort ; » mais le premier de tous les hommes, deſtiné » à l'immortalité par la main toute-puiſſante qui » l'avoit formé. C'eſt un Pere malheureux qui » entraîne dans le tombeau toute ſa race avec » lui, & qui eſt moins touché de ſa propre in-» fortune que du malheur de ſa poſtérité ; un » Pere, qui par ſes larmes, par ſon repentir & » ſes remords auroit mérité le pardon de ſa foi-» bleſſe, ſi ce pardon fût entré dans les deſſeins » irrévocables de l'Etre Suprême ». Ne peut-on pas, à quelques différences près, enviſager la mort d'Abel ſous un point de vue pareil ? Continuons : « Il n'y a dans la Piéce de M. *Klopſtock*, » ni mépriſes, ni échange, ni incidens roma-

» neſques, ni événemens imprévus, ni coups » de Théâtre, ni nœuds embrouillés, ni dé- » nouement extraordinaire, ni cataſtrophe pré- » cipitée, ni deſcriptions pompeuſes, ni ſenten- » ces philoſophiques, ni tous ces échaffaudages » des Tragédies récentes ». Cependant rien de ſi touchant que cette Piéce ſi ſimple. « Tel eſt » l'empire du ſentiment, de la nature & de la » vérité ». *Pendant que l'abus de la Philoſophie, l'eſprit & l'affectation*, dit M. l'Abbé *Arnaud* (a), *corrompent la Poëſie parmi nous, elle reſpire la ſimplicité, la nobleſſe, le naturel & la vérité parmi les Allemands. Nous ne peignons que nos idées & nos caprices ; ils peignent la nature. Nous ne nous occupons qu'à nous faire voir, qu'à nous faire ſentir ; ils s'oublient entiérement pour ne montrer que la choſe qu'ils imitent. Nous courons après la ſentence ; ils mettent tout en ſentiment.*

En voilà aſſez, je crois, pour faire approuver le choix d'un ſujet, que ſa ſimplicité même rendoit recommandable à mes yeux, dans un tems où toutes les idées à cet égard ſemblent être renverſées (b), où, plus on chargé une action quelconque d'incidens bizarres, qui ſe croiſent, ſe heurtent, ſe confondent, plus on penſe mériter

(a) *Journal Etranger de Mars* 1761.

(b) Elles ne le ſont gueres moins à l'égard du ſtyle, & je ne croirai pas trop dire, en avançant qu'aujourd'hui la Tragédie peut être impunément épique, lyrique, comique même ; que c'eſt ſouvent lorſqu'elle s'écarte le plus du genre de couleur qui lui eſt propre, qu'elle eſt le plus applaudie ; qu'elle ſemble ſurtout avoir adopté depuis quelque tems celui de l'Epopée ; qu'enfin le Public, dont on a habitué l'oreille au ton étranger qu'elle a pris, ſouffre difficilement qu'on lui préſente un Drame dont le ſtyle n'eſt

les applaudiſſemens du Public ; comme ſi c'étoit un moyen bien sûr de lui plaire, que de lui faire une fatigue de ſes plaiſirs ; comme ſi le ſentiment étoit tellement aſſoupi dans les cœurs, qu'il fallût leur donner à chaque inſtant des ſecouſſes violentes & imprévues, pour l'y réveiller.

C'EST encore un point dont je ne conviendrai

qu'une imitation du langage ordinaire. Cependant, ſi l'on admet le précepte d'*Ariſtote*, rapporté par M. l'Abbé *Batteux* dans ſon excellent ouvrage des *Beaux Arts réduits à un même principe*, pag. 249, tout le charme de la Poëſie dramatique ſe réduit à cette imitation : *elle n'a, pour ſe diſtinguer de la Proſe, que la métaphore, & ce qui eſt compris ſous le nom d'ornement*; c'eſt-à-dire, comme l'explique dans une note (pag. 242) le judicieux Ecrivain que je cite, *le nombre, l'harmonie, les liaiſons fines, LES CHUTES VARIÉES, ADOUCIES, en général tout ce qui rend le ſtyle agréable & poli. La couleur du genre dramatique*, dit-il ailleurs (pag. 246,) *eſt celle d'une action qui ſe fait, ou par des Rois*, voilà pour la Tragédie, *ou par des hommes du peuple*, voilà pour la Comédie. Mais, ſi dans une Piéce tragique, ce ne ſont pas des Rois que l'on fait agir, ſi ce ſont des hommes ſimples, bornés & même un peu groſſiers, en un mot les premiers hommes ; quelle couleur faudra-t-il adopter pour leur langage ? Toujours celle du langage ordinaire, mais en prodiguant moins les ornemens dont il vient d'être parlé.

Tel eſt le principe auquel je me ſuis attaché. Si l'on conſidere dans tout autre point de vue ma verſification, elle pourra paroître négligée : mais je déclare ici que je n'ai rien eu tant à cœur que d'éviter le reproche fait à nos Poëtes d'aujourd'hui, pag. 252 de l'ouvrage en queſtion : « Ils » paſſent la plûpart, dit l'Au» teur, ſans façon & ſans ap» prêt, dans la même Piéce, » dans la même ſcéne, dans » le même couplet, ſuivant » la chaleur qu'ils éprouvent » dans l'inſtant, du dramati» que au lyrique ou à l'épi» que, du tragique au comi» que, du comique au tragi» que, & qui pis eſt, du ſen» timent & des paſſions à l'in» génieux & au métaphyſi» que ».

pas entiérement avec les Détracteurs du Siécle, que cette ſorte d'anéantiſſement des facultés de l'ame, dans lequel on prétend que l'extrême libertinage eſt venu aujourd'hui à bout de plonger grands & petits, hommes & femmes, jeunes & vieux. Si quelqu'un a des raiſons légitimes de croire cette condamnation outrée, c'eſt, ſans doute, celui qui a eu le bonheur dans ce Siécle, que l'on juge ſi dépravé, de voir accueillir généralement de légeres fictions où le ſentiment n'eſt qu'effleuré, & dont cependant l'effet a été tel qu'il ſe l'étoit promis, puiſque c'eſt ſur-tout par cet endroit qu'elles ont ſçu plaire.

Je m'eſſaye aujourd'hui dans un genre, où avec plus d'appareil, je réuſſirai peut-être moins à émouvoir l'ame de mes Lecteurs. Je ne m'en prendrai point à une prétendue corruption générale ; je n'en accuſerai qu'une témérité aveugle qui m'aura fait hazarder un ouvrage apparemment au-deſſus de mes forces : & trouvant même un motif de conſolation dans la difficulté que j'aurai eue à peindre l'homme méchant, je retournerai à mes premiers Acteurs, d'autant plus volontiers que, ſous quelques couleurs que je les repréſente, je n'aurai point de procès à eſſuyer à leur Tribunal.

Je pourrois terminer cette Préface, ſans rendre compte au Public de la maniere dont je m'y ſuis pris, pour mettre en action le Poëme de M. *Geſſner*. Cet ouvrage eſt ſi connu, qu'il n'y a gueres de Lecteurs qui ne puiſſent d'eux-mêmes faire la comparaiſon de mon travail avec celui

de l'Auteur Allemand. Cependant, afin de n'avoir rien à me reprocher à l'égard de ceux qui exigent que tout Ecrivain les prévienne ſur l'enſemble & ſur les parties de l'ouvrage qu'il leur préſente, voici en peu de mots le plan de ma Piéce : il fera voir d'un coup d'œil en quoi j'ai ſuivi le Poëme, en quoi je m'en ſuis écarté.

Acte I. Maladie d'Adam. Ses craintes ſur la mort. Il en fait part à ſa famille aſſemblée. Abel propoſe d'offrir en commun des vœux au Ciel pour détourner le coup fatal. Caïn, reſté ſeul avec Méhala, développe en partie ſon jaloux caractere. Il promet cependant de s'adoucir, ſi Dieu accorde à ſa priere la guériſon d'Adam.

Acte II. Le Ciel s'eſt déclaré pour Abel. Un Ange lui a indiqué des ſimples, dont il a fait un breuvage qui a rendu la vie à ſon Pere. Déſeſpoir de Caïn. Il va cacher ſa honte au fond d'un antre. Abel, profitant de la faveur du Ciel, court le prier de fléchir ſon Frere. Eve arrache celui-ci de ſon antre & l'amene devant Adam. Caïn éclate en reproches & en menaces contre Dieu, contre Abel, contre ſon Pere même. Il prend la réſolution de fuir. Abel, dont les vœux pour lui ont été vains, fait les plus tendres efforts pour le calmer. Caïn feint d'être adouci, conſent d'offrir à Dieu, avec toute ſa famille, un ſacrifice en action de graces de la guériſon d'Adam, promet de reſter, ſi ce ſacrifice eſt bien reçu, mais n'a effectivement d'autre deſſein que de dérober plus aiſément ſa fuite aux yeux des ſes Parens.

Acte III. Caïn fuit. Adam le ſurprend au moment de ſon départ, & le maudit lui & ſes Enfans. Méhala, qui ne l'a point perdu de vue, arrive ſoudain avec ſes Enfans qu'elle jette aux pieds d'Adam, partage ſa douleur entre ſon Pere & ſon Epoux, fait tant par ſes larmes, jointes à celles de ſon Pere, que Caïn attendri, ſe détermine à reſter & à offrir le ſacrifice qu'on exige de lui. Il ne les a pas quittés que ſa jalouſie renaît. Il refuſe de ſacrifier avec Abel. Il offre ſeul des fruits. Son ſacrifice eſt rejetté. Déſeſpoir d'Eve & de Méhala. Fureurs de Caïn. Il les chaſſe l'une & l'autre de devant lui. Reſté ſeul, il voit dans l'éloignement la flamme du ſacrifice d'Abel monter juſqu'au Ciel. La rage s'empare de ſon cœur. Son eſprit s'égare. Abel arrive. Caïn, qui ne ſe poſſede plus, ſe précipite ſur lui & lui porte un coup mortel. Abel mourant prie Dieu pour ſon Frere. Remords de Caïn. Abel meurt. Toute la famille arrive, voit le crime, ſe déſole, reçoit en ſanglotant les adieux du coupable. Caïn & Méhala fuient déſeſpérés.

On voit par ces détails, que la diſpoſition des parties de mon Drame n'eſt pas ce qui m'a le plus coûté. J'ai cependant eu une peine incroyable à partager & à lier les Scênes, parce qu'étant borné à ſix Perſonnages, que l'union du ſang, la néceſſité, l'inexpérience, tiennent en quelque ſorte enchaînés les uns près des autres, il n'étoit gueres poſſible de les faire agir ſéparément, ſans choquer la vraiſemblance; de

les réunir tous, ſans riſquer de faire des Scênes longues & froides, ſans précipiter le dénouement; de diſtribuer avec œconomie leurs entrées & leurs ſorties, ſans paroître manquer de motifs ſuffiſans pour les éloigner & les rapprocher, ſans laiſſer du vuide dans les Scênes.

Mais ces difficultés pour l'action, quelque grandes qu'elles fuſſent réellement, ne peuvent entrer en comparaiſon avec celles qu'il m'a fallu vaincre pour prêter à ces Perſonnages un langage conforme à leur ſituation. C'eſt ſur-tout à cet égard que je crois mériter quelque faveur de la part du Public. Qu'on me diſe quel modele j'avois à ſuivre dans notre langue pour l'élocution poëtique de ce Drame; & alors je conſens d'être jugé auſſi ſéverement que l'on voudra. Mais s'il eſt vrai qu'il n'y en ait point; ſi l'on conſidere que je n'ai pû même imiter le ſtyle du Poëme, qui en cette partie, tient plus de l'Idylle (a) que du Drame, & qui a d'ailleurs été compoſé par M. *Geſſner*, en Proſe meſurée (b), *genre particulier, dont la Langue Allemande eſt plus ſuſceptible qu'une autre, genre mitoyen entre les vers & la Proſe commune, genre qui a preſque toute l'aiſance de celle-ci*, mais qui n'a *qu'une partie des agrémens de ceux-là*; on conviendra qu'il m'a fallu en quelque ſorte adopter une verſification nouvelle, laquelle, ſans s'écarter de cette ſimplicité qui caractériſe le langage des premiers

(a) Les endroits où M. *Geſſner* excelle, *ſont les images riantes de la nature préſentée dans ſon beau.* Préface du Traducteur.

(b) *Ibidem.*

hommes, eût cependant toute la nobleſſe & toute l'énergie du ſtyle tragique. Dialogue, comparaiſons, maximes, tout devenoit neuf dans une Piéce, où rien de ce qui forme le coloris des Tragédies ordinaires ne pouvoit être mis en uſage, tel que les métaphores priſes de la Fable, des Sciences ou des Arts, les expreſſions ſans nombre que les beſoins ont fait trouver, à meſure qu'ils ſe ſont multipliés, ou dont on doit l'invention à l'établiſſement des ſociétés, aux changemens arrivés dans les mœurs, aux progrès de l'eſprit humain.

Un ſeul exemple, par lequel je vais finir, fera voir à quels moyens j'ai été obligé d'avoir recours, pour employer des couleurs plus mâles, plus foncées que celles qui ſont le ton général du tableau de M. *Geſſner*. Une des plus agréables images qui ſoient dans ſon Poëme, c'eſt, ſans doute, celle-ci : (a) « Eve vit preſque au-» deſſus de ſa tête un oiſeau foible, dont le » plumage ſembloit hériſſé, voler avec peine en » pouſſant des cris plaintifs, tournoyer quelques » inſtans dans l'air, & s'abbatre enſuite ſans force » parmi des broſſailles. Elle approcha, & en vit » un autre étendu ſans mouvement ſur l'herbe, » que celui-ci ſembloit pleurer. Eve l'examina » long-tems, courbée ſur lui ; puis le prenant, » mais en vain, pour le tirer de ce qu'elle croyoit » un ſommeil : Il ne ſe réveille pas, dit-elle avec » effroi, & elle le repoſa ſur l'herbe d'une main » tremblante, il ne ſe réveillera même jamais.

(a) *Page 68.*

» A ces mots elle fondit en larmes. Hélas! conti-» nua-t-elle, en apoſtrophant celui qui pouſſoit » des cris lamentables, c'étoit peut-être là ta » compagne. C'eſt moi, malheureuſe, qui ai » attiré la malédiction & la miſere ſur chaque créa-» ture; c'eſt moi qui te fais ſouffrir, innocente » volatille! Ses pleurs redoublerent, & ſe tournant » vers moi (c'eſt Adam qui parle): Quel acci-» dent eſt-ce là, me dit-elle? Quel engourdiſſe-» ment affreux! Je ne lui vois plus de ſentiment, » ſes membres roides refuſent leur ſervice. Parle, » Adam, ne ſeroit-ce point la mort? Ah, ce » l'eſt, j'en frémis; un friſſon glacé me pénétre » juſqu'aux os! Ah, ſi la mort dont nous ſom-» mes menacés eſt de même, ô qu'elle eſt terri-» ble! » J'aurois bien deſiré de pouvoir faire entrer dans ma Piéce cette image touchante. Mais n'étoit-elle pas trop naïve, trop champêtre, pour y être employée heureuſement? De quelque maniere que je l'euſſe rendue, ne ſe ſeroit-on pas plaint qu'elle coupoit trop avec le coloris ſombre que j'ai eſſayé de répandre ſur toutes les parties de ce Drame? J'y ai ſubſtitué une deſcription d'un autre genre, qui, en même-tems qu'elle ajoute à la peinture du caractere de Caïn, m'a ſemblé plus propre à retracer vivement l'idée effrayante que durent avoir de la mort les premiers hommes, quand le premier exemple leur en fut offert. Que cette mort ſoit violente, que ce ſoit par la main de Caïn qu'elle arrive, que l'animal qui périt ſoit une Geniſſe & non un foible oiſeau; toutes ces circonſtances m'ont paru devoir exciter davantage la terreur dans une Piéce tragique. Mais cette adreſſe, ſi

réellement c'en eſt une, ne m'a pas peu coûté (a). Voici ce morceau, tel que je le mets dans la bouche d'Adam, Scêne VI du II Acte.

(b) Hélas ! je me ſouviens que ce malheureux fils,
Raillant un jour Abel, dont les ſens interdits
Conſommoient en tremblant un premier ſacrifice,
Egorgea ſans pâlir une tendre Geniſſe.
Je crois le voir encor : D'un bois dur & tranchant
Caïn perce à nos yeux l'animal innocent.

(a) On trouve bien dans le Poëme le récit d'un pareil ſacrifice. Mais c'eſt Adam qui le conſomme ; & la maniere dont il eſt rendu, ſe reſſent toujours du caractere de l'Auteur, de ſa façon de raconter, plus affectueuſe qu'énergique, plus touchante que terrible. « Je ſortis, dit Adam, & j'égorgeai le plus beau des » agneaux, la premiere créature vivante que j'aie miſe » à mort. O mes enfans, qu'il » m'en coûta pour le faire ! » Un frémiſſement me ſaiſit, » les mains me tomberent ſans » force, & je n'aurois jamais pû m'y réſoudre, ſi » l'ordre exprès du Seigneur » n'eût ſoutenu mon courage. » Je ſouffre encore par l'idée » ſeule de l'innocent animal, » cherchant à s'échapper, ſe » débattant ſous le *couteau*, » luttant pour ſa vie, & annonçant les derniers inſtans » de ſon exiſtence, par des » mouvemens qui me glacerent d'horreur, juſqu'à ce » qu'enfin il reſta immobile » & ſans vie ». *Pages* 106 *&* 107.

(b) Ce récit d'Adam, quelque différent qu'il ſoit de celui que lui fait faire M. *Geſſner*, & qui termine la note précédente, n'eſt pas le ſeul morceau de ma Piéce, dont il ſoit aiſé de trouver des traces dans le Poëme. J'avoue que j'ai profité de tous les ſecours que m'a pû fournir ce bel ouvrage ; & je ſuis tellement éloigné de m'approprier aucuns des traits qui y ſont épars, que j'ai recueilli & diſtribué au bas des pages de mon Drame juſqu'aux moindres détails dont on peut ſoupçonner que j'ai tiré parti. Il y en a même quelques-uns qui n'ont pas aſſez de rapport aux endroits auxquels je les applique, pour autoriſer ce ſoupçon : mais j'ai cru qu'à cet égard je ne pouvois porter la délicateſſe trop loin.

Le ſang coule ; & ſon bras, que cet aſpect anime,
A nos pieds auſſi-tôt terraſſe la victime,
A coups précipités lui déchire le flanc,
Y replonge vingt fois le poignard teint de ſang,
Va chercher dans ſon cœur les ſources de la vie,
Et, ſemblant triompher de cette barbarie,
Par un ſourire amer accuſe la terreur
Qu'inſpiroit à nos ſens ce ſpectacle d'horreur.

PROLOGUE.

J'ai fait parler les animaux :
Dans mes foibles récits leur langage a ſçu plaire.
Fier de l'heureux ſuccès de ces légers travaux
Je peins l'homme aujourd'hui, l'homme tel qu'à la terre
Dieu le montra d'abord, féroce, ſanguinaire,
Ne pouvant ſouffrir de rivaux,
Capable par ſes mœurs ſauvages,
De m'inſpirer quelque regret
D'avoir abandonné mes premiers perſonnages,
Pour crayonner ſon odieux portrait.
Que de changemens la nature
A depuis éprouvés! Que maint Sage en murmure :
Je veux bien être au rang de ces fous prétendus,
Qui penſent que l'humaine eſpece,
En ſe civiliſant a gagné des vertus.
Je vois la ſuprême Sageſſe
Donnant à l'Univers des Maîtres & des Loix.
Dans cet ordre ſi beau j'admire ſon ouvrage,
Et ne ſuis pas tenté d'aller au fond des bois
Déplorer un doux eſclavage,
Que j'eſtime mieux mille fois

Que de la liberté le dangereux uſage.
Mais le joug qui péſe le plus,
Celui contre lequel, par un honteux abus,
Ce Siécle ingrat s'irrite & combat davantage,
C'eſt la Religion, le ſoutien des Etats.
Inutiles efforts ! Sous un Monarque ſage,
Le ſophiſme & l'erreur ne l'ébranleront pas.
Après avoir ſçu rendre, à l'aide de la feinte,
A la Morale un hommage éclatant ;
Plus hardi, plus vrai maintenant,
A cette Religion ſainte
J'oſe ériger un monument :
Heureux ſi, de Geſſner imitant le génie,
Je puis en rallumer l'amour dans tous les cœurs !
Heureux ſi pour ſa gloire & pour celle des mœurs
Je fais avec ſuccès ſervir la Poëſie !

LA MORT D'ABEL,

DRAME.

PERSONNAGES.

ADAM.

EVE.

CAIN.

MÉHALA, *femme de Caïn.*

ABEL.

THIRZA, *femme d'Abel.*

DEUX ENFANS *de Caïn.*

La Scêne eſt dans une Campagne, où l'on voit pluſieurs Cabanes à quelque diſtance les unes des autres.

LA MORT D'ABEL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ADAM *ſeul*,

Les bras appuyés ſur un autel, où il y a un reſte de feu allumé.

QUE ton courroux eſt lent, ô Pere des humains !
Je ſens que cette argile, ouvrage de tes mains,
Se briſe, ſe diſſout, va retomber en poudre.
Dieu vengeur, hâte-toi ! Lance ſur moi ta foudre ;
Et qu'en un ſeul inſtant mes membres conſumés,
Par un ſouffle orageux ſur la terre ſemés,

Ne laiſſent après moi qu'une inviſible trace
Du criminel Auteur d'une coupable race.....
Innocente ſans lui, mais qu'un fatal décret
Charge éternellement du poids de ſon forfait.

(Il s'avance ſur la Scêne).

Un feu ſéditieux, allumé dans mes veines,
Vient m'offrir de la mort mille ombres incertaines :
La mort.... Quel eſt ce mal que je ne comprends pas ?
Hélas ! Dieu tout-puiſſant, quand j'implore ton bras,
Quand j'aſpire à rentrer au ſein de la pouſſiere,
Je ne ſçais ſi j'irrite ou calme ta colere ;
Je ne ſçais, quel qu'il ſoit, ſi le terme où je cours,
De mes maux pour jamais doit arrêter le cours.
Je deſire & je crains de quitter cette vie,
Où, ſur moi chaque jour ta main appeſantie,
Des débiles ſoutiens de mon fragile corps
Ruine par degrés les pénibles reſſorts.

Eve, le cœur ému du feu qui me dévore,
Inquiete, égarée, a devancé l'aurore,
Et, troublant leur repos par ſes gémiſſemens,
De ſa terreur mortelle entretient mes Enfans :
Bientôt je reverrai ma famille éperdue
Accroître par ſes pleurs la douleur qui me tue.
Ne puis-je mourir ſeul !.... (a) Sans doute le trépas
Du premier des mortels, du premier des ingrats,

(a) « Sans doute que la mort » du premier qui l'éprouvera, » ſera quelque choſe d'affreux » pour ceux qui en ſeront les » témoins ». *Poëme de* LA MORT D'ABEL, *page* 144.

Signalant du Très-haut la vengeance éclatante,
Remplira ce ſéjour d'horreur & d'épouvante.
(a) Eve, chere compagne, unie à mon deſtin,
Enfans qu'elle a portés dans ſon généreux ſein,
Si je meurs avant vous, ſi les maux que j'endure
Sont les derniers combats que ſoutient la nature;
Le germe de la mort, répandu dans mes ſens,
Et tranſmis par ma chûte à tous mes Deſcendans,
Du moins, livrant à Dieu ſa premiere victime,
Commencera d'éclore à la ſource du crime:
Du moins d'aucun des miens le trépas douloureux
N'aura hâté la fin de mes jours malheureux.

SCENE II.

ADAM, MÉHALA.

MÉHALA *éplorée.*

O mon Pere! Rendez le calme à ma tendreſſe:
Eve a dans tous mes ſens fait paſſer ſa triſteſſe;
Eve m'a fait frémir au récit de vos maux.

(a) « L'eſt-ce, ſe demande-t-il à lui-même, cette heure pleine d'effroi? Je le crois: Ah, grand Dieu, qu'elle me paroît terrible!... Cependant quelqu'affreuſe qu'elle me paroiſſe, ce ſeroit une conſolation bien douce pour moi, ſi mon triſte ſort pouvoit acquitter les miens, ſi par ma mort, j'exemptois tous mes Deſcendans d'un ſort pareil à celui-ci ». *Ibid. p.* 146. Avant cela M. *Geſſner* fait dire à Adam, *page* 142. « Il eſt bien juſte que je ſois le premier qui rende ſa pouſſiere à la terre ».

ADAM.

Ils m'annoncent, ma Fille, un éternel repos.

MÉHALA.

O Ciel! que dites-vous? Cet air ſombre me glace.
Eh! quoi? de vous porter la terre déja laſſe,
Entr'ouvriroit ſes flancs.....O mon Pere, du moins,
Priez, priez le Ciel, qui veille à nos beſoins,
Puiſqu'il faut à la mort un premier ſacrifice,
Que ce ſoit Méhala que ſon courroux choiſiſſe.
Puis-je chérir la vie en l'état où je ſuis?
Caïn à chaque inſtant augmente mes ennuis;
Et mon ſenſible cœur, que le cruel déchire,
A tant de maux bientôt ne pourra plus ſuffire.

ADAM.

O douleur qui m'accable! A quels nouveaux tourmens
Le Ciel livre-t-il donc l'aîné de mes Enfans?

MÉHALA.

Un aſcendant fatal, dont le pouvoir l'entraîne,
Allume dans ſon cœur je ne ſçais quelle haine,
Qui, verſant ſes poiſons juſques ſur nos liens,
Corrompt de plus en plus & ſes jours & les miens.
(a) (Si ma bouche aujourd'hui révéle ce myſtere,
Si je répands mes maux, c'eſt dans le ſein d'un Pere).

(a) « C'eſt près de vous » que je dépoſe les ſoucis in» quiets que le mécontente» ment de Caïn accumule ſur » ma tête. La belle nature ne » lui inſpire que de la mélan» colie ». (*C'eſt à Thirza que ce diſcours s'adreſſe dans le Poëme, page* 268).

J'avois conçu l'eſpoir de toucher cet Epoux :
Mais, plus je fais d'efforts, plus j'aigris ſon courroux.
Aux traits de la pitié ſon ame impénétrable,
Nourrit d'un vain orgueil le ſentiment coupable.
Le cruel a pour moi mille ſecrets cachés :
Ses farouches regards à la terre attachés,
Semblent avec regret tomber ſur ſa famille,
Semblent craindre les miens, quand la tendreſſe y brille.
Il m'aime cependant : mais dans ſon triſte cœur,
L'amour même, l'amour eſt toujours en fureur.

ADAM.

Ma Fille, croyez-vous que Caïn inflexible,
Verra ſans s'émouvoir le ſpectacle terrible
D'un Pere environné des ombres de la mort ?

MÉHALA *vivement.*

Non, je ne le crois pas.... Mais quel eſt donc mon ſort !
Dieu ne peut-il, ſenſible à ma douleur ſincere,
Me rendre mon Epoux, ſans m'arracher mon Pere ?
Depuis le jour fatal où j'ai reçu ſa main,
Mes timides diſcours n'ont pû fléchir Caïn :
Et ce Dieu, dont Adam nous vante la juſtice ;
Attend pour le toucher qu'Adam même périſſe !
Ah ! s'il ne peut guérir ſans ce remede affreux,
Vivez : je ſoutiendrai mon deſtin rigoureux.
Vivez ; dût mon Epoux, augmentant mes allarmes,
Me forcer en ſecret de dévorer mes larmes.

Je cherche d'où provient cette féroce humeur :
C'eſt un vice du ſang, non un crime du cœur.
Hélas ! toujours en proye à l'ennui qui le ronge,
Il s'y livre le jour, & la nuit l'y replonge.
Ce matin même encor, tandis qu'à mes côtés,
Le ſommeil enchaînoit ſes eſprits agités ;
Mes yeux, ouverts ſur lui pendant la nuit entiere,
Ont aux premiers rayons que répand la lumiere,
Apperçu cet Epoux qu'un ſonge tourmentoit :
Par de lugubres cris ſon courroux éclatoit ;
Les cheveux hériſſés, le teint ſombre & livide,
On eût dit qu'il tramoit quelque complot perfide.
([a]) Tel doit être un Lion dans ſon antre couché :
Par la fuite du jour au carnage arraché,
Même au ſein du repos ſa fureur ſe déploye ;
Et juſqu'en ſon ſommeil il menace ſa proye.
Jugez de ma frayeur ! Je venois en ces lieux
Pleurer auprès de vous un Epoux furieux ;
Eve accourt & m'apprend qu'il faut pleurer un Pere.

ADAM.

Ma Fille, ſuſpendez votre douleur amere :
([b]) Dieu peut-être nous veut l'un & l'autre éprouver.
Mais, quand à ſa juſtice il plairoit d'achever

([a]) « Tel qu'un Lion redoutable, dormant au pied d'un rocher, qui tout endormi qu'il eſt, glace d'effroi par ſa criniere hériſſée le Voyageur tremblant ». *Poëme de M. Geſſner, page 198.*

([b]) « Peut-être Dieu ordonne-t-il que ces douleurs ſervent à détacher les liens

Le cours empoiſonné d'une coupable vie ;
Ce Dieu, ſans murmurer, veut qu'on lui ſacrifie
Le limon dont il a pétri ce corps mortel.
L'homme, atôme inſenſible aux yeux de l'Eternel,
Trop fier d'une exiſtence & triſte & paſſagere,
Reſſembleroit, ma Fille, à la vapeur légere
Que le ſoleil fait naître & diſſipe à l'inſtant,
Si Dieu, qui l'anima d'un ſouffle bienfaiſant,
Dieu, jaloux qu'il connût, qu'il révérât ſon Maître,
A ce limon groſſier eût borné tout ſon être.

SCENE III.

ADAM, EVE, CAIN, ABEL, MÉHALA, THIRZA.

ADAM.

APPROCHEZ, mes Enfans, & retenez vos pleurs.

EVE.

Cher Epoux !

ABEL.

O mon Pere !

THIRZA.

O mortelles douleurs !

» qui attachent mon ame à » mon corps. S'il doit retour- » ner à la terre d'où il eſt ſorti, » je m'y ſoumets ; j'attendrai » en l'adorant, l'heure fatale, » & je louerai le Seigneur de » la vie & de la mort, juſ- » qu'à ce que ma pouſſiere » diſparoiſſe ; alors l'ame dé- » livrée du corps, que la ma- » lédiction accable, en louera » plus dignement le Seigneur ». *Ibidem, pages* 141 *&* 142.

ADAM *assis.*

Dieu, qui voulus qu'Adam fût semblable à toi-même,
Et dont j'osai trahir la volonté suprême ;
Dieu puissant, devant toi vois les premiers mortels
Destinés à remplir tes décrets éternels :
([a]) Malheureux rejettons d'une tige coupable,
Pour eux, pour leurs Enfans, la mort inévitable,
Rappellera sans cesse au monde épouvanté
Qu'Adam fut l'assassin de sa postérité.
Sans doute qu'à jamais maudissant ma mémoire....
Grand Dieu ! Si c'est ainsi que l'ordonne ta gloire,
J'y souscris : cependant, avant que de mourir,
Permets qu'ici ma bouche, essayant d'adoucir
L'amertume des maux répandus sur la terre,
Console, s'il se peut, mes Enfans & leur Mere.
([b]) Objets infortunés du plus sincere amour,
Peut-être verrez-vous avant la fin du jour,
Adam rendre au néant sa dépouille mortelle.
Dans mes membres brisés une douleur cruelle,
Sur mes yeux assoupis un nuage inconnu,
Tout, depuis mon réveil, me dit que j'ai vêcu.

([a]) « D'un tronc empoi-» sonné par le péché que peut-» il naître autre chose que des » Pécheurs, & des Pécheurs » sujets à la mort ? J'ai tué » toute ma postérité ». *Poëme de M. G. page* 147.

([b]) » O mes bien aimés, leur » dit-il, la main du Seigneur » a répandu de la douleur sur » ma poussiere, mes entrailles » en sont déchirées... Peut-» être mes maux ne sont-ils » que les avant-coureurs de la » mort qui s'approche de moi » lentement ». *Ibidem, pages* 141 *&* 143.

Ainſi la mort viendra tour-à-tour nous ſurprendre :
Trop heureux, puiſque rien ne peut nous en défendre,
Que ſa fatale main, qui ſembloit m'oublier,
Conduite par le Ciel, me frappe le premier !
J'entends à ce diſcours votre cœur qui murmure :
J'aurois, j'aurois dû ſeul payer à la nature
Ce funeſte tribut, le prix de mon forfait.
Jugez du crime, hélas ! par ſon cruel effet !
Mais retenez du Ciel la fidelle promeſſe ([a]) :
L'exécrable ennemi qui trompa ma foibleſſe,
Dieu l'a prédit lui-même, un jour ſera vaincu.
O d'un Dieu courroucé bienfait inattendu !
Eve, tu t'en ſouviens ; lorſque ſa voix ſévere
Daigna nous annoncer ce ſublime myſtere ;
Lorſqu'en un ſens obſcur il prédit au Serpent,
Qu'un jour il ſubiroit un juſte châtiment ;
D'un reſpect pur & ſaint nos ames pénétrées,
Adorerent alors ſes paroles ſacrées.

THIRZA.

Oui, le Ciel déſarmé par de profonds regrets,
([b]) Juſque dans la mort même épenchant ſes bienfaits,
Epargnera le Juſte à ſon heure derniere.

([a]) « O promeſſe ineffable ! » La race de la femme doit » un jour briſer la tête du Ser- » pent.... O prodige de bonté » inattendu ! .... Myſtere ſu- » blime, mais environné ; il » eſt vrai, d'une ſainte obſcu- » rité, qu'un être créé ne ſçau- » roit pénétrer ». *Poëme de M.* Geſſner, *pages* 302, 303 *&* 304.

([b]) « Ce Dieu de grace & » de bonté fait tourner à no- » tre avantage les effets même » de ſa juſte vengeance ». *Ibidem*, *page* 104.

EVE.

(a) Mes Enfans, ce fut moi qui troublai la premiere
Des bontés du Très-haut le cours illimité :
C'eſt par moi que la terre a perdu ſa beauté.
Depuis qu'Eve ſéduite a ſéduit votre Pere,
Tout retrace à nos yeux la céleſte colere ;
(b) Tout meurt : la fleur ſe fane & le fruit ſe corrompt ;
Ces chênes orgueilleux, ces ormes périront :
Hélas ! j'ai dans ma chûte entraîné la nature.
Dieu juſte, tu le ſçais ; j'ai ſouffert ſans murmure
Les peines de l'exil, les injures du tems,
Les maux, les maux affreux qui déchiroient mes flancs,
Chaque fois que le Ciel rendant Eve féconde,
D'un nouvel habitant enrichiſſoit le monde :
Mais à de plus grands maux ce Ciel me réſervoit.
Je n'avois rien perdu, puiſqu'Adam me reſtoit :
(c) Mon Epoux va périr ! Dieu ! prends plutôt ma vie.

(a) » Tout ce que vous » ſouffrez de douleurs & de » maux, ô vous tous, vient » de moi ſeule ; c'eſt moi qui » ai péché la premiere. Hélas ! » les maux que vous ſupportez » ſont autant de vers rongeurs » qui me dévorent ». *Poëme de M. G. page* 150.

(b) » Ah ! Adam, j'ai déjà » vû comme la mort & la » corruption (car c'eſt ſans » doute la même choſe) s'é- » tendoient ſur toute la na- » ture ; j'ai vû des fruits tom- » bés, gâtés, des fleurs fanées » ſur leurs tiges ; j'ai vû des » arbriſſeaux morts, triſte- » ment dépouillés de feuilles » & de fruits ». *Ibidem, p. 79.*

(c) « Si tu allois mourir » par ma faute, ô Adam ! ſi » c'étoient actuellement les » angoiſſes de la mort qui te » ſaiſiſſent ! .... O Dieu tout- « puiſſant, prête l'oreille à » mes prieres plaintives..... » Retire mon ame la premiere, » pour que je ne voye point » ſa mort ; j'ai péché la pre- » miere ». *Ibidem, pages* 151 *&* 152.

C'eſt moi qui t'outrageai ; je n'en ſuis pas punie :
Dieu ! je le ſerai trop, s'il périt avant moi.

ABEL.

O ma Mere calmez un inſtant votre effroi.
Par le coupable excès d'un amour légitime,
N'allez pas contre Dieu commettre un nouveau crime.
Occupons-nous plutôt du ſoin de l'appaiſer.
Nos cœurs en ſa bonté doivent ſe repoſer :
Il a rempli le mien d'une ſainte eſpérance.
(a) Les yeux noyés de pleurs, allons dans le ſilence,
Le prier pour mon Pere ; & par des vœux ardens,
Peut-être obtiendrons-nous qu'il ranime ſes ſens.
Thirza m'aſſiſtera dans ce ſaint exercice.
Caïn de ſon côté, par un pur ſacrifice,
Aidé de Méhala, fera ſur ſon autel,
Eclater ſa ferveur aux yeux de l'Eternel.
Par les premiers humains imploré pour un Pere,
Le Seigneur pourra-t-il rejetter leur priere ?

THIRZA.

Cher Epoux, Dieu t'inſpire un ſi pieux deſſein.
Déjà je ſens l'eſpoir renaître dans mon ſein.
Que nos Enfans auſſi partagent nos allarmes ;
Qu'ils offrent au Seigneur leurs innocentes larmes :

(a) « Nous allons, proſternés devant le Seigneur, le ſupplier qu'un doux repos vienne réparer tes forces épuiſées par la ſouffrance... » Hélas ! puiſſe notre priere être exaucée ! Puiſſe le Seigneur calmer les ſouffrances qui te déchirent » ! *Poëme de M.* Geſſner, *page* 145.

Tant de pleurs réunis nous rendront ſon amour.

MÉHALA.

Qui ſçait ſi ſa bonté n'a pas choiſi ce jour,
Pour nous faire éprouver en un malheur extrême,
Qu'il n'eſt rien au-deſſus de ſa grandeur ſuprême ;
Et que nos foibles jours, protégés par ſon bras,
Peuvent, quand il lui plaît, triompher du trépas ?

EVE.

Que j'aime à voir en vous cette foi vive, ardente,
Qu'oſe à peine écouter mon ame impatiente !
Pourſuivez, mes Enfans ; & puiſſe le Seigneur,
Prompt à récompenſer une ſi juſte ardeur,
De la mort d'un Epoux m'épargner le ſpectacle !
A votre piété le Ciel doit ce miracle.

ABEL.

Le Ciel ne nous doit rien : mais ſi nos foibles voix
Pour de légers beſoins l'ont touché quelquefois ;
Si ſa bonté ; propice à de moindres demandes,
A daigné quelquefois agréer nos offrandes ;
Quand nous brûlons d'ardeur pour mon Pere & pour vous,
Ce Ciel, qui tempéra l'effet de ſon courroux
En embraſant nos cœurs d'une flamme ſi pure,
S'attendrira peut-être au cri de la nature.

ADAM,

ADAM.

Si l'heure eſt arrivée, où des terreſtres biens
Mon ame, ayant briſé ſes douloureux liens,
Dans le ſein de ſon Dieu doit perdre la mémoire,
Vos efforts ſeront vains.

EVE *vivement.*

Ah! je ne ſçaurois croire
Qu'ayant borné nos jours, la main du Tout-puiſſant
Si près de leur aurore ait marqué leur couchant.
Dieu ne voit point nos pleurs avec indifférence :
Hâtez-vous, mes Enfans, d'implorer ſa clémence.
Pleurez & gémiſſez. Adam, ſous ces berceaux,
Cherchera cependant quelque calme à ſes maux;
Tandis que vos ſoupirs, portés juſqu'à ſon trône,
Rameneront à lui le Dieu qui l'abandonne.

(*Ils ſortent tous en ſoutenant Adam. Caïn reſte ſeul, plongé dans une profonde rêverie*).

SCENE IV.

CAIN, MÉHALA *revenant ſur ſes pas.*

MÉHALA.

CAIN ne les ſuit pas! Son ſilence profond,
Ses yeux déjà ſéchés, tout en lui me confond:

Couverts d'un voile épais, ſes yeux offrent l'image
D'une nuit qu'obſcurcit l'approche de l'orage.....,
Cher Epoux ! prends pitié de mon trouble mortel.
Les ſouffrances d'Adam, la piété d'Abel
Ont gliſſé ſur ton cœur !

CAIN *d'un ton furieux.*

Abel !

MÉHALA.

Il eſt ton frere :
Pourquoi prononces-tu ſon nom avec colere ?

CAIN.

Moi !... (a) Je ne le hais point : mais Dieu n'aime que lui.
Connois, connois enfin la ſource de l'ennui
Qui dévore un Epoux, indigne de te plaire :
Depuis que je ſuis né, vil fardeau de la terre,
Des douceurs du repos mes membres ſont privés ;
Des ſueurs de mon front nos champs ſont abbreuvés ;
Et, lorſque de leurs fruits j'offre à Dieu les prémices,
Dieu, qui reçoit d'Abel les ſanglans ſacrifices,
Rejette avec horreur les dons que je lui fais.
(b) Le trop heureux Abel, comblé de ſes bienfaits,

(a) « Je n'ai jamais haï » mon Frere, non jamais : j'ai » ſeulement vu avec peine ces » carreſſes molles & efféminées par leſquelles il m'enleve l'affection d'Eve & » d'Adam ». *Poeme de M.* G. *page* 123.

(b) « Tout ce qui peut le » faire aimer plus que moi lui » arrive.... Toute la nature » lui ſourit ; je ſuis le ſeul à » manger un pain de douleur » à la ſueur de mon viſage ». *Ibidem, pages* 165 *&* 166.

De mes cruels Parens a toute la tendreſſe ;
Et moi, toujours courbé ſous ſa main vengereſſe,
(a) Né le premier d'un ſang que ſa haine a maudit,
Objet d'inimitié, perſécuté, proſcrit ;
Des poiſons qui naîtront de ce ſang ſi coupable
Je renferme en moi ſeul la ſource intariſſable.

MÉHALA.

(*A part*).

Arrête, cher Epoux ! Ciel ! il comble mes maux.

CAIN.

Vois cet Abel, comptant ſur des bienfaits nouveaux,
Se charger d'adoucir la vengeance ſuprême !
Il ne me reſte plus, dans mon malheur extrême ;
Que de le voir bientôt l'arbitre de nos jours.
N'as-tu pas entendu ſon perfide diſcours ?
Le cruel ! Il ſçait bien que le Ciel me déteſte ;
Il ſçait que, pour aigrir la colere céleſte,
Il ſuffit que Caïn tente de l'appaiſer ;
Que la foudre auſſi-tôt iroit tout embraſer :
Et le traître, employant une ironie amere,
Feint d'attendre de moi le ſalut de mon Pere !
Il m'outrage !

MÉHALA.

Qu'entends-je ? (b) Un Frere vertueux

(a) « Malheur à moi d'être » le premier né, puiſque mon » aîneſſe ne m'aſſure qu'un » poids plus accablant de ma- » lédiction ». *Ibid. page* 166.

(b) » Ce qui te fâche, ce

Allume dans ton ſein ce courroux furieux !
Contre le tendre Abel ta rage ſe déchaîne !
Ce qui le fait aimer excite en toi la haine !
(a) Et les noires vapeurs qui troublent ta raiſon,
Juſques à la vertu, tournent tout en poiſon !

CAIN *d'un ton dédaigneux.*

La vertu ! Par ſon crime Adam, pour héritage,
Va, ne nous a laiſſé que l'orgueil en partage.

MÉHALA *vivement.*

Hé bien, livre-toi donc à cet orgueil affreux !
N'éleve vers le Ciel tes regards ténébreux,
Que pour hâter ſur nous la chûte du tonnerre !
Puiſqu'aucune vertu n'eſt laiſſée à la terre,
Puiſqu'Abel eſt coupable au gré de ton courroux,
Le Ciel à ſa fureur doit nous immoler tous.
Barbare ! Tu te plains que ce Ciel redoutable,
Aux prieres d'Abel ſans ceſſe favorable,
Pour toi toujours d'airain, rejette tes préſens !
Dieu d'un amour égal chérit tous ſes Enfans :
Mais apprends que celui dont la bouche parjure
D'un cœur ſouillé d'orgueil lui fait l'offrande impure,

» qui excite cette violente » tempête dans ton ame, ce » ſont ces larmes de joie que » nous fait verſer ſa piété pure, » & ces doux tranſports que » nous inſpire ſa vertu ſans » tache ». (*Dans le Poëme c'eſt Adam qui tient ce diſcours à Caïn, page 26*).

(a) » Quand la raiſon de » l'homme ſuccombe aux at- » taques des paſſions impétueu- » ſes..... tout ce qui étoit » bon de ſa nature lui tourne » en poiſon », *Ibidem, p.* 33.

Plus il charge l'autel de ſes dons odieux,
Plus de ce Dieu jaloux il irrite les yeux.
(*Affectueuſement*).
Pardonne, cher Epoux. (a) Si ton cœur inflexible,
Pour Méhala du moins peut devenir ſenſible ;
Si la mort qui menace un Pere infortuné,
Peut fléchir un moment ton courroux obſtiné ;
Examine ton cœur, & deſcends dans toi-même :
Interroge ce Dieu que ta bouche blaſphême.
L'homme s'eſt en naiſſant contre lui révolté :
Du faîte du bonheur l'homme précipité,
Par la rébellion privé de ſa préſence,
Peut encore en jouir dans un humble ſilence,
Peut entendre du moins la voix de ſon Auteur.
Dieu ſe tait à ſes yeux ; mais il parle à ſon cœur.
C'eſt de lui que nous vient cette heureuſe foibleſſe,
Ce ſentiment ſecret de douceur, de tendreſſe,
Cette ardente pitié pour les peines d'autrui,
Par qui ce Dieu ſi bon, nous égalant à lui,

(a) « Ah ! ſi tu conſerves » encore dans ton cœur du » reſpect pour le Tout-puiſ- » ſant, qui voit dans l'inté- » rieur ; ſi la moindre étincelle » d'amour filial brûle encore » dans ton cœur ; je te con- » jure par ce reſpect, par cet » amour, rends-nous notre » repos, rends-nous notre joie » éteinte..... Les Anges qui » nous environnent applaudiſ- » ſent à chaque bonne action » qu'ils contemplent, & le » Tout-puiſſant du haut des » Cieux les voit avec une » gracieuſe complaiſance..... » Quelle triſte faculté que de » pouvoir réſiſter à cette no- » ble joie, à ces douces im- » preſſions qui entraînent no- » tre ame dans le raviſſe- » ment » ! (*C'eſt encore Adam qui parle ainſi dans le Poëme, page 25*).

Semble à ſa providence aſſocier la terre.
C'eſt Dieu qui de ces noms & de Pere & de Mere,
A fait des noms ſacrés & chers comme le ſien.
C'eſt lui qui béniſſant notre tendre lien,
M'ordonne, ſi je puis, d'adoucir l'amertume
Des maux dont en ſecret l'atteinte te conſume.
(*Regardant Caïn qui s'attendrit*).
Ce Dieu, qui fait couler tant de pleurs de mes yeux,
Puiſque tu t'attendris, les rend délicieux.

CAIN *un peu ému.*

Laiſſe-moi, Méhala; laiſſe-moi: je m'abhorre.

MÉHALA *ſe jetant dans ſes bras.*

Cruel!.....

CAIN *vivement, après avoir un peu rêvé.*

Me réponds-tu que le Ciel m'aime encore?

MÉHALA.

Ah! tu n'es pas touché, ſi tu perds cet eſpoir.

CAIN.

Allons: pour un ingrat c'eſt aſſez t'émouvoir.
A l'ardeur de mes vœux que Dieu rende mon Pere;
Je bénirai ſon nom; j'embraſſerai mon Frere.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

EVE, THIRZA.

EVE.

Dis-tu bien vrai, ma Fille, & puis-je me flater
Qu'en un danger ſi grand le Ciel daigne écouter
Les vœux de ton Epoux ?

THIRZA.

Le Ciel nous eſt propice :
Il nous a diſpenſés d'un trop lent ſacrifice.
Nous vous quittions à peine, Abel impatient :
Viens, Thirza, m'a-t-il dit, plein d'un ſaint mouvement ;
Le tems preſſe, & le Ciel, en de telles allarmes,
Pourra ſe contenter du tribut de nos larmes.
Sur la terre auſſi-tôt humblement proſterné :
» Dieu, s'eſt-il écrié, Dieu qui nous as donné
» Un Pere, dont la bouche, en dictant ta loi ſainte,
» Nous inſpire à la fois & l'amour & la crainte,

» L'amour ſur-tout, feu pur, émané de ton ſein,
» Source d'un tendre eſpoir en ton appui divin;
» Contre la mort, grand Dieu, prens ſoin de le défendre!
([a]) » Pour nous, pour nos Enfans, laiſſe un Pere ſi tendre
» Accoutumer encor nos mains à te ſervir,
» Nos cœurs à te louer, nos ſens à t'obéir;
» Et, par l'exemple enfin d'un repentir ſincere,
» Nous montrer comme on peut deſarmer ta colere ».
([b]) Tandis qu'Abel parloit, un nuage à nos yeux
Deſcend, s'ouvre, & nous montre en ſes flancs radieux,
Un de ces Favoris du Maître du tonnerre,
Qu'il choiſit pour dicter ſes ordres à la terre.
Ecoutez quel ſecret il révéle à nos cœurs:
([c]) De ce limon que l'homme arroſe de ſes pleurs;
Il nous apprend que Dieu, (qui juſqu'en ſa ruine,
Nous veut de notre corps rappeller l'origine)

([a]) « Permets que celui qui » nous a donné la vie reſte » encore long-tems avec nous; » qu'il annonce parmi nous tes » bontés infinies, & qu'il dicte » tes louanges à nos Fils & à » nos Filles, dès l'âge où ils » articuleront à peine ». *Poëme de M.* Geſſner, *page* 156.

([b]) « Telle avoit été la » priere d'Abel proſterné à » terre avec une profonde hu» milité; il entendit du bruit, » & des odeurs ſuaves répan» dues dans la contrée, porte» rent leurs parfums juſqu'à lui: » il tourna la tête & apperçut » près de ſoi un Ange gardien » tout rayonnant de beautés ». *Ibidem*, *page* 157.

([c]) « La Sageſſe éternelle » a bien voulu ordonner à la » terre de produire dans ſon » ſein des remedes ſalutaires » pour le ſervice de ſes ha» bitans, dont le corps eſt ou» vert aux douleurs & à tou» tes les influences que la na» ture, depuis la malédiction, » a exhalées autour d'eux, » comme autant de dégrés » pour les conduire à la cor» ruption qui les attend ». *Ibid. page* 158.

Par un ſoin paternel, au ſein des végétaux
Forme un ſuc précieux qui peut calmer nos maux.
Il diſparoît alors, & laiſſe dans notre ame
Echapper un rayon de ſa divine flamme.
Nous admirions combien le Ciel autour de nous
Mit d'adouciſſemens à ſon juſte courroux :
([a]) Quand ſoûdain apprêtant le céleſte breuvage,
Abel me quitte; & moi, ſans tarder davantage,
J'accours vous raconter la plus grande faveur
Dont le Ciel ait jamais couronné notre ardeur.

EVE.

([b]) Quelqu'irrité qu'il ſoit contre un cœur qui l'offenſe,
Son courroux n'eſt jamais égal à ſa clémence;
Tu le vois.

SCENE II.

EVE, ABEL, THIRZA.

EVE.

O mon Fils ! que ne te dois-je pas ?

ABEL.

Rendez graces au Ciel : il arrache au trépas

([a]) « Soudain il court à ſa » cabane ; la joie lui prête » des aîles ; & il prépare avec » une impatience avide la boiſ- » ſon ſalutaire ». *Poëme de M. Geſſner, page 160.*

([b]) « Nos iniquités ſont » grandes ; mais ta bonté in- » finie eſt encor plus grande ». *Ibid. page 297.*

Le premier des humains. Par ma main apprêtée,
A mon Pere mourant la liqueur préſentée,
A déjà ranimé ſes ſens appeſantis.

EVE *tranſportée.*

Je vole vers Adam : embraſſe-moi, mon Fils.

CAIN *au fond du théâtre* (a).

Contre moi juſqu'au bout le Ciel pourſuit ſa haine !
Fuyons. (*Il ſort*).

EVE.

Qu'ai-je entendu ? Caïn voit avec peine
Les tranſports de ma joie ! Il fuit ! Il ne vient pas
En des momens ſi doux ſe jeter dans mes bras !
Ta bouche, Fils ingrat, par un jaloux murmure,
Quand Dieu ſauve ton Pere, outrage la nature !
Ainſi nous ne ſçaurions jouir d'un bien parfait ;
Ciel, l'orgueil de Caïn altere ton bienfait.
Pour qu'il fût humble, hélas ! ta fatale vengeance
Trop près de ma révolte a placé ſa naiſſance.
(*A ſes Enfans*).
Quand j'aurai près d'Adam acquité mon amour,
J'irai forcer Caïn de venir à ſon tour,
L'embraſſer, le bénir, & lui peindre ſon zele.
Mes Enfans, cachons-lui cette allarme nouvelle.

(a) « Il vit avec ſurpriſe en » arrivant la joie & les tendres » embraſſemens... Puis il ſortit » de la cabane, mais ce fut pour » s'aller confiner dans l'enfon- » ment d'un bocage obſcur, où » accablé de mélancolie, il s'é- » cria.... Je ſuis le rebut du Sei- » gneur & de ſes Anges, &c » *Poëme de M.* Geſſner, *pages* 162, 164 *&* 165.

SCENE III.

ABEL, THIRZA.

ABEL.

AINSI chaque bienfait que j'obtiens du Seigneur,
Rend mon Frere jaloux & me ferme ſon cœur!
Tu ſçais, Thirza, tu ſçais combien dans mes prieres
A l'Eternel pour lui j'offre de vœux ſinceres:
Je vais les redoubler, & tâcher d'obtenir
Le changement d'un cœur qui ne peut me ſouffrir.

THIRZA *vivement.*

Va, cours: ſaiſis l'inſtant où Dieu t'eſt favorable.

SCENE IV.

THIRZA *ſeul.*

MAIS quelle crainte encor, quel trouble inſupportable
Agite mes eſprits? Méhala ne vient pas:
Mon Frere loin de nous retiendroit-il ſes pas?
Et ma Sœur elle-même.....

SCENE V.

MÉHALA, THIRZA.

MÉHALA *entrant précipitamment.*

AH! que vais-je t'apprendre!
A nos vœux pour Adam le Ciel vient de ſe rendre;
Il a rempli l'eſpoir qu'Abel avoit conçu:
L'infortuné Caïn, par Abel prévenu,
Dans un antre, où ſes cris ont conduit ſon Epouſe,
Se livre avec tranſport à ſa fureur jalouſe;
Et, ſemblant oublier que ſon Pere eſt ſauvé,
Se ſouvient ſeulement qu'Abel a triomphé.

THIRZA.

Dieu! que va dire Adam, s'il ne voit point mon Frere
Partager de nos cœurs l'allégreſſe ſincere!
Cache tes pleurs, hélas! c'eſt lui que j'apperçoi.

SCENE VI.

ADAM, MÉHALA, THIRZA.

ADAM *guéri.*

La foudre, mes Enfans, ne gronde plus ſur moi.
Il ſemble que le Ciel n'ait menacé ma vie,
Que pour faire éprouver à mon ame attendrie,
Par vos regrets touchans, par votre juſte effroi,
Juſqu'à quel point je peux compter ſur votre foi.
Embraſſez votre Pere, & louez Dieu ſans ceſſe....
(*A Méhala*).
Pourquoi ce ſombre accueil en un jour d'allégreſſe?
Pourquoi ces pleurs?

MÉHALA *embarraſſée.*

Hélas! pardonnez... mon Epoux....

THIRZA *l'interrompant.*

Caïn eſt excuſable : hélas! il eſt ſi doux
De ſauver du trépas un Pere qu'on adore;
D'acquérir ſur ſon cœur de nouveaux droits encore;
De rendre à ſon amour ce qu'on en a reçu;
Que contre un tel bonheur la plus pure vertu
Aux fureurs de l'envie aiſément s'abandonne.

ADAM *d'un ton ſévere.*

J'entends : parce qu'Abel eſt celui que couronne
Du Souverain des Cieux l'équitable bonté,
D'un ſi glorieux choix Caïn eſt irrité.
Peut-être applaudirois-je à ſon injuſte envie,
Si, lorſque je touchois aux bornes de la vie,
J'avois vu cet ingrat s'attendrir ſur mon ſort.
Qui n'eût cru qu'aujourd'hui l'image de ma mort
Porteroit la pitié dans ſon ame orgueilleuſe ?

MÉHALA.

Eh ! pourquoi ſoupçonner que cette image affreuſe
Sur le cœur de Caïn n'a point eu de pouvoir ?
Si tantôt à vos yeux mon cruel deſeſpoir
Sous de noires couleurs a pu vous le dépeindre,
Il étoit moins coupable : Adam ſembloit le plaindre.
Permettez qu'à préſent devenu criminel,
Offenſant à la fois & ſon Pere & le Ciel,
Quand vous l'abandonnez, je prenne ſa défenſe.
Non, Caïn n'a pu voir avec indifférence
Le trépas menacer des jours ſi précieux :
Croyez-en Méhala ; j'ai vu, j'ai vu ſes yeux
Répandre ſur Adam les plus ſinceres larmes ;
Je l'ai vu ſe promettre un bonheur plein de charmes,
Si Dieu, (Dieu dont Abel reçut tant de faveurs)
Se ſervoit de Caïn pour eſſuyer nos pleurs,
Et, par ce ſeul bienfait l'égalant à ſon Frere,
Lui rendoit en un jour tout l'amour de ſon Pere.

ADAM.

Eh ! quoi ? m'avez-vous vu, prodigue pour Abel,
Répandre ſur lui ſeul mon amour paternel ?
Ah ! Dieu m'en eſt témoin ; ſi quelque préférence
D'aucun de vous jamais a diſtingué l'enfance,
Ce fut envers celui qui la premiere fois
Au tendre nom de Pere accoutuma ſa voix,
Qu'avec plus de tranſports mon amour dut paroître :
Mais, d'une injuſte ardeur bientôt me rendant maître,
Je pris Dieu pour modele, & je ne comptai plus
Les jours de mes Enfans : je comptai leurs vertus.
Il en faut convenir, celui qui t'intéreſſe
Ne juſtifia pas ma premiere tendreſſe.
Je compris, Méhala, que le Ciel outragé,
Dans ma poſtérité voulant être vengé,
Avoit, pour gage affreux des malheurs de la terre,
Imprimé ſur Caïn le ſceau de ſa colere.
Je reſpectai ſa loi : mais, ſans l'approfondir,
Je crus que par des pleurs je pourrois l'adoucir.
Le Ciel ne remplit pas toujours notre eſpérance :
Je voyois chaque jour, depuis ſa tendre enfance,
Caïn développer ce poiſon déteſté,
Cet orgueil qu'en naiſſant il avoit apporté.
Je l'entendois vanter ſon féroce courage,
Signe trop éclatant d'un naturel ſauvage.
(*) Hélas ! je me ſouviens que ce malheureux Fils,

(*) *Voyez la note qui eſt à la fin de la Préface.*

Raillant un jour Abel, dont les ſens interdits
Conſommoient en tremblant un premier ſacrifice;
Egorgea ſans pâlir une tendre Geniſſe.
Je crois le voir encor : D'un bois dur & tranchant
Caïn perce à nos yeux l'animal innocent.
Le ſang coule ; & ſon bras, que cet aſpect anime,
A nos pieds auſſi-tôt terraſſe la victime,
A coups précipités lui déchire le flanc,
Y replonge vingt fois le poignard teint de ſang;
Va chercher dans ſon cœur les ſources de la vie,
Et, ſemblant triompher de cette barbarie,
Par un ſourire amer accuſe la terreur
Qu'inſpiroit à nos ſens ce ſpectacle d'horreur.

MÉHALA.

Quelle injuſtice, ô Ciel ! On lui cherche des crimes;
On reproche à Caïn juſqu'au ſang des victimes
Dont Dieu veut que l'autel ſoit rougi par nos mains !
Vous le haïſſez donc ?

ADAM.

Ma Fille, je le plains.

SCENE

SCENE VII.

ADAM, EVE, CAIN, MÉHALA, THIRZA.

(Caïn entre en ſe débarraſſant avec fureur des bras de ſa Mere).

EVE *à Caïn.*

RIEN ne peut t'arracher à ce deſſein barbare!
Vois du moins quels chagrins ta fuite nous prépare:
Plutôt que d'échapper pour jamais à nos bras,
Rentre au fond de ton antre, & ne nous quitte pas.

CAIN.

Non, non: j'irai, vous dis-je, aux deux bouts de la terre;
Chercher quelque caverne encor plus ſolitaire,
Où nourri de mes pleurs, dans l'ombre enſeveli,
Mes jours affreux, couverts d'un éternel oubli,
Languiront ignorés du monde & du Ciel même.

EVE.

Quoi toujours inſenſible à ma douleur extrême,
Fils ingrat.....

CAIN *l'interrompant.*

Laiſſez-moi dévorer mon ennui.
Abel a triomphé; je vous quitte aujourd'hui.

Allez à votre Abel prodiguer vos carreſſes.
Dieu me hait ; Dieu répand ſur lui ſeul ſes largeſſes :
Que voulez-vous d'un Fils, qui, du Ciel abhorré,
Des humains deſormais doit vivre ſéparé ?
Tremblez : vous me forcez de revoir la lumiere :
Je pourrois..... (*) Quelle eſt donc la vertu ſinguliere
De l'inſolent Paſteur que l'on préfere à moi ?
Le Ciel nous impoſa la rigoureuſe loi
De déchirer le ſein de cette terre avare,
D'arracher à nos champs l'aliment qui répare
L'épuiſement d'un corps à périr condamné :
Je le fais ; je ſubis ce joug infortuné.
Mes membres endurcis par ces travaux pénibles,
Sont, ainſi que mon cœur, moins foibles, moins ſenſibles
Que ceux de cet Abel, devenu votre appui,
Conducteur de troupeaux auſſi lâches que lui.
Si cette âpre vigueur doit m'être reprochée ;
Si des pleurs dans mes yeux la ſource deſſéchée,
Me fait haïr de Dieu, de vous, de tous les miens ;
Ah ! laiſſez-moi vous fuir, & rompre des liens

(*) « Serai-je donc éternellement perſécuté par ces fâcheux reproches (d'inſenſibilité) ? Si l'agréable ſouris n'eſt pas toujours peint ſur mes levres, ou ſi des larmes de tendreſſe ne coulent pas toujours ſur mes joues, pourquoi donc imputer ma gravité mâle à des vices déteſtables ? Né d'un caractere plus viril, j'ai toujours choiſi... les travaux les plus rudes, & je ne puis pas commander au ſérieux empreint ſur mon front de ſe réſoudre en larmes de tendreſſe ou de ſe changer en ſouris ». *Poëme de M.* Geſſner, *p.* 27 *&* 28.

Qu'avec plus de fureur je briſerois peut-être.
Je vous l'ai déjà dit ; le Ciel m'a fait connoître
Par un ſonge (a), qu'en vain j'ai voulu vous cacher,
Que, des liens du ſang prompt à ſe détacher,
Que, contre l'homme même ardent à ſe défendre,
Lorſque dans l'Univers ils viendront à s'étendre,
L'homme de ſes pareils fera couler le ſang :
L'exécrable poiſon que Dieu mit dans mon flanc,
Secondant trop alors ſon courroux implacable,
Remplira les mortels d'une haine indomptable ;
Et, par leurs propres mains les faiſant tous périr,
Soulagera le Ciel du ſoin de les punir.
Vous, ſans qui Dieu jamais n'eût lancé le tonnerre,
Parens dénaturés, qui n'aimez que mon Frere ;
Tremblez que ces fureurs ne commencent à moi.

MÉHALA.

Ciel ! Il me fait frémir : barbare Epoux !

CAIN.

Tais-toi.
Tu m'as rendu tantôt capable de foibleſſe ;
Tu te ſouviens alors quelle étoit ma promeſſe :

(a) Il y a auſſi un ſonge dans le Poëme, mais un ſonge bien différent de celui que je fais raconter à Caïn en cet endroit. Ceux qui feront attention au ton général de ma Piéce, comprendront aiſément pourquoi j'ai ſi peu ſuivi mon Auteur dans ce morceau. (*Voyez le Poëme, pag.* 188, *& ſuivantes*).

Vois comme Dieu me traite & ſois juge entre nous.

MÉHALA.

Qui ! moi ! que j'oſe à Dieu reprocher ſon courroux !
Qu'élevant vers ſon trône un front couvert de honte,
J'oſe de ſes décrets lui faire rendre compte !
Que j'oſe contre Abel tenter d'armer ſa main !

THIRZA *à Caïn, affectueuſement.*

Abel en ce moment l'implore pour Caïn :
Abel acquiert des droits ſur ta reconnoiſſance.

CAIN.

Lui ? Ciel ! Qui l'a chargé de prendre ma défenſe ?

THIRZA *rapidement.*

Sa piété, nos pleurs, & ta haine pour lui.

CAIN *d'un ton de rage.*

Dieu cruel ! Eſt-ce aſſez me confondre aujourd'hui ?

ADAM.

De ton Frere & de toi telle eſt la différence :
Lorſqu'il court appaiſer la céleſte Puiſſance,
Tu prends droit des malheurs que Dieu répand ſur nous,
Pour immoler ton Pere à ton affreux courroux.
Hélas ! ſi ſur mes jours ce Ciel que tu blaſphêmes,
Déploya, malheureux, des châtimens extrêmes,
Ce fut en me donnant un Fils ſemblable à toi.

CAIN *avec audace.*

(a) Que me reprochez-vous? Suis-je maître de moi?

ADAM *vivement.*

(b) Oui, tu l'es: Fils ingrat, oui, le Dieu qui nous juge,
Ce Dieu de l'innocent le consolant refuge,
A créé l'homme libre, & ne le traite pas
Comme un vil instrument que fait agir son bras.
Dis-moi, lorsque ton cœur dans le crime se plonge,
D'où vient ensuite, ingrat, le remords qui le ronge?
Quel gage plus certain, que, libre dans son choix,
Il pouvoit écouter une secrette voix
Qui balançoit en lui son penchant détestable?
Il convient qu'il est libre, en s'avouant coupable.
O comble affreux d'horreur! Tu veux rendre le Ciel
Complice des forfaits de ton cœur criminel!
L'Eternel, par nos mains fouillant sa propre image,
Sur nos mains, qu'il guidoit, rejette cet outrage!
Nous conduit & nous juge! & porte la fureur
Jusqu'à punir en nous une invincible erreur!

(a) « Puis-je commander à » l'orage de n'être point fu- » rieux, & au torrent impé- » tueux de rester paisible »? *Poëme de M.* Gessner, *pag.* 31.

(b) » Tu ne peux pas com- » mander à l'orage de n'être » point furieux, & au torrent » impétueux de rester paisible: » mais tu peux dégager ta rai- » son des nuages qui l'obscur- » cissent, & rendre la clarté » à ton ame; alors elle com- » mandera impérieusement à » ces passions qui la gourman- » dent.... Quand ta raison » approuvoit tes actions ver- » tueuses, parle toi-même, » Caïn, n'étois-tu pas heureux » alors »? *Ibid. pag.* 33 *&* 34.

Monſtre d'impiété ! Tremble que ce ſyſtême
N'allume ſur les tiens ſa vengeance ſuprême.
Tremble... Mais quel eſprit m'échauffe en ce moment ?
Qui peut produire en moi ce ſoudain mouvement ?
J'entends de l'Eternel le ſublime Interprête :
(a) Poſtérité d'Adam, quels maux Caïn t'apprête !
Le Ciel à mes regards dévoile l'avenir.....
Fils ingrat ! ſi ton cœur par un prompt repentir
N'appaiſe du Très-haut l'éternelle juſtice,
Apprends de quels forfaits tu deviendras complice :
Tes Fils dénaturés, par un juſte retour,
A ton barbare cœur refuſeront l'amour
Qu'au Pere le plus tendre aujourd'hui tu refuſes.
Dieu les rejettera. Dieu que toi-même accuſes,
Par leur organe impur ſans ceſſe blaſphêmé,
En Tiran de la terre à leur gré transformé,
Voyant de jour en jour s'accroître leur audace ;
Aux Eſprits infernaux livrera cette race.
L'orgueil de l'homme alors, par l'Enfer excité,
Cet orgueil, dont le Ciel juſtement irrité,
Voulut faire paſſer la vengeance éternelle
Dans les derniers rameaux d'un tige rebelle,
De ſon venin caché corrompant tous les cœurs,
Juſqu'au trône de Dieu portera ſes fureurs.

(a) » Ah ! malheureux que » je ſuis ! Quels ſombres preſ- » ſentimens accompagnent les » regards que je hazarde dans » l'avenir ſur mes derniers » neveux » ? *Poëme de M.* Geſſner, *pag.* 23.

(*) On verra l'homme ingrat insulter à son Maître,
Sous cent noms odieux le faire méconnoître,
A sa foible raison mesurer son pouvoir,
Dans l'Univers entier refuser de le voir;
Et par un dernier trait d'aveuglement extrême,
Nier, même en mourant, sa puissance suprême.
Plus l'homme avec éclat combattra l'Eternel,
Plus, croyant s'élever sur les débris du Ciel,
Insensé, revêtu du vain titre de Sage,
De ses pareils séduits il briguera l'hommage.
Un autre excès naîtra de son impiété:
Contre les droits du sang son esprit révolté,
Pour anéantir Dieu, détruira la nature,
Tarira dans les cœurs cette source si pure
De devoirs mutuels, imposés par l'amour,
Seul embellissement du terrestre séjour;
Et, lui faisant briser ses chaînes les plus cheres,
Il isolera l'homme au milieu de ses Freres.

CAIN *à part.*

Tous mes sens sont troublés & je reste interdit.
Dieu l'inspire en effet. (*Haut*). Mon songe & ce récit

(*) « Je crains que par la » suite l'homme multiplié ne » se dégrade encore; que dé» gradé sa misere n'empire; » & qu'il en vienne à n'avoir » plus de l'Etre suprême que » des notions confuses & téné» breuses..... Il est vrai que le » moindre insecte pourra l'an» noncer assez clairement: » Mais la voix de la nature ne » sera-t-elle pas alors trop foi» ble pour eux, lorsque Dieu » continuera de cacher sa face » aux humains » ? *Ibidem*, *pages* 84 *&* 85.

Ne m'annoncent que trop la céleſte vengeance.

ADAM *affectueuſement.*

Rends-toi donc à nos pleurs : crains que ta réſiſtance
Par tes Enfans un jour ne perde l'Univers.

CAIN *après un moment de ſilence, reprenant ſon ton audacieux.*

Eh ! que m'importe à moi le monde & ſes revers ?
C'eſt vous qui le premier avez perdu ma race.

(*Adam fait un mouvement de colere, & ſe retire confus. Thirza ſort avec lui de deſſus la Scêne*).

SCENE VIII.

EVE, CAIN, MÉHALA.

EVE *très-vivement.*

QUOI ! pouſſer juſques-là ton exceſſive audace !
(a) Ah ! n'adreſſe qu'à moi tes redoutables coups ;
Accable moi d'affronts ; je les mérite tous :
Songe qu'Adam ſans moi n'eût point été rebelle ;
Que ma main a rendu la ſienne criminelle.

(a) « Maudis moi ; mais » épargne ton Pere : c'eſt » moi qui ai péché la premie- » re ». *Poëme de M.* Geſſner, *pag.* 246.

Insensé ! choisis mieux le cœur qu'il faut frapper.
Le mien s'efforceroit envain de t'échapper :
(a) Son orgueil a creusé les gouffres effroyables
Où tout doit s'engloutir, innocens & coupables.
La mort est mon ouvrage ; & tu n'étois pas né,
Que ta Mere déjà t'avoit assassiné.

MÉHALA.

Que faites-vous ? pourquoi lui fournir cette excuse ?
Voulez-vous devant moi que l'ingrat vous accuse ?
D'une Mere & d'un Fils combat humiliant !
Il combleroit son crime en se justifiant.
N'a-t-il pas déjà fait assez rougir sa Mere ?
Mais j'apperçois Abel.

SCENE IX.

EVE, CAIN, ABEL, MÉHALA.

MÉHALA *continuant.*

O mon soutien ! mon Frere !

EVE.

O mon Fils !

ABEL.

Vous pleurez.... Mes vœux ont été vains.

(a) « C'est moi qui ai introduit le péché, la malédiction » & la mort dans le monde ». *Ibidem, pag.* 289.

CAIN *à Abel.*

Je maudirois mon ſort, adouci par tes mains.
Le Ciel, à qui je rends outrage pour outrage,
M'épargne enfin l'affront que j'ai craint davantage ;
Et je goûte en partant, graces à ſes rigueurs,
Le plaiſir de le voir inſenſible à tes pleurs.

MÉHALA *à Eve, à part.*

N'irritons plus, ma Mere, un courroux ſi funeſte.
Pour empêcher ſa fuite un ſeul moyen me reſte :
S'il eſt infructueux, je perdrai tout eſpoir.
Abel, retiens ſes pas ; tâche de l'émouvoir.

SCENE X.

CAIN, ABEL.

ABEL *avec tendreſſe.*

MON Frere, vois leurs pleurs, & rentre dans toi-même.
(a) Qui peut t'aigrir ainſi contre un Frere qui t'aime ?
Si par quelque bienfait précieux à mon cœur,
L'Eternel a pour moi ſignalé ſa faveur,

(a) » Ah ! mon Frere, mon » cher Frere, eſt-ce que tu te » fais un nouveau ſujet de cha- » grin de ce que le Seigneur » s'eſt ſervi de moi pour porter » du ſecours à mon Pere ? S'il » s'eſt ſervi de moi, c'eſt une » commiſſion dont il m'a char- » gé pour nous tous ». *Poëme de M. Geſſner, pages 175 & 176.*

C'eſt lorſqu'il a daigné rendre un Pere à la vie ;
De ma timide main ſa bonté s'eſt ſervie ;
Mais une égale ardeur éclatoit entre nous :
Sa faveur eſt dès-lors un bien commun à tous.
Pour ravir à la mort cette chere victime
Il a choiſi ton Frere : & tu m'en fais un crime !
Ah ! quoique d'un tel choix je ſente tout le prix,
Si ce Dieu t'eût chargé du ſoin qu'il m'a remis,
Occupé du deſir de conſerver mon Pere,
Son ſalut m'eût rendu ton amitié plus chere ;
Et je regarderois ce bienfait précieux
Comme un gage aſſuré que deſormais les Cieux
Devenus dès ce jour plus ſereins pour mon Frere,
Accepteroient enfin tes préſens ſans colere.
Dieu ne l'a pas voulu ; Dieu t'afflige aujourd'hui ;
C'eſt ſouvent par les pleurs qu'il nous ramene à lui
Peut-être en t'envoyant cette épreuve derniere,
Son deſſein eſt d'ouvrir tes yeux à la lumiere,
D'humilier ton cœur, pour gagner ta raiſon.....
Peut-être cet inſtant eſt celui du pardon.
Un Pere (& c'eſt à Dieu que nous devons la vie)
Eſt près de pardonner au moment qu'il châtie :
(*Vivement*).
Mon Frere ! il va t'aimer ; il va nous réunir.

CAIN *d'un ton dédaigneux.*

Abel ſe ſeroit-il flaté de m'attendrir ?

ABEL *du ton le plus passionné.*

Eh ! pourquoi voudrois-tu me ravir cette joie ?
Pourquoi, par la douleur où tu me vois en proie,
Ne pourrois-je inspirer des sentimens plus doux
A ton cœur irrité, moins ingrat que jaloux ?
Pour m'ôter tout espoir tu te feins trop coupable :
Ton sein n'enferme pas une haine implacable ;
Non, non : &, quand ta bouche en feroit le serment,
Je ne crois point ton cœur privé de sentiment.
Tandis que le sang parle à toute la nature,
Qu'il fait au fond des bois entendre son murmure,
Caïn, sourd à ses cris, tireroit vanité
De surpasser le tigre en sa férocité !
Non ; ton ame à ce point ne peut être endurcie ;
Non : mon Frere aime encor ceux dont il tient la vie ;
Ceux que le Ciel forma du même sang que lui.
Eh ! qui pourroit contre eux t'animer aujourd'hui ?
N'es-tu pas le premier dont l'heureuse naissance
De nos tendres Parens a comblé l'espérance,
Le premier qui connut, qui goûta leur amour,
Qui dut avec transport les payer de retour ?

CAIN *à part.*

Feignons, pour lui laisser un gage de ma haine :
Essayons de tromper cette ame lâche & vaine,
Qui ne veut qu'obtenir un triomphe de plus.

ABEL.

Le repentir éclate en ſes regards confus :
Ah ! mon Frere eſt touché.

CAIN *feignant d'être ému.*

Oui, je le ſuis, ſans doute
Mais comment échapper aux maux que je redoute ?

ABEL *avec vivacité.*

Appaiſe le Seigneur ; il en eſt encor tems :
Lorſqu'il te rend un Pere, offre lui des préſens.

CAIN *diſſimulant toujours.*

Ils ſeront rejettés, je le ſçais : mais n'importe ;
Sur la haine du Ciel mon courage l'emporte :
Pour la derniere fois heureux ou malheureux,
Ma fuite dépendra du ſuccès de mes vœux.

ABEL *précipitamment.*

Ah ! ne crois pas que Dieu puiſſe être inexorable ;
Quand il remarque en nous un retour véritable.
Vien ; & qu'Adam connoiſſe à ta ſincere ardeur,
Que le Ciel eſt calmé, qu'il a changé ton cœur.

(*Il ſort*).

SCENE XI.

CAIN *ſeul.*

VA, cours à tes Parens vanter cette victoire !
Tu ne jouiras pas long-temps de cette gloire.
Penſes-tu que Caïn ait formé le projet
De rendre grace au Ciel des faveurs qu'il te fait,
Perfide ? En ce moment je ne veux que diſtraire
Les yeux que ſur ma fuite un feint amour éclaire.
Si ma lâche pitié rempliſſoit ton eſpoir,
Je ſçaurois te punir d'avoir ſçu m'émouvoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ADAM *ſeul.*

CAIN promet enfin de s'unir à ſon Frere,
Pour payer au Seigneur un tribut néceſſaire.
Mais qu'eſpérer d'un Fils, à nous fuir empreſſé,
Qui, ſi Dieu ne reçoit ſon hommage forcé,
Perſiſte à déteſter ce ſéjour qu'il profane,
Au plus affreux exil lui-même ſe condamne,
Rompt les nœuds les plus chers, s'arrache de nos bras?
Son Epouſe égarée obſerve en vain ſes pas.
Mais moi-même, malgré ſa ſombre jalouſie,
Laiſſerai-je mon Fils!.... Ah! qu'il parte, qu'il fuie!
Sa préſence a déjà trop fatigué mes yeux.
Je ſuis Pere; & je ſens que, s'il reſte en ces lieux,
Dieu, qui ſemble imprimer avec ce caractere,
Sa bonté dans mon cœur, ainſi que ſa colere,
Peut-être forceroit ma main à le punir.

SCENE II.

ADAM, CAIN.

CAIN *au fond du Théâtre, ſans voir Adam.*

Qui ! moi ! qu'à ſon courroux j'aille encore m'offrir !
Que je tente ce Dieu qui me pourſuit ſans ceſſe !
Qu'Abel croie obtenir de moi cette foibleſſe,
Abel !.... De mes Parens j'ai trompé les regards :
Par des pleurs fatiguans preſſé de toute parts,
J'ai feint d'être touché d'une plainte éternelle ;
J'ai d'un Frere orgueilleux confondu le faux zele ;
Il va voir quel effet ſes larmes ont produit :
Je quitte ce ſéjour..... Un ſeul regret me ſuit :
Une Epouſe & deux Fils vont pleurer mon abſence,
Et..... Mais avec Abel ils ſont d'intelligence :
Adieu. N'eſpere plus me revoir en ces lieux :
Je pars, Famille injuſte, & vais, loin de tes yeux,
Rendre au Ciel ſes mépris, & braver le tonnerre.

ADAM *avec éclat, en s'avançant vers lui.*

Tu n'emporteras pas les regrets de ton Pere,
Ingrat ! Je te maudis ; je maudis tes Enfans.

SCENE

SCENE III.

ADAM, CAIN, MÉHALA, DEUX ENFANS DE CAIN.

MÉHALA,

Avançant précipitamment avec ſes deux Enfans, qu'elle jette aux pieds d'Adam.

ARRETEZ: quel courroux! leurs cœurs ſont innocens.
Mon Pere, à vos genoux vous voyez ces victimes....
Hélas! ils n'ont jamais trempé dans aucuns crimes;
(*A Caïn*).
Et vous les maudiſſez!..... Et toi, Pere cruel!
Toi, digne d'aſſouvir le courroux éternel,
Tu croyois m'échapper: dans ta fureur jalouſe,
Tu fuyois tes Enfans; tu fuyois ton Epouſe;
Tu ne t'adouciſſois que pour mieux m'accabler.
Tu ne fuiras pas ſeul: j'irai, j'irai troubler
Aux lieux les plus deſerts ta ſolitude affreuſe.
Malheureuſe avec toi, ſans toi plus malheureuſe,
Je prétens, quel qu'il ſoit, partager ton deſtin.
Ces Enfans, que ton ſang a formés dans mon ſein,
Par mes bras fatigués, fût-ce au bout de la terre,
Seront traînés par-tout ſur les pas de leur Pere.
A ton cœur qui les hait je veux les attacher;
Et tu nous entendras tous trois te reprocher

Ces malédictions que Caïn ſeul mérite,
Ces derniers châtimens d'un Pere qu'on irrite.
(*Se tournant vers Adam*).
Adam nous abandonne, & je n'ai plus d'eſpoir!
O mon Pere, pardon!.... Il ſemble s'émouvoir:
Mes Enfans, à ſes pieds, fondez, fondez en larmes.
(*Les deux Enfans embraſſent tendrement les genoux d'Adam*).

ADAM *troublé, à Méhala.*

Je les aime toujours. Va, va, tu me deſarmes.
(*Montrant Caïn*).
Voilà, voilà le cœur difficile à toucher,
Le cœur qui nous hait tous.
(*Les Enfans font un mouvement vers Caïn*).

CAIN *les repouſſant.*

Gardez-vous d'approcher.
(*Ils ſe retirent vers Adam*).

MÉHALA *à Caïn.*

Tu rejettes leurs pleurs, barbare! Prends ma vie:
Plonge-toi dans mon ſang: aſſouvis ta furie
Sur ce ſein déchiré qui leur donna le jour.
Monſtre, à qui j'ai pour eux prodigué mon amour,
Tu ne méritois pas que Méhala fût Mere:
Tu me ferois haïr ce ſacré caractere.
Pourſuis, pourſuis le cours de tes iniquités;
Irrite le Seigneur par tes impiétés:

Commence dès ce jour à combler la mesure
Des crimes dont tu veux étonner la nature.

CAIN *après un silence.*

Que me demandes-tu ?

MÉHALA *vivement.*

Que tu sois Pere, Epoux,
Fils & Frere sensible ; & qu'à ces noms si doux
Je ne t'entende plus opposer cette haine,
Capable de lasser la bonté souveraine :
Que ton ame plus calme & rendue à mes pleurs,
Etouffe le projet d'aller porter ailleurs
Des jours dont tu dois compte à ma vive tendresse :
Qu'au sort de tes Enfans tout ton sang s'intéresse :
Que, du salut d'Adam rendant graces au Ciel,
De tes dons les plus beaux tes mains couvrent l'autel.

CAIN.

Ah ! cruelle ! tu veux que je m'expose encore
A me voir rejeté de ce Ciel qui m'abhorre !

MÉHALA *affectueusement.*

(a) Ecoute : si ton cœur est pur comme tes dons ;
Si, de tes sens troublés domptant les passions,

(a) « Va offrir ton sacrifice : mais ne permets pas » que des dispositions impures » en souillent la sainteté ; & » compte qu'alors le Seigneur » recevra tes louanges & tes » actions de graces ». (M. Geſſner *a mis ceci dans la bouche d'Abel, page* 176).

Tu t'adreſſes à Dieu dans un reſpect ſincere,
Avec l'ardeur d'un Fils qui recouvre ſon Pere;
Ce Dieu, qui voit nos cœurs, recevra tes préſens.
Tout l'amour que pour toi j'inſpire à tes Enfans,
Tu le dois à ton Pere. O Caïn, vois mes larmes;
Par un tendre retour diſſipe mes allarmes;
Prends d'un Fils vertueux les pieux ſentimens:
Vois, cruel, vois combien d'objets attendriſſans
(*Avec véhémence*).
Te demandent ton cœur! Tu détournes la vûe,
Barbare! C'en eſt fait: ton Epouſe éperdue
Va mourir à tes pieds de honte & de douleur.
(*Elle tombe aux pieds de Caïn*).

CAIN *après un long ſilence.*

(*Reprenant ſon ton furieux*).
Leve-toi: j'obéis.... Non, non: ce Ciel vengeur
A juré de me perdre.

ADAM.

O blaſphême effroyable!
Dieu peut-il deſirer la perte du coupable?
Hélas! aux premiers pleurs qui pourront t'échapper,
Je ſens tout mon courroux prêt à ſe diſſiper;
Et tu veux que ce Ciel, de qui vient ma clémence,
Pour tes égaremens montre moins d'indulgence!
Tu t'abuſes, Caïn. Rentre dans ton devoir.
Tes erreurs, ô mon Fils, ne ſont pas ſans eſpoir.

D'un Frere qui te bleſſe examine la vie :
Si c'eſt à ſa vertu que tu portes envie,
Venge-toi, je le veux.

CAIN *vivement.*

Comment ?

ADAM.

En l'imitant ;
En balançant ſes vœux auprès du Tout-puiſſant ;
En portant à l'autel une ardeur auſſi pure,
Un cœur auſſi jaloux d'honorer la nature ;
En rendant, ſi tu peux, Abel même envieux
Des biens qu'en ta faveur nous obtiendrons des Cieux.

CAIN *d'un ton plus radouci.*

Ah ! ne me flatez pas d'une vaine eſpérance :
Je me connois, Adam ; je connois l'impuiſſance
Des vœux qu'à l'Eternel je pourrois adreſſer.
(a) Malheureux ! Je ſuis né pour vous faire verſer
Des pleurs continuels, ſans pouvoir en répandre.

MÉHALA *à Adam, vivement.*

Mon Pere, pourſuivez : il eſt près de ſe rendre.

(a) « Pour pleurer comme » mon Frere, il faudroit que » je fuſſe plus efféminé que » je ne le ſuis..... Je ne puis » pas commander à mes larmes de couler ». *Poëme de M. Geſſner, page 153.*

ADAM *avec beaucoup de tendreſſe.*

Hé bien, mon Fils, hé bien! renferme ta douleur:
Que tes pleurs détournés retombent ſur ton cœur.
Ah! pourvu que ton Pere apprenne de ta bouche
Qu'un ſecret repentir te pénétre, te touche;
Qu'importe que tes yeux démentent ce récit?
Pour un Pere indulgent ta parole ſuffit.

CAIN *après avoir rêvé un moment.*

Je vous ſuis à l'autel.

MÉHALA *tranſportée.*

O Caïn, quelle joie!

SCENE IV.

ADAM, CAIN, MÉHALA, THIRZA.

MÉHALA *continuant.*

ACCOURS, chere Thirza! Caïn n'eſt plus en proie
Au coupable tranſport qui tantôt l'agitoit.
Il fuyoit ce ſéjour, hélas! il me quittoit:
J'arrive: mes Enfans, mon Pere, & Dieu, ſans doute,
Diſſipant par degrés les maux que je redoute,
Attendriſſent ſon cœur. Ce ſoir même avec nous,
Caïn va prendre part aux vœux de ton Epoux.

THIRZA.

Ah ! Dieu !

CAIN.

Je ſuis touché : je n'ai pu m'en défendre.
Auprès d'Eve & d'Abel, mes Fils, allez vous rendre ;
(*A Méhala*).
Et toi qui m'as vaincu par de tendres efforts ;
Viens, avant qu'à leurs yeux j'étale mes remords,
M'aider à recueillir mon ame encor troublée
Des reproches amers dont tu l'as accablée.

SCENE V.

ADAM, THIRZA.

THIRZA.

J'AI peine à concevoir ce changement ſoudain.
Quoi ? mon Frere eſt touché ! Quoi ? je verrai Caïn
Vers un Dieu qui pardonne élever des mains pures,
Et de ſon cœur jaloux réparer les murmures !
Je verrai, dans ce cœur Abel juſtifié,
Recouvrer tous les droits de la tendre amitié !

ADAM *attendri.*

Oui, ma Fille, le Ciel, qui te conſerve un Pere,
Met le comble à ſes dons en te rendant ton Frere.

Le Ciel daigne calmer mon plus cruel ennui :
Caïn, à mes Enfans s'uniſſant aujourd'hui,
Ainſi que leurs vertus, va partager ſes graces.
(*A part.*)
Dieu, qui rends, quand tu veux, nos larmes efficaces,
Conſomme ton ouvrage.

THIRZA.

O Ciel ! s'il eſt ainſi,
Si nos vœux en ce jour nous ont tous réuſſi,
Nous devons au Seigneur un double ſacrifice.
Eve a tout diſpoſé pour bénir ſa juſtice :
Mais, hélas ! en faiſant ces ſolemnels apprêts,
L'abſence de Caïn excitoit ſes regrets.

ADAM.

Ah ! je vais lui conter quelle faveur nouvelle
Le Ciel répand ſur nous.

THIRZA.

Je vous ſuis auprès d'elle.

SCENE VI.

THIRZA *ſeule.*

Qui me retient ? Pourquoi n'oſé-je qu'en tremblant
D'un auſſi doux tranſport ſuivre le mouvement ?
Pourquoi, lorſqu'avec nous il ſe reconcilie,
De Caïn contre Abel redouté-je l'envie ?
Je ne ſçais : mais tantôt un horrible deſſein
Vingt fois m'a ſemblé près d'échapper de ſon ſein.
Eh ! qui ſçait juſqu'où va l'oubli de la nature ?
Hélas ! Adam lui-même, Adam qui me raſſure,
N'a-t-il pas de ſon Fils éprouvé la fureur ?
Caïn, même appaiſé, me remplit de terreur.
Mais que craindre ? Son cœur s'acquitte envers un Pere :
Je n'en dois point douter, ſon retour eſt ſincere.

SCENE VII.

EVE, THIRZA.

EVE.

Qui t'arrête en ces lieux ? Abel impatient,
Voulant faire au Seigneur agréer ſon préſent,
A déjà couronné ſa victime choiſie :
Et Méhala bientôt, de ton Frere ſuivie,

Si j'en crois leurs Enfans, viendra ſe joindre à nous.

THIRZA.

(*A part*).

Allons. Daigne, grand Dieu! veiller ſur mon Epoux.

(*Elle ſort*).

EVE *ſeule.*

Quels gages te donner de ma reconnoiſſance,
Dieu clément! Ta bonté paſſe mon eſpérance.

SCENE VIII.

EVE, MÉHALA.

MÉHALA *conſternée.*

MEs malheurs ſont comblés: tout eſt perdu pour moi.
Du Ciel qui le pourſuit la rigoureuſe loi
Vient d'ôter à Caïn ſa derniere reſſource.

EVE.

Dieu!

MÉHALA.

La foudre n'eſt pas plus prompte dans ſa courſe
Que tant de châtimens accumulés ſur nous.

EVE.

Acheve: quels ſont-ils?

MÉHALA.

Ma Mere, peignez-vous
D'un ſacrifice affreux l'horreur encor préſente :
Caïn ſort de ces lieux, &, contre mon attente,
Veut ſacrifier ſeul à ce Ciel irrité :
Laiſſons, laiſſons, dit-il, Abel de ſon côté,
Adreſſer au Seigneur une offrande agréable ;
Et voyons ſi, pour moi Dieu las d'être implacable,
Honorera mes dons d'une entiere faveur.
A ce bruſque diſcours, je ſens que dans ſon cœur
Caïn n'a point encore éteint la jalouſie :
Je n'oſe cependant combattre ſon envie.
(a) Quelques fruits, qu'au hazard il avoit ramaſſés,
Par ſes coupables mains ſont à peine embraſés,
Soudain l'air s'obſcûrcit, & les buiſſons s'agitent ;
Sur l'autel enflammé les vents ſe précipitent :
Et de feux dévorans Caïn enveloppé,
Semble être à mes regards de la foudre frappé.
(b) Il fuit ; &, ſur ſes pas tandis que je me traîne,
La flamme en tourbillons le pourſuit dans la plaine.

(a) « De ſon côté Caïn mit » des fruits de ſes champs ſur » ſon autel, alluma ſon ſa- » crifice, & ſe proſterna de- » vant ſon autel ; auſſi-tôt les » buiſſons s'agiterent avec un » bruit épouvantable, un tour- » billon diſſipa en mugiſſant » le ſacrifice, & couvrit le » malheureux de flammes & » de fumée ». *Poëme de M.* Geſſner, *pages* 177 *&* 178.

(b) « Il s'en retourna à tra- » vers la nuit ; le vent furieux » chaſſoit encore après lui la » fumée infecte du ſacrifice ». *Ibidem, page* 179.

Elle ceſſe ; & la nuit, plus ſombre en ce moment,
Dérobe mon Epoux à mon empreſſement.
Ses lamentables cris, devenus mes ſeuls guides ;
Bientôt ne frappent plus mes oreilles timides.
J'erre autour de ces lieux ; & je vous trouve enfin ;
Et je puis dépoſer mes pleurs dans votre ſein :
Ah ! Dieu !

EVE.

Que je te plains, ô ma Fille !

MÉHALA.

O ma Mere !
Non, il n'eſt plus pour moi de bonheur ſur la terre.
Mais où porter mes pas ? Où retrouver Caïn ?
Ah ! peut-être la foudre.....

SCENE IX.

EVE, CAIN, MÉHALA.

CAIN.

O barbare deſtin !

EVE.

Je l'entends.

MÉHALA *courant à lui.*

Cher Epoux !

CAIN *la repouſſant.*

Evite ma colere.
Va jouir loin de moi du bonheur de ton Frere :
Fuis. C'eſt toi qui me perds : c'eſt toi qui par tes pleurs
A retenu mes pas que je tournois ailleurs.
Je partois moins haï, peut-être moins coupable,
Moins chargé du courroux de ce Ciel qui m'accable;
Fuis, te dis-je, perfide ! Il m'en a trop coûté
De t'avoir obéi.

MÉHALA.

Dieu ! quelle cruauté !

CAIN.

Tu m'as trahi deux fois : deux fois ta douleur feinte ;
Impoſant à mon cœur une indigne contrainte,
M'a forcé de courir au devant de l'affront
Dont la haine du Ciel vient de couvrir mon front.
Soit que j'aille à ſes pieds l'implorer pour un Pere ;
Soit que, voyant Abel deſarmer ſa colere,
Pour le bonheur d'autrui j'offre à Dieu des préſens ;
Ce Dieu ne me répond que par des châtimens.
A tes lâches conſeils je ne veux plus me rendre.

EVE.

O mon Fils !

CAIN *avec fureur.*

Laiſſez-moi : je ne veux rien entendre.

Fuyez un noir courroux, qu'à peine je retiens.
Je vous rends votre amour, je briſe nos liens.

MÉHALA *éperdue.*

Ciel! ô Ciel! je ne puis ſurvivre à tant de rage :
Je me meurs.

(*Eve ſort en ſoutenant Méhala*).

SCENE X.

CAIN *ſeul.*

DIEU cruel! contemple ton ouvrage :
Vois un foible mortel, jouet de ton courroux,
Oubliant les devoirs & de Fils & d'Epoux,
Et réduit à venger, quand ta main l'abandonne,
Tes injuſtes mépris ſur ce qui l'environne.
N'as-tu plus en ces lieux de foudres à lancer ?

(*Le fond du théâtre paroît éclairé par la flamme d'un ſacrifice*).

([a]) Quel ſpectacle nouveau vient encor me bleſſer!

([a]) « Cependant en promenant ſes regards, il vit » dans la campagne les flammes du ſacrifice de ſon Frere, » qui s'élevoient en tournoyant » dans les airs. Déſeſpéré par » cette vue, il tourna ſes regards ailleurs, & dit en grinçant des dents : Le voilà le » Favori qui offre ſon ſacrifice. Fuyez, mes yeux, ce » ſpectable outrageant : ſi j'en » étois plus long-tems le témoin, toute la rage des Enfers eſt dans mon cœur, non » je ne pourrois pas m'abſtenir » de maudire d'une voix tremblante cet objet de prédilec-

Les ombres de la nuit tout-à-coup s'éclairciſſent :
Ah ! ce n'eſt que pour moi que les Cieux s'obcurciſſent.
J'apperçois un feu pur qui s'éleve dans l'air :
Les vents ſont ſuſpendus.... C'eſt cet Abel ſi cher,
C'eſt ce lâche, dont Dieu reçoit le ſacrifice :
Sa haine à mes regards réſervoit ce ſupplice.
Acheve, Dieu terrible ! arrache-moi le cœur ;
Ou ſauve ton Abel de ma juſte fureur.
Je ne me connois plus. L'Enfer eſt dans mon ame.
(*) Un ſpectre affreux m'attire en des torrens de flamme !
Que vois-je ! Des ſerpens, qu'il preſſe dans ſa main,
Repliés vers mon cœur, y lancent leur venin....
Un gouffre eſt entr'ouvert, où d'un bras homicide,
Sur des traces de ſang ce phantôme me guide.
Arrête.... Je te ſuis : mais je veux entraîner
Ce Favori que Dieu s'obſtine à couronner.

» tion : mais tournons notre » fureur ſur nous-mêmes. Ve- » nez, ô mort, ô deſtruction, » venez finir les maux d'un » infortuné..... O Dieu, laiſſe » fléchir ta colere, ou me » replonge dans le néant ». *Poëme de M.* Geſſner, *pages* 179, 180 *&* 181.

(*) « Je vois.... des tour- » billons de flamme s'élever » de l'Enfer ! Comme les Dé- » mons jettent leurs regards » ſur moi !.... Ah ! triom- » phez, Eſprits de ténebres, » ſoyez contens : on ne peut » pas être plus malheureux que » je le ſuis ». *Ibidem*, *pages* 233 *&* 234.

SCENE XI.

CAIN, ABEL.

ABEL *ſans voir Caïn.*

DIEU ! pourquoi ta bonté ſur moi s'épuiſe-t-elle ?
J'eſpérois partager cette grace nouvelle
Avec un Frere, hélas ! dont je plains le tourment :
Tu n'as pas attendu que ſon cœur pénitent
Vint s'unir à nos cœurs pour bénir ta juſtice.
(*Appercevant Caïn*).
O mon Frere ! As-tu fait à Dieu ton ſacrifice ?
Réponds.

CAIN.

Non, lâche, non : la victime eſt ici ;
Et je vais l'immoler.
(*Il court arracher un des ſoutiens de l'autel qui eſt ſur le théâtre, & pourſuit Abel*).

ABEL *fuyant dans la couliſſe.*

O Dieu ! pardonne lui.

CAIN *derriere le théâtre.*

Meurs, perfide !

ABEL.

O Caïn !

CAIN,

CAIN.

Meurs.

ABEL *d'une voix mourante.*

Arrête : ô mon Frere !

(*a*) (*Le tonnerre gronde avec violence*).

CAIN *revenant ſur le théâtre.*

Impitoyable Dieu ! que me veut ta colere ?
(*D'une voix altérée*).
Meurtrier de celui que tu chériſſois tant,
J'attends, j'attends la mort pour dernier châtiment :
Frappe : ou, ſi juſques-là tes mains me ſont avares,
Je cours livrer mon cœur à mes Parens barbares.

SCENE XII.

ABEL *ſeul, ſe traînant ſur le théâtre.*

DIEU ! détourne les yeux de deſſus mon trépas.
Du crime de Caïn, Dieu, ne t'irrite pas.
N'en étends pas du moins la peine ſur ſa race :
Permets, permets qu'un jour le repentir l'efface.
Prends pitié de mon Frere. Epargne à mes Parens

(*a*) « Trois fois le tonnerre retentit ſous les voûtes » élevées du Ciel ». *Poëme de M.* Geſſner, *page* 110.

La douleur de le voir traîner des jours errans,
Blaſphêmer ton ſaint nom, creuſer l'horrible abyme
Qu'entr'ouvre ſous ſes pas l'excès d'un dernier crime.
Si, tant que j'ai vêcu, mes pleurs t'ont attendri,
De mon ſang, quand je meurs, n'écoute point le cri.
Entends mes vœux encore ; & pour faveur derniere,
Pardonne, Dieu clément, à la main meurtriere
Qui, penſant ſe venger, rejoint Abel à toi.....
Soutiens auſſi Thirza, qui va pleurer ſur moi :
Raffermis ſa vertu, ranime ſon courage.
Mes regards affoiblis ſe couvrent d'un nuage ;
Mon ame vers ſon Dieu s'apprête à retourner.....

SCENE XIII.

CAIN, ABEL.

ABEL *continuant, en regardant ſon Frere.*

PÉRIRAI-JE, Caïn, ſans t'avoir vu donner
Des larmes à ma mort ?

CAIN *ému.*

Ciel ! Il pâlit : mon Frere !
Je reviens égaré, ſans deſſein, ſans colere.....
Dieu m'a parlé.... Mon cœur pour la premiere fois
De la nature, hélas ! entend la triſte voix.

Loin de moi, bois fatal, inſtrument déteſtable !
(*Il jette l'inſtrument de ſon crime*).
Abel..... que vas-tu dire au Juge redoutable ? .....

ABEL *tendrement.*

(a) Mon Frere !

CAIN *pénétré.*

Ah ! Dieu !

ABEL.

Je meurs ; & j'ai vu tes remords.
(*Il expire*).

CAIN *déſeſpéré.*

Il n'eſt plus !.... Quel Démon a guidé mes tranſports ?
Sortez tous des Enfers, noirs Eſprits dont la rage
Du Très-Haut par mes mains anéantit l'ouvrage ;
Sortez : diſputez-vous ce cœur déſeſpéré ;
Et qu'en lambeaux ſanglans tout mon corps déchiré,
Malgré ce Ciel vengeur, devienne votre proye.
(*Se jetant ſur le corps d'Abel*).
(b) Mon Frere ! vois enfin les pleurs où je me noye.

(a) « Abel tourna encore » une fois ſes regards ſur ſon » Frere, le pardon peint dans » les yeux, & mourut ». *Poëme de M.* Geſſner, *page* 204.

(b) « Du moins à préſent, » voilà que je commence à » pouvoir pleurer ; je ne le » pouvois pas auparavant : » voilà que mes larmes cou- » lent en abondance ». *Ibid. page* 311.

A mes féroces yeux, juſqu'alors deſſéchés,
Quand je n'ai plus d'eſpoir, des pleurs ſont arrachés !
Ce ſont des pleurs de ſang.

(*Il s'appuye contre un des berceaux, dans un coin du théâtre*).

SCENE XIV & derniere.

ADAM, EVE, CAIN, MÉHALA, THIRZA.

MÉHALA *avançant lentement.*

C'ETOIT vers ce lieu-même
Que ces feux éclatoient ; & ma crainte eſt extrême
(*Appercevant la maſſue*).
Que Caïn foudroyé..... Ciel ! du ſang ! Je frémis :
Ah ! mon Epoux eſt mort !

ADAM.

Avançons.

MÉHALA.

Je ne puis.

EVE *appercevant le corps d'Abel.*

Ce n'eſt point ton Epoux : c'eſt mon Fils.

ADAM.

Dieu ! qu'entens-je ?

THIRZA.

Abel ! Abel n'eſt plus !

(*Elle tombe évanouie près du corps d'Abel*).

MÉHALA *avançant précipitamment.*

Quelle infortune étrange !
Le coupable triomphe & l'innocent périt !

ADAM.

En croirai-je mes yeux ? celui que Dieu chérit.....

EVE.

Abel eſt mort ! ô Ciel ! .... Quelle main exécrable
A commis en ces lieux ce meurtre abominable ?

CAIN *d'une voix ſanglotante, en avançant au milieu d'eux.*

(a) C'eſt moi, c'eſt moi. Tremblez : reconnoiſſez Caïn.
Sa fureur a verſé le premier ſang humain.

ADAM.

Ciel ! Et tu vis encore !

MÉHALA.

Aſſaſſiner ton Frere !

EVE *troublée.*

Acheve, malheureux ! égorge auſſi ta Mere.

(a) « C'eſt moi qui l'ai tué, » s'écria-t-il, tremblez ; c'eſt » moi ». *Poëme de M.* Geſſner *page* 241.

Le voilà donc rempli ce projet abhorré
Que m'annonçoit tantôt ton eſprit égaré !
(*Courant au corps d'Abel*). (*Revenant vers ſes Enfans*).
O mon Fils! mon cher Fils...Eve a tout fait... C'eſt elle...
(a) Mes Enfans, oui, c'eſt moi par qui la mort cruelle...
(*Courant à Thirza, revenue à elle*).
Ton Epoux ne vit plus : ton Frere eſt l'aſſaſſin !
(*Thirza retombe évanouie*).

CAIN *à Thirza.*

Ton Epoux eſt vengé : le Ciel proſcrit Caïn.
(b) Je fuis : aux châtimens je vais offrir ma tête.
(*Se jetant aux pieds d'Adam*).
(c) Je fuis déſeſpéré..... Votre courroux m'arrête :
Que j'emporte en fuyant, un regard de vos yeux.
Je ne ſuis plus, hélas ! ce Caïn furieux,
Qui blaſphêmoit le Ciel, qui bravoit le tonnerre.
Ce généreux mortel, cet adorable Frere,

(a) « O remords cuiſans ! » O tourmens inexprimables !..... C'eſt moi qui » ai péché la premiere. O » mon Fils ! mon Fils ! ton » ſang s'éleve contre moi ; il » m'accuſe, Mere infortunée » que je ſuis » ! *Poëme de M. Geſſner, pages* 245 *&* 246.

(b) » Je vais fuir.... Je » vous quitte pour jamais, » chargé de la malédiction de « Dieu ». *Ibidem, page* 338.

(c) « Oui, je vais fuir loin » de vous ; mes yeux noyés » dans les pleurs ne vous verront plus que quelques inſtans : mais permettez-moi » de verſer encore quelques » larmes, & d'élever ces mains » ſanglantes vers le Ciel pour » vous bénir..... Puiſſiez-vous » oublier pour jamais celui » dont l'image fait votre ſupplice » ! *Ibidem, pages* 317 *&* 318.

Dont j'ai connu trop tard la vertu, l'amitié,
Il eſt mort en jetant des regards de pitié
(*Se relevant*).
Sur moi..... J'en ſuis encor plus digne de colere.
Je laiſſe auprès de vous l'Epouſe la plus chere,
Pour attendrir vos cœurs ſur mon malheureux ſort,
Pour vous faire oublier que la premiere mort,
Que la mort de mon Frere eſt mon cruel ouvrage.

MÉHALA.

Tu me laiſſes ! .... (a) Malgré tout l'excès de ta rage,
Malgré le juſte éclat du céleſte courroux,
Mon devoir eſt encor de ſuivre mon Epoux:
Un Epoux aſſaſſin, l'horreur de la nature !
Ton nom va devenir une éternelle injure
Pour tes Fils.... Mais je dois reſpecter tes remords.
Viens, barbare, expier tes horribles tranſports:
Fuyons; & que m'offrant avec toi pour victime,
Dans l'abandon affreux que mérite ton crime,
Quelqu'un du moins partage & tes maux & tes pleurs.

(a.) « Meurtrier du meilleur des Freres, il faut encore que je te reconnoiſſe pour mon Epoux.... Tu veux fuir dans des régions déſertes : ah ! comment pourrois-je demeurer dans ces cabanes, tandis que ſolitaire & abandonné, tu te déſolerois loin de moi ? .... Non, Caïn, je veux fuir avec toi, je veux te ſuivre avec nos Enfans dans les déſerts, me déſoler avec toi, porter une partie de ta miſere : ce ſera autant de ſoulagement pour toi ». *Poëme de M.* Geſſner, *pages* 337, 339, 340 & 341.

(*A ſes Parens*).

Adieu .... S'il eſt poſſible, oubliez les fureurs
D'un monſtre dont la rage ôte un Fils à ſon Pere,
Un Epoux à ſa Sœur, à ſon Epouſe un Frere.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

MORCEAUX

Qu'il a fallu retrancher du corps de la Piéce, pour la réduire en trois Actes.

QUAND on préſente au Public un ouvrage imité d'une production étrangere, qui a le ſceau de ſon approbation, on eſt en quelque ſorte tenu de ſatisfaire ſa curioſité ſur toutes les parties de cette imitation. Et s'il arrive que, par une raiſon d'œconomie relative au plan qu'il s'eſt formé, l'Ecrivain imitateur ſe ſoit vu forcé de retrancher du corps de l'ouvrage, après en avoir travaillé également tous les morceaux, quelques membres, qui, pris à part, peuvent encore aider à le comparer avec ſon modele ; bien loin de le blâmer du deſir de les faire connoître, on doit lui ſçavoir gré au contraire de les offrir à ſes Lecteurs, puiſqu'il leur fournit par-là un moyen de plus de le juger. C'eſt ce qui m'a déterminé à placer à la ſuite de mon Drame, quelques tirades que j'ai été obligé de ſacrifier, pour le réduire en trois Actes. Je prie mes Lecteurs de ne point attribuer ce ſoin à un amour déréglé pour tout ce qui ſort de ma plume, & de regarder plutôt comme une preuve de mon reſpect pour le Public, l'attention que j'ai de lui mettre ſous les yeux juſqu'aux moindres piéces qui peuvent le guider dans ſon jugement.

Scêne III. du II. Acte. Au lieu de repréſenter Abel allant de ſon propre mouvement implorer le Ciel pour ſon Frere, je faiſois arriver Méhala, pendant qu'il étoit encore ſur la Scêne ; & elle lui adreſſoit du ton le plus pathétique le diſcours ſuivant :

O toi, de qui la bouche
Eſt digne d'adoucir l'orgueil le plus farouche ;
Toi, qui du joug des ſens ſçait dégager ton cœur ;
Toi, que le Ciel chérit : prends pitié de ta Sœur,
Cher Abel ! A l'inſtant Caïn vient de m'apprendre
Que le Ciel à tes vœux s'eſt hâté de ſe rendre :
L'infortuné Caïn, par Abel prévenu,
Sans doute, trop jaloux d'un bien qui t'étoit dû,
Dans un antre, où ſes cris ont conduit ſon Epouſe,
Se livre avec tranſport à ſa fureur jalouſe,
Et, ſemblant oublier que ſon Pere eſt ſauvé,
Se ſouvient ſeulement qu'Abel a triomphé.
Je ne viens point ici t'aigrir contre ton Frere :
Je ſçais qu'Abel eſt juſte, & qu'il voit ſans colere
Ce trouble impérieux, toujours prêt d'éclater,
Que Caïn vainement s'efforce de dompter.
Mais, lorſque Dieu, touché de ta piété pure,
Change aujourd'hui pour toi l'ordre de la nature,
Suſpend en ta faveur ſes décrets éternels ;
Peu content d'excuſer des tranſports criminels,
Vois quel effort plus beau te reſte encore à faire :
Prête-moi de tes vœux le ſecours ſalutaire ;

Va prier le Seigneur de toucher mon Epoux.
Ah ! de guérir nos maux s'il ſe montre jaloux,
Notre ame, que ce Dieu fit ſemblable à lui-même,
A la premiere part à ſa bonté ſuprême.
Enfin j'attends d'Abel cet effort généreux.
Pour l'Auteur de ſes jours qu'Abel ait fait de vœux;
Que, près de voir Adam ſe diſſiper en cendre,
Il ait offert à Dieu le zele le plus tendre:
Au plus ſaint des devoirs il n'a fait qu'obéir;
Coupable aux yeux de Dieu, s'il eût oſé trahir
La premiere vertu que Dieu mit dans notre ame.
Mais que pour mon Epoux, que la colere enflamme
Quand le Ciel envers nous ſignale ſon amour;
Que pour Caïn, qui perd tout le fruit qu'en ce jour
Procure à notre cœur cette grace infinie;
Que pour un Fils d'Adam, tourmenté par l'envie;
Que pour ſon Frere enfin, dont le cœur abbatu
Gémit de ne pouvoir atteindre à ſa vertu;
Abel, touché des pleurs que je répands ſans ceſſe,
Plein d'une ardeur divine, au Tout-puiſſant s'adreſſe;
Que l'Eternel, cédant à tant de piété,
Rende au cœur de Caïn toute ſa pureté:
Voilà, voilà l'excès de vertu, de tendreſſe,
Digne de mon amour, digne de ta ſageſſe.

Scêne VI. du même Acte, après ces mots: *ma Fille, je le plains*; Adam continuoit ainſi:

Même au fond de mon cœur peut-être quelque reſte
De ce coupable orgueil, à ma race funeſte,
Sans l'exemple d'Abel, m'eût aveuglé ſur lui :
Mais, quand je vois Abel triompher aujourd'hui
Par un zele empreſſé, mais ſoumis & modeſte ;
Et Caïn irritant la colere céleſte,
Portant à l'autel même un front audacieux,
S'indigner que le Ciel rejette un furieux,
Qui l'oſe blaſphêmer en lui demandant grace ;
De Caïn dans mon cœur Abel a pris la place.

MÉHALA.

Juſte Ciel ! quel arrêt ! & qu'Abel eſt heureux !
Je ne diſconviens pas qu'à ce Fils généreux
Tant d'amour ne ſoit dû : ce qu'il fait pour ſon Frere,
Si j'oſois murmurer, m'ordonne de me taire :
Abel, touché des cris de ma juſte douleur,
En faveur de ſon Frere implore le Seigneur.
Vous ſeul me faites voir un courroux implacable :
Ah ! c'eſt trop me prouver combien je ſuis coupable.
Si dans mon noir chagrin, ſous des traits odieux
Je n'avois pas montré tout Caïn à vos yeux ;
Excuſant des tranſports dont ſon cœur n'eſt pas maître,
Adam, moins irrité, plaindroit ſon Fils peut-être :
J'ai moi-même effacé Caïn de votre cœur.

ADAM.

Ma Fille, je n'ai point la barbare rigueur

D'abandonner mon Fils à ſon ſort déplorable.

ENSUITE venoit une Scêne qui terminoit cet Acte ; & que je vais tranſcrire toute entiere.

EVE *arrivant éplorée.*

Je n'eſpere plus rien de ce cœur indomptable :
C'eſt Dieu même à préſent qu'oſe outrager Caïn.
Dieu, dit-il, dans ſon cœur a verſé le venin
De l'horrible Serpent par qui je fus ſéduite :
Ce poiſon, dans ſa race épanché par la ſuite,
Remplira les mortels d'incroyables fureurs.
(*) Un ſonge (je ne ſçais, Adam, s'ils ſont trompeurs,
Je ne ſçais ſi Caïn fait un recit fidele)
Un ſonge cette nuit, de la race mortelle
Préſentant à Caïn le plus affreux tableau,
A noirci l'avenir dans ſon triſte cerveau :
Il a vu les humains, tous nés du même Pere ;
Tous Freres, tous égaux, pour partager la terre,
Forger avec le feu mille inſtrumens de mort,
S'égorger de ſang-froid, ne céder qu'au plus fort ;
Et celui-ci, comptant ſes ſanglantes victimes,
S'applaudir devant Dieu du nombre de ſes crimes.
Il a vu ces Lions, de carnage altérés,
Forçant de leurs pareils les aziles ſacrés,

(*) Je développois ici, comme l'on voit, ce ſonge, dont Caïn ne fait qu'un récit très-ſuccinct dans la VII. Scêne du II. Acte de ma Piéce, & que j'ai ſubſtitué à celui que *M. Geſſner* raconte *page* 188. *& ſuivantes.*

Aſſouvir ſans pitié leur rage ſanguin...
Ecraſer les Enfans ſur le ſein de le...
Ou, ſi ces malheureux oſoient à le...
De leur dernier azile interdire l'ab... ...ages,
Les forcer par la faim d'outrager :
De chercher dans leur ſang une h...
De dévorer, hélas ! les membre...
De leurs propres Enfans, par le...
Non, je ne croirai pas qu'à des ...é,
L'homme pouſſe jamais ſes fure...
Caïn nous en impoſe, ou ſon ...

MÉHA

Chaque mot m'épouvante &...
(*A Adam*).
Voilà ce ſonge auquel j'ai cr...
Préſage douloureux que le ...
D'une ſecrette horreur il pé... ...mple
Ah ! je n'oſerai plus embraſſe...
Si mon ſang eſt encor dig...
Dieu juſte, de leur cœur conf...

ADA

(*) Que de maux Caïn chere...
Mais moi-même à mon tour je...

(*) « Je veux, je veux..... »
» moi-même l'aller trouver aux »
» champs. Hélas ! je lui dirai »
» tout ce que mon amour pa- »
» ternel, tout ce que la raiſon p...

Je verrai ſi, touché des larmes paternelles,
Contenant devant moi ſes fureurs criminelles,
Docile à mes avis, ſenſible à mon amour,
Rendant graces à Dieu des bienfaits de ce jour,
Et tombant aux genoux d'Abel & de ſon Pere,
Il déſarme le Ciel par un retour ſincere.

MÉHALA *vivement.*

Vous me rendez la vie. O mon Pere, achevez.
Je tremblois pour vos jours, & vos jours ſont ſauvés:
Dieu, ſans doute, a jugé qu'il étoit néceſſaire
Qu'Adam vêcût encor pour l'aimer, pour lui plaire,
Pour plier à ſon joug un Fils infortuné,
Un Fils qui ſe perdra, s'il eſt abandonné.
Venez. Chere Thirza, protege auſſi ton Frere,
Seconde les efforts d'Abel & de ta Mere.
Ta foudre maintenant peut gronder dans les airs;
Dieu! j'entoure Caïn de cœurs qui te ſont chers.

AINSI finiſſoit cet Acte que j'ai fondu avec le troiſieme, & dont j'ai retranché cette Scêne pour amener tout de ſuite l'arrivée de Caïn.

Scêne VII. du II. Acte. Au lieu de cette apoſtrophe d'Adam à Caïn : *De ton Frere & de toi telle eſt la différence, &c.* Je faiſois dire à Eve:

De ton Frere & de toi connois la différence;
Vois ſi Dieu ſans raiſon punit & récompenſe:

Dès l'âge le plus tendre, Abel avec ardeur
Entre le Ciel & nous a partagé ſon cœur.
Il s'eſt habitué, frappé de ſes ouvrages,
A rendre au Créateur les plus humbles hommages,
A reſpecter ſon bras ſur l'homme appeſanti,
A ſonder le néant d'où le monde eſt ſorti;
Et mettant les bienfaits à côté de l'offenſe,
A bénir mille fois le Ciel de ſa clémence.
Tel Abel à nos yeux en tous tems s'eſt montré,
Digne de recueillir le fruit ineſpéré
Des vertus dont en vain il t'a donné l'exemple.

CAIN *d'un ton audacieux.*

Ceſſez de le vanter, vous.....

MÉHALA *l'interrompant.*

Arrête : & contemple
Ceux qu'avec tant d'audace oſe outrager Caïn.
Barbare ! c'en eſt fait : l'amour fuit de ton ſein.
L'ame de mon Epoux, rebelle à la nature,
S'obſtine à rejeter cette impreſſion pure,
Par qui Dieu, qui voulut à leurs yeux ſe cacher,
Du cœur de ſes Enfans ſemble ſe rapprocher.
Qu'Abel connoît bien mieux le reſpect, la tendreſſe
Que nous impoſe à tous la divine Sageſſe !
Reconnoiſſant, ſoumis, humble dans ſes diſcours,
Il compte les vertus des Auteurs de ſes jours,

Et,

Et, n'entreprenant point ſur les droits de Dieu-même,
Abandonne le reſte à ce Juge ſuprême.
Il fait plus : tu le hais, tu noircis ſa vertu ;
Et jaloux d'un bonheur, que tu crois qui t'eſt dû,
Les biens dont Dieu le comble excitent ta colere :
Il te pardonne ; il vole au ſecours de ſon Frere ;
Et, voyant que la foudre eſt prête à te punir,
Il conjure le Ciel de ne te point haïr ;
D'appaiſer les accès de ton humeur auſtere,
De pénétrer ton cœur d'un repentir ſincere ;
D'arracher à tes yeux ces pleurs, ces tendres pleurs
Qui du Ciel irrité moderent les rigueurs ;
Ces gages précieux de ſa clémence extrême,
Dont il nous a daigné munir contre lui-même.

Acte III. Le quatrieme & le cinquieme ſont fondus dans ce dernier. Je commençois le quatrieme par deux Scênes que voici.

SCENE I.

ADAM, EVE.

EVE.

D'OU peut naître en mes ſens ce trouble inconcevable ?
Mon cœur réſiſte à peine à l'ennui qui l'accable.

ADAM.

Caïn contre ſon Frere enfin moins courroucé,
Doit ſoulager le poids de ton cœur oppreſſé.
Si Dieu, qui veut ſans doute éprouver ton courage ;
N'a pas entierement diſſipé le nuage
Que ſur nos triſtes jours Caïn vient de former,
A ſa volonté ſainte il faut ſe conformer.
(a) Dieu, pour nous autrefois prodigue de ſes graces,
Nous faiſant éprouver l'effet de ſes menaces,
Ne nous accorde plus que des biens imparfaits.
Heureux ! heureux encor, qu'écoutant nos ſouhaits,
Il daigne en nous donnant des marques de clémence,
D'une entiere bonté nous laiſſer l'eſpérance !

EVE.

Et quel eſpoir encor peut-il donc me reſter ?
A quel funeſte prix faudra-t-il l'acheter ?
De l'effroi de ta mort à peine revenue,
Par un Fils criminel je me vois confondue.
Je l'entends qui prédit à tous nos Deſcendans
D'infâmes trahiſons, des triomphes ſanglans.
Devant moi le barbare oſe outrager ſon Pere,
Oſe ſe déclarer l'ennemi de ſon Frere,

(a) « O Epouſe tendrement » chérie, ne rendons pas par » des reproches amers nos » maux plus amers encore ; » nous en avons tous deux mé- » rité bien plus que nous n'en » ſouffrons ; notre Dieu en nous » puniſſant, a tempéré ſes ven- » geances par des promeſſes ». *Poëme de M.* Geſſner, *page* 55.

Vomit contre le Ciel des blaſphêmes affreux,
S'appaiſe en murmurant ; & laiſſe dans ſes yeux
Eclater un courroux qui ne peut plus s'éteindre :
Que te dirai-je enfin ? Il a beau ſe contraindre,
Caïn me fait trembler pour Abel & pour toi :
Un noir preſſentiment me trouble malgré moi.
Le cruel n'a-t-il pas dans ſes plaintes ameres,
De ſon cœur ténébreux dévoilé les myſteres ?
Je ne ſçais, cher Epoux, quel horrible deſſein
Paroiſſoit près tantôt d'échapper de ſon ſein.
Il pourroit par l'excès de ſa coupable audace,
Laſſant enfin le Ciel, combler notre diſgrace.

ADAM.

Que crains-tu de Caïn, qui, ſi ſes vœux déçus
Par le courroux du Ciel ſont encor confondus,
Perſiſte à déteſter ce ſéjour qu'il profane,
A l'exil aujourd'hui lui-même ſe condamne,
Veut dans des lieux déſerts porter ſon repentir ?

EVE.

Crois-tu que Méhala le laiſſera partir ?
Et nous-mêmes, malgré ſa ſombre jalouſie,
Laiſſerons-nous un Fils.....

ADAM.

Ah ! qu'il parte, qu'il fuie !
Sa préſence a déjà trop fatigué mes yeux.

Je ſuis Pere ; & je ſens que, s'il reſte en ces lieux,
Dieu, qui ſemble imprimer avec ce caractere,
Sa bonté dans mon cœur, ainſi que ſa colere,
Peut-être forceroit ma main à le punir.

EVE.

Ah ! Dieu peut-il jamais ordonner de haïr
Les fruits d'une union que lui-même a bénie ?

ADAM.

Non : mais Dieu qui par nous leur a donné la vie,
Et de qui le pouvoir dès-lors nous eſt tranſmis,
Ordonne à nos Enfans de nous être ſoumis :
Et, ſi quelqu'un d'entr'eux, profanant ſon image,
Oſe couvrir nos fronts d'un trop ſenſible outrage ;
C'eſt à des châtimens & ſéveres & prompts
Qu'il reconnoît alors que nous les chériſſons.

EVE.

Dure néceſſité de punir ce qu'on aime !
Ah ! du moins imitons la colere ſuprême :
Au comble parvenue, elle ſe ralentit ;
Elle attend pour frapper, qu'éclairant notre eſprit,
Le remords en partie ait réparé l'offenſe,
Et rende plus légers les traits de ſa vengeance.
Quelsque ſoient les ſoupçons de mon cœur allarmé,
Ce cœur me dit encor que mon Fils eſt aimé,
Qu'il peut par un remords & prompt & ſalutaire
Déſarmer en ce jour & le Ciel & ſon Pere.

ADAM.

Si le Ciel lui pardonne, il eſt encor mon Fils.

EVE *vivement.*

Avant que le ſommeil ſur nos ſens aſſoupis
Epanche un doux repos que la nuit favoriſe ;
Avant que ſur Caïn ſa colere s'épuiſe,
Je veux qu'à l'Eternel, dont le divin ſecours
De tes jours chancelans a raffermi le cours,
Par un devoir ſacré qu'exige ſa juſtice,
Nos Enfans réunis offrent un ſacrifice :
Je veux qu'à ceux d'Abel Caïn joigne ſes dons.

ADAM.

Allez : puiſſe Caïn, domptant ſes paſſions,
Vers un Dieu qui pardonne élever des mains pures,
Et de ſon cœur jaloux réparer les murmures!

SCENE II.

ADAM *ſeul.*

CAIN a trop d'orgueil : il craindra que le Ciel,
Implacable pour lui, ne favoriſe Abel.
Eh ! qu'importe à Caïn mon trépas ou ma vie ?
Il n'écoute, il ne voit que ſa jalouſe envie :
Tout autre ſentiment peſeroit à ſon cœur.
Eve ne l'a conçu que pour notre malheur.

Hélas ! en m'efforçant d'affermir ſon courage,
Je redoute comme elle un plus funeſte orage.

JE terminois ce quatrieme Acte par une Scêne où Caïn ſe rendoit compte à lui-même de l'attendriſſement qu'il venoit d'éprouver, après la malédiction qu'Adam avoit prononcée contre lui & contre ſes Enfans, après le déſeſpoir que cette malédiction avoit cauſé à Méhala. Je faiſois dire à ce ſcélérat ce qui ſuit : on verra que M. *Geſſner* lui fait dire à peu près les mêmes choſes :

CAIN *ſeul.*

Suis-je en effet touché? (a) Dieu puiſſant dont le bras,
Depuis que je ſuis né, travaille à ma ruine,
Puis-je compter enfin ſur ta bonté divine ?
Et verrai-je une fois ton courroux ralenti,
Contre les pleurs d'Abel embraſſer mon parti ?
Ah ! rabaiſſe ce cœur qui s'en fait trop accroire ;
Rends Abel à ſon tour envieux de ma gloire.

(a) « O Dieu miſéricordieux, ſi tu pouvois étendre ton indulgence ſur moi ! Laiſſe fléchir ta colere, ou me replonge dans le néant... Mais que dis-je, cœur endurci que je ſuis !.. Mes iniquités s'élevent au-deſſus de ma tête, & te crient vengeance. ô Dieu juſte ! que ta vengeance eſt juſte auſſi ! Plus on s'éloigne des voies de la perfection & de la ſageſſe, plus on devient malheureux. Il faut bien que je ſois coupable, puiſque je ſuis malheureux. Je les quitterai ces voies perverſes. Détourne tes yeux, ô mon Dieu, de deſſus mes iniquités paſſées. Préſerve-moi d'en commettre de nouvelles. Prends pitié de moi, ô mon Dieu ! ou..... anéantis-moi ». *Poëme de M.* Geſſner, *pages* 181 *&* 182.

Il eſt tems d'éclairer mes crédules Parens,
Toujours prêts à ſubir de nouveaux châtimens,
Oſant t'attribuer une éternelle haine,
Meſurant à nos pleurs ta grandeur ſouveraine....
Mais que fais-je ? Peut-être, aigriſſant ton courroux,
En te juſtifiant, je hâte encor tes coups.
Eh ! bien, éclaire donc cette ame qui t'ignore ;
Et dis-moi ce qu'en toi tu veux que l'on adore :
Je compte tes bienfaits.... Nos maux ſont infinis.
Je m'égare : eſt-ce à moi d'oſer mettre le prix
A la faveur d'un Dieu qui créa la lumiere,
Qui daigna de ſon ſouffle animer ma pouſſiere,
Qui d'un mot fit ſortir l'Univers du néant ?
Il ne nous devoit rien. Si ſon bras tout-puiſſant
A pour punir Adam dégradé la nature,
Le monde exiſte encore : & ma bouche murmure !
Que je ſuis malheureux ! Je ſens que la vertu
Ne peut plus s'affermir en mon cœur corrompu.
Pernicieux effet du crime de mon Pere,
Que prétend m'imputer la céleſte colere !
Adam, c'eſt pour tes jours conſervés par le Ciel,
Que Caïn t'a promis de voler à l'Autel :
J'y cours ; mais ſouviens-toi, ſi ce Ciel me rebute,
Qu'il ne m'eût point haï ſans ta funeſte chute.

ENFIN, accoutumé à mettre une morale à la fin de mes ouvrages, je terminois ma Piéce par la Scêne ſuivante :

SCENE DERNIERE.

ADAM, EVE, THIRZA.

ADAM.

ALLONS enſevelir ce qui reſte d'Abel.

THIRZA.

Hélas!

ADAM.

Conſole-toi : ſon corps étoit mortel.
Mais, au ſein de ſon Dieu ſon ame réunie,
Goûte à préſent, ma Fille, une nouvelle vie.
(*) L'ame ne périt point. O race de Caïn,
Tremble qu'à l'avenir, de ce ſouffle divin
Dans l'homme oſant nier l'immortelle exiſtence,
Tu n'éteignes en lui ſa plus chere eſpérance.

(*) « La mort n'attentera » pas à nos ames, elle n'a de » pouvoir que ſur leurs dépouil- » les; l'ame ſurvivra au corps, » & ſi elle a été vertueuſe, » des récompenſes éternelles » l'attendent..... C'eſt ſans » doute une conſolation, une » très-grande conſolation ». *Poëme de M.* Geſſner, *page* 248.

FIN.

LE VŒU DE JEPHTÉ,

POEME.

AVERTISSEMENT.

DANS le tems que M. *de Mondonville* donnoit au Concert Spirituel des Motets François, il me prit envie de m'exercer dans ce genre. Le Vœu de Jephté ſe préſenta à mon eſprit comme un ſujet propre à être traité de cette maniere. Je me mis à y travailler ; & ces morceaux n'exigeant pas beaucoup d'étendue, j'eus bientôt compoſé le Poëme ſuivant, qui par ſa nature m'a paru pouvoir être placé ici.

INTERLOCUTEURS.

JEPHTÉ, *Chef des Hébreux.*
IPHISE, *Fille de Jephté.*
CHŒUR D'HOMMES, } *Peuple d'Iſraël.*
CHŒUR DE FEMMES, }

LE VŒU DE JEPHTÉ,

POEME.

CHŒUR D'HOMMES.

Au ſerment de Jephté le Seigneur s'eſt rendu;
Il a lancé ſon tonnerre.
Nos ennemis couvroient la terre :
Sa main les a frappés, ils ont tous diſparu.

JEPHTÉ.

Je tremble d'acquitter ce ſerment téméraire:
De noirs preſſentimens mon cœur eſt agité.
Souvent le Seigneur irrité,
En exauçant nos vœux ſignale ſa colere.

De ſon Peuple choiſi ce Dieu tendre eſt le Pere,

C'eſt un de ſes Enfans que je vais immoler :
De quel œil verra-t-il couler,
Le ſang d'une victime à ſes regards ſi chere ?

LE CHŒUR.

Rejetez un coupable effroi
Qui peut allumer ſa vengeance.
Tremblez que ce Dieu ne s'offenſe
De vous voir lui manquer de foi.

JEPHTÉ.

Peuple, ne craignez rien, je lui ſerai fidele.

Nos ennemis troublés ont fuit devant ſes yeux ;
Il nous a couverts de ſon aîle :
Peut-on trop acheter une faveur ſi belle ?

Le premier que le ſort conduira dans ces lieux ;
Ainſi je l'ai juré dans l'ardeur de mon zele,
De ce triomphe glorieux
Rendra par ſon trépas la mémoire éternelle.

CHŒUR *de femmes éloignées.*

Iphiſe nous appelle :
Suivons, ſuivons ſes pas.
Dieu répand ſes bienfaits ſur elle.
Jephté s'eſt courronné d'une gloire immortelle,
En ſauvant nos jours du trépas.

Iphiſe nous appelle :
Suivons, ſuivons ſes pas.

JEPHTÉ *& le premier* CHŒUR.

Iphiſe, ô Ciel!

JEPHTÉ *ſeul.*

Quelle victime!
Malheureuſe, n'approche pas.

LE PREMIER CHŒUR.

Fuyez, fuyez.

JEPHTÉ.

Mon ſerment eſt un crime.
Ah! ma Fille, n'approche pas.

IPHISE.

Je viens célébrer la victoire
Qui par vos mains ſignale ce beau jour.
Il eſt bien juſte que l'amour
Soit le premier à chanter votre gloire.

JEPHTÉ.

De mes affreux ſuccès périſſe la mémoire!
Ma Fille..... Un horrible ſerment,
Source de cette gloire odieuſe & funeſte,
Un ſerment que mon cœur déteſte,

Ordonne que pour prix de ton empreſſement.....

IPHISE.

O mon Pere, achevez.

JEPHTÉ.

Ma main te ſacrifie.

LE SECOND CHŒUR.

Iphiſe ! hélas !

IPHISE.

Le Ciel redemande mes jours ;
C'eſt du Ciel & de vous qu'Iphiſe tient la vie.
Il veut qu'elle me ſoit ravie :
Vous pouvez en trancher le cours.

LE MEME CHŒUR.

Non, Dieu ne veut point voir répandre
Un ſang ſi beau, ſi précieux.
Le Dieu que nous ſervons eſt équitable & tendre :
C'eſt à la ſoif du ſang qu'on connoît les faux Dieux.

IPHISE.

J'offre au Ciel un cœur pur : je deviendrois coupable,
Si j'oſois l'accuſer d'une injuſte rigueur.
Des décrets d'un Dieu redoutable
Eſt-ce à nous de vouloir percer la profondeur ?

Mon Pere, retenez vos larmes.

Vous ne m'entendrez point murmurer contre vous.
J'assure par ma mort le succès de vos armes:
Puis-je éprouver un sort plus doux ?

JEPHTÉ.

Ciel ! prends pitié de ma foiblesse:
Révoque, Dieu puissant, un arrêt si cruel.

LE PREMIER CHŒUR.

Nous plaignons comme vous Iphise & sa jeunesse;
Mais il faut obéir aux loix de l'Eternel.

JEPHTÉ.

Faut-il que ma Fille périsse ?

LE MEME CHŒUR.

Nos Femmes, nos Enfans sont au Dieu d'Israël.

JEPHTÉ.

Dieu pourra-t-il souffrir qu'un tel vœu s'accomplisse ?

LE MEME CHŒUR.

Votre infidélité forceroit sa justice
De nous abandonner à nos fiers ennemis.

JEPHTÉ.

Faut-il que ma Fille périsse ?

LE MEME CHŒUR.

Le Seigneur autrefois d'un Pere plus soumis

Obtint un pareil ſacrifice.

JEPHTÉ.

Ce Peuple m'apprend mon devoir.
Envers un Dieu vengeur ne ſoyons point parjure :
L'obéiſſance eſt notre unique eſpoir.
Ma Fille.... Allons au temple outrager la nature.

Et vous, Peuple victorieux,
Qui recueillez le fruit d'un ſerment que j'abhorre ;
A mon cœur qui balance encore
Priez Dieu qu'il pardonne en ces momens affreux.

LE CHŒUR.

Iphiſe tend au fer une tête innocente :
Dieu terrible, le ſang que Jephté te préſente,
Doit trouver grace devant toi.

UNE VOIX DU SECOND CHŒUR
dans l'éloignement.

Du Souverain des Cieux la juſtice eſt contente :
Jephté vient d'acquitter ſa foi.
(*La Symphonie imite le bruit des vents & du tonnerre*).

LE PREMIER CHŒUR.

O Ciel ! quelle nuit profonde
Dérobe le Soleil à nos yeux effrayés !
L'air ſiffle, la foudre gronde,

La terre tremble ſous nos pieds.
Le courroux de Dieu ſe déclare.

UNE VOIX DU CHŒUR.

Pour n'avoir oſé le trahir,
Jephté ſeroit-il un barbare
Qu'il s'apprêteroit à punir ?

LE CHŒUR.

Dieu, dans tes jugemens notre raiſon s'égare.
Quel Mortel péſera tes droits ?

Adorons le Seigneur, & reſpectons ſes loix.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *la Mort d'Abel*, Drame en trois Actes, précédé d'une Préface, & ſuivi du *Vœu de Jephté*, Poëme; & je n'ai rien trouvé dans ces différentes Piéces de proſe & de poëſie, qui ne m'ait paru digne de l'impreſſion. A Paris ce 9 Mars 1765.

ALBARET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé l'ABBÉ AUBERT Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition qui a pour titre : *La Mort d'Abel, Drame en trois Actes en Vers*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera, de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles;

que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état, où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des ſceaux de France le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original; commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le premier jour du mois de Juillet l'an de grace mil ſept cent ſoixante-cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, num. 529, fol. 329, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. 41, à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires preſcrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris ce 9 Juillet 1765. LE BRETON, Syndic.

Je soussigné reconnois avoir transporté & cédé le présent Privilege au sieur DUCHESNE, Libraire, pour qu'il en jouisse lui & les siens, comme une chose à lui appartenante, suivant les conventions faites entre nous. A Paris ce premier Juin 1765.

AUBERT.

Le même Libraire débite les Nouvelles Fables, par M. l'Abbé AUBERT, vol. *in*-12. . 2 l. 10 s.

De l'Imprimerie de H. L. GUERIN & L. F. DELATOUR.
1765.

Klopstock, Friedrich Gottlieb

LA MORT D'ADAM,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

IMITÉE DE L'ALLEMAND

DE

M. KLOPSTOCK,

PAR M*******.

Mon fol orgueil, flatté d'un chimérique ſort,
Oſa déſobéir, & me donna la mort. (Act. 2. Sc. 8.)

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A

MADAME

LA MARQUISE DE R***.

MADAME,

Vous avez de la Religion, du goût & du ſentiment; c'eſt à ces qualités

ſeules que je dédie ce Drame. Puiſſe-t-il laiſſer à la poſtérité une preuve éternelle de l'amitié dont vous m'honorez ; & du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADAME ;

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

* * * * *

LETTRE DE L'AUTEUR A M***.

EN 1762, il parut chez Prault, petit-fils, & Deſaint *junior*, une édition de la mort d'Adam, Tragédie traduite de l'Allemand; elle ne parvint que l'année ſuivante aux habitans iſolés d'une petite cité, où le commerce fleurit plus que la littérature. Ce fut à cette époque que je réſolus d'aller paſſer le printemps dans une ſolitude champêtre, pour y admirer le doigt de Dieu dans le renouvellement périodique de la Nature; je pris pour compagnons de voyage, Pluche, Réaumur, M. Buffon(*a*)...Ce fut, ſans doute, la providence qui dérangea mon projet d'obſervations philoſophiques, en leur aſſociant M. l'Abbé Arnaud (*b*).

Je débutai, Monſieur, par dévorer la traduc-

(*a*) Le Public connait leurs ouvrages & leurs recherches. L'antiquité n'a pas fourni un Buffon.

(*b*) Comme j'ignore l'Allemand, ſans cet élégant Traducteur, je n'aurais pas pû m'écrier avec le Corrége: *anch'io ſon pittore.*

tion en proſe de cet Abbé érudit ; je ne lûs qu'elle : le brillant tableau de la Nature active & renaiſſante, s'évanoüit à mes yeux, & fut remplacé par l'image funébre de la Nature en deuil de ſon Chef & de ſon Roi ; mon imagination n'appercevant plus qu'au travers d'un crêpe noir les objets admirables que je voulais étudier ſur le théâtre favori des Pline (*c*) & des Columelle (*d*), je n'y pouvais lire que la deſtruction néceſſaire de tous les êtres qui m'environnaient : mon âme ſeule échappée à la cataſtrophe générale ſemblait diriger ſa marche triomphante ſur les triſtes décombres de l'univers.

Tandis que profondément abſorbé dans ces idées lugubres, je ſuivais, malgré moi, les traces de la matiere qui ſortait du néant, & y rentrait par un reflux continuel, je verſais des larmes, Monſieur, mais des larmes délicieuſes, & toujours eſſuyées par les mains de la plus flatteuſe eſpérance. Puiſſe vous en arracher de pareilles cette imitation libre d'un Drame né en Allemagne, ſous les yeux du génie (*e*) préſenté à la Fran-

(*c*) L'ancien, natif de Vérone, eſtimé de Veſpaſien & de Tite. Le Pere Hardouin donna en 1723, une bonne édition de ſon Hiſtoire Naturelle. M. Buffon a dit de ce ſavant Ecrivain, d'ailleurs trop crédule & ſouvent obſcur : *Il ſemble avoir meſuré la Nature.*

(*d*) Né à Cadix ; Auteur de 12 Livres ſur l'agriculture, & d'un Traité ſur les arbres. Il a fleuri ſous Claude, vers l'an 42 de Jéſus-Chriſt.

(*e*) M. Klopſtock. C'eſt le Corneille de l'Allemagne ; il travaille à la Meſſiade qu'il doit dédier au Roi de Danemarck ſon protecteur éclairé.

ce par le bon goût (*f*), & qu'un zèle, au moins excuſable, s'eſt efforcé d'enrichir des brillantes couleurs que préparent nos Muſes ſur les palettes des Titien & des Rubens (*g*) de nos jours.

Je l'avouerai, Monſieur, les charmes du ſentiment me déroberent d'abord les fineſſes de l'art; rendu à moi-même, j'étudiai la conduite du Drame Germanique; j'en preſſenti la régularité, & j'allais m'en aſſurer au flambeau des Abbés d'Aubignac & du Bos (*h*), lorſque je jettai un coup d'œil ſur les réflexions préliminaires de M. l'Abbé Arnaud (*i*); elles ſuffirent ſeules pour me convaincre que le plan de M. Klopſtock eſt deſſiné avec une correction, une nobleſſe, une fierté qui ſe marient parfaitement avec la naïveté & la ſimplicité de la Nature. Ce fut alors, Monſieur, que j'oſai haſarder cette imitation d'un chef-d'œuvre exotique, où l'Auteur, en n'affectant aucune ma-

(*f*) On n'en peut refuſer à un Auteur que ſes talens rendent coſmopolite, qui diſcerne le beau chez l'Etranger & ſe l'approprie pour en enrichir ſa patrie.

(*g*) M. de Voltaire, l'un d'eux, & le premier d'eux tous, a pour ſyſtême qu'il faut traduire en vers tout ouvrage en vers dans ſon principe. M. Klopſtock m'aurait ſans doute une grande obligation, ſi elle égalait celle que Milton & Shakeſpear ont à l'Auteur de Zaïre, de Mérope, &c. &c.

(*h*) Ces Ecrivains didactiques ont enchéri ſur Ariſtote leur Maître: mais l'Abbé du Bos n'a pas eu l'honneur de preſſentir que la mort d'Adam pouvait être la matiere d'un chef-d'œuvre du Théâtre, comme il devina que la Ligue pouvait fournir à un génie ſupérieur le ſujet d'un Poème épique.

(*i*) Il y regne une érudition qui n'eſt ni affectée ni pédanteſque.

niere connue des Français, des Anglais, des Grecs même & des Romains, me paraît ouvrir à la poſtérité une carriere auſſi vaſte qu'elle eſt nouvelle (*k*).

M. Klopſtock, placé ſur un coin du globe, s'éleve juſques au ſanctuaire de la divinité : il y lit que tout ce qui n'eſt pas Dieu, dépend d'un ſeul mot de Dieu. L'Eſprit ſaint dit » QUE LA LUMIERE SOIT FAITE... ELLE BRILLE A L'INSTANT (*l*) ». Il dit à la Nature, complice du crime d'Adam; » VOUS MOURREZ... ET TOUTE MATIERE » PENCHE VERS LE NÉANT DONT ELLE EST SORTIE (*m*) ». Il dit enfin au premier homme, en particulier : » TU MOURRAS DE LA MORT... & ce » pléonaſme apparent eſt l'expreſſion ſublime de » la terrible agonie qui doit accabler l'Auteur de » tous les maux poſſibles, préſens, paſſés, futurs, » moraux & phyſiques (*n*) ».

» TU MOURRAS DE LA MORT ». Voilà donc la Sentence perſonnelle d'Adam, & voilà l'idée ma-

---

(*k*) L'analogie découverte par M. l'Abbé Arnaud, eſt trop éloignée pour démentir la généralité de mon aſſertion. M. Klopſtock peut avoir imaginé ſa Mort d'Adam, ſans avoir ſongé à l'Œdipe à Colone.

(*l*) Geneſe 1. v. 3. *Dixitque Deus fiat lux, & facta eſt lux.*

(*m*) Geneſe 2. v. 17. *In quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris.*

(*n*) Eve ne paraît pas avoir craint la mort de la mort, mais la mort ſeule, *ne forte moriamur*, dit-elle au Serpent, *Geneſe*, 3. *v.* 3. Mais le ſéducteur qui ſaiſiſſait peut-être toute l'étendue de l'expreſſion, *morte morieris*, aſſûre à la trop curieuſe mere du Genre-Humain, qu'ils ne mourront pas de la mort. *Nequaquàm morte moriemini.* Ibid. v. 4.

jeſtueuſe ſur laquelle tourne, comme ſur ſon unique pivot, toute la machine dramatique de l'Auteur dont j'ai ſuivi le plan avec ſcrupule, mais dont j'ai quelquefois changé le ſtyle, & ſouvent étendu ou élagué les penſées & les réflexions. J'oſe le dire, aucun Pere de l'Egliſe, aucun Interprete des annales ſacrées, n'avait ſaiſi, avant M. Klopſtock, toute l'énergie de cette expreſſion : TU MOURRAS DE LA MORT.

Plein de la divinité qui le poſſede & l'inſpire, ſi M. Klopſtock avait écrit en France, il aurait ſans doute plus ſouvent & plus fortement exprimé la puiſſance du Dieu qu'adorent les Français, la ſainteté & l'excellence de la vertu qu'ils aiment. J'ai connu ma nation (*o*), & j'ai cru qu'Adam tantôt embrâſé des feux du remords qu'excite en lui le cruel reſſouvenir de ſon péché héréditaire, tantôt enlevé ſur les aîles de l'eſprit prophétique, tantôt entraîné par la force de l'amour paternel, pouvait ſe ſouſtraire, en quelque façon, à la ſimplicité du langage des premiers temps, pour nous tracer par des métaphores hardies (*p*), mais toujours empruntées, des phénomènes ſenſibles ; là

(*o*) Je puis dire, ſans partialité, qu'aucune autre n'a autant de reſpect pour la vraie Religion ; je n'en dois citer ici pour preuve que les applaudiſſemens qu'elle prodigue aux idées ſublimes que nous donnent de la Divinité les Auteurs de Polieucte, d'Athalie, de Zaïre, de la Henriade, de Cominge, d'Euphémie, &c. &c.

(*p*) Ce ne peut, ce me ſemble, être un grand défaut, que de ſe ſervir dans les Pièces ſaintes du langage de l'Eſprit-Saint. Le ſtyle des Prophètes eſt métaphorique.

le Dieu redoutable devant qui les montagnes s'écoulent comme la cire (*q*); ici le prodige de l'amour divin qui, par une union hypoſtatique & ineffable, répare un crime dont la plaie ſaignera juſques & au-delà de la fin des ſiécles; partout enfin, la crainte, le reſpect, l'hommage, la fidélité, la reconnoiſſance que doivent vouer à l'Eternel les malheureux rejettons de la ſouche infectée de l'arbre généalogique du genre humain (*r*).

L'Ange de la mort qui voit & lit tout dans l'eſſence de Dieu même, & Caïn, jouet infortuné de la rage & du déſeſpoir, ſe ſervent auſſi de quelques expreſſions figurées, mais toujours à la portée d'Adam (*s*), que le premier accable du poids de ſa ſentence, & le ſecond du poids de ſa malédiction. Tous les autres perſonnages que j'introduis ſur la ſcène d'après M. Klopſtock, n'empruntent que le langage naïf du ſentiment; mais, ou je me trompe, ou mon Eve reconnoiſſante fait plus ſortir de la toile les traits de cette providence infinie qui fraye une route au jeune Sunim égaré dans les déſerts. Ma Sélime fait éclater davantage ſon innocence & ſa pudeur, en attribuant à Dieu ſeul les nouveaux ſentimens qui naiſſent dans ſon âme timorée. La vertu de mon Seth eſt peut-être plus intéreſſante & certainement plus religieuſe.

(*q*) Pſeaume 96. v. 5.

(*r*) J'ai indiqué par une aſtériſque les additions principales & les endroits où je me ſuis le plus écarté de mon prototype.

(*s*) Quelle fut l'étendue de ſes connaiſſances? C'eſt un problême qu'on ne réſoudra qu'alors qu'il ſera permis à la Créature de fixer des bornes à la libéralité du Créateur.

parce qu'elle eſt étayée d'une réſignation louable aux volontés ſuprêmes de l'Etre vengeur, dont néanmoins ce digne fils tâche de déſarmer le bras par la douce violence des prieres les plus ferventes.

L'eſpece, l'objet de ce Drame, & ſur-tout la faibleſſe du coloris, ne lui promettent pas les honneurs de la repréſentation (*t*); mais en ſerait-il digne? Je ne permettrais point qu'on les lui accordât, tandis que l'Egliſe Gallicane accablerait de ſes foudres (*u*) les gens à talens qui, en mettant en action la religion majeſtueuſe, la vertu eſtimable, le patriotiſme éclairé, &c. feraient peut-être des Chrétiens plus fervents, & des Citoyens plus fideles, que n'en feront jamais les Monologues peſamment méthodiques dont le Public ne ſe dégoûte

(*t*) On prêche la mort à la Cour: pourquoi n'y repréſenteroit-on pas celle d'un pécheur pénitent? Craindrait-on que l'impreſſion en ſerait moins paſſagere que celle d'un diſcours adulateur?

(*u*) Outre que c'eſt un crime de les braver, je trouve d'après les réflexions de S. Grégoire le Grand, chapitre 21. du dix huitième livre de ſes morales, qu'il y a, au moins, de la dériſion & de l'inconſéquence à faire prononcer l'apologie de la Religion, & des vertus chrétiennes, par des bouches excommuniées. Quel eſt l'homme ſenſé qui, après avoir lû dans le dur Tertullien, au Livre des Spectacles & de l'Idolâtrie, que le *Théâtre eſt la maiſon du Diable*, pourrait ſe faire une aſſez forte illuſion pour dire avec *Luſignan*, ſur celui de la Comédie Françaiſe:

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour l'Univers, eſt mort *en ces lieux mêmes*. (Zaïr. *Act.* 2. *Sc.* 5.)

que trop (*x*). L'Egliſe, je n'en doute point, a ſes raiſons; je les reſpecte; mais il n'en eſt pas moins vrai que ſes loix de diſcipline, dès qu'elles deviennent inutiles, ou qu'elles ſe trouvent en contradiction formelle avec les loix de police, & les

---

(*x*) Je ſuis très-éloigné de penſer avec l'ingénieux & érudit Auteur de la *Prédication*, qu'il eſt inutile de rappeller ſes devoirs à l'eſprit de l'homme diſſipé par les affaires, ou aveuglé par le déreglement du cœur; mais je ſoutiens, d'après Horace, que l'impreſſion du diſcours le plus éloquent, n'égalera jamais celle d'une repréſentation pathétique.

Segnius irritant animos demiſſa per aurem
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus. (Art. Poët.)

Les Confreres de la Paſſion (MM. de Fontenelle & le Préſident Hénault paraiſſent être de mon avis,) n'étaient pas répréhenſibles d'avoir repréſenté les Myſtères ſacrés; mais de les avoir repréſentés ridiculement: tout ſe repréſentait autrefois, même dans nos Egliſes, & ſe gravait ainſi plus profondément dans la mémoire. On raiſonnait moins, on croyait mieux.

Un autre avantage des Théâtres, où les talens, qui ne ſeraient pas proſcrits du ſein de l'Egliſe, ne repréſenteraient que des Drames, qui, bien examinés, ſeraient marqués au coin d'une ſaine doctrine, & d'une morale épurée, ce ſerait de diminuer le nombre prodigieux de ces Néophites qui, ſans avoir rien appris, croient tout ſavoir, & par un faux zèle, ou par un orgueil ſoutenu, ou par une ambition démeſurée, débitent, dans nos chaires, preſque autant d'erreurs que de jolies paroles; de ces Orateurs ſans goût & ſans prudence, qui, en calquant mal-adroitement nos vices ſur ceux de Paris, nous initient très-ſouvent dans des myſteres d'iniquité qui nous ſont inconnus; de ces perroquets de tout plumage qui déclament, ſans onction, des diſcours de tout prix, ou nous fatiguent par des lieux communs héréditaires qui deſcendent de barbe en barbe juſqu'à nous.

ordres du Prince auſſi aimé qu'il mérite de l'être, n'exiſtent (j'en appelle à une trop fatale expérience) (*y*) que pour être indignement foulées aux pieds, pour ſcandaliſer nos freres errans, & ſervir de trophées à l'impiété & au libertinage.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'établir la poſſibilité d'ouvrir, au moins dans les villes Capitales, des théâtres pouſſés au dernier période de décence, d'honnêteté, d'utilité, d'inſtruction ; il y aurait d'ailleurs de la témérité à vouloir enchérir ſur les excellentes raiſons oppoſées par Meſſieurs d'Alembert, de Voltaire, Marmontel & autres, aux raiſonnemens captieux du trop fameux Paradoxophile de nos jours (*z*). Je me borne à remarquer que le ſcholaſtique Saint Thomas (*aa*), & l'éloquent Archevêque de Conſtantinople (*bb*), ſuppoſent

---

(*y*) Nos Seigneurs Prélats ne voient que trop ſouvent, avec la plus vive douleur, leurs Diocéſains préférer au devoir de remplir le précepte de la Communion paſchale, le plaiſir d'aller à des Spectacles encore trop libres, mais autoriſés par le Prince. Ne ſerait-il pas plus paſtoral de travailler à réformer les abus des Spectacles actuels?

(*z*) Le plus mince Littérateur a entre les mains les ouvrages de ces célèbres antagoniſtes.

(*aa*) L'Ange de l'Ecole (2. 2. *q.* 163. *art.* 2 & 3.) permet les Spectacles, *où l'on ne dira rien, on ne fera rien d'illicite, ni rien qui ne convienne aux affaires & au tems.* Il a donc cru que de pareils Spectacles étaient poſſibles. Pourquoi n'en ferait-on pas l'épreuve?

(*bb*) Saint Chryſoſtome, après avoir fait, *dans ſa ſixième Homélie*, une vive & chrétienne incurſion ſur les Fêtes de Pallas, ſe propoſe, dans ſa trente-ſeptième, de réprimer les abus particuliers aux Spectacles de ſon tems. Il penſait

cette poſſibilité, qui n'a jamais été directement combattue par Saint Auguſtin (*cc*), ni même par M. de Meaux (*dd*). Je ne cache cependant pas que cette réforme doit être d'une difficulté preſqu'inſurmontable, puiſqu'elle n'eſt pas ordon-

---

donc qu'on les pouvait réformer : imitons ſon zèle, & on ne le ſoupçonnera pas de n'avoir point été éclairé.

(*cc*) L'Evêque d'Hippone, au *Liv. 3. de ſes Confeſſ.* nous trace, avec le crayon du remords, les criminelles impreſſions que faiſaient ſur ſon cœur amolli & ulcéré les Spectacles indécens de Carthage diſſolue. . . . Ce n'eſt pas-là ſoutenir qu'il ne peut y avoir de Théâtres épurés.

(*dd*) Je ſais que M. Boſſuet, (*en pluſieurs endroits, mais ſur-tout dans ſes Maximes & Réflexions ſur la Comédie,*) a fourni à J. J. Rouſſeau une partie des armes dont il veut anéantir le Théâtre ; mais je ſais auſſi que, trop ambitieux, il voulait réunir tous les talens, ou dégrader ceux que la Nature lui avait refuſés. Il en voulait moins au Théâtre en général qu'au trop libre Moliere, au trop tendre Quinault, & ſur-tout au défenſeur anonyme de la Comédie. Tel on le vit pourſuivre avec trop d'acharnement un rival chéri, vertueux, & dont les erreurs n'ont ſervi qu'à donner un nouvel éclat à ſa droiture & à ſa ſainteté. On connait la réponſe d'Innocent XII à ce Prélat jaloux, qui eut toujours raiſon d'une maniere révoltante.

N. B. J'aurais encore différé de préſenter cet eſſai au Public, ſi je n'avais lû (*dans la deuxième partie du tome 3. du Journal Encyclopédique,*) l'exhortation que fait le Journaliſte éclairé à M. D'Arnaud, de traduire en entier le Drame dont il imite les morceaux les plus pathétiques dans le Diſcours préliminaire de la troiſième édition du Comte de Cominges. Je ſouhaite que le ſuccès de cette imitation, que j'ai l'honneur de vous adreſſer, détermine l'Auteur de Cominges, d'Euphémie, &c. à conſacrer ſes momens précieux à créer de nouveaux chef-d'œuvres édifians.

née par le Monarque BIEN-AIMÉ qui ne s'occupe que du bonheur de ſes ſujets, entrepriſe par des Miniſtres qui cultivent les talens qu'ils protégent, autoriſée enfin par un illuſtre clergé dont les mains paternelles retireraient ſans doute avec plaiſir des foudres qui ne s'allument jamais qu'aux feux des vices qui donnent la mort à l'âme.

J'ai laiſſé couler ma plume, Monſieur ; vous ne me ſoupçonnerez pas d'avoir voulu ſurprendre votre ſuffrage, par une apologie indirecte d'une production qui ſera peut être éphémere ; je devais excuſer, à votre tribunal, les écarts d'une muſe Chrétienne, qui, quoiqu'anonyme, reſpecte les jugemens du public éclairé.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ACTEURS.

ADAM.

CAÏN.

SETH.

EMAN, *l'un des plus jeunes fils d'*ADAM.

SUNIM, *le plus jeune de tous.*

EVE.

SÉLIME, *petite-fille d'*ADAM.

TROIS MERES, *qui menent, pour la premiere fois, leurs fils à* ADAM.

L'ANGE DE LA MORT.

*La Scène eſt dans une Cabanne; au fond de laquelle eſt la demeure d'*ADAM, *& l'Autel d'*ABEL.

LA

LA MORT D'ADAM, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SÉLIME, SETH.

SÉLIME.

*(Elle entre du côté opposé à la Cabane d'*ADAM *; SETH eſt à la porte de celle de ſon pere, où, les yeux élevés au Ciel, il prête une oreille attentive aux gémiſſemens qui pénétrent ſon ame.)*

O jour le plus heureux, le plus beau de ma vie!
Jour où de l'Éternel la clémence infinie
Doit former les ſaints nœuds de l'amour conjugal!
Ton aurore préſage un plaiſir ſans égal.
Ainſi que la clarté, ma flamme vive & pure,
Prête un nouvel éclat à toute la Nature.

Mon cœur ſe livre en paix au nouveau ſentiment
Que fit naître le choix du vertueux Éman.
Favorable à mes vœux, dès l'aube matinale,
Eve daignait orner ma couche nuptiale.
A ſes ordres ſoumis, mes freres & mes ſœurs,
Aux branches de Palmiers aſſortiſſaient des fleurs....
Au pied de ce platane, ombrageant la prairie,
Je reverrai bien-tôt cette troupe chérie.
Je viens d'y préparer des fruits délicieux,
De la bonté du Ciel dons chers & précieux.
Sous des herbes encor brillantes de roſée,
Des raiſins les plus beaux une grappe eſt cachée.
Elle eſt à mon époux. Je dois cette faveur
A l'amour épuré qui regne dans mon cœur.
O tendre ſouvenir! Éman choiſit Sélime!
Avant que le Soleil dans les ondes s'abîme,
La préſence d'Adam doit honorer ces lieux.
Tendre Pere!.... Bien-tôt vous aurez ſous les yeux,
Préſentés par les mains des meres fortunées,
Tous ceux de leurs enfans qui comptent trois années.
Vous les bénirez tous.... Votre amour paternel
Doit luire auſſi pour nous en ce jour ſolemnel.
Adam couronnera notre ardeur légitime.
Vers le lit nuptial il conduira Sélime.
Viens, Seth, viens adorer l'Auteur de ces bienfaits,
Rendons graces à Dieu.... Mon frere.... tu te tais!
Ta ſœur voit le ſourire expirer ſur ta bouche.

SETH.

De ton bonheur prochain le ſentiment me touche;
Il pénétre mon ame, & j'en ſuis occupé.
Chere Sélime.... hélas!

SÉLIME.

Ce ſoupir échappé

Répond mal aux tranſports de la gaieté commune ;
Ton cœur eſt accablé d'une idée importune.
Mon frere aurait-il donc quelque ſecret pour moi ?

SETH.

D'un ſilence profond je m'impoſais la loi:
Mais ma ſincérité, ton trouble, tes allarmes....
Arrête cependant le torrent de tes larmes.
L'excès de mon amour peut m'induire en erreur....
Sélime, tu le veux..... je vais t'ouvrir mon cœur.
Tandis qu'Eve, à ton gré, dans ces riantes plaines,
Préſidait aux apprêts de tes nôces prochaines ;
J'avais les yeux fixés ſur le front paternel.
Gémiſſant, proſterné ſur le tombeau d'Abel,
Ton pere était plongé dans de triſtes penſées:
D'une morne douleur les empreintes tracées.....

SÉLIME, *l'interrompant.*

C'en eſt aſſez.... volons.... je veux ſaiſir ſa main:
Seth! je veux la baiſer, la preſſer ſur mon ſein.
J'attacherai ſur lui des regards de tendreſſe.
Je veux le conjurer de vaincre ſa triſteſſe....
Que vois-je ? malgré toi, tes yeux verſent des pleurs.
Cruel! me céles-tu quelques nouveaux malheurs ?

SETH.

Pourquoi la quittas-tu, ta cabane paiſible?
Sélime, laiſſe-moi.... ton ame trop ſenſible
Peut-elle ſoutenir le poids de mon ſecret?
Il m'échappe.... ah! ma ſœur, j'obéis à regret.
Tu ne connaîtras point ton reſpectable pere
A l'effrayant portrait que va tracer ton frere.
Je l'ai vu ce matin traînant ſon foible corps:
La douleur paraiſſait en briſer les reſſorts.
De ſes membres tremblans à peine ayant l'uſage,
Une ſombre pâleur lui couvrait le viſage.

Les yeux ſur moi fixés il ne me voyait pas.
Il entre en ſa cabane & dirige ſes pas
Vers la pierre où d'Abel la victime agréable
Nous obtenait des Cieux un regard favorable.
Je le voyais frémir & trembler à la fois.
Je l'entendais prier. il élevait ſa voix.
Mais par de longs ſoupirs cette voix repouſſée
Exprimait les tourmens de ſon ame oppreſſée.
Il gémiſſait encor, quand tu vins en ce lieu
Me diſtraire des vœux que j'adreſſais à Dieu.
Lui ſeul peut rétablir une ſanté ſi chere....
J'entends des pas tardifs... Ah! ma ſœur, c'eſt mon pere!

SCENE II.

ADAM, SETH, SÉLIME.

ADAM.

(*A part.*) (*Haut.*)
Seth & Sélime!... ô jour de douleur & d'effroi!
Ce jour, ce même jour ſera brillant pour toi,
Chere Sélime: vole où le plaiſir t'appelle;
Ombrage de rameaux ta cabane nouvelle,
Va te parer des fleurs qui naiſſent dans nos champs;
De tes nôces préviens les fortunés momens.
(*Il l'embraſſe.*)
Va, ma fille, c'eſt moi; c'eſt Adam qui l'ordonne.
Ton aimable pudeur de cet ordre s'étonne!
Je ſais qu'il eſt contraire à l'uſage reçu..
Je peux t'en diſpenſer, ſans bleſſer ta vertu.
Pars.... De mon ordre inſtruis mon épouſe fidelle.

SÉLIME.

(*Elle ſort en exprimant ſes inquiétudes par ſes tendres regards.*)
Mon pere, j'obéis.

SCÈNE III.

ADAM, SETH.

ADAM.

D'Une douleur mortelle
Son pere a vu les traits ſe peindre dans ſes yeux.
Elle fuit : mais ſon cœur eſt encor dans ces lieux.
Il ne me quitte plus... Ame ſenſible & pure,
Que le Ciel de ſes dons te comble avec uſure.
Hélas! dans peu, mon fils, je ne la verrai plus.
Ses graces, ſa beauté, ſa pudeur, ſes vertus,
Rappellent à mes ſens Eve encor innocente
*(a) Dans ces jours fortunés où la terre naiſſante,
*Ne portant pas encor un pere criminel,
Repoſait à l'abri du courroux Éternel.
Mais, ô toi, mon cher fils, ma plus belle eſpérance,
O toi qui reconnais cette Sageſſe immenſe,
Dont le doigt ſe jouant dans ce vaſte Univers,
Briſe l'aîle des vens, brave l'orgueil des mers;
Adore ſes decrets : ils ſont inébranlables.
(*A part.*)
Homme faible & ſoumis!... O douleurs ineffables!
(*Haut.*)
Quel coup je vais porter!... Approche, enfant chéri;
(*Il embraſſe Seth.*)
Rappelle tes vertus.... Adam meurt aujourd'hui.

(a) Tous les aſtériſques répandus dans le cours de ce Drame indiquent des changemens & des additions. Lorſqu'ils ſont accompagnés d'une lettre, ils renvoient aux notes placées au bas des pages.

SETH.

Mon pere!

ADAM.

(*A part.*)

Mon cher fils!... Il garde le ſilence.....

(*Haut.*)

Reviens à toi, mon fils. De ta propre douleur
Tu me vois pénétré : tu m'arraches le cœur.
Accorde à mes diſcours une oreille attentive.
Songe, pour rappeller une ame fugitive,
A l'excès de terreur que m'inſpirait la voix
Qui m'annonçait la mort pour la premiere fois.
Toi ſeul de mes enfans, à mon heure derniere,
De ton pere expirant fermeras la paupiere.
Un nuage confus répandu ſur mes yeux
Me préſage la mort.... Ainſi l'aſpect des Cieux,
Et les accords divins de leur noble harmonie,
M'annoncerent l'inſtant où je reçus la vie.
J'abandonnais mon cœur au doux preſſentiment
Du bonheur projetté de Sélime & d'Éman;
Je béniſſais leurs nœuds, leur innocente flamme....
Tout-à-coup la terreur s'empara de mon ame.
Tout mon corps fut ſaiſi d'un affreux tremblement.
Mes ſens ſont ébranlés d'un ſubit mouvement,
Plus rapide cent fois que ne l'eſt la penſée....
C'était la mort vengeant la Nature offenſée.
La mort, comme un torrent, ſe répand dans mon corps.
Sur mes os diſloqués redoublant ſes efforts,
Elle me frappe enfin d'une langueur ſoudaine.
Mes membres engourdis ſe mouvaient avec peine.
Muet comme tu l'es, au récit de mes maux;
Ma douleur s'exhalait en lugubres ſanglots.
Ma langue était alors immobile & glacée.
Ne crois pas cependant que mon ame inſenſée,

Au Maître des Humains ſe plaigne de ſon ſort.
C'eſt la Nature, hélas! qui lutte avec la Mort.
Pardonne-moi, grand Dieu! la faibleſſe & la crainte.
L'image de la mort dans mes yeux eſt empreinte.
O mon fils! de mon ſang elle interrompt le cours.
Jour affreux! tu ſeras le dernier de mes jours!
Ma frayeur, à l'inſtant, redouble.... & me déſole.
Ange Exterminateur, tu tiendras ta parole....
(*A ſon fils.*)
Je te veux bien encor confier ce ſecret.
Rappelle-toi, mon fils, que, par un ſeul arrêt,
Mon Juge enveloppa dans la même diſgrace
Ton pere criminel avec toute ſa race.
Hors des portes d'Eden, j'en rougiſſais d'effroi.
Mais l'Ange de la Mort eſt debout devant moi.
Il dit: «ÉCOUTE, ADAM, LORSQUE DE TA SENTENCE
» LE CIEL T'ACCORDERA LA PLEINE INTELLIGENCE,
» TU TOUCHERAS DE PRÈS A SON ÉVÉNEMENT.
» JE VIENDRAI T'EN MARQUER ET L'HEURE ET LE MOMENT».
Interprète ſacré d'un Juge inéxorable;
Viens.... ton retour prédit en eſt moins redoutable.
Je t'attends: ô mon fils! lève les yeux au Ciel.
*(a) Dieu daigne encor verſer quelques gouttes de miel
Dans mon breuvage affreux de fiel & d'amertume;
Au ſein de la terreur l'eſpérance s'allume....
«TU MOURRAS DE LA MORT» .... A mon eſprit troublé,
De ce fatal arrêt le vrai ſens eſt voilé.
«TU MOURRAS DE LA MORT».... Quel tourment pour ton pere!
De mes derniers ſoupirs ſois le dépoſitaire.

(a) Expreſſions métaphoriques empruntées de l'Ecriture-Sainte.

Depuis mon crime, hélas ! tous les jours je me meurs.
Je ne crains pas la mort ; mais j'en crains les horreurs.
Mon ame eſt préparée.....

SETH.

Adam nous abandonne !
Il conſent à mourir !

ADAM.

Tout ce qui m'environne
Me retient ici bas !.... ô mon ſang ! ô ma chair !

SETH.

Mon pere, ſi jamais votre fils vous fut cher,
Vivez encor pour lui. Senſible à ſa priere,....

ADAM.

Laiſſe-moi reſpirer : mon ame toute entiere
S'épanche & ſe confond dans la tienne.... Grand Dieu !
Tempère la douleur qui nous ſuit en tout lieu.
Mon fils, allons fléchir le Juge redoutable.
Adorons ſon arrêt.

SETH.

Je le crois adorable.
Mais cet arrêt de mort doit-il s'exécuter
Aujourd'hui, ſous mes yeux ?... ah ! daignez m'écouter :
Vous aimez vos enfans ; votre tendreſſe extrême
Craint trop de les quitter... Vous vous trompez vous-même.
Vous rapprochez des tems peut-être reculés.
La vive émotion de vos ſens ébranlés,
*(Je l'eſpere du Ciel, toujours bon, toujours juſte :)
Eſt l'effet naturel d'une ſanté robuſte,
Qui des ſiecles entiers a bravé les hivers.

ADAM.

(*A part.*) (*Haut.*)
Que répondre à mon fils ?... Malheureux & pervers !
De l'Ange de la Mort la voix inopinée
Va peut-être bien-tôt marquer ma deſtinée.

Ange terrible, au moins ne t'offre qu'à mes yeux :
Épargne à mon cher fils ton aſpect odieux.
(*A Seth.*)
Regarde cet autel teint du ſang de ton frere ;
Va, Seth, de l'Éternel déſarmer la colere.
Puiſſe-t-il agréer l'encens de tes vertus,
En ajoûtant un jour à mes jours révolus!

SETH.

(*Il ſort en élevant les yeux & les mains au Ciel.*)
Mon pere, j'obéis.

SCENE IV.

ADAM, *ſeul.*

Ses prieres ferventes,
Auprès de l'Éternel, ſans doute ſont puiſſantes ;
Mais ta juſtice, ô Ciel ! égale ta bonté,
Et l'immuable arrêt doit être exécuté.
Quel trouble me ſaiſit! ma langueur m'abandonne.
Mon cœur eſt palpitant ; je tremble ; je friſſonne.
La terreur & l'effroi s'emparent de mes ſens.
La mort vient ſur leurs pas... oui ; déjà je la ſens.
Toi que je foule aux pieds, inſenſible pouſſiere,
Tu couvriras bien-tôt cette vile matiere ;
L'argile de ce corps, mes membres deſſéchés.
Quel ſpectacle pour vous qui m'êtes attachés
Par les liens du ſang, & ceux de la Nature!
Mon Dieu, ne ſouffrez pas, Adam vous en conjure,
Qu'Eve, & tous mes enfans, témoins de mon trépas,
Viennent, en gémiſſant, ſe jetter dans mes bras.
Je ne ſoutiendrais pas leur tendreſſe cruelle.

Et toi, chere moitié, ma compagne fidelle,
Aimable, & tendre objet de mes chaſtes deſirs,
Qui partageais mes maux, mes travaux, mes plaiſirs;
Tous deux, au même jour, appellés à la vie,
Sera t-elle à tous deux au même jour ravie?
Toi ſeul le ſais, grand Dieu! toi qui, dans ta fureur,
Lanças le juſte arrêt dont je crains la rigueur.

SCENE V.

ADAM, SETH.

ADAM.

TE voilà de retour!... Les cris de l'innocence
Ont-ils de l'Éternel imploré la clémence?

SETH.

Je ne priai jamais avec tant de ferveur;
La triſteſſe, l'amour, l'eſpoir & la terreur,
Animaient les tranſports de ma vive priere.

ADAM.

Tu le ſais, mon cher fils de mon heure derniere;
Tu dois ſeul partager tous les tourmens divers.
Je vais ſacrifier au Dieu de l'Univers.
Charge-toi d'éloigner ta mere & ſes compagnes.
Quand le Soleil fuira derriere ces montagnes,
Viens rejoindre ton pere aux pieds de l'Éternel.

SETH.

Moi!... vous abandonner!... je ſerais criminel!
Je vous obéiſſais, comme à l'Être ſuprême;
Mais, dans ce jour affreux, vous livrer à vous-même!
Pouvez-vous l'exiger? conſultez votre cœur.

Mon pere, pardonnez.... le mien frémit d'horreur,
Et ne peut ſoutenir cette effrayante idée.
Sélime cependant de chagrins obſédée,
Fait retentir les airs de lugubres ſoupirs.
Je n'ai pu refuſer à ſes preſſans deſirs,
Aux cris de ſon amour, au torrent de ſes larmes,
D'avouer le ſujet de mes vives allarmes.
* L'horreur a peint Adam ſe traînant à l'autel.

ADAM.

Mes yeux vont la revoir!.... Trop malheureux mortel!
Je dois donc ſuccomber à ma douleur extrême!

SETH.

Mon pere, quelqu'un vient.... C'eſt Sélime elle-même.

ADAM.

Quoi! mes enfans!... Si-tôt!....

SCENE VI.

ADAM, SETH, SÉLIME.

ADAM, *à part & détournant la vue.*

O mortelles couleurs!
Tel expirait Abel arroſé de mes pleurs!....
(*A Sélime.*)
Ma fille, tu parais interdite, étonnée;
Ton ame à la douleur ſuccombe abandonnée.
Rappelle tes eſprits.... chere Sélime....

SÉLIME.

Hélas!
Par votre ordre, tantôt, m'arrachant de vos bras,
J'allais cueillir des fleurs ſous les yeux de ma mere....
*Il marchait devant moi, ce tableau que mon frere

M'avait fait de l'état où ſon œil vous ſurprit;
Ce terible tableau, qui troublait mon eſprit,
Fit paſſer dans mon cœur une ſubite atteinte.
Du Soleil à mes yeux la lumiere eſt éteinte:
L'uſage de mes ſens languiſſait ſuſpendu,
Et ſur l'herbe des champs ce corps faible, étendu...
Ma cabane parut mobile & fugitive.
(*Elle embraſſe les genoux d'Adam.*)
Ah! plutôt diſſipez cette douleur trop vive.
Vous nous devez vos jours; nous vous devons nos ſoins.
Laiſſez agir mon cœur, il connait vos beſoins.
Mon pere, permettez.... ces mains reconnaiſſantes
Vont choiſir à l'inſtant des feuilles renaiſſantes;
J'en garnirai le ſiége où nos brûlans étés
Vous ont vu tant de fois dicter vos volontés;
Sous un ombrage frais je placerai ce ſiége;
Là de tous vos enfans vous verrez le cortége
De vos maux avec moi partager le fardeau.
Leur amour....

ADAM, *la relevant.*

Leve-toi.... va, ce tranſport nouveau
Eſt digne de ton cœur, ô fille toujours chere!
Mais calme tes chagrins, laiſſe Seth & ton pere.
(*En montrant Seth.*)
Je dois lui découvrir des ſecrets importans.
Sélime, laiſſe-nous... J'ai, dans ces derniers tems,
Viſité ces dehors dont la beauté m'enchante;
Tu connais mon ormeau.... Cette vigne abondante
Qui l'entourait jadis, conduite par ta main,
Succomba ſous le poids des grappes de raiſin.
D'un cours irrégulier corrige les caprices:
Tu ſais que cet ormeau fit toujours mes délices;
Il eſt de ces vallons le plus bel ornement.
Je compte ſur tes ſoins.

SCENE VII.

ADAM, SETH, L'ANGE DE LA MORT.

ADAM.

SETH, encore un moment,
Et je ne pouvais plus fixer mes yeux ſur elle.
Épuiſe tous tes coups, ô vengeance éternelle!
Non, tu ne comprends pas l'excès de mon malheur.
Telle que dans nos champs une naiſſante fleur
Brille & perd ſon éclat dans la même journée,
Par le ſouffle du tems ta ſœur infortunée
Verra bien-tôt flétrir ſes appas innocens.
POUSSIERE ſous les pieds de ſes petits enfans,
Ces enfans à leur tour redeviendront POUSSIERE.
O toi que j'inſtruiſois de ma grandeur premiere,
Tu le ſais, les Humains tendent tous à la mort;
Tous pécheurs en Adam.... tous ont le même ſort.
J'en friſſonne d'horreur!.... ô penſée accablante!
D'un énorme rocher la maſſe moins peſante
Preſſerait moins, hélas! mon trop ſenſible cœur.
Va, mon fils, laiſſe moi; va conſoler ta ſœur.
Pour moi je vais creuſer d'une main criminelle
La tombe où pourrira ma dépouille mortelle.

SETH.

O ſpectacle, à mes yeux, & terrible & nouveau!
Seth, tu verrais Adam préparer ſon tombeau!
Grand Dieu! que ton courroux ſur ma tête retombe,
Mon pere.... différez de creuſer votre tombe.

ADAM, *montrant la tombe d'Abel.*

Abel repoſe ici, je veux y repoſer.
Mon cadavre!... A tes yeux voudrais-tu l'expoſer?
Tu le verrais pourrir, & tomber en pouſſiere.

SETH.

Dieu vengeur, ſuſpendez votre juſte colere;
A quelle épreuve, hélas! ſoumettez-vous mon cœur!

ADAM.

(*Le Théâtre s'obſcurcit peu-à-peu.*)
De ſon trône irrité, la craine & la terreur
Deſcendent à l'inſtant... Quelle nuit imprévue!
Je ne puis te fixer, je détourne la vue.
L'Univers n'eſt pour moi qu'un ténébreux cahos.
Quelle ſecouſſe, ô Ciel! ébranle tous mes os!
(*On entend un bruit ſourd.*)
Mon cher fils... ces rochers... ils tremblent... jour terrible!
Ange exterminateur, tu ſeras donc viſible.
Arrête.... ton abord préſage le courroux.
Il porte ici ſes pas, il avance vers nous.
(*Le bruit ſourd continue.*)
Entends-tu s'agiter les prochaines collines?
L'interprete ſacré des volontés divines,
Le vois-tu, mon cher fils?

SETH.

Environné d'horreurs,
Des ombres de la nuit les obſcures lueurs....
Je ne vois rien, je prête une oreille attentive.

ADAM, *à l'Ange qui paraît, le bruit ſourd redoublant.*

Viens, parle, me voici: ta ſentence tardive
Augmente mon effroi, Miniſtre de douleur;
Prononce....

L'ANGE DE LA MORT.

Écoute, Adam: ton Dieu, ton Créateur
Te parle par ma voix: « HOMME FORMÉ DE TERRE,
» AVANT QUE LE SOLEIL ACHEVANT SA CARRIERE,
» DE CES CÈDRES VOISINS AIT FRANCHI LA FOREST,
« TU MOURRAS DE LA MORT ». Reſpecte cet arrêt:

»* A ta race la Mort devient héréditaire ;
»Dans les bras d'un ſommeil paiſible & ſalutaire,
»Les uns ſeront rayés du nombre des vivans ;
»Les autres éprouvés au creuſet des tourmens,
»Broyés par la douleur, redeviendront POUSSIERE :
»Mais, toi premier auteur de l'humaine miſere,
» TU MOURRAS DE LA MORT. A ce dernier moment,
»Ton corps ſera frappé d'un nouveau tremblement.
»J'imprimerai mes pas ſur ces rochers arides ;
»Ils ſeront ébranlés ; & mes mains homicides
»Tireront ſur tes yeux un voile ténébreux.
»Tu ne verras plus rien dans ce moment affreux :
»Mais un bruit comparable à l'éclat du tonnerre,
»AVANT QUE LE SOLEIL ACHEVANT SA CARRIERE,
»DE CES CÈDRES VOISINS AIT FRANCHI LA FOREST.
»T'ANNONCERA LA MORT ».

ADAM.

Soumis à cet arrêt,
J'adore, en périſſant, la main qui me châtie.
O mon juge ! adoucis l'effrayante agonie
D'un pécheur pénitent.... Ange exterminateur,
(*L'Ange ſe retire.*)
Vole au Trône de Dieu, fléchis mon Créateur ;
Unis tes vœux aux miens, je ſuis prêt....

SETH.

Tendre pere !
Vous quittez votre fils !... Dans le ſein de la terre
(*A Adam qu'il veut arrêter.*)
Je retourne avec vous.... Où voulez-vous aller ?

ADAM.

Adorer l'Éternel.

SCENE VIII.

SETH, *ſeul.*

CESSE de m'accabler,
Trop amere douleur, douleur inexprimable !
Tu me perces le cœur ! ta force impitoyable
De la mort aujourd'hui me fait ſubir la loi.
Tu me donnas le jour, je le perds avec toi,
O Pere, le premier & le meilleur des Peres;
Chef de tous les enfans ſuçans le lait des meres,
Et de ceux qui naîtront juſqu'à la fin des tems !
Vous ne pourrez donc pas baiſer ſes cheveux blancs,
O mes enfans !... Et toi, dernier jour qui l'éclaire,
Tu n'as précipité ta courſe meurtriere,
Que pour mieux éprouver ſi je crains l'Éternel.
Je vais, d'un bras tremblant, creuſer près de l'autel,
Son tombeau !... ſon tombeau !... le tombeau de mon pere !
» AVANT QUE LE SOLEIL ACHEVANT SA CARRIERE,
» DE CES CÈDRES VOISINS AIT FRANCHI LA FOREST «.
O parole terrible ! irrévocable arrêt !

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ADAM, SETH.

ADAM, *appuyé ſur l'autel devant ſa tombe.*

QUEL effroyable aſpect! ô mon fils! cette terre
N'étale plus l'éclat de la fleur printanière,
Dont les parfums exquis s'exhalaient dans les airs!
Mes yeux ne voyent plus les cèdres toujours verds
Étendre, dans ſon ſein, leurs profondes racines.
Ici, victime, hélas! des vengeances divines,
Mes os ſeront pourris: & par les vers rongés,
Tu les verras bien-tôt en POUSSIÈRE changés,
Sur les aîles des vents, perdus dans le nuage!
Moi! de mon Créateur le plus parfait ouvrage,
Qui ne ſuis pas conçu dans un ſein criminel;
« JE MOURRAI DE LA MORT....» Déjà ſon trait cruel
Pénétre les replis de ce corps miſérable:
La Mort les a marqués de ſon ſceau redoutable.
Mes yeux ſont obſcurcis, mes membres ſont tremblans,
Mon cœur eſt oppreſſé, mes pas ſont chancelans;
Un friſſon me ſaiſit, ma péſante paupière
Appelle le ſommeil. Quel ſommeil! qu'il diffère

De ce ſommeil heureux qui calmait ma douleur.
C'eſt la mort.... Mais avant que ſon bras deſtructeur
Porte ſon dernier coup ſur le chef de ton père,
Viens, je veux profiter de ma faible lumière;
Je veux jetter encor un regard curieux
Sur la terre d'Éden, ſéjour délicieux!
Je vais reſpirer l'air de vos belles campagnes!
Ouvre de ce côté?

SETH, *ouvrant une fenêtre qui offre une perſpective.*

Voyez-vous ces montagnes?
Ce ſont celles d'Éden.

ADAM.

Peut-être du Soleil
Les nuages épais cachent l'éclat vermeil.
Je ne vois pas Éden.

SETH.

Quelques nuages ſombres
Jettent, ſur ces côteaux, de paſſageres ombres.
L'horiſon s'éclaircit, & le Soleil paraît.

ADAM.

Il paraît! le vois-tu pencher vers la forêt?
(*Vivement.*)
Mon fils ne répond pas.... quelles triſtes idées!
Tu répondras bien-tôt.

SETH.

Un voile de nuées,
Mon pere, en ce moment, dérobe le Soleil.

ADAM.

Quand il ſe montrerait dans tout ſon appareil,
Ferait-il éclater ſa plus pure lumiere;
Je ne le verrai plus! j'achéve ma carriere,
C'en eſt fait: retournons auprès de mon tombeau;
J'y veux fixer des yeux qui ſe fondent en eau.
Viens, ſoutiens-moi, mon fils!....

SETH.

O le plus cher des peres!

ADAM, *portant les yeux du côté d'Éden.*

*Rochers, monts sourcilleux, dont les crêtes altieres
S'élevent avec pompe, & menacent les Cieux;
Sources qui répandez vos trésors précieux
Dans le fertile sein de la riche Nature;
Ruisseaux qui ranimez les fleurs, & la verdure;
Vallons délicieux où je prenais le frais;
Arbres fiers & touffus, ornemens des forêts,
Étalant dans les airs vos couronnes brillantes;
Plantes qui recourbez vos têtes bienfaisantes,
Pour calmer la fatigue & l'ennui des chemins;
Cabane où je coulais des jours purs & sereins;
Beaux lieux, champs fortunés, agréables vallées,
Où de tous mes enfans les troupes rassemblées,
De leur aimable aspect réjouissaient mes yeux;
De votre Roi mourant recevez les adieux.
Et vous brillant séjour de toutes les délices,
De mes jours innocens vous eûtes les prémices:
Mais devenu témoin du premier des forfaits,
Vous éprouvez, hélas! ses funestes effets.
Lieux sacrés, dois-je encore me rappeller vos charmes?
Je vous profanerais par de coupables larmes.
Adam vous fait aussi ses éternels adieux.

(*Pendant ces adieux, Sélime se laisse entrevoir dans le lointain.*)

Éloignons-nous, mon fils, de ces augustes lieux.
*J'ai peine à distinguer du fleuve qui l'arrose,
La terre que j'ai vu nouvellement éclose:
Mais un malheur plus grand me tourmente & me suit.
La mort, en me plongeant dans l'éternelle nuit,
De ce fils vertueux va me ravir la vue.
(*A part.*)
Son corps frissonne, hélas! & son ame est émue.

(*Haut.*)
Je dois l'encourager..... Mon fils, quelle douleur!
Si le Ciel irrité me conduiſait ta ſœur.....

SETH.

Pere trop malheureux! inquiette, égarée,
Sélime, en ce moment, à mes yeux s'eſt montrée.
Elle approche... elle fuit... la frayeur, les ſanglots.....

ADAM.

Pourrai-je lui cacher le comble de mes maux?
Les ſignes de la mort ſont-ils ſur mon viſage?
Tu n'oſes me fixer?

SETH.

Ce lugubre langage
Eſt un glaive tranchant qui me perce le cœur.
Sur votre auguſte front une horrible pâleur.....
Je ne vis point Abel à ſon heure derniere;
Mais l'un de vos enfans ſur le ſein de ſa mere,
Expira, ſous mes yeux, à la fleur de ſes ans.
On vous cacha ſon ſort.

ADAM.

Quoi! l'un de mes enfans
Avec le juſte Abel eſt rentré dans la terre?
O mort! funeſte fruit d'un crime héréditaire.
On me cachait le coup que prodiguait ton bras!
Mais parle; ce cher fils, victime du trépas,
Craignait-il l'Éternel?

SETH.

Oui. Son ame était pure.
En payant le tribut à la frêle Nature,
Un ſouris gracieux, un front doux & ſerein
M'étaient un gage ſûr de ſon heureux deſtin.
Quand de ſon corps glacé, l'ame fut envolée,
De ce tableau touchant la mienne fut troublée,
J'en détournai les yeux. Mais Sélime paraît.

ADAM.

O ſouvenir amer! ô renaiſſant regret!
Le dernier des enfans donnés à ma tendreſſe,
Sunim eſt égaré.

SCENE II.

ADAM, SETH, SÉLIME.

SÉLIME.

PArdonnez ma faibleſſe,
Mon pere: dans vos bras, malgré l'ordre formel,
Je reviens implorer votre amour paternel;
Ah! daignez m'écouter.... Un homme épouvantable;
J'ignorais que la terre en portait de ſemblable:
Il n'eſt pas votre fils.... Eſt-il quelques forêts
Où des hommes errants?

ADAM.

Réponds: quels ſont ſes traits?

SÉLIME.

Il a l'air menaçant, la taille avantageuſe,
Les yeux creux, égarés, la figure hideuſe;
Il traîne la terreur & la mort ſur ſes pas.
Sans doute la colere avait armé ſon bras
De l'énorme fardeau d'une horrible maſſue;
Sur ſes membres nerveux une peau ſuſpendue
Brille de tout l'éclat des plus vives couleurs;
Et ſon teint baſané, brûlé par les chaleurs,
Laiſſe entrevoir encor ſa pâleur effrayante.
Hélas! elle n'a point cette teinte touchante
Que la douleur.....

ADAM.

Son front s'offrait-il à tes yeux?

SÉLIME.

La crainte retenait mes regards curieux ;
Je ne le fixais pas ; mais ſur ſon front... un ſigne.

ADAM, *vivement*.

C'eſt Caïn, Dieu vengeur ! c'eſt Caïn ! fils indigne !
Le Ciel t'enverrait-il, dans ce moment affreux,
Pour rendre de la mort le joug plus rigoureux ?
O Seth ! va renvoyer ce premier homicide.
S'il s'obſtine à me voir.... C'eſt le Ciel qui le guide ;
Le Ciel veut me punir : je le mérite, hélas !
Viens donc, enfant maudit, contriſter mon trépas.
Mais avant de partir, Seth, couvre cette pierre
Fumante encor du ſang de ton malheureux frere.
(*Seth couvre la pierre & ſe retire.*)
Ce ſang peut de Caïn rallumer la fureur.

SCENE III.

ADAM, SÉLIME.

SÉLIME.

O mon pere, excuſez ma trop juſte douleur,
J'oſe exiger d'Adam que ſon cœur me réponde.
Que vois-je ! Quelle eſt donc cette foſſe profonde ?
Quelle main la creuſait au pied de cet autel ?

ADAM.

Ma fille, d'un tombeau le ſpectacle cruel
T'a-t-il jamais frappé ?

SÉLIME.

D'un tombeau ! quoi ! mon pere !

ADAM.

O jour que m'accorda le Ciel dans ſa colere !
Caïn viendra bien-tôt, & Sélime eſt ici.

SÉLIME.

Mon pere, répondez: votre fille aujourd'hui
Aurait-elle perdu votre amour, votre estime?
Vous m'appelliez jadis votre chere Sélime.
Ce tems n'est plus, hélas!

ADAM.

Sélime, que dis-tu?
Je t'aime.

SÉLIME.

Vous m'aimez! qu'ai-je donc entendu?
Vous mourrez, & Caïn, cet homme épouvantable,
Vient aggraver le joug dont la mort vous accable.
La mort... Quoi! nous quitter, nous quitter sans retour;
Est-ce la preuve, hélas! de votre tendre amour?

ADAM.

Cesse de t'affliger, fille aujourd'hui trop chere,
Poussiere, nous devons retourner en poussiere.
Sélime, hélas! du tems les doigts appesantis
Avaient marqué son cours sur mes cheveux blanchis,
Lorsque tes yeux encor formés à la lumiere.....
Mais si Caïn....

SÉLIME, *en embrassant les genoux de son pere.*

Daignez écouter ma priere;
J'ose vous conjurer par l'amour paternel,
Dont vous avez comblé le vertueux Abel;
Par l'amour que pour nous vous conservez encore;
Par ces tendres enfans qui sont à leur aurore,
Et que vous bénirez; par Seth, par mon époux,
Par les pleurs dont Sélime arrose vos genoux;
O mon pere! vivez.

ADAM, *en relevant Sélime.*

Fuis ton malheureux pere.

SCENE IV.

ADAM, CAÏN, SETH, SÉLIME.

CAÏN.

Adam, ſource des maux qui ravagent la terre,
Tu pâlis à mes yeux! pâliſſais-tu, cruel,
Lorſque je n'étais pas proſcrit par l'Eternel?
Le crime te pourſuit.

ADAM, *en montrant Sélime.*

Arrête.... vois ſes larmes,
Caïn, ſi tu ne peux partager ſes allarmes,
N'inſulte pas du moins aux cris de ſa douleur.
Que le blaſphême affreux s'étouffe dans ton cœur,
De cette fille enfin reſpecte l'innocence.

CAÏN.

L'innocence! en eſt-il depuis notre naiſſance?

ADAM.

Sélime, obéis-moi; retire-toi d'ici,
Seth te rappellera.

SCENE V.

ADAM, CAÏN, SETH.

ADAM.

TU m'as désobéi,
Caïn? pourquoi troubler la touchante harmonie
De ma famille ici par l'amour réunie?

CAÏN.

Parle; quel est celui qui dirigeait mes pas?

ADAM.

C'est Seth, mon second fils.

CAÏN.

Ne m'en impose pas *.
Je brave ta pitié, ce fils est ton troisieme;
Ton second fils n'est plus, je l'ai tué moi-même;
Mais à ton tour, Adam, frémis, écoute-moi?
Le Ciel m'envoie ici pour me venger de toi.
Caïn vient assouvir la rage qui le guide.

SETH.

Cruel! veux-tu plonger une main parricide
Dans ce sein douloureux?

CAÏN, *à Seth.*

Tais-toi, jeune mortel;
Tu n'étais pas encore, & j'étais criminel.
(*A Adam.*)
Je respecte tes jours.

ADAM.

Dieu seul en est le maître *.
Mais de quoi te venger?

CAÏN.

De m'avoir donné l'être.

ADAM.

Quoi! mon fils, un bienfait excite ton courroux!
Tu peux....

CAÏN, *l'interrompant.*

Je ne puis rien, maudit d'un Dieu jaloux;
Voilà de ton forfait l'exécrable influence:
Le ſang d'Abel s'éleve & demande vengeance.
De tes nombreux enfans, vois le plus malheureux,
Et de tous les mortels qui naîtront après eux.
Je viens pour me venger d'un pere qui m'opprime;
Accablé ſous le poids & des maux & du crime,
Je cherche le repos qui fuit loin de mes yeux,
Et je n'ai pas l'eſpoir de le trouver aux Cieux.

ADAM.

Modere les tranſports de ton ame farouche.
Aux reproches ſanglans que vomiſſait ta bouche,
Ton pere répondit, avant l'ordre porté
D'aller braver ailleurs l'Éternel irrité.
Mais en ce jour, le jour des vengeances ſuprêmes,
Mon cœur ſent beaucoup plus l'horreur de tes blaſphêmes.
Hélas! en vain je veux en arrêter le cours,
Te confondre....

CAÏN.

Qui? toi! répondre à mes diſcours!
Tu ne l'as jamais fait. Hâte-toi, je t'implore;
Ranime dans mon ſein le feu qui le dévore.
Vengeance, fais tomber ton bras enſanglanté *
Sur l'éternel bourreau de ſa poſtérité.
Que ma haîne à jamais ſur lui ſe perpétue.

SETH.

Ingrat! ſi la fureur ne trouble point ta vue,
Par des ſiecles entiers vois ces cheveux blanchis.

CAÏN.

Eh ! que m'importe à moi, le premier de ſes fils,
Mais de ſon crime affreux victime héréditaire ?
Qu'ils périſſent mes jours noyés dans la miſere ;
Ces jours qu'un Dieu tyran prolonge en ſa fureur,
Et qui ſeront ſuivis d'une éternelle horreur.

ADAM, *à Seth.*

C'eſt ſon Juge, & le mien qui l'envoie & l'inſpire !
(*A Caïn.*)
Mais comment te venger ?

CAÏN.

Caïn vient te maudire.

ADAM.

O mon fils, c'en eſt trop. Non : ne me maudis pas.
Ne maudis pas Adam ; je t'en conjure, hélas !
Au nom du Tout-puiſſant, dont la bonté propice
Déſarme quelquefois le bras de ſa juſtice.

CAÏN.

Non : tu ſeras maudit.

ADAM.

Eh bien ! approche-toi ?
La malédiction doit retomber ſur moi.
Au bord de ce tombeau.... C'eſt celui de ton pere ;
Là, mon fils & la mort épuiſant leur colere,
D'un crime renaiſſant vont venger l'Univers.
Je meurs, Caïn, je meurs : l'Ange, du haut des airs,
A prédit de ma mort les tourmens effroyables.
Viens enfoncer des traits qui ſont inévitables.
O Caïn, mon cher fils !

CAÏN.

Et quel eſt cet autel ?

SETH.

Caïn le méconnaît ! toi, l'aſſaſſin d'Abel !
(*Il découvre l'autel.*)
Regarde : c'eſt ſon ſang.

CAÏN, *en fureur.*

C'eſt le ſang de mon frere!
Que vois-je ? le courroux ſort du ſein de la terre.
L'autel, comme un rocher, m'écraſe de ſon poids.
(*A Adam.*)
Fléau du Genre Humain, tremble au ſon de ma voix.
Où ſuis-je ? où fuit Adam ? grand Dieu! prends ma défenſe.
(*A Adam.*)
Enfin, je te maudis.... Éternelle vengeance!
(*En montrant Adam.*)
Voilà le criminel, qu'à ſes derniers momens,
Sur ſon corps accablé pleuvent tous les tourmens.
De la corruption que l'effrayante image
Préſente à ſon eſprit.....

ADAM, *l'interrompant.*

Exécrable langage;
Eſt-ce toi que j'entends, le premier de mes fils ?
J'éprouve tous les maux qui me furent prédits.
O ſentence de mort contre moi prononcée,
Ta chere obſcurité s'eſt, hélas! éclipſée.
Ceſſe, cruel enfant, d'irriter ma douleur.

CAÏN.

Barbare, qu'ai-je fait ? Ah! j'en frémis d'horreur.
J'ai répandu le ſang de mon malheureux pere,
Que me découvre encor ce rayon de lumiere.
Arrachez-moi, mortels, à ce ſéjour ſanglant.
Ouvrez-vous ſous mes pieds, abîmes du néant:
Mais quel nouvel objet ſe préſente à ma vue;
Eſt-ce une ombre, un phantôme à mon ame éperdue ?
C'eſt mon pere qui vient reprocher mes fureurs.
Allons ailleurs traîner mon crime & mes malheurs.

SCENE VI.

ADAM, SETH.

ADAM.

SEs cris ont pénétré juſqu'au fond de mon ame;
Calmons de ſes remords la dévorante flâme:
Seth, va le conſoler.... Hélas! il eſt mon fils;
Il eſt ton frere aîné. Rappelle ſes eſprits;
Dis-lui que la fureur qui dans ſon ſang bouillonne,
N'a point porté de coups. Dis que je lui pardonne:
Mais, de peur d'exciter un déſeſpoir nouveau,
Cache-lui de ma mort le dangereux tableau.

SCENE VII.

ADAM, *ſeul.*

QUELLE nouvelle main ſoutient mon exiſtence?
Dans l'orage des maux le calme a pris naiſſance.
Enfin je ſens la paix.... ineffables tourmens,
Pouvez-vous croître encor juſqu'aux derniers momens?
Si mon Dieu le permet, embraſſe les puiſſances
D'une ame qu'a broyé le fléau des ſouffrances,
Regne, calme mortel, enchaîne tous mes ſens.
Verſe quelques douceurs ſur mes maux renaiſſans.
Conduit vers le tombeau par ta main conſolante,
Comme on mene à l'autel la victime innocente,
J'irai, paré de fleurs, finir mes triſtes jours.

Un ſilence profond t'environne toujours,
Froid ſépulchre où bien-tôt, fatigué du voyage,
Mon corps doit ſe couvrir d'un éternel ombrage.
Peut-être, en ce moment, l'ame du juſte Abel
Viſite avec effroi le tombeau paternel.
Ame de mon cher fils, ame céleſte & pure;
Si tu vis (pour venger les droits de la Nature,)*
L'Ange venir du Ciel m'annoncer le trépas,
Viens, vole dans mon ſein; repoſe entre mes bras.
Et dès que tu verras mes paupieres baiſſées,
Prends mon ame ſortant de mes levres glacées.
Tu dois la repoſer aux pieds de l'Éternel.
Triſte reſſouvenir! à ta mort, cher Abel,
Tu ne fus pas troublé d'une horrible agonie.
Submergé dans ton ſang, quand tu quittais la vie,
Tu ſemblais te jetter dans les bras du ſommeil
Qui devait te conduire au plus heureux réveil.

SCENE VIII.

ADAM, SETH.

SETH.

J'Ai rejoint ici près mon déplorable frere;
Son corps pâle & défait roulait dans la pouſſiere.
Il ſemblait expirer au milieu des horreurs.
D'une voix lamentable il m'a dit: je me meurs....
Va me puiſer de l'eau d'une de ces fontaines,
Pour étancher la ſoif qui brûle dans mes veines.
Des eaux que je puiſais il s'eſt déſaltéré.
Alors, pour m'acquitter de votre ordre ſacré,
J'ai porté de la paix les paroles touchantes;
Il a fixé ſur moi ſes prunelles errantes;

Et l'amour paternel eſt devenu vainqueur.
Les pleurs ſe refuſaient aux deſirs de ſon cœur.
C'eſt mon pere, a-t-il dit, je le vois, il pardonne;
Qu'il jouiſſe aujourd'hui de la paix qu'il me donne.
Daigne lui pardonner, l'Éternel qui m'entend.

ADAM.

C'en eſt aſſez, mon fils.

SETH.

Mon pere, à cet inſtant,
A mes yeux ſatisfaits vous paraiſſez paiſible.

ADAM.

Je le ſuis.

SETH.

Dans mon cœur une douceur ſenſible
Semble porter auſſi le germe de la paix:
Mais puis-je m'en flatter? Malheureux, je ne ſais
Si ce calme n'eſt pas une langueur mortelle,
Ou s'il eſt l'heureux fruit d'une force nouvelle.

ADAM.

Je le veux, mon cher fils, éprouvons notre état.
As-tu vu le Soleil?

SETH.

Il perdait ſon éclat
Dans un nuage obſcur.

ADAM, *à part.*

(*Haut.*) Il échappe à ſa vue.
Hélas! obſerve bien, diſſipe-t-il la nue?
A tes yeux moins troublés dévoile-t-il ſon cours?
Eve viendra bien-tôt m'offrir ſes vains ſecours;
Regarde.. la vois-tu?... poſition cruelle!
Malheureux, ſi je vois ma compagne fidelle;
Plus malheuteux encor ne la voyant jamais.
Dois-je de ce ſéjour lui défendre l'accès?
L'appeller ou la fuir?

SETH.

Toujours d'épais nuages

Me cachent le Soleil. Dans ces triſtes bocages
Mon œil la cherche en vain ; ma mere ne vient pas.

ADAM.

Pere, Époux malheureux, que puis-je faire, hélas !
O ! toi, qui d'un ſeul mot a créé la lumiere*,
Et qui peux, d'un clin-d'œil, ſuſpendre la carriere
De l'aſtre qui me luit pour la derniere fois ;
Toi qui, pour annoncer tes éternelles loix,
Te ſers des eſprits purs que ta gloire environne,
J'adore le décret émané de ton trône :
O Seth ! mon premier fils.... (Hélas ! Abel n'eſt plus,
Et Caïn m'a maudit) ; pratique les vertus ;
Tu dois à l'Éternel le reſpect & la crainte ;
Regle toujours ton cœur ſur ſa volonté ſainte ;
Par le plus tendre amour reconnais ſes bienfaits ;
A nos vœux épurés il ne manqua jamais.
Lorſque le tems qui fuit ; & qu'en vain je regrette,
De tes cheveux blanchis ombragera ta tête ;
*Quand ſes peſantes mains, en te courbant le corps,
Te montreront de près la région des morts ;
Aſſiſe auprès de toi, ma famille nombreuſe
Voudra lire en tes yeux l'hiſtoire douloureuſe
Du premier des mortels, du premier des pécheurs.
Vous avez, dira-t-on, reçu ſes derniers pleurs.
Tracez-nous de ſa mort une image ſincere.
Tu répondras, mon fils : votre malheureux pere,
Du Dieu qui le frappait reſpectant le courroux,
Oubliait tous ſes maux pour ne ſonger qu'à vous.
« LA MALÉDICTION CONTRE MOI FUT PORTÉE,
S'écriait-il ; « HÉLAS ! JE L'AVAIS MÉRITÉE :
» MAIS ELLE REJAILLIT SUR TANT D'OBJETS DIVERS.
» FAUT-IL QU'EN ME PERDANT JE PERDE L'UNIVERS !

» JE

» JE FUS FAIT IMMORTEL PAR L'ARBITRE SUPRÊME;
» JE VOULUS M'ÉLEVER AU-DESSUS DE DIEU MESME;
» MON FOL ORGUEIL, FLATTÉ D'UN CHIMÉRIQUE SORT,
» OSA DÉSOBÉIR ET ME DONNA LA MORT ».

La mort! vos cris affreux, montagnes déſolées,
Font rugir les échos de ces triſtes vallées,
Tandis qu'une muette & profonde douleur
Enchaîne à mes côtés la triſteſſe & l'horreur.
O ſpectacle effrayant! De ſa fille expirée,
Le pere enſévelit la dépouille adorée;
La mere de ſon fils embraſſe le cercueil:
Sur les pas chancelans de la Nature en deuil,
Des enfans éplorés viennent couvrir de terre
Les cadavres hideux de leur pere & leur mere.
Sur ſon ſein palpitant, l'épouſe attend les coups
Qui menacent les jours de ſon fidele époux.
O d'une tendre ſœur inutiles allarmes!
Ton frere expire, hélas! arroſé de tes larmes:
Jeune Vierge, la mort briſe ton nœud nouveau,
Et ton lit nuptial ſe change en un tombeau:
Et toi, douce amitié, que la vertu reclame,
La mort éteint auſſi ton innocente flamme.
O vous tous, mes enfans, ſi jamais à vos yeux
J'offre de mon tombeau le ſpectacle odieux;
Ah! ne maudiſſez pas ma mémoire & ma cendre;
Honorez-les plutôt d'une piété tendre.
Vous héritez, hélas! de mon funeſte ſort,
Je le ſais, mes enfans: « MAIS AU SEIN DE LA MORT
» LE TOUT-PUISSANT UN JOUR FERA GERMER LA VIE *(a).
» LA TESTE DU SERPENT.... *(b) LA TERRE RÉJOUIE
» VERRA SON RÉDEMPTEUR *(c), ET SON HUMANITÉ
» PARTICIPE A L'ÉCLAT DE LA DIVINITÉ *(d) ».

*(a) Iſaïe, c. 45. v. 8. &c.
*(b) Geneſe, 3. v. 15. &c.
*(c) Habac. 3. v. 18. &c.
*(d) 2. Petr. 1. v. 4. &c.

Si mon Dieu n'eût daigné m'annoncer ce myſtere,
Depuis longtems, mon fils, tu n'aurais plus de pere.
(*Adam s'aſſied ſur l'autel auprès de ſa foſſe, ſa tête ſe panche.*)

SETH, *regardant ſon pere.*

Il meurt !

ADAM.

Non, mon cher fils, c'eſt mon dernier ſommeil.
Laiſſe-moi m'y livrer.

SETH.

Peut-être à ſon réveil,
Dans les bras du repos ſa douleur tempérée...
C'eſt à moi de couvrir cette tête ſacrée.
(*(a) *Il couvre la tête de ſon pere, & il avance une natte au-devant de l'autel, pour dérober ſon pere aux yeux du ſpectateur; il revient ſur ſes pas.*)
O mon pere! qui, moi? j'irai, dans ma fureur,
Maudire un nom chéri que je porte en mon cœur!
Que plutôt!... Le Soleil va finir ſa carriere.
Pour ſurcroît de douleur, ma déplorable mere
Doit bien-tôt partager l'horreur de ce ſéjour.
Juſte Ciel! ſuſpendez ſon funeſte retour.
* Voilà le premier vœu formé pour ſon abſence.
De mes nouveaux malheurs l'inſtant fatal s'avance:
Allons y préparer mon eſprit abbattu.
Grand Dieu! viens ranimer ma force & ma vertu.

---

* [a] Je ne ſuppoſe pas ici, comme M. Klopſtok, que Seth apperçoit ſa mere, & j'ai l'attention de faire à Seth avancer une natte pour cacher Adam; l'entre-Acte en eſt plus marqué.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

EVE, SÉLIME, *toutes deux cherchant Adam.*

SÉLIME, *ſans être vue d'Eve.*

Ciel! je la vois venir ma mere infortunée.
A ma vive douleur ſans ceſſe abandonnée,
Pourrais-je me prêter à ſes tranſports joyeux ?
(*Elle ſe retire, & Eve approche du côté oppoſé.*)
Fuyons....

EVE.

Que ce déſert répond mal à mes vœux!
Quoi! lorſque le plaiſir me forme une couronne,
Tout le monde me fuit : ce ſilence m'étonne.
Adam.... Seth.... où ſont-ils ? Sélime, ô jour heureux!

SCENE II.

EVE, SETH.

SETH, *ſans être apperçu de ſa mere.*

CAche-toi dans mon cœur, ô déſeſpoir affreux !
Ne grave pas tes traits ſur mon triſte viſage ;
Vous, Puiſſances du Ciel, donnez-moi le courage
De ſoutenir l'aſpect de ma mere.

EVE.

Ah ! mon fils !
Partage mes tranſports dans ces momens chéris.
Des meres de nos jours vois la plus fortunée.
Rien ne peut égaler l'heureuſe deſtinée
Dont le Ciel aujourd'hui.... Que fait mon cher époux ?

SETH.

Il repoſe.

EVE.

En quel lieu ? dans un moment ſi doux
Je cours le réveiller.

SETH.

Arrétez, tendre mere.
A peine a-t-il fermé ſa débile paupiere ;
Laiſſez-le ſavourer les douceurs du ſommeil.

EVE.

Non : mon amour ne peut différer ſon réveil.
Je veux l'aller trouver.... ô joie inaltérable !

SETH, *en la retenant.*

L'excès de votre amour eſt ſans doute louable,
Ma mere : mais Adam veut repoſer en paix.
Je vous en prie encor. Au gré de ſes ſouhaîts,
Laiſſez-le repoſer.

EVE.

Ce ſommeil peu durable
Eſt le prélude heureux d'un réveil agréable;
J'en ſuis ſûr. O Sunim, que j'avais tant pleuré!
Dans le fond d'un déſert il s'était égaré.
Hélas! ce cher enfant cherchait ſes autres freres.
Sans doute le Très-Haut, ſenſible à nos prieres,
Guidait ſes pas errans dans l'horreur de la nuit.
Dans la chaleur des jours ſa main nous l'a conduit,
En étendant ſur lui ſon aîle bienfaiſante.
Seth, ſi tu le voyais.... ſon ame impatiente
Deſirait de voler dans le ſein paternel,
Et raconter comment le bras de l'Éternel
Frayait devant ſes pas une route inconnue.
Tu le verras bien-tôt, ſa tendreſſe ingénue
Viendra couvrir ton front de baiſers innocents:
Il eſt accompagné de trois jeunes enfans,
Tendres fleurs qui ſeront l'ornement de leurs meres,
Et qu'Adam bénira de ſes mains ſalutaires.
Graces à l'immortel; la foule des plaiſirs
Avec rapidité prévient tous mes deſirs.
Sélime, Eve a paré ta couche nuptiale;
Eve t'y conduira, ma joie eſt ſans égale.
Je te donne un époux, je retrouve mon fils:
Pouviez-vous l'eſpérer, ô mes enfans chéris?
Vous le verrez ce fils, portant la torche ardente,
Éclairer des époux la marche triomphante.

SETH

O mere, à qui je dois, par un juſte retour,
L'hommage le plus pur de reſpect & d'amour!

EVE.

Quoi! tes ſombres regards reſpirent la triſteſſe;
Tu partageais jadis mes tranſports d'allégreſſe.

SETH.

Les ſentimens divers qui ſurchargent mon cœur,
Dans mes yeux étonnés ont gravé ma douleur.

EVE, *en cherchant Adam.*

O mon fils!... Mais je vois accourir dans la plaine
Les meres, & Sunim que le plaiſir amene.
(*Tournant les yeux du côté où Adam repoſait ordinairement.*)
Diſſipe du ſommeil les trompeuſes erreurs ;
Viens goûter, cher époux, les réelles douceurs
Que doit te préſenter, d'une main qui t'eſt chere,
Ce fils que l'Éternel.....

SETH, *à part, levant les yeux au Ciel,*

O malheureuſe mere!

(*Haut.*)
Ce n'eſt pas en ce lieu qu'il repoſe aujourd'hui.

EVE.

Où donc? conduis mes pas, où s'eſt-il endormi?

SETH

Au pied de cet autel.

EVE.

Quoi! ſi près de la pierre
Où je mêlais mes pleurs aux larmes de ton pere!.....
Auprès du juſte Abel!...

SETH.

Auprès de ſon cher fils:
C'eſt-là que du ſommeil les doigts appeſantis
Doivent fermer ſes yeux.

SCENE III.

ADAM, EVE, SETH.

EVE, *levant la natte qui couvre le devant de l'autel.*

CEt objet lamentable
Peut rouvrir de ſon cœur la bleſſure incurable;
Cet autel teint du ſang que ſon fils a verſé.....
Mais pourquoi ſur ſon front ce voile eſt-il placé?
Quelles mains ont fouillé dans le ſein de la terre?
Ton pere y cherchait-il les membres de ton frere?
Veut-il hâter ſa mort par cet affreux tableau?
Tu ne me réponds rien.

SETH.

Vous voyez un tombeau.

EVE.

Cache ces oſſemens marqués au ſceau du crime
D'un frere encor ſouillé du ſang de ſa victime.

SETH.

Ils n'y ſont plus.

EVE.

Hélas! tous ces membres pourris,
Par les vers & le tems en pouſſiere réduits.....
De ton pere, ô mon fils, le ſommeil eſt perfide;
Son ſein trop agité.... quelle couleur livide
Sur ſes mains! je ſuccombe à mon trouble ſecret.

SETH, *à part.*

Mais déjà le Soleil penche vers la forêt.
(*Haut.*)
O ma mere! à mon cœur vous ſerez toujours chere.
(*Il ſe couvre le viſage.*)
L'inſtant approche, hélas! je ne dois plus me taire;

Cette foſſe qu'Adam creuſa près de l'autel,
Eſt ſa tombe.... Tantôt l'Ange envoyé du Ciel
A prononcé ces mots : « HOMME FORMÉ DE TERRE,
» AVANT QUE LE SOLEIL ACHEVANT SA CARRIERE,
» DE CES CÈDRES VOISINS AIT FRANCHI LA FOREST,
» TU MOURRAS DE LA MORT ». De ce fatal arrêt
L'Ange viendra fixer ce terme invariable.
L'Univers frémira ſous ſon poids redoutable,
Et ce roc ébranlé treſſaillira d'horreur.

(*Eve tombe évanouie de l'autre côté de l'autel.*)

ADAM, *ſe réveillant & ſe découvrant le viſage.*

O mon fils ! quel ſommeil de trouble & de terreur !
Le ſommeil de la mort ſans doute eſt plus tranquille.

(*Il apperçoit quelqu'un.*)

Imprudent, qu'as-tu fait ? Dans ce lugubre aſyle
As-tu conduit ta ſœur ? Sélime, écoute-moi :
Ta mere t'aime encor & reſpire pour toi ;
Épanche dans ſon ſein ta douleur impuiſſante.

EVE,

Adam, ſi de ma voix plaintive & gémiſſante
Les lugubres accens te ſont encor connus,
Daigne prêter l'oreille à mes diſcours confus.
Je ſuis.... Ah ! cher Adam, je ne ſuis pas Sélime.

ADAM.

De toutes les horreurs je vois s'ouvrir l'abîme.
O mort ! terrible mort !

SETH, *courant à Adam.*

Non : ne le frappe pas.
O mort ! ô ciel ! mon pere !.... il meurt entre mes bras !

ADAM,

Le roc a-t-il tremblé ?

SETH,

Pas encor,

EVE, *à Seth.*

De ta mere
Soutiens le faible corps ; conduis-moi vers ton pere.
Cher époux, de ma voix connais les ſons touchans,
Jadis chers à ton cœur.

ADAM.

Ils ont frappé mes ſens.
Eve, mes yeux couverts de nuages funebres
Cherchent en vain tes traits dans d'épaiſſes ténébres.

EVE.

Créée au même jour, Eve meurt avec toi.
Même chair, nous devons ſubir la même loi.
L'Ange l'a-t-il prédit ?

ADAM.

Épouſe trop aimée,
Du feu de la douleur mon ame conſumée
Renaît encor pour toi. Sans doute l'Immortel
Réunira nos cœurs au ſéjour éternel.
Mes yeux ne s'ouvrent plus que pour verſer des larmes.
Laiſſe-moi : tes diſcours, tes craintes, tes allarmes,
M'accablent beaucoup plus que les coups du trépas.

SETH, *à part.*

Les trois meres, ô Ciel ! portent ici leurs pas.

ADAM.

Qu'entends-je ? quelqu'un vient.

SETH.

Vos enfans & leurs meres
Viennent à vos genoux....

SCENE IV.

ADAM, EVE, SETH, LES TROIS MERES *avec leurs enfans*, SUNIM *d'un côté*, SÉLIME ET EMAN *de l'autre.*

SÉLIME.

A leurs larmes ameres
Sélime doit mêler le torrent de ſes pleurs;
Je puis entrer auſſi.... j'accompagne mes ſœurs.

ÉMAN.

Je te ſuivrai partout, ô ma chere Sélime!
L'eſpoir me fait douter du malheur qui t'opprime.

UNE MERE.

Viens, Sunim.

LA SECONDE MERE.

Qu'apperçois-je?

LA TROISIEME MERE.

Eſt-ce mon pere, hélas!

ADAM.

Va, Seth, cours, mon cher fils, au-devant de leurs pas.

SETH.

(*Il s'adreſſe aux trois Meres, dont l'une ſe couvre le viſage, l'atre détourne ſes regards, la troiſieme ſe penche ſur ſon jeune enfant.*)

Ne fixez pas les yeux ſur ce front qu'environne
Un tourbillon de maux.... ma force m'abandonne;
Je ne puis vous parler; hélas! depuis longtems
J'avale le poiſon qui corrompt tous mes ſens.
Ciel! qu'il en coûte au cœur d'un frere qui vous aime,
De vous porter le coup qui l'accable lui-même.

Adam meurt en ce jour ; l'Ange a porté l'arrêt.
« AVANT QUE LE SOLEIL AIT FRANCHI LA FOREST,
(*Il montre celle des cèdres.*)
» ADAM MEURT DE LA MORT ». L'Ange annoncera l'heure.
Ce rocher tremblera.... Sa derniere demeure,
(*Il l'indique.*)
Sa tombe.... la voilà : détournez-en les yeux.
(*Il la montre.*)
Ah ! mes ſœurs, redoutez ce ſpectacle odieux.

ADAM.

Au milieu des ſanglots dont mon ame eſt émue,
Cette voix qui s'éleve & qui m'eſt inconnue.
Quelle eſt-elle, mon fils? Ces cris du ſentiment
Ne partent pas du cœur de Sélime ou d'Éman ;
Je n'y reconnais pas les accens des trois meres.

SETH.

Le Ciel veut alléger le poids de vos miſeres,
Mon pere : ſa bonté, dans ces triſtes inſtans,
Jette encore ſur vous des regards bienfaiſans.
Cette touchante voix qui réjouit votre ame,
C'eſt la voix d'un cher fils que ſon pere reclame :
La voix du cher Sunim.

ADAM.

Sunim eſt dans ces lieux !
Mon fils à me tromper eſt-il ingénieux ?
Seth ne m'a point trompé dans le cours de ma vie.
Pour calmer les terreurs de ma longue agonie,
En veut-il impoſer à mon crédule cœur ?
Ici bas, pour ton pere, il n'eſt plus de bonheur.

SETH.

Mon pere !

ADAM.

Quoi ! Sunim garderait le ſilence !
Qu'il parle ce cher fils, s'il eſt en ma puiſſance.

SETH.

L'excès de ſa douleur vient d'étouffer ſa voix.

ADAM.

Approche, cher Sunim ; pour la derniere fois
Je veux toucher ton front de cette main tremblante.

SETH.

Le voilà.

ADAM, *à Sunim qui embraſſe ſes genoux.*

Cher Sunim, ta tendreſſe eſt preſſante.
Grand Dieu ! tu me le rends, je retrouve mon fils !

SUNIM.

Je ſuis Sunim.

ADAM.

Sunim, cher enfant, obéis.
Laiſſe Adam, jette-toi dans le ſein de ta mere.

EVE, *à Sunim.*

Mon fils, tu n'en as plus.... dans les bras de ton frere.

SETH, *à part.*

O ſentence de mort ! irrévocable arrêt !
(*A Sunim qui ſe jette dans ſes bras.*)
Laiſſe-moi me livrer à mon juſte regret,
(*A Adam.*)
Cher Sunim. Ah ! bien-tôt ! trop déplorable pere....
Il faut vous l'annoncer, déjà de ſa carriere
Le Soleil incliné doit terminer le cours ;
Vous touchez au couchant du dernier de vos jours.
A nos vœux réunis daignez être propice ;
Que, prêt à nous quitter, votre main nous béniſſe.

ADAM.

Le Soleil, mon cher fils, penche vers la forêt ?
Viens donc, cruelle mort, lance ton dernier trait ;
Approche, je t'attends..... Moi, que je vous béniſſe :
Juſte Ciel ! que plutôt ſur moi ſeul réjailliſſe
La malédiction dont gémit l'Univers :
De mon propre péché vous portez tous les fers.
O mes enfans, que Dieu vous béniſſe lui-même.

TOUS ENSEMBLE.

Nous vous en conjurons par l'arbître ſuprême;
Adam, béniſſez-nous.

ADAM.

J'en friſſonne d'effroi * (a).
La bénédiction n'approche plus de moi.
Je ne puis la donner. Accablante penſée!
Honteux reſſouvenir de ma gloire paſſée!
Hélas! mes chers enfans, quel contraſte cruel!
J'obéis à la mort, & j'étais immortel;
Je paſſais d'heureux jours au jardin des délices;
Tous mes jours ſont ici marqués par des ſupplices.
Mais où m'entraîne encor une inviſible main;
Le voile ténébreux ſe déchire ſoudain.
Quel théâtre d'horreurs! campagnes gémiſſantes,
Hélas! de ſang humain je vous vois rougiſſantes.
Je plonge, cher Abel, le poignard dans ton flanc:
Dirige ailleurs ton cours, vaſte ruiſſeau de ſang;
Cachez ſous vos débris, montagnes écroulées,
Les cadavres épars dans ces triſtes vallées;
Des crânes deſſéchés, des ſépulchres ouverts;
Des membres en lambeaux & rongés par les vers;
Éloignez-vous d'Adam, objets épouvantables.
Mes enfans, accourez; que vos mains charitables
M'arrachent pour toujours de ces champs odieux.

SETH.

Si ces tremblantes mains que je tends vers les Cieux,
Si mon cœur accablé d'une douleur pareille,
A la douleur....

---

* [a] J'ai ſupprimé quelques répétitions que M. l'Abbé Arnaud traduit ſcrupuleuſement.

ADAM, *l'interrompant.*

Quels ſons ont frappé mon oreille?
Seth, je ne ſavais pas être ſi près de toi.
Le Ciel daignerait-il avoir pitié de moi?
Quel calme! ô mon cher fils!

SETH.

Éternelles Puiſſances!
Suſpendez, s'il ſe peut, le cours de ſes ſouffrances.
Il ſourit! venez tous, accourez, Eve, Éman,
Et Sélime, & Sunim, ſaiſiſſons le moment:
Meres, approchez-vous; c'eſt ſon dernier ſourire.
O mon pere! écoutez l'amour qui nous inſpire;
Nous ſommes tous ici, béniſſez vos enfans.

ADAM.

Que mon cœur eſt touché de vos deſirs preſſans!
A vous bénir, mon fils, ma tendreſſe s'apprête.
(*Il met la main droite ſur la tête de Seth.*)
Viens, Seth, je veux poſer cette main ſur ta tête;
(*Il met la main gauche ſur la tête d'Éman.*)
L'autre repoſera ſur la tête d'Éman;
Rejoins ton cher époux, Sélime..... jeune enfant,
Sunim, va près de Seth.... inconſolables meres,
Répétez à vos fils mes paroles dernieres:
Qu'Eve, pour vous bénir, ſe réuniſſe à moi.

(*Ils ſe jettent tous à genoux.*)

EVE, *en ſe mettant à genoux la derniere.*

Souffre qu'à tes genoux je reçoive de toi
La bénédiction.

ADAM, *l'interrompant.*

Tendre épouſe que j'aime,
Et que de mon côté Dieu fit ſortir lui-même;
Je commence par toi mes bénédictions:
C'eſt tout ce que je puis.... Mere des Nations,

Peu de tems après moi tu vins à la lumiere;
Peu de tems après moi, tu deviendras pouſſiere.
Voilà ma tombe.

EVE.

O Ciel! je dois à ta bonté
Ce conſolant arrêt par Adam répété.
(*Elle ſe leve & ſoutient Adam.*)

ADAM.

*En vous, mes chers enfans, je bénis tous les hommes
Qui vivent, qui vivront ſur le globe où nous ſommes.
Que le Dieu qui pétrit l'argile de nos corps,
Et qui, pour ranimer leurs merveilleux reſſorts,
De notre ame y ſouffla l'immortelle ſubſtance;
Que ce Dieu qui, voulant me mettre en ſa préſence,
Tempérait de ſon front l'éclat majeſtueux,
Et daignait me parler dans des tems plus heureux;
Que Dieu qui m'a béni, qui m'a jugé lui-même,
Dont j'adore en tremblant la volonté ſuprême
Que l'Être tout-puiſſant, immuable, éternel,
Vous étende ſa main de ſon trône immortel;
Et qu'ouvrant ſes tréſors, ſa tendreſſe infinie
Verſe quelques douceurs ſur les maux de la vie:
Que de la mort ſouvent le tableau médité
Rappelle à votre eſprit votre immortalité.
Voyageurs ici bas, de la féconde terre,
Recevez, en paſſant, le tribut ſalutaire:
Le tems fuit ſans retour. Écoute, homme pécheur:
Tu mangeras ton pain trempé dans la ſueur.
Crains de l'oiſiveté les douceurs menſongeres.
Aimez-vous, mes enfans, car vous êtes tous freres:
Goûtez le ſeul plaiſir, digne de tous vos vœux,
Le plaiſir délicat de faire des heureux.
De l'aimable vertu ſavourez l'allégreſſe,
Épurant vos deſirs au feu de la ſageſſe.

Puiſſe toujours un Seth vous rappeller à Dieu!
Et quand le Rédempteur, pour viſiter ce lieu,
Au tems prédeſtiné ſe frayant une route,
Deſcendra triomphant de la céleſte voûte,
Mortels! levez les yeux, béniſſez le Seigneur;
Que vos cœurs, réjouis de voir votre Sauveur,
Réverent la grandeur de ce profond myſtere;
Mais n'oubliez jamais que vous êtes pouſſiere,
Et qu'il faut retourner en pouſſiere.

(*On entend un bruit ſourd.*)

SETH, *en ſe levant tout effrayé.*

Écoutez.
Le rocher tremble, ô Ciel!

EVE.

Cher époux!

SETH.

Arrêtez.....
O mort!... Que veux-je, hélas! c'eſt le Ciel qui la guide.
Le bruit a redoublé..... la ſecouſſe rapide.....

ADAM.

Dieu! ne me livre pas à tes juſtes fureurs;
O mort! cruelle mort! je te ſens.... je me meurs.

(*Le rocher ſe briſe.*)

Fin du troiſieme & dernier Acte.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Théâtre François.

LA MORT DE CESAR,

TRAGEDIE

DE M. DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée & augmentée par l'Auteur.

Avec un Avertiſſement & une Lettre à ce ſujet.

Imprimée A LONDRES chez INNIS.
Et ſe vend, A PARIS,
Chez JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BAUCHE,
à la deſcente du Pont-neuf, près les Auguſtins, à S. Jean dans le Déſert.

M. DCC. XXXVI.

AVERTISSEMENT.

IL y a près de huit années que pluſieurs perſonnes prierent l'Auteur de la Henriade de leur faire connoître le génie & le goût du Théâtre Anglois. Il traduiſit en Vers une Scene de Jules Ceſar de Shakeſpear, dans laquelle Antoine expoſe aux yeux du peuple Romain le Corps ſanglant de Ceſar. Cette Scene Angloiſe paſſe pour un des morceaux les plus frappans & les plus patétiques qu'on ait jamais mis ſur aucun Théâtre. Le Peuple Romain conduit de la haîne à la pitié & à la vengeance par la Harangue d'Antoine, eſt un ſpectacle digne de tous ceux qui aiment véritablement la Tragedie.

Les Amis de Monſieur de V.... le prierent de donner une traduction du reſte de la piece : mais c'étoit une entrepriſe impoſſible. Shakeſpear pere de la Tragedie Angloiſe, eſt auſſi le pere de la barbarie qui y régne. Son génie ſublime ſans culture & ſans goût, a fait un cahos du Théâtre qu'il a créé.

Ses pieces ſont des monſtres dans leſquelles il y a des parties qui ſont des chef-d'œuvres de la Nature. Sa Tragedie intitulée *La Mort de Ceſar*, commence par ſon triomphe au Capitole, & finit par la mort de Brutus & Caſſius à la bataille de Philippes. On aſſaſſine Ceſar ſur le Théâtre. On voit des Sénateurs bouffonner avec la lie du peuple. C'eſt un mélange de ce que le Tragique a de plus terrible, & de ce que la farce a de plus bas. Je ne fais que répéter ici ce que j'ai ſouvent oüi dire à celui dont je donne l'Ouvrage au Public. Il ſe détermina pour ſatisfaire ſes amis à faire un Jules Ceſar, qui ſans reſſembler à celui de Shakeſpear

fût pourtant tout entier dans le goût Anglois. On dit que c'eſt la premiere parmi celles qui méritent d'être connuës où l'on n'ait point introduit de femmes. A peu-près dans ce tems-là, le noble Vénitien Monſieur l'Abbé Conti, qui joint le talent de la Poëſie à la Philoſophie la plus ſublime, avoit fait imprimer ſa Tragedie Italienne de la mort de Jules Ceſar. Le feu Duc de Boukinkam, Pere de celui qui vient de mourir à Rome, en fit auſſi une ſur le même ſujet. Ces quatre Tragedies entierement différentes les unes des autres, ſe reſſemblent en un ſeul point, c'eſt qu'elles ſont toutes ſans amour.

On joüa il y a environ trente ans une Tragedie de la mort de Ceſar ſur le Théatre des Comédiens François, & on ne manqua pas de rendre Ceſar & Brutus amoureux.

C'eſt aux gens de Lettres, Etrangers & François, à qui nous preſentons ce petit Ouvrage de M. de V..., à juger s'il a mieux fait de peindre ces

deux grands hommes tels qu'ils étoient, que de donner ſous leurs noms des François galans.

Cette Tragedie qui n'a jamais été deſtinée au Théâtre de Paris fut répréſentée il y a quatre ans à l'Hôtel de Saſſenage, & très-bien executée: mais la Scene de Shakeſpear, dans laquelle Antoine monte à la Tribune aux Harangues, pour faire voir au peuple la Robe ſanglante de Céſar, ne pût être repreſentée à cauſe du petit eſpace du Théâtre, qui ſuffiſoit à peine au petit nombre d'Acteurs qui jouent dans cette pieçe.

Elle fut jouée depuis au College d'Harcourt par les Penſionnaires de ce College avec une intelligence & une dignité peu ordinaire à l'âge des Acteurs. L'Auteur auroit ſans doute été très-ſatisfait, s'il avoit pû voir cette repréſentation.

La Tragedie tranſcrite à la hâte au College d'Harcourt a été imprimée furtivement. On croiroit preſque que l'Editeur & l'Imprimeur ont diſputé à qui feroit le plus de fautes. C'eſt ce qui a

déterminé l'Auteur à faire une Edition de cet Ouvrage, qu'il étoit réſolu de ne point faire paroître, parce qu'il lui manque pour le ſoutenir l'illuſion du Théâtre : ſecours ſi néceſſaire à ce genre de Poëſie. C'eſt au Public à l'aprécier ce qu'il vaut ; les louanges des amis & les critiques des ennemis ſont également inutiles devant ce tribunal. Je ſçai que bien des gens ſe récrient ſur l'atrocité de Brutus qui tue Ceſar, quoiqu'il le connoiſſe pour ſon Pere. Mais on les prie de ſe ſouvenir que chez les Romains l'amour de la liberté étoit pouſſé juſqu'à la fureur, & qu'un parricide dans certaines circonſtances étoit regardé comme une action de courage & même de vertu. Nous avons parmi les Lettres de Ciceron une Lettre de ce même Brutus, dans laquelle il dit qu'il tueroit ſon Pere pour le ſalût de la République ; & d'ailleurs la Tragedie, & ſur-tout la Tragedie Angloiſe, n'eſt pas faite pour des choſes à dé[illegible] terribles.

Nous ajoutons à cet Avertiſſement une

Lettre de Monſieur le Marquis Algaroti, qui à l'âge de 24 ans eſt déja regardé comme un bon Poëte, un bon Philoſophe, & un Sçavant. Son eſtime & ſon amitié pour Monſieur de V. . . . leur fait honneur à tous deux.

LETTRE

DE Mr. *N*... A Mr. *N*...

Sur la Tragédie de Jules-Céſar, par M. de Voltaire.

J'Ai differé juſqu'à préſent, Monſieur, de vous envoyer le Jules-Céſar que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de Voltaire.

L'édition qu'on en a faite à Paris il y a quelques mois, eſt très-informe. On y reconnoît aſſez la main de quelqu'un du genre de ceux que Petrone appelle *Doctores Umbratici*. Elle eſt défectueuſe au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de ſillabes néceſſaire. Cependant la Critique a jugé cette piece avec la même ſévérité, que ſi M. de Voltaire l'eût donnée lui-même au Public. Ne ſeroit-il pas injuſte d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ſes Tableaux barbouillés par un Peintre moderne?

J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un Manuscrit digne de vous être envoyé ; & voilà enfin le Tableau tel qu'il est sorti des mains du Maître. J'ose même l'accompagner des Réfléxions que vous m'avez demandées.

Il faudroit ignorer qu'il y a une Langue Françoise & un Théatre pour ne pas sçavoir à quel degré de perfection Corneille & Racine ont porté le Dramatique. Il sembloit qu'après ces grands Hommes, il ne restoit plus rien à souhaiter, & que tâcher de les imiter, étoit tout ce qu'on pouvoit faire de mieux. Désira-t-on quelque chose dans la peinture après la Galathée de Raphaël ? Cependant la célebre Tête de Michel Ange dans le Petit Farnese donna l'idée d'un genre plus terrible & plus fier auquel cet Art pouvoit être élevé. Il semble que dans les beaux Arts on ne s'apperçoit qu'il y avoit des vuides qu'après qu'ils sont remplis. La plûpart des Tragédies de ces Maîtres, soit que l'action se passe

à Rome, à Athene, ou à Conſtantinople, ne contient qu'un mariage concerté, traverſé, ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'amour donne avec un ſouris ou la paix ou la guerre. Il me paroit qu'on pourroit donner au Dramatique un ton ſupérieur à celui-ci. Le Jules-Céſar m'en eſt une preuve; l'Auteur de la tendre Zaïre ne reſpirant ici que des ſentimens d'ambition, de vengeance & de liberté.

La Tragédie doit être l'imitation des grands Hommes. C'eſt ce qui la diſtingue de la Comédie; mais ſi ces actions qu'elle repréſente, ſont auſſi des plus grandes, cette diſtinction n'en ſera que plus marquée, & l'on peut atteindre par ce moyen à un genre ſupérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc Antoine à Philippes qu'à Actium. Je ne doute pourtant pas que ces raiſons ne puiſſent eſſuyer de fortes contradictions. Il faudroit avoir bien peu de connoiſſance de l'homme pour ne pas ſçavoir que les préjugés l'emportent preſque toujours ſur la raiſon, & ſurtout les

préjugés autorisés par un sexe qui impose une loi qu'on suit toujours avec plaisir.

L'amour est depuis trop long-tems en possession du Théatre François, pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place. C'est ce qui me fait croire que le Jules-César pourroit bien avoir le même sort que les Thémistocles, les Alcibiades & les autres grands Hommes d'Athene admirés de toute la terre, pendant que l'Ostracisme les banniſſoit de leur Patrie.

M. de Voltaire a imité en quelques endroits Shakespear Poëte Anglois qui a réuni dans la même piece les puérilités les plus ridicules & les morceaux les plus sublimes. Il en a fait le même usage que Virgile faisoit des Ouvrages d'Ennius; il a imité de l'Auteur Anglois les deux dernieres scenes qui sont deux des plus beaux modeles d'Eloquence qu'il y ait au Théatre.

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

N'est-ce point un reste de barbarie en Europe

de vouloir que les bornes que la politique & la fantaiſie des hommes ont preſcrites pour la ſéparation des Etats, ſervent auſſi de limites aux Sciences & aux beaux Arts, dont les progrès pourroient s'étendre par un commerce mutuel des lumieres de ſes Voiſins. Cette Réfléxion convient même mieux à la Nation Françoiſe qu'à toute autre. Elle eſt dans le cas de ces Auteurs dont le public exige plus à meſure qu'il en a plus reçu; elle eſt ſi généralement polie & cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non ſeulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ſes Voiſins.

Tros Rutuluſve fuat, nullo diſcrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerois pas, ſi je ne l'euſſe entendu faire, eſt ſur ce que cette Tragédie n'eſt qu'en trois Actes. C'eſt dit-on pécher contre le Théatre, qui veut que le nombre des Actes ſoit fixé à cinq. Il eſt vrai qu'une

des Regles, eſt qu'à toute rigueur la repréſentation ne dure pas plus de tems que n'auroit duré l'action, ſi véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raiſon le tems à trois heures, parce qu'une plus longue durée laſſeroit l'attention, & empêcheroit qu'on ne pût réunir aiſément dans le même point de vuë les différentes circonſtances de l'action qui ſe paſſe. Sur ce principe on a diviſé les Actes en cinq pour la commodité des Spectateurs & de l'Auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement néceſſaire au nœud ou au dénouement de la piece. Toute l'objection ſe réduit donc à n'avoir fait durer l'action du Céſar que deux heures au lieu de trois. Si ce n'eſt pas un défaut, la diviſion des Actes n'en doit pas être un non plus, puiſque la même raiſon qui veut qu'une action de trois heures ſoit partagée en cinq Actes, demande auſſi qu'une action de deux heures ne le ſoit qu'en trois. Il ne s'enſuit pas de ce *que la plus* grande étendue qui a été preſcrite,

eſt

eſt de trois heures, qu'on ne puiſſe pas la rendre moindre; & je ne vois point pourquoi une Tragédie aſſujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêts, excitant la terreur & la compaſſion; enfin faiſant en deux heures ce que les autres font en trois, ne ſeroit pas une excellente Tragédie. Une Statue dans laquelle les belles proportions & les autres regles de l'Art ſont obſervées, ne laiſſe pas d'être une belle Statuë, quoiqu'elle ſoit plus petite qu'une autre, faite ſur les mêmes Regles. Je ne crois pas que perſonne trouve la Venus de Medicis moins belle dans ſon genre, que le Gladiateur, parce qu'elle n'a que quatre pieds de hauteur, & que le Gladiateur en a ſix. M. de Voltaire a peut-être voulu donner à ſon Céſar moins d'étendue que l'on en donne communément aux Pieces Dramatiques, pour ſonder le goût du Public par un eſſai, ſi l'on peut appeller de ce nom une Piece auſſi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le Théatre François, & c'eût été peut-être trop hazar-

der, que de commencer par parler de liberté & de politique trois heures de ſuite à une Nation accoutumée à voir ſoupirer Mitridate, ſur le point de marcher vers le Capitole. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, & ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour, ni femmes dans ſa Piece : nées pour inſpirer la moleſſe & les ſentimens, elles ne pourroient joüer qu'un rôle ridicule entre Brutus & Caſſius, *atroces animæ*. Elles en joüent de ſi brillants par tout ailleurs qu'elles ne doivent pas ſe plaindre de n'en avoir aucun dans le Céſar. Je ne vous parlerai point des beautés de détail qui ſont ſans nombre dans cette Piece, ni de la force de la Poëſie, pleine d'Images & de Sentimens. Que ne doit-on pas attendre de l'Auteur de Brutus & de la Henriade? La Scene de la conſpiration me paroît des plus belles & des plus fortes qu'on ait encore vuës ſur le Théatre ; elle fait voir en action ce qui juſqu'à préſent ne s'étoit preſque toujours paſſé qu'en récit.

Segnius irritant animos demiſſa per aures,
Quamquæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

La Mort même de Céſar ſe paſſe preſqu'à la vue des Spectateurs, ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourroit qu'être froid: ces événemens & les circonſtances qui l'accompagnent étant trop connues de tout le monde.

Je ne puis aſſez admirer combien cette Tragédie eſt pleine de choſes, & combien les caracteres ſont grands & ſoûtenus. Quel prodigieux contraſte entre Céſar & Brutus? Ce qui d'ailleurs rend ce ſujet extrémement difficile à traiter, c'eſt l'art qu'il faut pour peindre d'un côté Brutus avec une vertu feroce à la vérité, & preſque ingrat, mais ayant en main la bonne cauſe; au moins ſelon les apparences, & par rapport aux tems où l'Auteur nous tranſporte; & de l'autre côté Céſar rempli de clemence, & des vertus les plus aimables, comblant de bienfaits ſes ennemis, mais voulant opprimer la liberté de ſa Patrie.

Il faut intereſſer également pour tous les deux pendant le cours de la Piece, quoiqu'il ſemble que les paſſions doivent s'entre-nuire & ſe détruire réciproquement à la fin, comme feroient deux forces égales & oppoſées, & par conſéquent ne produire aucun effet, & renvoyer les Spectateurs ſans agitation. Ce ſont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier * qu'il regardoit ce ſujet comme l'écueil des Poëtes Tragiques, & qu'il l'auroit propoſé volontiers à quelqu'un de ſes Rivaux. Il ſemble que M. de Voltaire non content de ſes difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles, en faiſant Brutus fils de Ceſar, ce qui d'ailleurs eſt fondé ſur l'Hiſtoire. Il a auſſi trouvé par-là le moyen de ſe ménager de très-belles ſituations, & de jetter dans

* M. Martelli qui a écrit beaucoup de Tragédies en Italien. Il s'eſt ſervi d'une nouvelle eſpece de vers rimez qu'il avoit imaginée d'après les vers Alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ſes Pieces.

ſa Piéce un nouvel intérêt, qui ſe réünit tout entier à la fin pour Ceſar. La Harangue d'Antoine produit cet effet; & elle eſt à mon avis le modele de l'éloquence la plus ſéduiſante. Enfin, je crois que l'on peut dire avec vérité, que M. de Voltaire a ouvert une nouvelle carriere, & qu'il atteint le but en même tems.

LA MORT DE CESAR,

TRAGEDIE

DE M. DE VOLTAIRE.

PERSONNAGES.

CESAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Conful.

DOLABELLA, Ami de Ceſar.

JUNIUS-BRUTUS, CASSIUS, CASCA, CIMBER, CINNA, DECIMUS. } Conjurés.

LES ROMAINS.

LICTEURS.

La Scene eſt à Rome au Capitole.

LA MORT DE CESAR,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CESAR, ANTOINE,

ANTOINE.

CESAR, tu vas régner, voici le jour auguſte
Où le peuple Romain, pour toi toûjours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnoître en toi
Son vainqueur, ſon appui, ſon vangeur, & ſon Roi.

Antoine, tu le ſçais, ne connoît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi, la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des humains,
Plus fier de t'attacher ce nouveau Diadême,
Plus grand de te ſervir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne réponds que par de longs ſoupirs!
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaiſirs.
Roi de Rome & du monde, eſt-ce à toi de te plaindre?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur?

CESAR.

L'amitié, cher Antoine: il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſçais que je te quitte, & le deſtin m'ordonne
De porter nos Drapeaux aux champs de Babilonne.
Je pars, & vais venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus, & du peuple Romain.
L'Aigle des Légions que je retiens encore
Demande à s'envoler vers les mers du Boſphore,
Et mes braves ſoldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.

Peut-être avec raiſon Ceſar peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a ſoumis Aléxandre.
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains
Valent bien les Perſans ſubjugués par ſes mains.
J'oſe au moins le penſer, & ton ami ſe flate
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate:
Mais cet eſpoir m'anime & ne m'aveugle pas,
Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas:
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée,
Il peut trahir Ceſar, après le grand Pompée.
Parmi les factions, le trouble & les combats,
Du triomphe à la chute, il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vû les deſtinées,
Et j'ai toûjours connu qu'en chaque évenement,
Le deſtin des Etats dépendoit d'un moment.
Quoiqu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre.
Je vaincrai ſans orgueil, ou mourrai ſans me plaindre:

Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié :
Que Rome par mes mains défenduë & conquiſe,
Que la terre à mes fils, comme à toi ſoit ſoumiſe,
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon ſang, & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté derniere,
Antoine à mes enfans il faut ſervir de pere.
Je ne veux pas de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans.
Ta promeſſe ſuffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déja pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'apelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune & préſage un malheur :
Mais je ne comprens point ta bonté qui m'outrage :

Ceſar, que me dis-tu de tes fils, de partage ?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Ceſar appuyé ta maiſon.

CESAR.

Il n'eſt plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume.
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix.
Je l'ai nommé Ceſar, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, dois-je dire, ou propice ou ſevére,
D'un véritable fils en effet m'a fait pere,
D'un fils que je chéris, mais qui pour mon malheur
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant ? Quel ingrat ! peut-il être
Si peu digne du ſang, dont les Dieux l'ont fait naître ?

CESAR.

Ecoute : Tu connois ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus,
De nos antiques Loix ce défenſeur auſtere,
Ce fatal ennemi du pouvoir arbitraire,

Qui toûjours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin,
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai, malgré lui, deux fois ſauvé la vie;
Né, nourri loin de moi, chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus! Il ſe pourroit....

CESAR.

Ne m'en crois pas. Tiens, lis.

ANTOINE.

Quoi! la Sœur de Caton! la fiere Servilie!

CESAR.

Par un himen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſque à mes yeux paſſer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ſon ſecond himenée,
De ſon nouvel Epoux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô Ciel! étoit-il réſervé!
Mais lis, tu ſçauras tout par cet écrit funeſte.

ANTOINE. *Il lit.*

Ceſar, je vais mourir. La colere celeſte
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souviens-toi qu'à Brutus Ceſar donna le jour.
Adieu. Puiſſe ce fils retrouver dans ſon Pere
L'amitié qu'en mourant te conſervoit ſa mere.

SERVILIE.

Ah ! faut-il que du ſort la tirannique loi,
Ceſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi !

CESAR.

Il a d'autres vertus, ſon ſuperbe courage
Flâte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme & pere, un charme ſéducteur
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur :
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie,
Me parle malgré moi, contre ma tirannie,

Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? ſi Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Ceſar, il doit haïr un maître.
J'ai penſé comme lui dès mes plus jeunes ans,
J'ai déteſté Silla, j'ai hai les Tyrans.
J'euſſe été citoyen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée,
Né pour l'ambition, mais né pour les vertus,
Si je n'étois Ceſar, j'aurois été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage.
Brutus tiendra bien-tôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né;
Crois-moi, le Diadême à ſon front deſtiné
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune,
Il changera de mœurs, en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'interêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connois ſa fermeté farouche,
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.

Cette ſecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugez affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.
Caton même, Caton ce malheureux Stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préfera la mort même à la tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me fraper!
Que m'as-tu dit!

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CESAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en déſeſpere.

CESAR.

Quoi, ſa haine!....

ANTOINE.

Crois-moi.

CESAR.

N'importe, je ſuis Pere.
J'ai chéri, j'ai ſauvé mes plus grands ennemis.
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils,
Et conquerant des cœurs vaincus par ma clemence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puiſſance.
C'eſt à toi de m'aider dans de ſi grands deſſeins.
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains,
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis ſon courage;
Prépare par degrez cette vertu ſauvage
Au ſecret important qu'il lui faut reveler,
Et dont mon cœur encore héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi: mais j'ai peu d'eſperance.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

DEja les Senateurs attendent audience.
Ceſar a commandé qu'ils ſe rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé long-tems.... qu'ils entrent?

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis ſur leur front de dépit & de haine!

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, DOLABELLA, CINNA, CASCA, LICTEURS.

CESAR *aſſis.*

VEnez dignes ſoutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Ceſar. Approchez Caſſius.

Cimber, Cinna, Decime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, ſi le Ciel me ſeconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le Trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Craſſus.
Il eſt tems d'ajoûter par les droits de la guerre
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout eſt prêt, tout prévû pour ce vaſte deſſein.
L'Euphrate attend Ceſar, & je pars dès demain;
Brutus & Caſſius me ſuivront en Aſie.
Antoine retiendra la Gaule, & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Betis,
Cimber gouvernera les Rois aſſujettis.
Je donne à Decimus la Grèce, & la Licie;
A Marcellus le Pont, à Caſca la Siric.
Ayant ainſi réglé le ſort des Nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au Sénat, qu'à juger ſous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Silla fut honoré du nom de Dictateur,

Marius fut Conſul, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier, & c'eſt aſſés vous dire ;
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire ;
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Trop long-tems craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre ;
Qu'un Roi ſeul peut les vaincre, & leur donner la loi :
Ceſar va l'entreprendre, & Ceſar n'eſt pas Roi.
Il n'eſt qu'un citoyen fameux par ſes ſervices,
Qui peut du peuple encore eſſuyer les caprices.....
Romains vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir,
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Ceſar, il faut parler; ces Sceptres, ces Couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Ne ſont point des bienfaits dont nos cœurs ſoient épris.

Reprens tes dons, Ceſar, ils ſont à trop haut prix.
Marius, ni Silla, ni Carbon, ni Pompée
Dans leur autorité ſur le peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.
Nous avons attendu de ta clemence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des Etats donnés par ta bonté....

CÉSAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avois promiſe, & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême;
Et je croyois toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde alloit combler nos vœux:
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſoit conſolée.
Avant que d'être à toi, nous ſommes ſes enfans;

Je ſonge à ton pouvoir, mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oüi, que Ceſar ſoit grand, mais que Rome ſoit libre,
Dieux! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre,
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on la traite en Reine, alors qu'elle eſt aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves?
Les Perſans ne ſont point nos plus fiers ennemis;
Il en eſt de plus grands, je n'ai pas d'autre avis.

CESAR.

Et toi Brutus auſſi?

ANTOINE *à Ceſar.*

Tu connois leur audace:
Voi ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CESAR *ſe leve.*

Ainſi vous voulez donc par vos témérités

Tenter ma patience, & laſſer mes bontés,
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée;
Vous qui ne reſpirés, qu'autant que mon couroux
Retenu trop long-tems s'arrête encor ſur vous;
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clemence,
Vous qui devant Silla garderiés le ſilence;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Ceſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,
Pour oſer me parler de Rome & de Patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces fiers ſentimens devant votre vainqueur.
Il la falloit avoir aux Plaines de Pharſale;
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avés ſçû vaincre, apprenés à ſervir,

BRUTUS.

Ceſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavouë, & nul en Theſſalie
N'avilit ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous aſſervir.

Et

Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Ceſar qu'à ta colere aucun de nous n'échape :
Commence ici par moi : ſi tu veux régner, frape.

CESAR.

Les Sénateurs ſortent.

Demeure... & vous ſortez. Brutus m'oſe offenſer!
Mais ſçais-tu de quels traits tu viens de me fraper?
Va, Ceſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie,
Laiſſe-là du Sénat l'indiſcrette furie.
Demeure. C'eſt toi ſeul qui peus me déſarmer;
Demeure. C'eſt toi ſeul que Ceſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe.
Si tu n'es qu'un Tiran, j'abhorre ta tendreſſe;
Et ne peux demeurer avec Antoine & toi,
Puiſqu'il n'eſt plus Romain & qu'il demande un Roi.

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé? crois-tu que la nature
Puiſſe amollir une ame, & ſi fiere, & ſi dure?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui peſe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte:
Mais qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Abandonne ce Fils.

CESAR.

Je ne le puis, je l'aime.

ANTOINE.

Ah! ceſſe donc d'aimer l'orgueïl du Diadême.
Deſcends donc de ce rang où je te vois monté.
La bonté convient mal à ton autorité.
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.

Quoi, Rome eſt ſous tes Loix, & Caſſius t'outrage!
Quoi Cimber! quoi Cinna! ces obſcurs Sénateurs,
Aux yeux du Roy du Monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent!

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux; mes armes les vainquirent,
Et trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De fremir ſous le joug que je leur veux donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare,
Silla les eût punis.

CESAR.

Silla fut un Barbare,
Il n'a ſçû qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faiſoient ſa politique, ainſi que ſa grandeur;
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices:
Il en étoit l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſçais quel eſt le peuple, on le change en un jour:
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clemence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,

Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi ſa foible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flater encor ce Tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes Rivaux en me faiſant aimer.

ANTOINE.

Il faudroit être craint : c'eſt ainſi que l'on régne.

CESAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abuſera de ta facilité.

CESAR.

Le peuple a juſqu'ici conſacré ma bonté.
Vois ce temple que Rome éleve à ma clemence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en éleve un autre à la vengeance.
Crains des cœurs ulcerés, nourris de déſeſpoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Caſſius allarmé prévoit qu'en ce jour même

Ma main doit ſur ton front mettre le Diadême.
Déja même à tes yeux on oſe murmurer,
Des plus impétueux tu devrois t'aſſurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre

CESAR.

Je les aurois punis, ſi je les pouvois craindre.
Ne me conſeille point de me faire haïr.
Je ſçais combattre, vaincre, & ne ſçais point punir.
Allons, & n'écoutant ni ſoupçon, ni vengeance,
Sur l'univers ſoumis régnons ſans violence.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE ſuperbe refus, cette animoſité,
Marquent moins de vertu, que de férocité;
Les bontés de Ceſar, & ſur-tout ſa puiſſance,
Méritoient plus d'égards & plus de complaiſance,
A lui parler du moins vous pouriez conſentir.
Vous ne connoiſſez pas qui vous oſez haïr,
Et vous en frémiriez, ſi vous pouviez aprendre...

BRUTUS.

Ah! j'en frémis déja, mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains que vous avez vendus,
Penſez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper ſans moi, ſous la main qui vous brave.
Je ſçais tous vos deſſeins, vous brûlez d'être eſclave.

Vous voulez un Monarque, & vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare:
Tu veux être un Héros, mais tu n'es qu'un Barbare,
Et ton farouche orgueil que rien ne peut fléchir
Embraſſe la vertu, pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS.

Quelle baſſeſſe, ô Ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte Patrie!
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Decius,
Et toi, vengeur des Loix, toi mon ſang, toi Brutus.
Quels reſtes, juſtes Dieux, de la grandeur Romaine!
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne!
Ceſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.

Vous que j'ai vû périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, & toi divin Caton,
Toi dernier des Héros du ſang de Scipion:
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brilloient vos ames immortelles;
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon ſein
Tout l'honneur qu'un Tiran ravit au nom Romain.
Il s'approche de la Statue de Pompée.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta Statue?
Quel Billet ſous mon nom ſe préſente à ma vûe?
Liſons. *Tu dors, Brutus, & Rome eſt dans les fers!*
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toûjours ouverts.
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre Billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
Ceſar! tremble Tiran: voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus. Je le ſuis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous ſerez ſans Maître.

Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux:
On excite cette ame, & cette main trop lente:
On demande du ſang... Rome ſera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS. *Suite.*

CASSIUS.

JE t'embraſſe, Brutus, pour la derniere fois:
Amis, il faut tomber dans la chûte des Loix.
De Céſar déſormais je n'attends plus de grace,
Il ſçait mes ſentimens, il connoît mon audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de Patrie,
Plus d'honneur, plus de Loix! Rome eſt anéantie.
De l'Univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens Ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépoüilles des Rois, ce Sceptre de la Terre,

Six cens ans de vertus, de travaux & de Guerre.
Ceſar joüit de tout; & dévore le fruit
Que ſix ſiécles de gloire à peine avoient produit!
Ah! Brutus, es-tu né pour ſervir ſous un Maître?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? Mais quel bruit vient fraper mes eſprits?

BRUTUS.

Laiſſe-là ce vil peuple, & ſes indignes cris.

CASSIUS.

Là liberté, dis-tu?.... mais quoi..... le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

AH! Cimber, eſt-ce toi? quel eſt ce nouveau trouble?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vû ?

CIMBER.

La honte de l'Etat.
Ceſar étoit au Temple, & cette fiere Idole
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'eſt-là qu'il annonçoit ſon ſuperbe deſſein
D'aller joindre la Perſe à l'Empire Romain.
On lui donnoit les noms de Foudre de la Guerre,
De Vengeur des Romains, de Vainqueur de la Terre.
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent
Vouloit un autre titre, & n'étoit pas content.
Enfin, parmi ces cris, & ces chants d'allegreſſe,
Du peuple qui l'entoure, Antoine fend la preſſe :
Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la Couronne, & le Sceptre à la main !
On ſe tait, on frémit : lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Ceſar attache la Couronne ;
Et ſoudain, devant lui, ſe mettant à genoux ;
Ceſar, régne, dit-il, ſur la Terre, & ſur nous.

Des Romains, à ces mots, les visages pâlissent,
De leurs cris douloureux les voutes retentissent.
J'ai vû des Citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de fureur.
Cesar, qui cependant lisoit sur leur visage,
De l'indignation, l'éclatant témoignage,
Feignant des sentimens long-tems étudiés,
Jette & Sceptre & Couronne, & les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proye
Au fol enyvrement d'une indiscrete joye.
Antoine est allarmé : Cesar feint & rougit ;
Plus il céle son trouble, & plus on l'applaudit.
La modération sert de voile à son crime :
Il affecte à regret un refus magnanime :
Mais, malgré ses efforts, il frémissoit tout bas,
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir sa colere,
Il sort du Capitole avec un front sévére.
Il veut que dans une heure on s'assemble au Senat.
Dans une heure, Brutus, Cesar change l'Etat.

De ce Senat ſacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à Ceſar l'a vendue,
Plus lâche que ce Peuple, à qui dans ſon malheur
Le nom de Roi du moins fait encor quelque horreur.
Ceſar déja trop Roi veut encor la Couronne:
Le Peuple la refuſe, & le Senat la donne;
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutés?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſperance a flaté ma Patrie.
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'Etat n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reſte fidele;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos Dieux... Pompée & Scipion.

En regardant leurs Statues.

Il eſt tems de vous ſuivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple:

C'eſt nous, braves amis, que l'Univers contemple;
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à nôtre nom.
Si Caton m'avoit crû, plus juſte en ſa furie,
Sur Ceſar expirant il eût perdu la vie.
Mais il tourna ſur lui ſes innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains:
Faiſant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand homme.

DECIMUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel déſeſpoir?

BRUTUS.

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure Ceſar détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Ceſar, il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnois à cette noble audace.

CIMBER.

Ennemi des Tirans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avois dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même & je t'en dois l'honneur.
C'eſt-là ce qu'attendoient ma haine & ma colere,
De là mâle vertu qui fait ton caractere.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands;
Ton nom ſeul eſt l'Arrêt de la mort des Tirans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la Terre,
Vengeons ce Capitole au-deffaut du Tonnere.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame, & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous penſons comme toi: nous mépriſons la vie;
Nous déteſtons Ceſar, nous aimons la Patrie;
Nous la vengerons tous: Brutus & Caſſius,

De quiconque eſt Romain raniment les vertus.
Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs
ſuprêmes ?

BRUTUS.

Pour venger la Patrie, il ſuffit de nous-mêmes,
Dolabella, Lepide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Ceſar, ou bien lui ſont vendus.
Ciceron, qui d'un Traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence ;
Hardi dans le Sénat, foible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'Orateur, qui charme la Patrie,
Le ſoin de nous loüer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le Tiran doit ſe rendre,
Là je le punirai, là je le veux ſurprendre :
Là je veux que ce fer enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens Satellites
Par-tout du Capitole occupent les limites.

Ce

Ce Peuple mou, volage & facile à fléchir,
Ne ſçait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paroît inévitable:
Mais qu'une telle mort eſt noble & déſirable!
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands;
De voir couler ſon ſang dans le ſang des Tirans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa derniere heure!
Mourons, braves amis, pourvû que Ceſar meure,
Et que la liberté qu'oppriment ſes forfaits
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole;
C'eſt-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du Peuple, il ſemble encor douter:
Mais ſi l'Idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les Mânes ſacrés de tous ces vrais Romains

Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs
destins:
Jurez par tous les Dieux vengeurs de la Patrie,
Que Ceſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Faiſons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner;
Fuſſent nos propres fils, nos freres, ou nos peres.
S'ils ſont Tirans, Brutus, ils ſont nos adverſaires.
Un vrai Républicain n'a pour pere, & pour fils,
Que la vertu, les Dieux, les Loix de ſon Pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon ſang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même, adoptés l'un par l'autre
Le ſalut & l'Etat nous a rendus parens,
Scellons notre union du ſang de nos Tirans.

Il s'avance vers la Statue de Pompée.

Nous le jurons par vous, Héros, dont les images
A ce preſſant devoir excitent nos courages.
Nous promettons, Pompée, à tes ſacrés genoux
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous,

D'être unis pour l'Etat, qui dans nous ſe raſſemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enſemble.
Allons, préparons-nous, c'eſt trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

DEmeure. C'eſt ici que tu dois m'écouter.
Où vas-tu malheureux ?

BRUTUS.

Loin de la tirannie.

CESAR.

Licteurs qu'on le retienne.

BRUTUS.

Acheve, & prens ma vie.

CESAR.

Brutus, ſi ma colere en vouloit à tes jours,
Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours;
Tu l'as trop mérité. Ta fiere ingratitude
Se fait de m'offenſer une farouche étude.

Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus ſoupçonné les perfides deſſeins ;
Avec ceux qui tantôt ont oſé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colere.

BRUTUS.

Ils parloient en Romains, Ceſar, & leurs avis,
Si les Dieux t'inſpiroient, ſeroient encor ſuivis.

CESAR.

Je ſouffre ton audace, & conſens à t'entendre.
De mon rang avec toi je me plais à deſcendre.
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

Le Monde ravagé,
Le ſang des Nations, ton Pays ſaccagé,
Ton pouvoir, tes vertus qui ſont tes injuſtices,
Qui de tes attentats ſont en toi les complices,
Ta funeſte bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'eſt qu'un apas pour tromper l'Univers.

CESAR.

Ah ! c'eſt ce qu'il falloit reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.

Ce Citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Ceſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laiſſé reſpirer la liberté Romaine ?
Ah ! ſous un joug de fer il t'auroit accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine?
Tu ne t'en défens point, tu vis pour ma ruine.

BRUTUS.

Si tu le crois ainſi, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CESAR. *Il lui préſente la Lettre de Servilie.*

La nature, & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connois le ſang que tu m'oppoſes,
Vois qui tu peux haïr, & pourſuis ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je ? qu'ai-je lû ? me trompez-vous mes yeux?

CESAR.

Eh bien Brutus ? mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon Pere ! grands Dieux !

CESAR.

Oui, je le fuis, ingrat. Quel ſilence farouche !
Que dis-je ? Quels ſanglots échapent de ta bouche ?
Mon fils..... quoi, je te tiens muet entre mes bras ?
La nature t'étonne & ne t'attendrit pas ?

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpere !
O ſermens ! ô Patrie ! ô Rome toûjours chere !
Ceſar !... ah ! malheureux j'ai trop long-tems vécu !

CESAR.

Parle. Quoi d'un remors ton cœur eſt combattu ?
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence ?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe.
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang.

Ah ! ce Sceptre du Monde, & ce pouvoir ſuprême...
Ce Ceſar que tu hais, les vouloit pour toi-même.
Je voulois partager avec Octave & toi
Le prix de cent combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah ! Dieux !

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine.
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine ?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler ?

BRUTUS.

Ceſar...

CESAR.

Eh bien, mon fils.

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de Pere.

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique priere.

CESAR.

Parle, en te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CESAR.

Ah! Barbare ennemi, Tigre que je careſſe,
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendreſſe,
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel Citoyen,
Mon cœur deſeſperé prend l'exemple du tien;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Sçaura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, Ceſar n'eſt pas fait pour te prier envain.
J'aprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain.
Je ne te connois plus. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clemence;
Tranquille, à mes fureurs je vais m'abandonner.
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Silla, mais dans ſes violences.
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.

Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſçait ce que je puis, on verra ce que j'oſe:
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Ceſar & les Romains.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CASCA, *Les Conjurés*

CASSIUS.

ENfin donc l'heure, approche où Rome va renaître,
La Maîtreſſe du Monde eſt aujourd'hui ſans Maître,
L'honneur en eſt à vous, Cimber, Caſca, Probus,
Decime, encore une heure, & le Tiran n'eſt plus.
Ce que n'ont pû Caton, & Pompée, & l'Aſie,
Nous ſeuls l'executons, nous vengeons la Patrie;
Et je veux qu'en ce jour on diſe à l'Univers:
Mortels reſpectez Rome, elle n'eſt plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils ſont prêts à te ſuivre,
A fraper, à mourir, à vivre, s'il faut vivre,
A ſervir le Sénat dans l'un ou l'autre ſort,

En donnant à Ceſar ou recevant la mort.

DECIMUS.

Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore?
Lui, ce fier ennemi du Tiran qu'il abhorre,
Lui qui prit nos ſermens, qui nous raſſembla tous;
Lui qui doit ſur Ceſar porter les premiers coups
Le Gendre de Caton tarde bien à paroître!
Seroit-il arrêté? Ceſar peut-il connoître? ....
Mais le voici: Grands Dieux! qu'il paroît abbatu!

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, CINNA, *Conjurés.*

CASSIUS.

BRutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le Tiran ſçait-il tout? Rome eſt-elle trahie?

BRUTUS.

Non, Ceſar ne ſçait point qu'on va trancher ſa vie:
Il ſe confie à vous.

CIMBER.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un ſecret qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous, ou du Tiran c'eſt la mort qui s'aprête.
Nous pouvons tous périr : mais trembler, nous,

BRUTUS.

Arrête !
Je vais t'épouvanter par ce ſecret affreux.
Je dois ſa mort à Rome, à vous, à nos neveux
Au bonheur des Mortels, & j'avois choiſi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inſtant, où Rome veut qu'il meure ;
L'honneur du premier coup à mes mains eſt remis ;
Tout eſt prêt. Aprenez que Brutus eſt ſon fils.

CIMBER.

Toi ſon fils ?

CASSIUS.

De Ceſar ?

CIMBER.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie
Par un himen ſecret à Ceſar fut unie :
Je ſuis de cet himen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un Tiran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;
Ton cœur eſt trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable :
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Vous, faits par mes ſermens les maîtres de mon ſort,
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez Stoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baiſſez les yeux ?
Toi Caſſius auſſi, tu te tais avec eux ?
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abîme ?
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime ?
Tu frémis, Caſſius, & prompt à m'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étois qu'un Citoyen vulgaire,
Je te dirois : Va, ſers, ſois Tiran ſous ton Pere,
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir :
Rome aura déſormais deux Traitres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce Héros armé contre la tirannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé
Epura tout le ſang que Céſar t'a donné.
Ecoute, tu connois avec quelle furie,
Jadis Catilina menaça ſa Patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel,
Si lorſque le Sénat eut condamné ce Traître

Catilina, pour fils t'eût voulu reconnoître,
Entre ce monſtre & nous tout prêt à décider,
Parle : qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme & la Patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'Arrêt du Sénat. Rome eſt en ſûreté.
Un ſeul mot de Ceſar a-t'il éteint en toi
L'amour de ton Pays, ton devoir, & ta foi ?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
En t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur & ta main ?
Toi, ſon fils ! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mere ?
Chacun des Conjurés n'eſt-il donc plus ton frere ?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Eleve de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage ?

Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un Tiran, vil eſclave d'amour
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour?
Laiſſe-là les erreurs & l'himen de ta mere,
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton Pere;
Tu lui dois ta vertu; ton ame eſt toute à lui.
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de Parens que les Vengeurs du Monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous?

CIMBER.

Juge de nous par lui, juge de lui par nous;
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'auroit point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi, pourquoi t'en raporter?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée,
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous céle rien: ce cœur s'eſt ébranlé;

De

De mes Stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment que vous m'avez vû faire.
Prêt à ſervir l'Etat, mais à tuer mon Pere.
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits,
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits,
Voyant en lui mon Pere, un coupable, un grand homme,
Entraîné par Ceſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirés
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparés.
Je vous dirai bien plus, ſçachez que je l'eſtime.
Son grand cœur me ſéduit au ſein même du crime;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvoit régner,
Il eſt le ſeul Tiran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmés point: ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de Tiran l'emporte ſur le reſte.
Le Sénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi.
Le bien du Monde entier me parle contre un Roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle;
J'en friſſonne à vos yeux, mais je vous ſuis fidéle.
Ceſar me doit parler; que ne puis-je aujourd'hui

L'attendrir, le changer, ſauver l'Etat & lui !
Veuillent les Immortels s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche !
Mais ſi je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frapez ; je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon Pays pour mon Pere ;
Que l'on approuve ou non ma fermeté ſévere,
Qu'à l'Univers ſurpris, cette grande action
Soit un ſujet d'horreur, ou d'admiration.
Mon eſprit peu jaloux de vivre en la mémoire
Ne conſidere point le reproche, ou la gloire ;
Toûjours indépendant & toûjours Citoyen,
Mon devoir me ſuffit, l'Univers ne m'eſt rien.
Allez, ne ſongez plus qu'à ſortir d'eſclavage.

CASSIUS.

Du ſalut de l'Etat ta parole eſt le gage.
Nous comptons tous ſur toi, comme ſi dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos Dieux.

SCENE III.

BRUTUS.

VOici donc le moment où Ceſar va m'entendre.
Voici ce Capitole où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux arrêtés les bras levés pour le punir.
Rendez, s'il ſe peut, Rome à ſon grand cœur plus chere,
Et faites qu'il ſoit juſte, afin qu'il ſoit mon Pere.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O Mânes de Caton, ſoutenez ma vertu!

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

EH bien, que veux-tu ? Parle. As-tu le cœur
d'un homme ?
Es-tu fils de Ceſar ?

BRUTUS.

Oui ; ſi tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter ?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'inſulter ?
Quoi ! tandis que ſur toi mes faveurs ſe répandent,
Que du Monde ſoumis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur.
De quel œil vois-tu donc le Sceptre ?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuſe même.

Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, Ceſar, & je t'aime;
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton ſang tu m'euſſes reconnu,
Je me ſuis plaint aux Dieux de voir qu'un ſi grand homme
Fût à la fois la gloire, & le fleau de Rome.
Je déteſte Ceſar avec le nom de Roi:
Mais Ceſar Citoyen ſeroit un Dieu pour moi:
Je lui ſacrifierois ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tiranie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux tu vivre en effet le premier de la Terre;
Joüir d'un droit plus ſaint, que celui de la Guerre,
Etre encore plus que Roi, plus même que Ceſar?

CESAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la Terre enchaînée à ton char.
Romps nos fers, ſois Romain, renonce au Diadême.

CESAR.

Ah ! que propoſes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Silla même.
Long-tems dans notre ſang Silla s'étoit noyé,
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre entouré de victimes,
En deſcendant du Trône, effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſçut pardonner, Ceſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces que tu donnes,
C'eſt à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes.
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis.
Alors tu ſçais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi ! je te parle envain ?

CESAR.

Rome a beſoin d'un Maître.
Un jour à tes dépens tu l'aprendras peut-être.
Tu vois nos Citoyens plus puiſſans que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos Loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire.
Rome qui détruit tout ſemble enfin ſe détruire;
Ce Coloſſe effrayant dont le Monde eſt foulé,
En preſſant l'Univers, eſt lui-même ébranlé.
Il panche vers ſa chûte; & contre la tempête
Il demande mon bras pour affermir ſa tête:
Enfin depuis Silla nos antiques vertus,
Les Loix, Rome, l'Etat, ſont des noms ſuperflus.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher Fils, je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'Etat & toi.
Fais ceder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au Vainqueur de Caton; au Vainqueur de Pompée,
A ton Pere qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends moi ton cœur,

Prens d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure.
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien? tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnés ſur moi grands Dieux!
Ceſar....

CESAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame eſt amolie?
Ah! mon fils....

BRUTUS.

Sçais-tu qu'il y va de ta vie?
Sçais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein?

Il ſe jette à genoux.

Que le ſalut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie allarmé te parle par ma bouche;
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes pieds,
Ceſar, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils, qui frémit & qui t'aime,

Qui te préfere au Monde, & Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas.

CESAR.

Malheureux, laiſſe-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Crois-moi, ne ſoit point inſenſible.

CESAR.

L'Univers peut changer, mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe ?

CESAR.

Oui, tout eſt réſolu :
Rome doit obéïr, quand Ceſar a voulu.

BRUTUS *d'un air conſterné.*

Adieu, Ceſar.

CESAR.

Eh, quoi ! d'où viennent tes alarmes ?
Demeure encor mon fils. Quoi, tu verſes des larmes ?
Quoi, Brutus peut pleurer ? eſt-ce d'avoir un Roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.

Adieu, te dis-je.

CESAR.

O Rome ! ô rigueur héroïque !

Que ne puis-je à ce point aimer ma République !

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton ordre au Temple eſt arrivé.

On n'attend plus que toi : le Trône eſt élevé.

Tous ceux qui t'ont vendu leur vie, & leurs ſuffrages,

Vont, l'encens à la main, adorer tes Images.

J'amene devant toi la foule des Romains ;

Le Sénat va fixer leurs eſprits incertains.

Mais ſi Ceſar croyoit un vieux Soldat qui l'aime,

Ces préſages affreux, nos Devins, nos Dieux *même*,

Ceſar differeroit ce grand évenement.

CESAR.

Quoi! lorſqu'il faut régner, differer d'un moment!
Qui pourroit m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conſpire à t'avertir par un ſiniſtre augure.
Le Ciel qui fait les Rois redoute ton trépas.

CESAR.

Va; Ceſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas
Que le Ciel de mon ſort à ce point s'inquiette:
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les Elemens paroiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les Dieux du haut du Ciel ont compté nos années,
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées,
Ceſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis:
Qui ſçait s'ils n'auroient point conſpiré leur ven-
geance?

CESAR.

Ils n'oſeroient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendroient mépriſable, & me défendroient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Ceſar vive.
Dans le Sénat au moins, permets que je te ſuive.

CESAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté:
Qui change ſes deſſeins découvre ſa foibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe;
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir, que de craindre la mort.
Allons.

SCENE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

CHers Citoyens, quel Héros, quel courage,
De la Terre & de vous méritoit mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, Peuples qui l'admirés,
Confirmés les honneurs qui lui ſont préparés.
Vivez pour le ſervir, mourez pour le défendre...
Quelles clameurs, ô Ciel! quels cris ſe font entendre!

LES CONJURÉS *derriere le Théâtre.*

Meurs, expire, Tiran. Courage Caſſius.

DOLABELLA.

Ah! courons le ſauver.

SCENE VII.

CASSIUS *un poignard à la main.* DOLABELLA, ROMAINS.

CASSIUS.

C'En eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples ſecondez-moi, frapons, perçons ce Traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi; vous n'avez plus de Maître;
Nations de Héros, Vainqueurs de l'Univers,
Vive la liberté, ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous oubliez, Romains, le ſang de ce grand homme!

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le ſalut de Rome.
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi foible courage,

Qu'il puiſſe regretter Ceſar, & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain qui veut avoir un Roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi:
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Ceſar fut un Tiran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du Monde entier, de Rome heureux enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſçais que devant vous Antoine va paroître:
Amis, ſouvenez-vous que Ceſar fut ſon Maître;
Qu'il a ſervi ſous lui dès ſes plus jeunes ans
Dans l'école du crime & dans l'art des Tirans.
Il vient juſtifier ſon Maître & ſon Empire,
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix;
Telle eſt la Loi de Rome, & j'obéïs aux Loix.
Le Peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le Juge des Tirans, d'Antoine, de nous-même.

Vous rentrez dans vos droits indignement perdus.
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus;
Je les vais affermir, je cours au Capitole.
Brutus vous a vengé. Il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus dans vos murs déſolez,
Rapeller la Juſtice, & les Dieux éxilez,
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous Romains, ſeulement conſentez d'être heureux.
Ne vous trahiſſez pas, c'eſt tout ce que je veux.
Redoutés tout d'Antoine, & ſur-tout l'artifice.....

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous Romains de vos ſermens ſacrez.

ROMAINS.

Au Vengeur de l'Etat nos cœurs ſont aſſurez.

*****
****
*

SCENE

SCENE VIII.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

1. ROMAIN.

Mais Antoine paroît.

2. ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire?

3. ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

1. ROMAIN.

Il aimoit trop Ceſar.

ANTOINE *montant à la Tribune aux Harangues.*

Oui, je l'aimois Romains:
Oui, j'aurois de mes jours prolongé ſes deſtins.
Helas! vous avez tous penſé comme moi-même;
Et lorſque de ſon front ôtant le Diadême,
Ce Heros à vos Loix s'immoloit aujourd'hui.
Qui de nous en effet n'eût expiré pour lui?
Helas je ne viens point célébrer ſa mémoire,

La voix du Monde entier parle assez de sa gloire.
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié ;
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les faloit verser, quand Rome avoit un Maître.
Cesar fut un Heros, mais Cesar fut un Traître.

Autre ROMAIN.

Puisqu'il étoit Tiran, il n'eut point de vertus,
Et nous avoüons tous Cassius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers, je n'ai rien à vous dire,
C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire,
De votre Dictateur ils ont percé le flanc :
Comblé de ses bienfaits ils sont teins de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il falloit bien que Cesar fût coupable.
Je le crois, mais enfin Cesar a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
Des dépouilles du Monde il couronnoit vos têtes.

Tout l'or des Nations qui tomboient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon Char de Triomphe il voyoit vos alarmes,
Lui-même en deſcendoit pour eſſuyer vos larmes.
Du Monde qu'il ſoumit, vous triomphiez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits,
Il payoit le ſervice, il pardonnoit l'outrage.
Vous le ſçavez, grands Dieux, vous dont il fut l'image.
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le Monde à gouverner,
Vous ſçavez ſi ſon cœur aimoit à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Ceſar fit aimer ſa clemence.

ANTOINE.

Helas! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivroit, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits.
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus..... où ſuis-je? ô Ciel, ô crime, ô barbarie!
Chers amis, je ſuccombe, & mes ſens interdits.....

Brutus... ſon aſſaſſin.... ce monſtre étoit ſon fils.

ROMAINS.

Ah Dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages,
Amis je vois les pleurs, qui moüillent vos viſages.
Oui, Brutus eſt ſon fils. Mais vous qui m'écoutez
Vous étiez ſes enfans dans ſon cœur adoptez.
Helas! ſi vous ſçaviez ſa volonté derniere.

ROMAINS.

Quelle eſt-elle? Parlez.

ANTOINE.

Rome eſt ſon heritiere;
Ses tréſors ſont vos biens. Vous en allez jouir,
Au-delà du tombeau Ceſar veut vous ſervir.
C'eſt vous ſeuls qu'il aimoit, c'eſt pour vous qu'en Aſie
Il alloit prodiguer ſa fortune & ſa vie.
O Romains, diſoit-il, Peuple Roi que je ſers,
Commandez à Ceſar, Ceſar à l'Univers.

Brutus, ou Caſſius eût-il fait davantage ?

ROMAINS.

Ah ! nous les déteſtons. Ce doute nous outrage.
Ceſar fut en effet le Pere de l'Etat.

ANTOINE.

Votre Pere n'eſt plus, un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bucher
Ce Pere, cet Ami qui vous étoit ſi cher ?
On l'aporte à vos yeux.

Le fond du Théâtre s'ouvre, des Licteurs aportent le corps de Ceſar couvert d'une Robe ſanglante ; Antoine deſcend de la Tribune, & ſe jette à genoux auprès du Corps.

ROMAINS.

O ſpectacle funeſte !

ANTOINE.

Du plus grand des humains voilà ce qui vous reſte.
Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous ;

Que ſes aſſaſſins même adoroient à genoux,
Qui toûjours votre apui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faiſoit trembler la terre ;
Qui devoit enchaîner Babylône à ſon Char.
Amis, en cet état connoiſſez-vous Ceſar ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces bleſſures ;
Ce ſang qu'ont ſous vos yeux verſé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frapé, là, ſur le grand Ceſar
Caſſius & Decime enfonçoient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
A ſouillé dans ſes flancs ſa main dénaturée.
Ceſar le regardant d'un œil tranquille & doux,
Lui pardonnoit encore en tombant ſous ſes coups :
Il l'appelloit ſon fils ; & ce nom cher & tendre
Eſt le ſeul qu'en mourant Ceſar ait fait entendre :
O mon fils ! diſoit-il.

Un ROMAIN.

O monſtre, que les Dieux

Devoient exterminer avant ce coup affreux!

Autre ROMAIN *en regardant le Corps dont il eſt proche.*

Dieux! ſon ſang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance:
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix? Reveillez-vous Romains;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins.
Ce ſont-là les honneurs qu'à Ceſar on doit rendre,
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre,
Embrazons les Palais de ces fiers Conjurés,
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſperés.
Venez, dignes amis, venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la Patrie immoler ces Victimes?

ROMAINS.

Oui, nous les punirons, oui, nous ſuivrons vos pas,
Nous jurons par ſon ſang de venger ſon trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile,
Précipitons ce Peuple inconſtant & facile ;
Entraînons-le à la guerre, & ſans rien ménager,
Succedons à Ceſar, en courant le venger.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

Bibliothèque de Sauvigny, entre 00...

LA MORT DE SOCRATE,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

Par M. DE SAUVIGNY:

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 9 Mai 1763.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

LA MORT DE SOCRATE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

SOCRATE.

SIDIAS, Chef du Conſeil.

ANITUS, Grand Prêtre.

CRITON, Ami de Socrate.

MELITUS, Ami d'Anitus.

XAMTIPE, Femme de Socrate.

LE GEOLIER.

PRESTRES.

JUGES.

Peuple.

Soldats.

Le lieu de la Scene eſt une Place publique d'Athènes; d'un côté ſe voit le Temple de Cerès, de l'autre la Priſon.

PRÉFACE.

C'EST un coup d'eſſai que je préſente au Public : j'ai beſoin de ſon indulgence. Si j'ai commencé par un ſujet auſſi grave & auſſi philoſophique, c'eſt que je cherchois à former mon cœur encore plus que mon eſprit. Quel charme pour un homme qui cultive les Lettres dans la ſolitude, que cette morale douce & inſinuante de *Socrate* ! Heureux qui la médite, & qui en eſt vraiment pénétré ! Il jouit de la ſatisfaction intérieure, le ſeul bien qui ſoit réel.

Des Perſonnes d'un mérite diſtingué, me repréſenterent toutes les difficultés de mon ſujet pour m'en détourner. La Tragédie, me diſoient-ils, ne doit pein-

dre que des paſſions fortes ; *Socrate* eſt un Philoſophe qui ſemble ne pas en avoir eu : *Caton d'Utique* vous conviendroit mieux.

Je balançai un moment ; mais je me demandai à moi-même : quel eſt le but moral qui réſulteroit d'une Tragédie dont Caton ſeroit le Héros ? *Que l'on fait bien de ſe tuer quand on eſt las de vivre !* Principe erroné, puiſqu'il eſt contraire au bien général. Chaque membre de la Société contracte avec elle, en naiſſant, des engagemens qu'il ne lui eſt pas permis de rompre.

Je revins à *Socrate*, mais ſans penſer que ma Pièce dût jamais être jouée.

Le peu d'uſage que j'avois du Théatre, m'avoit fait hazarder beaucoup de choſes excellentes dans *Platon*, mais dépla-

cées dans une Tragédie ; j'en ai retranché une grande partie, peut-être en reſte-t-il encore trop.

J'ai vû, aux repréſentations, qu'il falloit ſouvent ſacrifier l'Hiſtoire à l'effet théatral : on alloit deux fois aux opinions. *Socrate*, d'abord, ſe condamnoit lui-même à vivre au Prytanée, aux dépens de l'État : ce trait a déplu. Voici de quelle façon je l'amenois.

Je prévois, en tremblant, le ſort qu'on me prépare ;
Non que mon cœur glacé craigne la faulx du Temps ;
Tout prêt à ſucomber ſous le fardeau des ans,
Je vois en paix la borne où la mort vient m'attendre.
Ma vie eſt à l'Etat, vous pouvez la reprendre ;
Mais je ſuis innocent, & mon cœur craint pour vous
Votre Juge & le mien, Dieu qui nous entend tous.

Pluſieurs prétendent que ce ſujet n'eſt pas aſſez théatral. Je crois que c'eſt plûtôt la faute de l'Ouvrage que celle du ſujet,

puiſqu'il excite la terreur & la pitié ;
Au reſte, ſi cette Tragédie, toute foible qu'elle eſt, peut m'attirer l'eſtime des honnêtes gens, j'aurai atteint le premier but que je me ſuis propoſé.

LA MORT DE SOCRATE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, PRESTRES.

Les uns ſortent du Temple avec Anitus ; les autres arrivent de differens côtés.

ANITUS.

NOs vœux les plus ardents n'auront pas été vains ;
Amis, nous triomphons, Socrate eſt dans nos mains ;

Ce superbe Titan dont l'orgueil téméraire
Combattit quarante ans les Maîtres du Tonnerre,
A pu braver leur haine & non pas mon courroux;
Lui qui brisa leur foudre, est tombé sous mes coups.

UN PRESTRE.

Si j'en crois un bruit sourd, l'Athènien frivole
Foule aux pieds ce mortel dont il fit son idole;
Mais comment, Anitus, a-t-on pu nous venger?

ANITUS.

Dans le piége lui-même il vient de s'engager;
Ministre de Cérès, pour la rendre propice,
J'offrois à la Déesse un sanglant sacrifice;
Nos femmes, nos enfans, dans ce jour solemnel,
Des plus riches présens couronnoient son Autel;
Xantipe s'empressoit à suivre leur exemple,
Quand Socrate, accourant à la porte du Temple,
Où tournez-vous vos pas, lui dit-il, arrêtez,
Chère épouse, usez mieux des dons que vous portez?
Vous voyez cette Troupe à vos pieds gémissante,
Elle leve, vers vous, une main suppliante;
Il faut sécher les pleurs qui coulent de ses yeux:
Voilà, voilà l'encens qui doit flatter les Dieux.
Les dons sont faits pour l'homme, un cœur pur est
L'offrande
Qu'à nous, foibles humains, l'Estre éternel demande.
Alors, en pâlissant, Xantipe l'écoutoit,
Au front de ses amis l'allégresse éclatoit.

Les Prêtres indignés, par un morne silence,
Témoignoient leur surprise ; il le voit, il s'avance,
Et partage soudain, entre ces Malheureux,
Des dons qui n'étoient faits, ni pour lui, ni pour eux.
Le Peuple en ce moment, trop lent à se résoudre,
Paroît glacé d'horreur, ou frappé de la foudre ;
Il ne sçait plus s'il doit se partager, s'unir,
Applaudir ou se taire, admirer ou punir.

UN PRESTRE.

Alors il étoit loin de remplir notre attente.

ANITUS.

J'éleve tout-à-coup une voix foudroyante :
Tremblez, ingrats, tremblez, la Déesse en courroux,
Va retirer les biens qu'elle a versé sur vous ;
Un impie à vos yeux, dans son Temple, l'offence,
Sans embrasser vos cœurs du feu de la vengence.
O Cérès, pourquoi suis-je un Ministre de paix,
Sa mort seroit déjà le prix de ses forfaits ?
Mais ce bras n'est point fait pour venger vos injures ;
Son sang est trop coupable, & mes mains sont trop pures.
A peine ai-je parlé, tout le peuple frémit,
De cent cris menaçans le Temple retentit ;
On entoure Socrate, on le presse, on l'entraîne,
Sous cette voûte obscure où le retient ma haine.

UN PRESTRE.

Des Citoyens, Seigneurs, peu nombreux, mais puissans,
A cette idole encor prodiguent leur encens,

Socrate dans les fers n'en eſt que plus à craindre;
Criton tonne au Sénat & Criton doit le plaindre.
Songez que l'amitié.....

ANITUS.

Diſſipez votre effroi;
S'il a pour lui Criton, j'aurai pour moi la loi.
J'ai ſçu mettre ma tête à l'abri des orages;
J'ai des plus grands d'Athène obtenu les ſuffrages,
Le Conſeil eſt pour nous & même un Sénateur,
Mélitus, contre lui nous ſert d'accuſateur;
Portant un œil impie au fond du Sanctuaire,
Aux Prêtres, plus qu'aux Dieux, Socrate a fait la guerre.
De leurs dons à l'envi les crédules mortels,
Sans lui, viendroient encore enrichir nos Autels.
C'eſt par lui qu'en ce jour le vulgaire imbécile,
Contre les Dieux & nous leve un front indocile;
Mais de ſes Sectateurs par nos mains foudroyés,
Tout le Sang répandu va fumer ſous nos pieds.
Le Peuple ſur Socrate a groſſi la tempête,
Il l'a mis dans les fers, il demande ſa tête;
Hâtons ſa mort, qu'il tombe abbattu ſous nos coups;
Que ſon exemple apprenne à trembler devant nous.
C'eſt à vous maintenant de partager ma gloire,
Je n'ai fait que le vaincre, aſſurez ma victoire;
Qu'une ſainte fureur ſe répande en tous lieux,
Et s'il le faut, Amis, faites parler les Dieux.

SCENE II.

ANITUS *ſeul.*

QUE je goûte à longs traits l'eſpoir de la vengeance !
Ces lieux ſeront marqués du ſceau de ma puiſſance.
Socrate va périr. Les citoyens tremblans
Viendront tomber aux pieds de nos autels ſanglans.
Contre mon ennemi j'arme l'Aréopage,
Je veux qu'à mon pouvoir lui-même il rende hommage;
Avant que ſon ivreſſe ait pu ſe ralentir,
Tandis qu'il me ſeconde, il faut l'anéantir.

SCENE III.

ANITUS, PRESTRES.

UN PRESTRE.

TOUT eſt changé, Seigneur, le trouble eſt dans Athènes,
Le peuple de Socrate accourt briſer les chaînes;
Xantipe l'encourage & verſe dans les cœurs
L'ardeur de le venger, ſa haine & ſes fureurs.

A ces premiers transports dérobez votre tête.

ANITUS.

Non. Voici le moment d'affronter la tempête.
Je connois ce vil peuple, ami, rassurez-vous;
Vous le verrez bientôt tomber à mes genoux.

SCENE IV.

ANITUS, PRESTRES, SIDIAS, CRITON, Peuple, Soldats.

Le peuple vient pour enfoncer la porte de la prison.

UN PERSONNAGE.

LAisserons-nous gémir la vertu qu'on opprime,
Dans un séjour infâme habité par le crime?

SIDIAS.

Suspendez vos clameurs, peuple séditieux.
Vous, soldats, écartez Xantipe de ces lieux.

ANITUS.

Du conseil hoelien, chef auguste & suprême,
Socrate fut aux fers condamné par vous-même;
Vous savez de quel front cet insolent mortel
Osa braver Cérès jusques sur son autel.
J'ai voulu, pour la rendre à nos voeux plus propice,
Offrir à la Déesse un nouveau sacrifice,

L'encens s'eſt répandu, l'autel s'eſt ébranlé,
Le Ciel s'eſt entr'ouvert & la terre a tremblé.
Par des ſignes affreux Athènes menacée,
Doit craindre ou doit venger la Déeſſe offenſée.

CRITON.

Socrate fut ſenſible aux pleurs du malheureux.
Eſt-ce en les imitant qu'on offenſe les Dieux ?

ANITUS.

Criton, ne ſervez point d'Egide à cet impie:
Le crime eſt fait, il faut que ſon trépas l'expie.

CRITON.

Vous verra-t-on toujours inſenſé, furieux,
Souffler impunément la diſcorde en ces lieux;
Toujours on pourra donc ſaintement politique
Armer du fer des Loix le bras du fanatique.
Eh, quoi! Tout impoſteur ſous ton nom, Dieu puiſſant,
Aura le droit affreux de perdre un innocent ?
Hélas! ſi quelquefois un malheureux t'offence,
S'il étouffe en ton ſein la voix de la clémence,
Ton tonnere qui gronde au-deſſus des mortels,
Ne ſuffiroit-il pas pour venger tes autels!

ANITUS.

Peuple, vous entendez cet horrible langage,
De l'ennemi des Dieux reconnoiſſez l'ouvrage.
C'eſt ainſi que Socrate, inſecte audacieux,
Leve contre le Ciel un œil ſéditieux;

Cependant, ſa rempante & ſacrilége adreſſe
Le rendit autrefois l'oracle de la Grece.
Loin de vous éclairer, c'eſt lui qui pour jamais
A banni de ces lieux l'innocence & la paix,
Sous le voile impoſant de la philoſophie,
Du ſouffle de l'erreur infecta la patrie;
Des Miniſtres des Dieux anéantit les droits,
Renverſa les autels & fit taire les Loix.

CRITON.

Que vous connoiſſez mal un Philoſophe, un ſage,
Les troubles, les complots ne ſont pas ſon ouvrage;
La paix eſt le ſeul but qu'il propoſe aux mortels;
Il combat des erreurs ſans briſer des autels.
Imitateur de l'Etre éternel & ſuprême,
Il a fait des heureux, il dût l'être lui-même.
Simple dans ſes dehors, modeſte en ſes diſcours,
Les vertus qu'il enſeigne, il les ſuivit toujours.
Il plaint qui le noircit, pardonne à qui l'opprime;
Son nom fait ſon malheur, ſa gloire fit ſon crime.
Aux complots des méchans, n'oppoſant que ſes mœurs,
A force de vertus il ſubjugua les cœurs.
De ſes bienfaits ſitôt peut-on perdre l'idée?
Quand nos beliers ſappoient les murs de Potidée,
Du jeune Alcibiade, il a ſauvé les jours.
Dans la paix, dans la guerre, il nous ſervit toujours.
Aux champs de Delium, théâtre de ſa gloire,
Où le Beotien nous ravit la victoire,

On l'a vû du ſoldat rallumant la valeur,
Enlever Xénophon dans les bras du vainqueur;
On l'a vû s'oppoſant à tout l'Aréopage,
Du peuple mutiné faire avorter la rage.
Faut-il vous rappeller des déſaſtres plus grands?
Sparte qui nous vainquit nous donna des tirans;
Tout tremblоit devant eux; la malheureuſe Athène,
N'offroit à nos regards qu'une ſanglante arène;
Lui ſeul oſa marcher au-devant du trépas:
Lui ſeul à la vengeance encouragea nos bras.
Ah, loin de nous couvrir d'une tache éternelle,
En ſuivant une haine injuſte & criminelle,
Changeons pour ſes vertus, pour ſes exploits guerriers,
Sa priſon en un temple, & ſes fers en lauriers!

ANITUS.

Qu'ai-je entendu, Criton? quel horrible blaſphême!
Vous oſez devant nous inſulter au ciel-même?
Que dis-je, vous oſez dans vos vœux criminels,
Demander pour Socrate un Temple & des Autels?
On eſt donc innocent pour être téméraire?
Quoi! pour quelques exploits que l'audace fait faire,
On pourra ſe livrer à des forfaits affreux?
Quand on ſert les mortels on peut braver les Dieux?
Le Ciel a par ma voix demandé ſa victime;
S'oppoſer à ſa mort qu'il juge légitime,
C'eſt attirer ſur nous un opprobre éternel:
Qui tolere le crime eſt déja criminel.

Allons, en attendant une prompte vengeance ;
Purifier des lieux qu'a ſouillé ſa préſence.

(*Anitus entre dans le Temple ſuivi des autres Prêtres & d'une partie du Peuple*).

SCENE V.

CRITON, SIDIAS, le reſte du peuple.

CRITON *vivement*.

ARrêtez, citoyens, vous étiez ſon appui,
Vous reclamiez ſes droits, vous vous armiez pour lui.
Quel caprice inſenſé tout-à-coup vous entraîne
De l'eſtime à l'horreur, de l'amour à la haine ?
Le croirai-je, un vieillard blanchi dans les vertus,
Vous l'oſez ſoupçonner ſur la foi d'Anitus ?
Malheureux, c'eſt par vous qu'on l'admire & qu'on l'aime !
Oſez-vous démentir & la terre & vous-même ?
Que diroient tous les Grecs ? Que diroit l'univers ?
Non, la gloire & l'honneur à vos cœurs ſont trop chers :
Non, vous connoiſſez trop & Socrate & ſa vie,
Pour ſouffrir qu'il périſſe en proie à l'infamie.
Vous n'irez point flattant un injuſte courroux,
Eſclaves d'Anitus, ramper à ſes genoux.

Abandonner, trahir, perſécuter un ſage,
Qui durant quarante ans mérita votre hommage,

à Sidias.

Pere de la Patrie, appui ſacré des Loix,
Du juſte qui gémit entendez-vous la voix?
Vous ne répondez pas! Quoi, Sidias lui-même
Aide à perſécuter l'innocence qu'il aime!
Eſt-ce là ce qu'on doit au ſort des malheureux?

SIDIAS.

Je ne dois que ma haine à l'ennemi des Dieux.
De leurs Miniſtres Saints la voix s'eſt fait entendre;
C'eſt en vain que contre eux vous voulez le défendre.
Contre tous vos diſcours je dois être affermi,
Criton, je ſuis ſon juge & non-pas ſon ami.

CRITON.

Quelle prévention aveugle, inconcevable,
Etend donc ſur vos yeux ſon voile impénétrable?
Si le ciel qui ſur lui déploya ſa rigueur,
Vous ouvroit comme à moi les replis de ſon cœur;
Votre eſprit, Sidias, ami de la droiture,
Rejetteroit des bruits qu'a ſemé l'impoſture.
Je l'aime: mais un nœud par l'eſtime affermi
Ne peut point ſur un crime abuſer un ami.
Sur ce ſage opprimé plus l'amitié m'éclaire,
Et plus il me paroît au-deſſus du vulgaire.
Je crois voir dans Socrate un favori des Dieux;
Qui par ſon propre vol élancé dans les cieux,

Imita Promethée, & d'une main hardie,
Alluma le flambeau de la philoſophie.
C'eſt par lui que la flamme en réjaillit ſur nous;
Mais fait-on des heureux ſans faire des jaloux?
Malgré leur haine injuſte, il eſtime, il revère
Des Miniſtres des Dieux le ſacré caractere.
Il n'eſt point à leur char en eſclave enchaîné,
Mais par l'amour du vrai ſon cœur eſt entraîné;
Mais il a diſtingué, pour ſon malheur peut-être,
La loi d'avec l'abus, l'homme d'avec le Prêtre.
Le Pontife Anitus, qui l'accuſe aujourd'hui
L'encenſoir à la main, s'eſt courbé devant lui;
Il a pour l'éblouir inventé des miracles,
Prodigué des honneurs, fait parler les oracles:
Son cœur d'un vain encens fut toujours peu flatté:
Il n'a pû le ſéduire, il l'a perſécuté:
Exalant contre lui le venin du parjure,
Il a de vils témoins conduit la langue impure:
Au pied du Tribunal où s'aſſied la Vertu,
Le fourbe eſt triomphant, le juſte eſt abbatu.

SIDIAS.

Criton, avec douleur, je viens de vous entendre,
Quand l'ombre de la nuit ſur nous viendra s'étendre.
Vous verrez le Conſeil aſſemblé dans ces lieux,
C'eſt à lui de juger entre vous & les Dieux.

Le peuple ſort.

SCENE VI.

CRITON, *ſeul.*

NE fermons pas encor mon ame à l'eſpérance,
Le fanatiſme en vain méconnoît l'innocence;
Oſons faire à ſes yeux briller la vérité.
Il eſt des Senateurs dont l'auſtère équité
Contre l'hypocriſie arme l'Aréopage,
Et ſait du fourbe adroit démaſquer le viſage;
Voyons-les! Ah ſans doute un juſte infortuné
Des mortels vertueux n'eſt point abandonné.
Oppoſons la douceur aux fureurs d'un barbare;
C'eſt ainſi qu'on ramene un peuple qui s'égare.

Fin du premier Acte.

Sur les Dieux & ſur nous alors ſa langue impie
Epanchoit ſourdement les poiſons de l'envie;
Mais dès que ſon pouvoir s'affermit dans ces lieux,
L'audace ſe fixa ſur ſon front orgueilleux.
Tu le vois, chaque jour, il nous brave, il blaſphême;
Il oſe nous pourſuivre aux pieds de l'Autel même,
Dans l'ombre de l'école il s'arme contre nous,
Peut-être à ſon pouvoir meſure-t-il ſes coups.
Mélitus, que ſes traits retombent ſur ſa tête,
Et tournons contre lui la mort qu'il nous apprête.

MELITUS.

Te l'avourai-je, avant d'avoir lu dans ton cœur,
Le ſeul nom de Socrate excitoit ma fureur.
Je brûle d'abaiſſer ſon orgueil indomptable,
Mais ſon bienfait affreux eſt un poids qui m'accable.
Quand des tyrans de Sparte on affranchit ces lieux,
Tout le peuple vouloit me confondre avec eux;
Ce fût lui, tu le ſçais, dont la voix généreuſe,
Calma des citoyens la rage impetueuſe,
Il a ſauvé mes jours:

ANITUS.

Pour les empoiſonner:
L'affront qu'il nous a fait, peux-tu le pardonner?
Miniſtres des Autels & l'apui de ton pere,
Clitus, mon tendre ami, ton déplorable frere
En lui trouva ſon juge, ou plutôt ſon bourreau,
C'eſt lui qui dans l'exil a marqué ſon tombeau.

Ah!

MELITUS.

Ah ! ſans doute, Anitus, ma haine eſt implacable ;
Mais Socrate étoit juge, & Clitus fut coupable.

ANITUS.

Tu ſçais que le Conſeil ſans lui l'auroit abſous ;
Juge de ſon pouvoir & préviens ſon courroux,
Lui, qui devant tes pas écarta la tempête,
Du fond de ſon exil feroit tomber ta tête.
Le Conſeil eſt pour nous, tout y fléchit ſous toi ;
Tout change, un jour Criton doit y donner la loi ;
Socrate eſt ſon ami, ſon conſeil & ſon maître.
Si le peuple eſt calmé ſon parti va renaître :
Alors nous reverrons plus puiſſant & plus vain,
L'inſolent dont un mot va régler le deſtin.
Veux-tu voir à ta place un rival qui te brave ?
Veux-tu parler en maître ou trembler en eſclave ?
Et, qui t'a dit qu'un jour l'eſpoir d'être vengé,
S'il revient, ſortira de ſon cœur outragé ?
Peut-être qu'il voudra, pour prix de ta clémence,
De ton ſang & du mien abreuver ſa vengeance ;
Peut-être on le verra, dans ſa haine pour nous,
Juſques ſur nos neveux étendre ſon courroux.
Crois moi, tout homme, ami, qui reçoit une injure,
Doit reſter ſans vengeance, ou choiſir la plus ſûre.

MELITUS.

Garde-toi de penſer que foible en ma fureur
J'embraſſe aveuglément les tranſports de ton cœur ;

J'en crois ma juſte haine, & non pas ta colere ;
Son exil me ſuffit, il vengera mon frere.
Des coups les plus affreux dût m'accabler le ſort,
Ainſi, je veux ſa honte & ne veux point ſa mort.

ANITUS.

Que dis-tu ? ... Mais déja le peuple ici s'aſſemble ;
Mélitus, ſonge au nœud qui nous unit enſemble.

SCENE II.

ANITUS, SIDIAS, CRITON, MELITUS, PEUPLE, JUGES, PRESTRES, ACCUSATEURS.

MELITUS *à Sidias.*

QUE Socrate à l'aſpect de ſes accuſateurs,
Vienne juſtifier & ſon culte & ſes mœurs.

CRITON.

Qu'entends-je ?

SIDIAS.

C'eſt aſſez ... Que Socrate paroiſſe.

CRITON.

O ſort ! C'eſt donc ainſi que ta main nous abaiſſe :
Eſt-ce vous, Mélitus, qui contre un bienfaiteur,
Oſerez vous changer du nom d'accuſateur ?

Socrate en ce lieu même a sauvé votre vie,
Il y verra par vous la sienne poursuivie :
C'est vous qui demandez l'arrêt de son trépas,
Faut-il que des bienfaits tombent sur des ingrats !
Eh ! Que te servoit-il d'employer tant d'adresse,
Pour perdre un citoyen qui n'a que sa sagesse ;
Est-ce en troublant l'Etat que tu crois plaire aux Dieux ?
Melitus, la vertu ne rend pas furieux.

(*Socrate paroît.*)

Regarde de quel front ta victime s'avance,
La paix est dans les cœurs où règne l'innocence.

SCÈNE III.

Les mêmes. SOCRATE.

ANITUS.

NOus t'invoquons, Minerve, & toi qui de longtems
Daigne jetter sur nous tes regards bienfaisans ;
Et toi, fier Souverain du Ciel & de la Terre,
Léve ton bras puissant, allume ton tonnerre ;
Et si la bouche ici peut démentir le cœur,
Tombe à l'instant sur nous ton foudre destructeur.

MELITUS.

Pontifes, Sénateurs, & vous peuple d'Athène,
La superstition, l'intérêt ou la haine,
N'ont point guidé mes pas dans ces augustes lieux,
Ce sont d'autres objets, ma Patrie & mes Dieux.

Maintenant ſous le nom de la Philoſophie,
Marche à front découvert l'impiété hardie;
Elle foule à ſes pieds les autels & les loix,
Et la licence infâme applaudit à ſa voix;
Si nous ne détruiſons ce monſtre en ſa naiſſance;
Il va nous accabler du poids de ſa puiſſance;
Et ſous le voile adroit de réforme & de mœurs,
De ſon poiſon funeſte infecter tous les cœurs.
Aveuglement fatal, triſte effet du délire,
Foibles mortels, hélas! Nous nous laiſſons ſéduire
Toujours par l'apparence & par la nouveauté;
Moi-même qu'abuſoit un dehors apprêté,
J'ai cru long-tems Socrate un céleſte émiſſaire
Deſcendu parmi nous pour éclairer la terre.
A ſes hautes vertus quand Delphe applaudiſſoit;
Quand de ſon nom le monde au loin retentiſſoit;
Son ame de ſa gloire alors trop enyvrée,
Fut par l'Ambition tout-à-coup dévorée:
Alors il publia qu'un des enfans des Dieux,
S'exprimoit par ſa bouche & voyoit par ſes yeux:
Cependant uniſſant la folie au blaſphême,
Favoriſé du Ciel, il brava le Ciel même;
Son penchant fut ſa loi, ſon Dieu fut la raiſon,
Le culte une foibleſſe, & la patrie un nom.

SOCRATE.

Je ne reconnois point ces Etres fantaſtiques,
Ces Dieux, l'effroi du peuple, inſtrumens politiques,

Dont on fait des tyrans injuſtes & jaloux ;
Plus cruels, plus changeans, & plus foibles que nous.
Il eſt un Dieu puiſſant, dont la main étenduë
Tient au milieu des airs la terre ſuſpendue ;
Le ſouffle de ſa voix enfanta l'Univers,
Dans le centre du monde il creuſa les enfers ;
Il plaça ſous ſes pieds ce flambeau tutélaire,
Ce feu qui nous ſoutient, ce jour qui nous éclaire.
L'intérêt, ſeul reſſort qui meut tous les mortels,
Par eſpoir & par crainte éleva ſes autels ;
L'ignorance enfanta tous ces cultes bizarres,
Et ces loix qui ſouvent nous ont rendus barbares.
Victimes de l'erreur, joüets de nos penchans,
Hélas ! Nous ſommes nés plus foibles que méchans.
Ce n'eſt point par l'amour d'une vaine ſcience,
Que j'ai voulu briſer le joug de l'ignorance :
On ne m'a jamais vû d'un vol audacieux,
Le Compas à la main m'égarer dans les Cieux ;
Je ne cultive point tous ces Arts inutiles,
Ces frivoles enfans du luxe de nos Villes.
J'ai voulu, pour ſortir des piéges de l'erreur,
Approfondir mon Être & rentrer dans mon cœur :
Alors je me ſentis inſpiré de Dieu même,
Pour rendre un juſte hommage à ſa grandeur ſuprême,
Pour offrir à vos yeux la vérité, la paix,
L'amour de la ſageſſe & l'horreur des forfaits.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANITUS, MELITUS.

ANITUS.

Voici le lieu, l'inſtant où ce fier ſéducteur,
Socrate va tomber aux pieds de ſon vainqueur.
Tout prêt à triompher, quel vain effroi t'agite,
Mélitus? tu frémis, ton ame eſt interdite!

MELITUS.

Mon cœur t'eſt dévoué, je t'ai donné ma foi;
Tu hais Socrate, ami, je le hais comme toi:
Mais ſa mort eſt pour nous de trop peu d'importance;
Va, crois moi, ſon exil ſera notre vengeance.

ANITUS.

Eſt-ce toi qui me parle! Eſt-ce à moi, juſtes Dieux!
Je ne puis retenir mes tranſports furieux;
Cette lâche pitié m'indigne & m'épouvante,
Connois-tu bien Socrate, ame foible & changeante?
Penſe-tu qu'on dédaigne un homme tel que lui?

Reſpectables vieillards, preſſez, hâtez ma mort....
Mais non, je vous vois tous attendris ſur mon ſort,
Et vous, membres ſacrés de ce Sénat auguſte,
Je vous découvre un cœur inébranlable & juſte.
Que de vils criminels du ſuplice effrayés
Proſternent devant vous leurs fronts humiliés:
Sans m'abaiſſer comme eux j'attendrai ma ſentence;
La crainte ne doit point avilir l'innocence.

MELITUS.

De ſes fauſſes vertus l'appareil faſtueux,
D'Athènes trop long-tems ſçut éblouir les yeux:
C'eſt à vous maintenant d'éclairer le vulgaire,
Sénateurs, que l'exil ſoit ſon juſte ſalaire.

ANITUS.

Quoi l'exil! eſt-ce ainſi qu'on venge les Autels?
Eſt-ce ainſi qu'on punit des complots criminels?
Démaſqué dans Athène & non pas dans la Grece,
Il ſéduira toujours par ſa feinte ſageſſe.
Son exil va groſſir ſes hardis Sectateurs,
La perſécution met un prix aux erreurs.
Si la cauſe des Dieux, Sénateurs, vous eſt chère,
Du glaive de Thémis frappez un téméraire.
Prévenez par ſa mort....

CRITON.

Arrête, & connois-moi,
Socrate eſt mon ami, ſa conduite eſt ma loi;
Ses crimes ſont les miens, & s'il faut qu'il périſſe,
Je veux que le Sénat ordonne mon ſupplice.

Prononcez, Sénateurs.

(*On va aux opinions*).

SIDIAS.

Le Conſeil par ma voix,
Vous condamne à la mort comme rébelle aux Loix.

CRITON.

Eh bien, pour m'accabler que tardez-vous encore?
La vie eſt déſormais un fardeau que j'abhore.
Sénat, je t'abandonne à ce vil ſéducteur;
Athènes je te fuis, tes murs me font horreur.
S'il me faut ſéparer du vertueux Socrate,
Tonnez Dieux tout-puiſſans ſur ma patrie ingratte!
Qu'en éclairant la mort du plus grand des mortels,
La foudre embraſe Athènes & ſes murs criminels.

SOCRATE.

Eh quoi, votre vertu, Criton, s'eſt démentie,
Reſpectez le Sénat, chériſſez la patrie.
Je naquis pour mourir, l'arrêt de mon trépas,
Vient de mouvrir la tombe où j'allois à grands pas.
J'y deſcend, & mon cœur n'en eſt que plus tranquile;
La vie eſt un paſſage & la mort un azile;
Son image à nos yeux ſans ceſſe doit s'offrir;
Qui cherche à vivre heureux, apprend à bien mourir.
O vous tous dont la bouche a dicté ma ſentence,
Vous connoîtrez, ſans doute, un jour mon innocence:
Puiſſe mon ſang verſé pour l'intérêt des Cieux,
Faire multiplier les Sages dans ces lieux.

Que l'immortel flambeau de la Philoſophie,
S'élevant par degré du ſein de ma patrie,
Etende ſa lumiere au bout de l'Univers,
Et faſſe le bonheur de cent peuples divers.

SCENE IV.

CRITON, SOCRATE.

SOCRATE *retenant Melitus par le bras.*

MElitus, mon trépas ſera donc votre ouvrage?
Ecartez, Dieu puiſſant, un ſiniſtre préſage.
Athènes peut donner des regrets à mon ſort,
Puiſſe-t-elle ſur vous ne pas venger ma mort,
Vous vouliez me ravir ſon amour, ſon eſtime
Vous avez triomphé, je ſuis votre victime;
Vos regards vont jouir de mes derniers inſtans,
Mais la vérité reſte & l'erreur n'a qu'un tems.

CRITON.

Melitus à pleurer a donc pû me contraindre?

SOCRATE.

Criton, ſi vous pleurez que ce ſoit pour le plaindre!

CRITON.

Ah! Je plains la vertu quand le crime eſt heureux,

SOCRATE.

Croyez-moi, le bonheur eſt d'être vertueux.

CRITON.

Mais mourir innocent.... ô mort trop déplorable!

SOCRATE.

Eh quoi, voudriez-vous me voir mourir coupable?

SCENE V.

MÉLITUS *ſeul.*

QU'ai-je fait.... de quels traits mon cœur eſt-il atteint?
C'eſt moi qui l'aſſaſſine, & c'eſt lui qui me plaint;
Et j'ai pu concevoir cette affreuſe penſée....
Monſtre d'ingratitude en ta fougue inſenſée,
Tu n'es que l'inſtrument du courroux d'Anitus;
Tu foules tout aux pieds, devoirs, bienfaits, vertus.
Pourquoi? pour n'écouter que la haine & l'envie...
Il a ſauvé tes jours & tu proſcris ſa vie.

SCENE VI.

ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS.

ENFIN, nous pouvons donc nous flatter de ſa mort?
Ami, ſans toi, peut-être, il triomphoit encor.

MELITUS.

Cruel! tu m'as rendu traître, ingrat & parjure;
L'opprobre des humains, l'horreur de la nature.
Ne flatte pas encor ton cœur d'un vain succès,
Mon œil perce la nuit qui couvre tes ſecrets;
Ce n'eſt qu'en friſſonnant que je les enviſage,
Trémble, ſi je ne puis le ſouſtraire à ta rage.
Je ſerai ſon vengeur, je ſerai ton bourreau,
Nous expierons tous deux ſa mort ſur ſon tombeau.

ANITUS.

Quoi donc, à cet excès la douleur vous égare!
Outrager un ami!

MELITUS.

Moi ton ami, barbare!
Que mon bras ne peut-il, ame lâche & ſans foi,
Confondre, anéantir des amis tels que toi!
Que les Cieux ſoient vengés, que la terre en frémiſſe!
Ou pour te ſouhaiter un plus cruel ſupplice,
Un tourment dont jamais rien n'égala l'horreur,
Que mon affreux remords paſſe au fond de ton cœur;
Que l'enfer tremble aux cris de ta douleur profonde;
Que la mort les entende & jamais n'y réponde!

ANITUS.

Pourquoi me fuyez-vous, où tournez-vous vos pas?
Melitus.... écoutez.... Mais il ne m'entend pas;
Ménageons un ami foible, mais néceſſaire;
S'il va de mes ſecrets dévoiler le myſtère,

Il peut ſauver Socrate, il rompt tous mes projets;
Je perds en un inſtant le fruit de mes forfaits.
Allons rendre le calme à ſon ame interdite,
Aſſurer ma vengeance ou préparer ma fuite.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

XANTIPPE, LE GEOLIER.

[*Socrate endormi dans le cachot*]

XANTIPPE.

GUIDE mes pas tremblans, ſeul ami que j'implore,
Dans ces murs abhorrés, le crime veille encore.
Cher époux, tendre objet de douleur & d'effroi,
L'allarme eſt en tous lieux, la paix eſt avec toi.
Il dort.... en frémiſſant tu détournes la vue:
Hélas! à ſon aſpect ton ame eſt donc émue.
Il eſt un ſentiment ſublime & généreux,
Que nous inſpire un homme illuſtre & malheureux;
Sur-tout, quand ſon malheur naît de ſon innocence.
Il t'arrache des pleurs, je le vois... la Sentence
Dont le fourbe Anitus eſt l'execrable auteur,
Comment as-tu donc pu l'entendre?

LE GEOLIER.

Avec horreur!

XANTIPPE.

Eh bien! à ta Patrie ose épargner un crime;
Deviens le bienfaiteur du juste qu'on opprime;
Ose rompre ses fers.

LE GEOLIER.

Oui, je sens qu'aujourd'hui,
Le Ciel même; le Ciel s'intéresse pour lui.
J'ai vu de Mélitus le repentir sincère;
Je l'ai vu détester son complot sanguinaire.
Ses larmes, ses sanglots, ses remords, sa douleur
Viennent de faire entrer la pitié dans mon cœur.
Pour la fuite ses soins ont devancé l'aurore,
Tout est prêt, il m'attend; mais Socrate l'ignore.
Par la honte abbattu, Mélitus aujourd'hui
N'a pas encor osé paroître devant lui.
Et je viens.....

SCENE II.

LES MESMES.

SOCRATE *se réveillant.*

Dieu du Ciel, éternelle Puissance,
Socrate qui t'adore, implore ta clémence;
C'est en cet heureux jour que le flambeau des Cieux,
Pour la dernière fois, va briller à mes yeux!

XANTIPPE.

Non, vous ne mourrez pas, les champs de Thessalie
Me répondront bien-tôt d'une si chère vie.
Fuyons.

LE GEOLIER *voulant ôter les fers de Socrate.*

Vous êtes libre.

SOCRATE *l'en empêchant.*

Est-il quelques climats
Où l'on puisse échapper à la faulx du trépas?

XANTIPE.

Cruel! que faites-vous? laissez briser vos chaines;
Les momens nous sont chers; éloignons-nous d'Athènes.
Sachez que Mélitus honteux, désespéré,
Vient de trouver pour vous un azile assuré;
Que dans la juste horreur qui maintenant l'anime,
A la face du Ciel il abjure son crime;

SOCRATE.

Son cœur s'est repenti? Je suis moins malheureux;
Puisse le Ciel propice exaucer tous mes vœux.
Il est donc vrai, grand Dieu, ta bonté secourable
A jetté sur Socrate un regard favorable.

XANTIPPE.

Sans doute, cher époux, un Dieu vous tend les bras;
Venez.

SOCRATE.

La loi, Xantipe, enchaîne ici mes pas.

XANTIPE.

Des complots des méchans quand on eſt la victime,
On doit s'en affranchir.

SOCRATE.

Le puis-je par un crime ?

XANTIPE.

Quoi, ſauver l'innocence eſt un crime à vos yeux ?

SOCRATE.

La loi l'ordonne ainſi, la loi nous vient de Cieux.

XANTIPPE.

Mais d'affreux ſuborneurs trompent l'Aréopage;
Il faut donc....

SOCRATE.

Obéir, c'eſt le devoir du Sage.

XANTIPPE.

Et vous voulez....

SOCRATE.

A tout, mon cœur eſt réſigné.

XANTIPPE.

Mais il eſt innocent.

SOCRATE.

Mais je ſuis condamné.

XANTIPPE.

Faudra-t-il que le fourbe oſe avec arrogance,
Sous un pied ſacrilége, écraſer l'innocence ?
croira-t-on que, pouvant éviter ſa fureur,
Vous vouliez, à ſes coups, préſenter votre cœur ?

Non;

Non, rien n'égaleroit l'affreuſe ignominie,
Dont ce lâche attentat couvriroit la patrie.
Songez que votre mort attireroit ſur nous
Tous les foudres vengeurs du céleſte courroux.
Pour vos Concitoyens, pour vous, pour votre gloire,
Privez donc Anitus du fruit de ſa victoire;
Et, ſi l'Aréopage à pu ſe démentir,
Accordez-lui du moins le temps du repentir,

SOCRATE.

Votre amitié m'eſt chère, & mon ame attendrie,
Xantipe, en ce moment, partage votre envie;
Puiſſe le Ciel payer des ſoins ſi généreux!
Mais voyez ſi je dois favoriſer vos vœux,
Ce n'eſt ni l'amitié, ni l'amour, ni la gloire;
C'eſt la ſeule équité que Socrate en peut croire.

[*au Geolier.*]

Nous permet-elle, ami, de rompre à notre gré,
Un ſerment qui, pour nous, eſt un lien ſacré?

LE GEOLIER.

Non.

SOCRATE.

C'eſt donc faire au Ciel la plus ſenſible injure;
Que d'attendrir un cœur pour le rendre parjure.

à ſa femme.

S'il eſt vrai; pourquoi donc corrompez-vous la foi
Du mortel dont les yeux doivent veiller ſur moi;

Et que lui fait ma mort injuſte ou légitime,
S'il ne peut de ces lieux m'arracher ſans un crime?
Ami, croyez-en moins la pitié que les loix,
On n'eſt point équitable & parjure à la fois.

LE GEOLIER.

Hélas! tant de grandeur rend mon ame étonnée;
On n'a point corrompu la foi que j'ai donnée;
C'eſt la ſeule vertu qui me parle pour vous,
Socrate, & qui me fait tomber à vos genoux;
Mon cœur s'ouvre, il ſuccombe à ſes triſtes alarmes;
Laiſſez briſer des fers arroſés de nos larmes.
Je vous ſuivrai. J'irai loin d'un Ciel corrompu;
Où le vice orgueilleux foule aux pieds la vertu,
Où je vois triompher le crime que j'abhorre;
Enfin, où je punis la vertu que j'honore.
Voulez-vous me réduire au déſeſpoir affreux,
De vous voir par ma main expirer à mes yeux!

XAMTIPE.

Non, votre cœur n'a point cette vertu farouche;
Que rien ne peut fléchir, qu'aucun malheur ne touche;
Toujours il fut ſenſible à la tendre amitié:
Quoi, ne voudroit-il plus s'ouvrir à la pitié?
Hélas! dois-je vous voir injuſte envers vous-même;
Porter le coup mortel à ce cœur qui vous aime?
Ces gages de nos nœuds, l'eſpoir de vos vieux ans,
Vous les abandonnez vos malheureux enfans!

La vie eſt après vous le ſeul bien qui leur reſte ;
Leur vendrez-vous ſi cher un préſent ſi funeſte ?
La raiſon entr'ouvrant leurs yeux chargés de pleurs,
Ne peut qu'éterniſer leur honte & leurs douleurs.
En redoublant l'horreur de leur ſort déplorable,
Les tyrans conjurés, dont la main vous accable,
Leur feront déteſter des jours trop malheureux.
Ah ! Si ce n'eſt pour vous, au moins vivez pou eux.

(*Un Eſclave préſente les enfans de Socrate.*)

Paroiſſez, chers enfans, peut-être que vos larmes
M'offriront contre lui de plus puiſſantes armes !
Ou bien, ſi le barbare eſt ſon propre bourreau,
Au moins nous deſcendrons dans le même tombeau !
Approchez ! Secondez une mere expirante,
Uniſſez vos ſanglots à ma voix défaillante :
Si l'amitié, le ſang ont ſur vous quelques droits,
Vos parens, vos amis vous parlent par ma voix,
Ils ſont à vos genoux vous leur devez un pere,
Un époux, un ami ſenſible à leur miſere.
Pouvez-vous d'un œil ſec contempler à vos pieds
Xamtipe & vos enfans dans leurs larmes noyés ?
Mes lamentables cris, mon déſeſpoir horrible
N'adouciront-ils pas votre cœur inflexible !

SOCRATE.

Ceſſez de déchirer le cœur de votre époux,
Laiſſez-moi mes enfans, Xamtipe, levez-vous.

(*Au Geolier.*)

Vos devoirs ſont ſacrés, ami, l'heure eſt venue,

Allez pour mon trépas préparer la ciguë.
Dites à Melitus que je bénis mon ſort,
Puiſqu'on l'a vû verſer des larmes ſur ma mort;
Que le Ciel ſatisfait d'un repentir ſincère,
Ne nous punira point en tyran, mais en pere;
Et que ſi mes ſouhaits ſont exaucés des Cieux,
Il ſera toujours juſte & jamais malheureux.

SCENE III.

SOCRATE, XAMTIPE.

XAMTIPE.

NOn, jamais tu n'aimas, jamais de la nature
Ton cœur féroce & dur n'écouta le murmure;
Jamais les cris du ſang, l'amour, ni l'amitié
N'ont arraché de toi la plus foible pitié.
A la peine, au plaiſir ton ame inacceſſible,
Se fait une vertu de reſter inſenſible.
D'un œil indifférent tu vois couler nos pleurs;
Tu croirois t'avilir en plaignant nos douleurs,
Cruel! l'humanité dégraderoit ton ame,
La gloire eſt ton tyran, la vanité t'enflame!
Une épouſe éplorée & des fils malheureux,
Sont des objets trop bas pour ton cœur orgueilleux:
Ou plûtôt en ſecret tu t'applaudis, barbare,
Quand la mort, d'avec nous, pour jamais te ſépare.

Nos larmes, nos ſanglots, nos tourmens, notre effroi,
Ce qui fait nos malheurs eſt un plaiſir pour toi.
Oui, cruel! Loin de moi c'eſt ton cœur qui t'entraîne;
Dès long-tems ton épouſe eſt l'objet de ta haine.
Et ſi devant mes yeux tu dédaignes ton ſang,
C'eſt pour être ſorti de mon malheureux flanc!
Songe qu'en ma fureur je puis tout entreprendre;
Mais que vois-je.... Criton.... Que va-t-il nous apprendre!

SCENE IV.

Les mêmes.

CRITON, & les amis de Socrate.

CRITON.

AH! quel ſanglant tableau vient de frapper mes yeux!
C'en eſt fait, Melitus.

XAMTIPE.

Il eſt mort.

SOCRATE.

Juſtes cieux!

CRITON.

J'errois près de ces murs à ma douleur en proye,
Leur aſpect redoubloit les pleurs où je me noye;

J'apperçois ce barbare immobile, éperdu,
Il étoit à mes pieds dans la fange étendu.
Dès qu'il porte ſur moi ſa vue épouvantée,
Il frappe de ſon front la terre enſanglantée,
Se leve, & par des pleurs ſoulageant ſes tourmens;
Il fait retentir l'air de ſes rugiſſemens.
Le peuple qui l'entend, autour de lui s'arrête;
C'eſt par moi, nous dit-il, qu'on a proſcrit ſa tête.
Socrate eſt innocent, allez rompre ſes fers,
Je reſſens dans mon cœur tout le feu des enfers.
Il dit: en ce moment, vous euſſiez vu ſon trouble;
Il s'arme d'un poignard, il ſe frappe, il redouble,
Il tombe. Je ſaiſis le fer encor fumant;
Soudain.... ô déſeſpoir, ô ſpectacle effrayant!
Je vois... Dieux, j'en frémis! Je vois ſa main mourante,
Ouvrir avec effort ſa bleſſure ſanglante!
Et ſoulevant ſa tête où ſe peint le trépas;
Son œil s'entrouvre, il meurt en me tendant les bras.

SOCRATE.

Ah, que tes châtimens, Dieu vengeur, ſont terribles!
Quand la mort nous ſaiſit dans ſes bras inviſibles,
Et du ſein de la nuit nous traîne devant toi,
Qu'il eſt doux d'y porter un cœur exempt d'effroi!

XANTIPPE.

Ah! Criton, il pouvoit éviter, par la fuite,
Tous les maux que ſa mort va traîner à ſa ſuite.

CRITON.

Pouvez-vous préférer de mourir dans les fers ?

XANTIPPE.

Et nous laiſſer en butte aux plus honteux revers.

SOCRATE.

Athènes veut ma mort & doit être obéïe.

CRITON.

Vous ſervez Anitus, & non pas la Patrie ;
Vous ſervez l'ennemi, le Tiran de l'Etat,
Qu'enhardit aux forfaits un ſi lâche attentat.

SOCRATE.

Criton, ſi ce n'eſt point la crainte du ſupplice.
Mais l'amour des vertus qui vous fait fuir le vice,
Ce ne ſont point des fers en ce jour d'effroi,
Qui doivent retenir Socrate ; c'eſt la loi.
Du bonheur de l'état, ſongez qu'elle eſt le gage ;
Qu'elle eſt l'apui du foible & la régle du ſage ;
Qu'à mes yeux ſatisfaits, plus je ſuis innocent,
Plus la loi me demande un cœur obéiſſant.
C'eſt ſa voix qui m'arrête, il me ſemble l'entendre :
« Aux diſcours d'un ami, garde toi de te rendre,
Socrate, dans ton cœur étouffe ton orgueil,
De l'humaine ſageſſe il eſt ſouvent l'écueil.
Pourquoi ſauver tes jours, ils ſont à ta patrie,
Ne peut-elle à ſon gré diſpoſer de ta vie ?
Loin du champ de la mort détournois-tu tes pas,
Quand ſur toi, jeune encor, elle étendoit ſon bras ?

Et tu veux aujourd'hui, quand ſa main conſolante
Borne le triſte cours d'une vieilleſſe lente,
Malgré le Ciel & moi, fuir à pas chancelans,
Et ternir en un jour l'éclat de ſoixante ans.
Malheur à toi; malheur aux peuples qui s'expoſent
A s'affranchir du joug que les loix leur impoſent;
L'audace alors s'unit avec l'impiété,
Le crime rompt les nœuds de la ſociété;
Il n'eſt plus de vertu, d'honneur & de patrie,
Et l'or eſt le dieu ſeul à qui l'on ſacrifie.
Quoi, tu voudrois, du monde, inutile fardeau,
Végéter dans la honte au bord de ton tombeau?
Fais plutôt de tes jours un noble ſacrifice,
Le Ciel à tous tes vœux en ſera plus propice;
Offre lui tes enfans, il veillera ſur eux;
Il veillera ſur toi, ſi tu fus vertueux.
Ton devoir, ton honneur, tout ſert à te réſoudre;
La terre te condamne, & le Ciel va t'abſoudre. »
Oui, Criton, mon eſprit plein d'un eſpoir flatteur,
Semble entendre ces mots retentir dans mon cœur.

CRITON.

Ami, je ne ſçaurois ſoutenir votre vue,
Je vous fuis, trop d'horreur eſt ici répandue.
Sachez, ſi je ne puis changer l'arrêt du ſort,
Qu'on ne me verra pas ſurvivre à votre mort.

SCENE V.

Les mêmes.

XANTIPE.

Enfans infortunés d'un pere plus barbare,
Vous ignorez les maux que ſa mort vous prépare!
Il brave la nature, il eſt ſourd à ſa voix,
Cependant il vous voit pour la derniere fois;
Des chaînes & la mort ſont donc la récompenſe
Que le Dieu qu'il adore accorde à l'innocence!

SOCRATE.

Ah! Xantipe, arrêtez, ne vous aveuglez pas;
Si vos yeux franchiſſoient les bornes du trépas,
Vous verriez que le Dieu qui vous donna la vie,
Vous fit, ainſi que moi, pour une autre patrie;
Et que ſi ſa bonté qui doit me raſſurer,
Eprouve ma vertu, c'eſt pour mieux l'épurer.
Je laiſſe entre vos mains & ſous votre puiſſance,
Ces gages précieux d'une ſainte alliance:
Le Ciel & mes amis prendront ſoin de leur ſort;
Mettez-leur ſous les yeux & ma vie & ma mort;
Dites-leur qu'aux honneurs, ainſi qu'à la richeſſe,
J'ai toujours préféré la vertu, la ſageſſe;
Que le ſouverain bien, le ſuprême bonheur
N'eſt pas dans les plaiſirs, mais dans la paix du cœur.

Qu'ils ſoient ſoumis au loix, qu'ils ſervent la patrie.
(*En voyant la coupe qu'on lui apporte.*)
Inſpirez-leur ſur-tout le mépris de la vie.
Il faut nous ſéparer, recevez mes adieux,
Epargnez le tableau de ma mort à vos yeux.
Approchez, mes enfans, embraſſez votre pere.
Vivez unis, vivez ſoumis à votre mere.
Si leur oreille un jour étoit ſourde à ta voix,
S'ils défioient ta foudre, & s'ils bravoient tes loix;
Dieu puiſſant, que ſur eux ton bras s'apeſantiſſe,
Ou que le repentir prévienne ta juſtice!
Allez.

XAMTIPE.

Non, je ne puis me ſéparer de toi,
Cruel! & pourquoi donc veux-tu mourir ſans moi?
Après toi, cher époux, il m'eſt affreux de vivre;
Tu me trouves ſans doute indigne de te ſuivre.
Pardonne mes erreurs & mes emportemens,
C'eſt moi, c'eſt ma fureur qui fit tous tes tourmens,
Tu dois les oublier, j'en ſuis aſſez punie,
(*Elle l'embraſſe.*)
O lumière du jour que ne m'es-tu ravie!

SOCRATE.

Si vous m'aimez encor, vivez, ſéchez vos pleurs,
Xamtipe. Adieu. (*Socrate prend la coupe, Xamtipe veut l'en empêcher.*)
Cremès, éloignez-la.

XAMTIPE *s'évanouiſſant.*

Je meurs!

SCENE VII.

SOCRATE, SES AMIS, LE GEOLIER.

SOCRATE.

TOI qui lis dans mon cœur, exauce ma priére;
Accorde un heureux terme à mon heure dernière;
Mon ame pour jouir d'un bonheur éternel,
Va bientôt s'envoler dans ton ſein paternel.
(*Il boit.*)
Quoi, loin de voir ma mort avec indifférence,
Vos cœurs ſont abbattus! votre pitié m'offenſe.
Ah! rappellez à vous la vertu, la raiſon.
Quoi, Cremés, vous pleurez, & vous auſſi, Platon?
O Ciel! Et que devient cette Philoſophie,
Qui d'un œil dédaigneux vous faiſoit voir la vie?
Apollodore, Hiles, vous me ſuivrez.

UN AMI.

Hélas!

SOCRATE.

Si vous vous affligez vous ne le croyez pas.
A quoi ſert de gémir, de pleurer, de me plaindre;
Pour un cœur innocent la mort eſt-elle à craindre?

UN AMI.

Ah! que nous ſommes loin de rien craindre pour vous;
Socrate, en vous perdant nous ne plaignons que nous;
Nous pleurons un malheur affreux, irréparable,
Dont va nous accabler le Ciel impitoyable:
Comment agira-t'on pour vous après la mort?

SOCRATE.

Ami croyez-vous donc me retrouver encor?
Il ne reviendra point de ſon erreur extrême,
Il confondra toujours mon corps avec moi-même.
L'Être qui vit en moi, qui proméne mes yeux,
De la terre aux enfers & des enfers aux Cieux,
Qu'éleve la vertu, que rabaiſſe le crime,
Que la honte épouvante & que la gloire anime;
Qui par un noble inſtinct luttant contre ſes fers,
Se trouve reſſerré dans ce vaſte Univers,
Et voit avec mépris ſa dépouille mortelle,
Pourroit-il ſe diſſoudre & périr avec elle?
Non, cet Être inviſible eſt deſcendu du Ciel;
Il reſſemble à Dieu même, il doit être immortel.
Ami, ſoutenez-moi, mes membres s'affoibliſſent,
Mon corps s'apéſantit & mes génoux fléchiſſent:
Je vais donc m'affranchir de mes foibles liens;
Ne reprochez jamais ma mort aux Citoyens.
Vos mœurs feront le ſort de la Philoſophie,
Et ce ſera par vous qu'ils jugeront ma vie.
Je ne me ſoutiens plus. Qu'entens-je?

Sidias
Et Criton qui vers nous précipitent leurs pas.

SCENE VIII & derniere.

Les mêmes.

(*On ouvre les portes de la Priſon.*)

SIDIAS, CRITON, Peuple.

CRITON, *vivement & de loin.*

SOCRATE, le Sénat abjure ſa ſentence;
Anitus ne vit plus, il craignoit la vengeance.
Il fuyoit, mais le peuple enflammé de courroux;
Sur lui ſe précipite & l'abat ſous ſes coups.
(*Criton & Sidias s'apperçoivent que Socrate va mourir; Criton reſte immobile.*)

SIDIAS.

Je vous ai condamné, le repentir m'accable;
Vous étiez innocent.

SOCRATE.

Vous m'avez crû coupable:
Un Juge, au tribunal, oubliant juſqu'à ſoi,
Ne connoît que le Ciel, & ne ſuit que la loi.
Anitus eſt donc mort?

SIDIAS.

Comme un tigre farouche;
La rage dans le cœur, le blaſphême à la bouche.

SOCRATE.

Hélas, que je te plains, malheureux Anitus !
Soulevez-moi, Criton.

SIDIAS.

O regrets ſuperflus !
O fureur ! ô remors ! ô monſtre déteſtable !
Me pardonnerez-vous ce crime abominable.

SOCRATE.

Il ne l'eſt pas pour vous, calmez votre frayeur,
Le mortel le plus juſte eſt ſujet à l'erreur.

SIDIAS.

O déteſtable erreur, aveuglement funeſte !

SOCRATE *fait un effort pour ſe tenir debout.*

Je ſuis entre la terre & le ſéjour céleſte,
Je ſens que par degrés la mort s'avance.

CRITON.

Hélas !

SOCRATE.

Ami, n'eſt-ce pas-là la main de Sidias.

CRITON.

Oui.

SOCRATE, *la preſſe contre ſon cœur.*

La nuit à mes yeux dérobe la lumiere ;
Je ne vois plus. Criton, viens fermer ma paupière....
Un jour pur..... va bientôt.... chaſſer l'obſcurité.....
Je fais..... le premier pas.... vers..... l'immortalité.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier; *La mort de Socrate, Tragédie*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion A Paris ce 28 Mai 1763.

Signé, MARIN.